This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

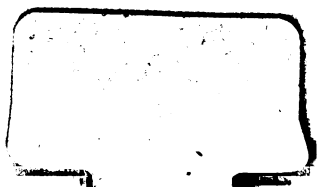
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 07493460 9



NFCD
Bossert

NFCD
Bossert

1697

LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU MOYEN-AGE

A LA MÊME LIBRAIRIE

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE FAIT A LA SORBONNE

Par A. BOSSERT

3 volumes.

I. LA LITTÉRATURE ALLEMANDE AU MOYEN AGE et les origines de l'Épopée germanique. 1 vol.

II. GŒTHE, SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS : Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater, la jeunesse de Gœthe. 1 vol.

III. GŒTHE, SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS : la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, Gœthe et Schiller, la vieillesse de Gœthe. 1 vol.

TRISTAN ET ISEULT, poëme de Gotfrit de Strasbourg, comparé à d'autres poëmes sur le même sujet. 1 vol., librairie A. Franck. Paris, 1865. Prix : 3 fr.

CORBEIL, typ., stér. et galv. de CRÉTÉ FILS.

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE

FAIT A LA SORBONNE

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU MOYEN-AGE

ET LES ORIGINES DE L'ÉPOPÉE GERMANIQUE

PAR

A. BOSSERT

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

1870

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
341450
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1905

LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU MOYEN-AGE

I

INTRODUCTION

Division : Poésie héroïque, Poésie chevaleresque, Poésie bourgeoise. — Caractère de la Poésie primitive. Types de chanteurs : Volkêr dans le poëme des *Nibelungen*, Hôrant dans le poëme de *Kûdrûn*.

Quand les peuples de race germanique envahirent l'Europe occidentale, il sembla que le monde fût à la veille d'une ruine complète. Rome paraissait si grande depuis des siècles, qu'on s'était habitué à croire qu'elle ne pouvait tomber sans entraîner l'humanité avec elle. La culture romaine reposait sur le christianisme et sur les lettres païennes. Or, les Germains n'étant ni lettrés ni chrétiens, on pensa qu'ils ne pouvaient amener que le retour de la barbarie. Ils furent, au contraire, les instruments d'une civilisation qui adopta toute la culture des âges précédents en y ajoutant de nouveaux éléments de progrès.

Les Germains apparurent à la société romaine comme un fléau. En réalité, ils semèrent l'abondance et la vie sur un sol désert. Ils n'étaient déjà plus complétement bar-

DUP EXCH FEB 21 1905
HARV. UNIV LIB

bares. Du moins ils possédaient un ensemble d'institutions politiques dont sortit la féodalité, des traditions héroïques qui produisirent une des branches les plus intéressantes de la littérature du moyen-âge, un culte public qui tempérait la fougue de leurs habitudes guerrières. Un peuple qui a une religion, un commencement de poésie, des principes de politique et de morale, est sur le seuil de la vie civilisée. Il ne lui manque plus, pour y entrer, qu'une culture générale, s'exprimant par des monuments durables dans la littérature et dans les arts. Cette culture s'offrait aux Germains, toute faite : ils l'empruntèrent d'abord à Rome.

La civilisation nouvelle se forma ainsi de deux éléments. Les Germains apportaient l'héritage de leurs traditions nationales, de leurs idées morales, politiques, religieuses, enfin une nature d'esprit particulière, signe de leur race : c'est l'élément germanique. Mais ils trouvèrent, sur le sol où ils s'établirent, une religion et une littérature déjà consacrées par le respect et l'admiration des peuples : c'est l'élément latin, représenté à la fois par le christianisme et par l'antiquité classique.

L'élément latin fut, pendant tout le moyen-âge, l'élément organisateur de la société nouvelle ; et les littératures des peuples de l'invasion se formèrent d'autant plus vite que cet élément y fut plus prépondérant.

La littérature italienne arriva la première à la maturité. L'Italie n'était-elle pas l'héritière directe de l'ancienne Rome, et n'avait-elle pas dans son sein la Rome nouvelle? Les papes succédaient à la puissance des Césars, et, grâce à eux, l'Italie restait encore la maîtresse des nations. Quand les Italiens du moyen-âge et de la Renaissance traitent de la littérature latine, ils en parlent comme de leur propre

littérature. Leur langue s'était formée du latin, presque sans mélange étranger; Dante continuait Virgile. Quand les Médicis s'occupèrent de la restauration des lettres anciennes, ils crurent faire acte de patriotisme. La langue italienne était fixée, et la littérature italienne consacrée par des œuvres durables, à une époque où l'esprit des nations européennes se dégageait encore avec peine de la confusion du moyen-âge.

Après l'Italie, ce furent les autres pays latins qui eurent d'abord des littératures originales; ensuite l'Angleterre, dont l'occupation normande avait favorisé le développement; enfin, la dernière des grandes contrées de l'Europe, l'Allemagne.

Les mêmes causes qui avaient hâté la maturité de la littérature italienne ralentirent les progrès de la littérature allemande. L'Allemagne était la moins latine des nations modernes. Les tribus qui, au moment de l'invasion, restèrent sédentaires en Germanie, ou du moins ne franchirent pas les limites de l'Empire, continuèrent à cultiver les traditions nationales, et gardèrent le pur dépôt de l'esprit germanique. Elles n'acceptèrent qu'avec défiance tout ce qui venait de Rome. Le christianisme s'établit à grand'peine dans les provinces du Midi; Charlemagne l'implanta de force dans le Nord. Les longues querelles des empereurs et des papes ne furent point une simple lutte de suprématie; elles annonçaient de loin la Réforme. L'antiquité classique elle-même ne fut reconnue en Allemagne d'une manière définitive qu'au dix-huitième siècle. Le mouvement de la Renaissance fut faible, débordé par le mouvement plus considérable de la Réforme. Il semble, en parcourant l'histoire de la littérature allemande,

qu'on assiste à un pénible travail d'élaboration. Dédaignant cette règle de l'esprit latin qui avait paru si salutaire aux nations du midi de l'Europe, les fils des anciens Germains semblent ne vouloir trouver qu'en eux-mêmes le principe de leur civilisation; et lorsqu'enfin, après beaucoup d'efforts, ils se sont frayé une route, ils n'aspirent à rien moins qu'à découvrir un idéal nouveau dans la littérature et dans les arts.

La littérature allemande, prise dans toute son étendue, se compose de deux grandes parties. L'une embrasse le moyen-âge; sa période la plus éclatante est le treizième siècle. L'autre, à travers le seizième et le dix-septième siècle, atteint son apogée au dix-huitième. La première de ces deux parties fait l'objet des pages suivantes.

Essayons d'abord de fixer quelques points d'arrêt dans cette série de dix siècles qui commence à l'invasion et qui finit à la Réforme.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'état de l'Europe, quand le flot de l'invasion est passé, nous voyons se dessiner nettement deux groupes de nations: d'un côté, les nations latines, occupant le sol même de l'Empire, l'Italie, l'Espagne, la Gaule; de l'autre, les peuplades qui s'arrêtèrent au delà des limites de l'Empire, et qui continuèrent d'habiter la Germanie et les pays du Nord. La séparation entre les nations latines et les nations germaniques fut très-marquée jusqu'au treizième siècle; elle le fut heureusement, car si la civilisation latine avait pénétré d'abord jusqu'au cœur de la Germanie, nous n'aurions pas le poëme des *Nibelungen*. Voyons d'abord comment ces deux groupes de nations se développèrent séparément. C'est ce

développement parallèle et simultané qui caractérise la première période du moyen-âge.

Pour les Germains maîtres de l'Empire, quels furent les résultats immédiats de la conquête ? Ils n'avaient demandé que des terres : ils trouvèrent toute une civilisation. Ils trouvèrent la langue latine et la religion chrétienne. Ils adoptèrent l'une et l'autre passivement, sans y rien mêler d'abord de leur esprit. Ils se firent chrétiens et latins. L'assimilation fut si complète, que l'on put croire, malgré le grand bouleversement qui venait d'avoir lieu, que rien n'était changé dans le monde et que l'ancienne civilisation n'avait qu'à revivre avec des hommes nouveaux. Quand Charlemagne rétablit l'Empire d'Occident, il sembla que le dernier mot de l'invasion fût dit. Les lettrés de sa cour prenaient des noms antiques ; ils nous apparaissent aujourd'hui, non comme des Germains civilisés, mais comme des sages de l'ancienne Grèce. Cependant le levain germanique continuait de fermenter, même dans les races latinisées ; et bientôt le démembrement de l'Empire de Charlemagne inaugura un nouvel esprit. C'est alors que commence réellement le moyen-âge. Alors se montre cette vie abondante et multiple, cette variété de caractères et de physionomies, qui donnent encore aujourd'hui tant d'attrait à l'étude du moyen-âge et nous le font voir à distance sous des dehors si pittoresques.

Ce fut un événement à la fois politique et religieux qui donna le premier élan à l'esprit poétique des races latines. Les Arabes, déjà maîtres de l'Afrique, ayant ensuite entamé l'Europe, avaient rencontré, dans le midi de la Gaule, la domination carlovingienne qui s'élevait. Deux invasions, parties de l'Orient et s'avançant sur deux lignes parallèles

des deux côtés de la Méditerranée, se heurtaient ainsi à l'extrême Occident. Les Visigoths d'Espagne vaincus, les Francs devenaient, par leur position géographique, le rempart de la chrétienté. Ils avaient à défendre à la fois leur patrie et leur religion. Une pareille guerre, et qui dura un siècle, était de nature à exciter vivement les imaginations. Il se forma un ensemble de légendes poétiques qui, nées sur les champs de bataille, grandirent avec les souvenirs de la lutte. Ces légendes se groupèrent autour de l'auguste figure de Charlemagne, le restaurateur de l'Empire et le champion de l'Église. L'enthousiasme religieux et guerrier y mêla des éléments merveilleux. Telle fut l'origine de la *Chanson de Roland*, premier monument de la nationalité franque, première production importante de la littérature du moyen-âge. Le cycle carlovingien s'étendit; d'autres poëmes s'ajoutèrent à la Chanson de Roland. Mais bientôt la poésie changea de ton, avec l'esprit nouveau de la société féodale. A la guerre pour l'indépendance, succéda la guerre d'aventures, inaugurée par les croisades. La poésie carlovingienne se transforma, et se fondit dans la masse des poëmes chevaleresques qui, au commencement du treizième siècle, se répandirent sur l'Europe.

Tandis que la France, prenant la défense de la foi commune, se mettait à la tête des nations latines, sous quelles influences s'élevait la poésie des peuples restés germaniques? L'invasion sarrasine n'avait pas approché d'eux; à peine en avaient-ils reçu le lointain écho. Mais ils avaient dans leur propre histoire un événement semblable et dont les conséquences littéraires ne furent pas moins importantes : c'était l'invasion germanique elle-même. Les Germains se racontaient entre eux les exploits de Théodoric, les dis-

sensions des rois burgondes, les aventures et les pirateries des tribus voisines de la mer du Nord. Ils entremêlaient ces récits de légendes mythiques que le christianisme n'avait pas encore bannies de leur mémoire. Tous ces récits et toutes ces légendes se rattachèrent enfin au grand fait de l'invasion, et, les figures mythiques s'humanisant par degrés, les personnages historiques s'idéalisant d'autant, il en résulta un groupe de chants héroïques où se fondirent tous les anciens souvenirs de la race et qui devint la matière des Nibelungen. Attila fut le personnage central de la nouvelle épopée, comme Charlemagne avait été celui de l'épopée franque; mais le roi des Huns, tel qu'il est dépeint dans la poésie héroïque des Germains, ne ressemble nullement au portrait que les écrivains ecclésiastiques nous ont laissé du Fléau de Dieu. Le poëme des Nibelungen ne connaît point ce farouche conquérant qu'on ne pouvait arrêter que par des apparitions et des miracles; il nous montre Attila comme un roi pacifique et généreux, non moins auguste que Charlemagne et plus tolérant que lui.

Ainsi se formèrent, d'un côté, l'épopée germanique, les Nibelungen, et, de l'autre, l'épopée franque, la Chanson de Roland. Ces deux poëmes marquent, en France et en Allemagne, la première période de la poésie au moyen-âge : période qui se caractérise par l'isolement où les peuples latins et les peuples germaniques vivent encore les uns vis-à-vis des autres.

Il fallut le mouvement des croisades pour emporter toutes les nations européennes dans un même élan et dans une pensée commune. De même que l'invasion germanique et l'invasion sarrasine déterminent la première période de la poésie au moyen-âge, les croisades préparent la seconde.

Le résultat des croisades, dans la littérature, fut d'abord d'établir d'une manière définitive la prédominance de l'esprit latin, et ensuite de faire succéder à la poésie héroïque la poésie d'aventures. Les Nibelungen furent mis par écrit; mais ils n'eurent plus la même importance qu'autrefois. Les sujets carlovingiens furent conservés, sous la réserve d'une transformation complète. La littérature nouvelle se distingua par l'absence de toute idée nationale, et souvent de toute idée religieuse. Au lieu du merveilleux dans le sens épique, elle chercha le surprenant et l'extraordinaire. Les poëmes de l'âge précédent avaient été de véritables chants de guerre; les poëmes nouveaux furent de simples récits, faits pour défrayer les loisirs des châteaux. On chanta de préférence les chevaliers de la Table ronde, Arthur et ses compagnons. On les chanta en prose et en vers; on les chanta dans toutes les langues de l'Europe. La littérature chevaleresque fut si généralement répandue et en même temps si peu nationale, que l'origine en a été cherchée tour à tour en Angleterre, en Allemagne, dans la France du Midi et dans la France du Nord. Il est reconnu aujourd'hui que les sujets sont d'origine celtique, que les premières rédactions furent faites dans la langue d'*oïl* et en grande partie à la cour des princes normands de France et d'Angleterre, enfin que les poëmes français furent traduits successivement dans toutes les langues et pénétrèrent dans toutes les contrées où régnaient les mœurs féodales.

La littérature chevaleresque remplit tout le treizième et une partie du quatorzième siècle. Elle produisit un nombre prodigieux d'ouvrages. L'imagination poétique du monde chrétien s'épuisa dans cet effort. A l'âge d'enthousiasme et d'activité idéale, succéda un âge plus positif, plus prosaï-

que, marqué par des réformes civiles. Le peuple gémissait sous le joug féodal : il s'en affranchit, dès qu'un commencement d'aisance lui permit de sentir sa force. La formation des communes fut contemporaine d'une poésie nouvelle, moins élevée que la précédente, et remarquable surtout par la verve satirique. Dans le genre épique, ce qui resta d'original, ce furent les *Poëmes de Renart;* dans les genres inférieurs, des contes, des pièces didactiques, des chansons populaires. Cette poésie, dernier écho du moyen-âge, se continua, à travers le seizième siècle, jusqu'aux temps modernes.

On a pu voir, par ce qui précède, que le moyen-âge, cet âge de prétendue immobilité, se transforma et se renouvela sans cesse. En littérature, il produisit successivement une poésie héroïque, se rattachant à l'invasion germanique et à l'invasion musulmane, une poésie chevaleresque, provoquée par les croisades, enfin une poésie bourgeoise et satirique, contemporaine de l'organisation communale. Nous examinerons ces différentes formes de la poésie au moyen-âge, en nous bornant à l'Allemagne autant que le permettront ses rapports multiples avec les autres contrées de l'Europe, et notamment avec la France. Mais une question se présente d'abord, si nous suivons l'ordre établi plus haut : c'est celle des origines de l'épopée germanique, question qui nous fera remonter aux premières traces de culture littéraire en Allemagne.

Les plus anciens témoignages qui existent sur la poésie des Germains, nous sont fournis par Tacite. Les Germains, dit-il, célébraient par des chants la mémoire de leurs héros; c'était même leur seule histoire. Ils préludaient au com-

bat, ajoute-t-il, par des chants guerriers. Des récits héroïques et des chants de guerre, on peut voir là, dans un temps très-reculé, un commencement de poésie épique et de poésie lyrique.

Quel était le caractère de cette antique poésie? Autant qu'on en peut juger par les renseignements de Tacite et par les types de chanteurs qui figurent dans les anciennes épopées allemandes, elle était tout extérieure et imitative, et agissait surtout par les sens. « Les chants de guerre des Germains, dit Tacite, sont moins des accents articulés qu'une mutuelle assurance de bravoure. Les guerriers donnent de l'âpreté à leur voix, et poussent des cris étouffés, en tenant leurs boucliers contre leur bouche, pour que la répercussion enfle et grossisse le son [1]. »

Ces chants partaient de tous les rangs de l'armée, et se mêlaient au bruit des boucliers et des lances. Lorsqu'un seul homme chantait, soit pour rappeler les hauts faits des ancêtres, soit pour enflammer le courage de ses compagnons, c'était encore un homme de guerre, plutôt qu'un poëte de profession; et il faisait même, comme le vieux Volkêr des Nibelungen, de l'archet de sa vielle, un instrument de combat. Volkêr est le type du guerrier musicien dans l'épopée germanique. On l'appelle un hardi vielleur et une vaillante épée. Son archet est long et fort, large et aigu, comme un glaive. Dans un passage des Nibelungen, il menace ses ennemis d'un coup d'archet dont ils garderont, dit-il, le souvenir [2].

1. *Nec tam voces illæ quam virtutis concentus videntur : affectatur præcipue asperitas soni et fractum murmur, objectis ad os scutis, quo plenior et gravior vox repercussu intumescat.* Tac. *Germ.* 2-3.

2. *Der Nibelunge nôt.* Édition de Karl Bartsch. Leipsick, 1866. XXXe Aventure.

Quand les Burgondes sont arrivés à la cour du roi Etzel (Attila), et que, fatigués, ils s'apprêtent à dormir, malgré les mauvais présages, Volkêr et Hagen gardent la salle.

« Volkêr, le prompt guerrier, déposa un instant son fort bouclier. Il l'appuya contre le mur de la salle ; puis il revint, et prit sa vielle. Il soulagea le cœur de ses amis comme lui seul pouvait le faire.

« Sous la porte du palais, il s'assit sur la pierre. Jamais le soleil n'éclaira plus hardi joueur de vielle. Sous sa main vibrait et sonnait doucement la corde; et les fiers guerriers, éloignés de leur patrie, lui en surent gré.

« Les cordes résonnaient; toute la maison en retentissait. Sa force égalait son adresse. Doucement, plus doucement encore, il faisait vibrer l'instrument, et il versait le sommeil à ses compagnons pleins de souci [1]. »

Le poëme de *Kûdrûn* nous montre un chanteur encore plus puissant que Volkêr. Quand Hôrant chantait, les oiseaux se taisaient pour l'écouter. Il forçait à le suivre quiconque entendait sa voix. Hôrant était seigneur de Danemark et vassal du roi des Frisons. Il avait été chargé, avec deux autres seigneurs, de ravir la belle Hilde, fille du roi d'Irlande. Tous trois sont reçus à la cour d'Irlande, et d'abord ils dissimulent leur projet. Un soir, Hôrant chante dans la cour du château. « Quel est ce chant? s'écrie la reine. Jamais si belle mélodie n'est sortie de la bouche d'un homme. »

A la pointe du jour, Hôrant se remet à chanter :

1. *Nibelungen*, XXXe Aventure.

« Comme la nuit s'en allait et que le jour commençait à paraître, Hôrant se mit à chanter, et tout à l'entour, dans les bosquets, les oiseaux se turent, charmés par son chant; et les gens qui dormaient, aussitôt se levèrent.

« Sa voix retentissait, toujours plus belle, plus haute et plus pure. Le roi Hagen lui-même, assis auprès de la reine, l'entendit. Ils sortirent de la chambre, et s'avancèrent sur le balcon. L'étranger savait bien pour qui il chantait; car la jeune reine l'entendait aussi.

« La fille du sauvage Hagen et ses compagnes étaient assises et écoutaient. Elles remarquaient comme les oiseaux oubliaient leur chant dans la cour du château. Et les héros aussi entendaient le Danois qui chantait d'une voix si belle. »

Par une gradation qui semblerait habile si dans cette poésie une certaine verve naturelle et spontanée ne l'emportait même sur l'art, l'influence du chant de Hôrant s'étend et grandit à chaque reprise. C'étaient d'abord les habitants du château qui l'écoutaient. La seconde fois, les oiseaux se taisaient, et leur silence rendait les jeunes filles attentives. Hôrant chante une troisième fois, et la mélodie gagne et fascine enfin la nature entière.

« Les animaux de la forêt quittèrent leur pâturage. Les vers de terre qui rampent sous le gazon, les poissons qui courent sous le flot, quittèrent leurs sentiers. Hôrant jouissait du prix de son art.

« Quoi qu'il chantât, on ne se lassait point de l'entendre. Le prêtre élevait en vain sa voix dans le chœur; les

cloches ne sonnaient plus aussi doucement. Tout ce qui entendait Hôrant était épris de lui [1]. »

La jeune reine est vaincue. Elle appelle secrètement le chanteur et lui donne la bague qu'elle portait à son doigt; elle consent à le suivre et à devenir la fiancée du roi des Frisons.

Les deux poëmes auxquels sont empruntées les citations précédentes, contiennent des traditions qui remontent aux plus anciens temps de l'histoire des Germains. Par leur rédaction, ils appartiennent au treizième siècle. Nous pouvons donc les considérer comme de sûrs témoins de la vie des Germains pendant la période comprise entre ces deux points extrêmes, c'est-à-dire au temps de l'invasion et pendant les siècles qui la précédèrent et la suivirent immédiatement. Hôrant est la personnification de la poésie du Nord, portée d'un rivage à l'autre sur les barques des Danois et des Frisons. Volkêr, qui endort les soucis de ses compagnons en leur faisant entendre les chants de leur patrie, c'est la poésie germanique elle-même, qui accompagne les peuples dans leurs migrations, et qui les unit par un lien moral au milieu de leur vie troublée et aventureuse. Volkêr et Hôrant nous donnent l'idée du chant germanique avant l'époque chevaleresque, c'est-à-dire avant l'époque de poésie écrite et de vraie littérature.

Or, quels sont les caractères du chant, dans ces deux types de la poésie héroïque des Germains? Un trait frappe d'abord : c'est que, dans les circonstances où Volkêr et Hôrant figurent, et dans les passages qui insistent le plus sur

1. *Kûdrûn*. Deuxième édition de KARL BARTSCH. Leipsick, 1867. VIe Aventure.

la perfection de leur art, il n'est question que des qualités extérieures de leur chant, de la beauté et de l'éclat de leur voix, du mouvement vif et gracieux de leur mélodie, de la vigueur avec laquelle ils touchent leur instrument. C'est en faisant vibrer les cordes sous sa main que Volkêr console ses compagnons. Mais quels sujets leur présentait-il? Sans doute les hauts faits de la nation, mais le texte trouve inutile de le dire. Les sens des auditeurs sont charmés : cela suffit. Ils ne voient plus le danger, les mauvais présages, la mort prochaine ; et ils louent le musicien qui leur a procuré un instant d'oubli, sans demander à quelle source il puise ses moyens de séduction. De même, ce qui charme dans Hôrant, c'est la puissance croissante de son chant, qui s'élève et s'étend jusqu'à faire taire enfin toutes les voix de la création. Quoi qu'il chantât, son mérite n'était pas dans le sujet, mais dans l'impression vive et directe, dans le charme présent et actuel parole d'une musicale.

Le chanteur des temps héroïques est donc bien réellement un chanteur, et non un poëte dans le sens moderne, un inventeur de fables poétiques. Il étonnerait singulièrement ses auditeurs, s'il venait leur apporter quelque invention personnelle, quelque fruit étrange et nouveau de ses méditations particulières; aussi il n'y songe pas. Personne ne lui serait reconnaissant de se mettre en frais d'imagination. S'il invente, c'est involontairement, et sans penser à s'en faire un mérite. Son rôle se réduit à charmer l'heure actuelle, et, de son travail, il ne restera rien, si ce n'est l'émotion qu'il aura produite, l'enthousiasme qu'il aura excité dans les âmes.

Dans de telles conditions, que chantera le poëte? Ce

qui intéresse tout le monde et ce qui est dans toutes les mémoires : les ancêtres de la race, les héros qui l'ont illustrée, les faits glorieux de son histoire. Peut-être mêlera-t-il, à ce que chantaient ses devanciers, quelque allusion aux événements et aux mœurs de son temps ; mais ce détail ne lui appartiendra qu'autant qu'il le présentera avec art, et appartiendra du même droit au chanteur qui le présentera après lui, mieux ou seulement aussi bien que lui. Et nul ne pourra jamais dire : Ceci est à moi, j'ai imaginé ce trait, cette strophe est de mon invention. Car on lui répondrait aussitôt : Chantez, et nous vous dirons si vous êtes poëte.

Ainsi la poésie héroïque passait de bouche en bouche. Les épisodes s'enchaînaient, se groupaient, à mesure que les faits eux-mêmes se coordonnaient dans les mémoires. Les traditions et les cycles se complétaient par des développements graduels. Autour des grands événements, se rangeaient les faits de moindre importance. Des personnages secondaires faisaient cortége aux héros de premier ordre. Chaque peuple avait son cycle national ; mais, les peuples se mêlant, les cycles se confondaient, et les récits gagnaient en variété et en étendue. Quant au chanteur, il présentait, suivant l'occasion, ou un épisode détaché, ou un sujet se prolongeant à travers une série d'aventures. Le chanteur restait livré au hasard du moment, tandis que la poésie elle-même suivait sa marche régulière et continue.

Nous considérerons la poésie héroïque des Germains aux différents degrés de son développement : d'abord comme simple épisode, sorte d'épopée restée à l'état fragmentaire ; ensuite comme poëme, présentant l'histoire d'un héros ou le récit d'un grand événement ; enfin comme poëme com-

plexe, où des traditions de plusieurs cycles se confondent. Nous verrons ainsi l'épopée se former et se constituer en quelque sorte sous nos yeux.

Nous n'entrerons pas dans les recherches à l'aide desquelles on a cru pouvoir attribuer une part d'auteur, dans la composition des poëmes héroïques, à certains poëtes de l'époque chevaleresque. En tout cas, ces poëtes n'auraient fait que recueillir ce qui existait avant eux, et même ce qui avait déjà une forme régulière. Ils auraient consigné dans un manuscrit une tradition orale, dans un temps où celle-ci menaçait de se perdre. Ils auraient été un peu plus que des copistes; mais leur part d'invention serait inappréciable.

Nous garderons à la poésie héroïque son caractère strictement populaire et anonyme. Elle n'est pas seulement anonyme parce que les contemporains ont négligé de nous transmettre les noms des auteurs, mais parce qu'elle était réellement le fruit d'une collaboration tacite, l'expression collective de ce qu'il y avait dans la nation d'âmes émues et enthousiastes. Certes, il y avait là aussi une élite, une noblesse intellectuelle, gardienne des choses de l'esprit. Dans ce monde primitif, pas plus que dans notre société civilisée, l'idéal n'était le partage de tous. Mais l'inspiration était plus contagieuse, par suite des rapports directs qui existaient entre l'homme qui chantait et ceux qui écoutaient sa voix. Le poëte lisait dans les regards l'effet instantané de sa parole. Pendant qu'il chantait une strophe, les mouvements d'attention, les signes d'attendrissement ou de surprise, lui donnaient le ton de la strophe suivante. Il s'inspirait de son auditoire, tout en le dominant et le captivant. Une poésie née dans de telles conditions n'ap-

partenait pas à des individus, mais à la génération au milieu de laquelle elle s'était produite. Elle était si bien anonyme, que l'anonyme, en pareil cas, n'est plus seulement l'absence d'un nom, mais un véritable caractère littéraire, un trait de nature et une marque d'origine.

Dans la société au sein de laquelle se forma la poésie héroïque, chacun était poëte, pourvu qu'à un certain moment son âme fût émue au souvenir des gloires nationales ; chacun aussi était chanteur, si la nature l'avait qualifié pour cela. Il n'y a pas de trace, chez les Germains, d'une organisation de bardes telle que nous la trouvons chez les nations celtiques. Les bardes celtiques formaient une classe dans l'État, ayant des attributions spéciales, et jouissant de certaines prérogatives. Ils étaient constitués d'après une hiérarchie où l'on arrivait par degrés jusqu'aux grades supérieurs. A eux était réservé le droit de chanter les victoires des ancêtres. Chez les Germains, au contraire, la poésie ne conférait aucun titre spécial. On était simple guerrier, ou chef, ou même roi, et, au moment propice, chanteur et musicien. Nous avons vu Volkêr faire de son archet une arme de combat. Hôrant, le chanteur de Kûdrûn, est un prince vassal. Dans le poëme anglo-saxon de Beovulf, le roi de Danemark Hrodgar célèbre lui-même la gloire de sa race. Ainsi la liberté la plus absolue régnait dans l'exercice de la poésie, qui restait toujours l'expression directe et complète, fidèle et naïve, de l'esprit national.

Nous passerons en revue les créations les plus importantes de la poésie héroïque des Germains. Quelque imparfaite que soit souvent cette poésie, et quoiqu'elle ait été entravée de bonne heure dans son développement, elle mérite

notre attention par sa nature même et par sa haute originalité. La vraie poésie est dans la bouche de quelques-uns et dans l'âme de tous; et tel est, au sens propre, le caractère de l'ancienne poésie héroïque.

II

LA LÉGENDE DE THÉODORIC

Les Huns commencent l'invasion. Les Visigoths en Orient. Ulfilas. — Les Ostrogoths en Italie. Caractère de Théodoric. Formation de sa légende. Le poëme de la *Bataille de Ravenne*. — Le *Chant de Hildebrand*. Derniers développements de la légende de Théodoric.

Le premier essor de la poésie d'une race est généralement déterminé par un grand fait national placé à l'origine de son histoire. C'est ainsi que la rencontre des tribus helléniques avec les peuples de l'Asie occidentale avait éveillé autrefois le génie poétique de la Grèce et produit les légendes de la guerre de Troie. Le démembrement de l'Empire romain et les révolutions qui s'ensuivirent n'eurent pas une moindre importance pour les Germains. A ce moment, l'histoire commença pour eux, et le premier résultat de cette victoire qui venait de mettre pour une série de siècles les destinées du monde entre leurs mains, fut un réveil de l'esprit national, qui se manifesta par une littérature nouvelle.

L'Europe était partagée, au quatrième siècle, en deux portions, séparées par le Rhin et le Danube, et occupées l'une par les Romains, l'autre par les Germains. Les deux

fleuves étaient garnis, sur toute leur longueur, de camps retranchés; et les deux nations, qui avaient été longtemps ennemies semblaient résolues désormais à respecter cette limite, quand une horde nouvelle s'annonça à l'orient et, s'avançant toujours, poussa devant elle les peuples qu'elle trouva sur son passage. C'étaient les Huns, d'origine finnoise, qui, ayant d'abord occupé le bassin du Volga, traversaient les plaines voisines de la mer Noire et, par la pression qu'ils exerçaient sur les Germains, commençaient l'invasion. Ils avaient un système de guerre qu'ils empruntaient aux usages de leur vie nomade et qui devint funeste à l'Empire romain. Ils se contentaient de la soumission des peuples qu'ils rencontraient; ils les recevaient dans leur alliance comme tributaires, ou les entraînaient dans leurs migrations. Leur armée arriva ainsi sur le Danube, grossissant comme une avalanche, et déjà précédée par des masses de Germains qui débordaient sur la frontière. Ce fut la fin de la domination romaine.

Les premiers coups des Huns tombèrent sur les Goths, qui, originaires de la Scandinavie, où une province a gardé leur nom, occupaient alors les bords septentrionaux de la mer Noire. Les Scandinaves s'étaient trouvés antérieurement en collision avec les tribus finnoises répandues dans le nord de l'Europe. Les Eddas ont gardé le souvenir des combats qui se livraient entre les deux races rivales. Il en était resté dans l'esprit des Goths un ressentiment auquel s'ajoutait cette aversion que l'homme à demi barbare éprouve pour l'homme d'une autre race, encore plus barbare que lui. Le Germain prenait volontiers des habitudes de vie sédentaire; la guerre finie, il devenait agriculteur. Le Finnois, vivant de chasse et du produit de ses troupeaux,

n'avait jamais cessé d'être nomade. Il se transportait d'une contrée à l'autre, avec ses chariots qui lui servaient de maisons. C'est ainsi que les Huns se présentèrent sur les frontières des Goths, précédés par la vague terreur qu'avait laissée le souvenir des anciennes incursions des Finnois. Toutes sortes d'idées superstitieuses couraient sur leur compte. Leur aspect était sauvage; mais on les disait encore plus laids qu'ils ne l'étaient, et on leur donnait les esprits du mal pour ancêtres. Le Germain, à la taille haute, au teint blanc, au regard droit, éprouvait une antipathie de nature pour le Finnois court et trapu, au visage brun, au nez plat, à l'œil oblique. Les habitudes nomades des Huns rendaient leur voisinage inquiétant; même vaincus, on ne pouvait les saisir. Ils passaient leur vie sur de petits chevaux, maigres, endurants, rapides. Ils dormaient la tête inclinée sur le cou de leur monture. Peut-être les écrivains latins, surtout Ammien Marcellin et Jornandès, ont-ils exagéré l'impression de terreur que causa leur apparition en Europe ; mais il est certain que, si les tribus germaniques s'habituèrent plus tard à la présence des Huns sur leur territoire, le premier choc des deux races fut sanglant.

Le roi des Ostrogoths, Ermanaric, vieux et malade, se mit à la tête des hommes valides de sa nation et même de quelques nations voisines. Il fut battu, revint à la charge, et, vaincu une seconde fois, se perça de son épée. Son successeur perdit une dernière bataille; les Ostrogoths se soumirent.

Ce fut le tour des Visigoths, déjà effrayés par la défaite de leurs frères. Les Huns arrivaient rapidement. Lancés sur leurs petits chevaux, en quelques jours ils prenaient à

revers une armée qui s'opposait à leur marche. Les attendait-on au passage d'un fleuve, ils avaient déjà trouvé un autre gué. Les Visigoths reculèrent, irrésolus, et finirent par se diviser. Les uns étaient chrétiens; mais les autres n'en étaient que plus attachés à leur ancien culte : de là, des partis dans la nation, des haines entre les chefs. Les Visigoths païens se retirèrent dans les monts Carpathes; les chrétiens descendirent vers le Danube, où se trouvaient les avant-postes romains, et demandèrent des terres à l'Empire d'Orient, avec lequel, depuis un demi-siècle, ils échangeaient des otages. A la tête de cette migration, d'abord pacifique, se trouvait le vénérable évêque Ulfilas : c'est le plus ancien nom littéraire de la Germanie.

Ulfilas était issu d'une famille romaine de la Cappadoce, qui avait été emmenée en captivité chez les Goths. Lui-même était né en Gothie, en l'année 318. Il fut élevé, en pays barbare, selon les principes chrétiens. Le but qu'il poursuivit toute sa vie fut d'unir les intérêts de sa patrie adoptive à ceux de l'Empire, sa métropole religieuse. Ayant été chargé d'une mission à Constantinople, il fut ordonné évêque des Goths par l'empereur Constantin, en 348. Dès lors, il ne songea plus qu'à prêcher le christianisme, et parmi les Romains et parmi les Goths. Il traduisit en langue gothique une partie de la Bible : une partie seulement, car il est probable que sa traduction ne comprenait même pas tout le Nouveau-Testament. On n'a retrouvé jusqu'ici aucune trace des Actes des Apôtres ni de l'Apocalypse. Une légende dit qu'il s'abstint avec intention de traduire, dans l'Ancien-Testament, les Livres des Rois, dans la crainte d'exciter l'ardeur belliqueuse des Goths par le récit des guerres du peuple juif. Ce qui reste de la tra-

duction d'Ulfilas suffit pour en faire apprécier le mérite. Elle rend l'esprit plutôt que la lettre de l'original, et elle est bien supérieure aux traductions en haut allemand, faites par des moines qui entendaient mieux le latin que les langues vulgaires [1].

L'ouvrage d'Ulfilas accompagna les Goths en Italie et en Espagne, et se perdit bientôt dans les troubles de l'invasion. Le nom d'Ulfilas lui-même fut presque oublié dans l'Occident, tandis que les historiens byzantins gardèrent son souvenir. Ce ne fut qu'au dix-septième siècle que les Évangiles reparurent. La première édition fut publiée à Dordrecht, en 1665, d'après un manuscrit (*Codex argenteus*) qui est encore aujourd'hui une des richesses de la Bibliothèque d'Upsal. Aux Évangiles s'ajoutèrent les Épîtres de saint Paul, publiées en 1819, d'après un manuscrit qui avait été découvert au couvent de Bobbio en Lombardie. Il ne reste que de très-courts fragments de l'Ancien-Testament. Tous ces textes sont d'une extrême importance, dans l'histoire de la langue encore plus que de la littérature allemande, et surtout dans l'histoire comparée des langues indo-germaniques.

Ulfilas était un homme zélé pour le christianisme, infatigable dans la prédication, mais peu versé, à ce qu'il paraît, dans les subtilités de la théologie byzantine. Lorsqu'il vint demander à l'empereur Valens des terres pour ses compatriotes, celui-ci exigea que les Goths reconnussent la doctrine arienne. Les conseillers de l'empereur s'attendaient à des difficultés; mais le pieux évêque pensa qu'il ne fallait pas compromettre le succès de son ambassade pour des dis-

1. *Ulfilas, oder die unserhaltenen Denkmäler der gothischen Sprache. Text, Grammatik und Wörterbuch.* Par STAMM. Paderborn, 1865.

sentiments où l'orgueil et l'ambition avaient plus de part que le zèle religieux. Donc les Visigoths devinrent ariens, et ils passèrent le Danube. Mais ils ne purent s'entendre avec les officiers chargés de leur assigner des demeures et de leur distribuer les vivres. La cupidité romaine les exaspéra; ils prirent les armes. Valens accourut avec une armée, et se fit battre. Les historiens du temps comparent la journée d'Andrinople à celle de Cannes. A la nuit tombante, des bandes de pillards parcouraient le champ de bataille. L'empereur, blessé, avait été porté dans une cabane. Des soldats goths survinrent, trouvèrent la porte défendue, et, pour ne pas perdre de temps, dit Ammien Marcellin, entourèrent la cabane de broussailles sèches et la brûlèrent avec les hommes qui s'y étaient réfugiés [1]. Les Visigoths restèrent longtemps maîtres de la Thrace et de la Macédoine. Mais Rufin, ministre d'Arcadius, se débarrassa d'eux en les dirigeant vers l'Occident. Alors commença leur longue migration à travers l'Italie, la Gaule méridionale et l'Espagne. Partis des rivages du Borysthène, ils ne s'arrêtèrent que sur la pointe la plus occidentale du continent européen.

Les Visigoths fondèrent un royaume qui eut deux siècles d'existence florissante. Les Ostrogoths, de leur côté, ne restèrent pas longtemps sous la domination des Huns. L'empire d'Attila périt avec lui : les peuples nomades ne sont pas fondateurs d'empires. Les Ostrogoths, libres, allaient suivre l'exemple des Visigoths et s'approcher de Constantinople, lorsque l'empereur Zénon les porta sur l'Italie que les Visigoths avaient déjà abandonnée, et qui était livrée

1. Amm. Marc. XXXI, 15.

aux Hérules et à d'autres barbares, commandés par le roi Odoacre. Ici commence le rôle de Théodoric, un des héros les plus populaires de l'invasion, celui qui, avec Attila, a le plus occupé l'imagination des peuples germaniques.

Théodoric (Dietrich) avait toutes les qualités d'un héros de légende. Il était le soldat le plus fort et le plus intrépide de son armée. Il n'avait pour toute tactique à la guerre qu'une impétuosité sans égale. Quand les siens faiblissaient, il se jetait en avant, excitant les plus braves à le suivre, et rompait les lignes ennemies. Cette tactique lui donna deux fois la victoire, d'abord sur les Gépides qui voulaient l'empêcher de passer par leurs terres pour entrer en Italie, et plus tard sur les Hérules massés autour de Vérone. La sanglante bataille qui fut livrée devant cette ville, et où une partie de l'armée d'Odoacre fut jetée dans l'Adige, resta dans la mémoire des Goths. Vérone devint la capitale de l'empire légendaire de Théodoric. La bravoure du roi des Goths avait mis l'Italie supérieure à ses pieds ; son imprudence faillit le perdre. Les villes lui ouvraient leurs portes, et déjà l'immense convoi de chariots et de troupeaux, cortége invariable des migrations, se répandait dans la contrée. Les chefs barbares avaient fait leur soumission ; Théodoric envoya l'un d'eux, un Hérule, avec une armée, contre Odoacre réfugié dans Ravenne. Mais le Hérule livra ses troupes à Odoacre, et une partie des soldats furent jetés dans les prisons, où ils attendirent longtemps leur délivrance. En même temps, les Burgondes, qui voyaient avec déplaisir la puissance des Goths s'étendre en Italie, descendirent des Alpes helvétiques. Il est vrai que leur invasion se borna à de cruels ravages et à l'enlè-

vement de quelques milliers de paysans qui furent forcés de cultiver les champs de la Burgondie; mais la position de Théodoric, entre des nuées de barbares de toutes nations, n'en devenait pas moins périlleuse. Il attendit les renforts des Visigoths pour reprendre l'offensive. Alors commença cette lutte de trois années autour de Ravenne, qui finit par le massacre des Hérules, et qui laissa dans la poésie des Germains le souvenir de la plus formidable des batailles.

La légende poétique mit surtout en relief quelques faits particuliers de la vie de Théodoric, tels que sa détresse après la défection de ses lieutenants, la terrible vengeance qu'il exerça contre ses ennemis à Ravenne, enfin son héroïsme guerrier et son indomptable énergie.

Mais la légende, une fois constituée dans ses éléments principaux, se détacha de l'histoire. Elle se développa librement, s'enrichit d'épisodes, et de variantes, fit des emprunts à des traditions semblables, devint le prétexte d'une foule d'allusions et d'inventions nouvelles. La légende poétique ne se borne pas à agrandir et à amplifier l'histoire ; elle prend son point de départ dans quelque événement qui a frappé les imaginations, mais ensuite elle ne s'occupe plus que de créer des caractères poétiques, et elle attire à elle tout ce qui, de près ou de loin, soit dans le mythe, soit dans l'histoire, a quelque conformité avec ces caractères.

Le roi des Goths fut d'abord mis en rapport avec Attila, vers lequel converge toute la poésie héroïque des Germains. Attila est antérieur d'un demi-siècle à Théodoric ; mais la poésie ne connaît pas d'anachronisme. Odoacre fut remplacé par un oncle de Théodoric, Ermanaric, dont le nom rappelle cet ancien roi des Goths qui essaya d'arrêter la marche des Huns et qui se tua pour ne pas sur-

vivre à sa défaite. Théodoric, chassé de son royaume par Ermanaric, se réfugie auprès d'Attila ; et c'est à la cour du roi des Huns que s'ouvre le petit poëme de la *Bataille de Ravenne*, qu'il nous faut examiner avec quelque détail [1].

Théodoric est vaincu et exilé. Attila et la reine Helké lui promettent la main de leur fille et une armée pour reconquérir son héritage. Après que la noce a été célébrée, l'expédition se prépare ; une troupe nombreuse de Goths et de Huns est mise sous les ordres de Théodoric. A la vue des préparatifs, les deux fils d'Attila, encore jeunes, éprouvent pour la première fois le désir de combattre. Ils demandent la faveur de suivre l'expédition. Mais la reine avait eu un pressentiment; elle avait vu en rêve un dragon porter ses fils sur une lande déserte, où un griffon était venu les tuer. Elle s'oppose au départ des jeunes gens. Ceux-ci insistent, supplient; enfin Attila les laisse partir, à condition que Théodoric les prenne sous sa surveillance et réponde de leur vie.

L'expédition arrive à Vérone. Les deux fils d'Attila, avec Diether, le jeune frère du roi des Goths, sont confiés à la garde d'Ilsân, un des plus forts guerriers de Théodoric, tandis que l'armée continue sa marche sur Ravenne. Il est défendu à Ilsân de les laisser sortir de la ville. Mais leur impatience est difficile à contenir. A peine l'armée est-elle partie, qu'ils se présentent devant leur gouverneur. Le plus jeune, Orté, prend la parole : « Noble seigneur, dit-il, nous sommes confiés à ta garde. Laisse-nous chevaucher autour de Vérone. Nous reviendrons sans tarder. Laisse-

1. Il se trouve dans le *Livre des Héros* (*Der Helden Buch*), publié par Von der Hagen et Primisser. Berlin, 1825. Deuxième partie.

nous admirer la splendeur de cette cité, qui, si elle était située dans le royaume des Huns, serait pour mon père une cause de gloire éternelle. » Ilsân cède à regret ; mais il déclare qu'il les accompagnera. Les jeunes gens, avides de liberté, gagnent leurs montures, et sont vite équipés. Ils sont déjà loin lorsqu'Ilsân a fini ses préparatifs. Malheureusement, un épais brouillard couvrait la campagne ; ils s'égarent. Ilsân cherche, appelle ; un pressentiment lui dit qu'ils ont pris le chemin de Ravenne, et il les croit déjà au fort de la mêlée.

Les jeunes gens errent toute la nuit. Au lever du jour, ils regardent autour d'eux. Le soleil montait au ciel. « Quel joyeux aspect ! » dit Scharfé, l'aîné des fils d'Attila. « C'est beau, de plus en plus beau ! répond son frère. Que cette contrée est superbe ! Roi de Vérone, que vous devez être aise d'y demeurer ! » Au même instant, ils aperçoivent un cavalier qui s'arrête en face d'eux sur une éminence. « Quel peut être, disent-ils, ce guerrier qui se pose si hardiment devant nous ? Allons à lui. Il semble vouloir batailler, car il tient son bouclier devant lui. » Diether reconnaît un seigneur goth, nommé Witeg, qui a trahi la cause du roi Théodoric. « Hélas ! s'écrie-t-il, faut-il que je me venge aujourd'hui ? Que je voudrais, de ma main, lui donner la mort ! » Witeg était fort et bien armé : qu'importe ? « Ne sommes-nous pas de jeunes chevaliers ? » dit Scharfé. Et les voilà tous trois qui ajustent leurs armes.

Pour atteindre Witeg, il fallait passer dans un vallon. Ils y courent avec impétuosité, et, en courant, ils se séparent. Scharfé arrive le premier, et présente le combat. Witeg voudrait l'épargner, mais, se sentant blessé lui-même, d'un coup il termine un combat qui, pour lui, était

un jeu. Le plus jeune des fils d'Attila arrive trop tard pour secourir son frère. « Roi des Huns, lui crie Witeg, vous agissez comme des enfants. Je viens de vous causer une grande douleur. Néanmoins, écoutez mon conseil. Renoncez à la lutte. Une tête est tombée : sauvez l'autre. Je vous frapperai à regret, croyez-moi. Votre devoir est de secourir le roi de Vérone. » Orté soutient faiblement un combat trop inégal. En vain Diether vient à son secours. Leur résistance ne fait qu'irriter l'adversaire. Orté tombe d'abord ; enfin Witeg frappe aussi le frère de son légitime souverain.

Une scène touchante termine le récit du combat. On voit souvent, dans les poëmes héroïques, le vainqueur pleurer le vaincu. La mort éteint la haine ; il ne reste que le spectacle d'une noble vie violemment interrompue. Voyant les trois jeunes gens étendus devant lui, Witeg regrette sa facile victoire ; il sait, du reste, que rien ne détournera de lui désormais la colère de Théodoric. « Alors, ajoute le poëme, l'homme infidèle se mit à pleurer et à gémir. Il couvrit de baisers les blessures du jeune Diether. — Que ne puis-je, dit-il, te sauver ! Que ne suis-je couché mort à ta place ! Je n'ai plus maintenant qu'à fuir loin de toutes les contrées où règne Théodoric. — Il essaya de remonter à cheval ; mais un grand repentir le saisit, et toute force l'abandonna. Alors seulement sa peine commença, et il resta longtemps étendu sur le sol. »

Pendant ce temps, une grande bataille se livrait devant Ravenne : une bataille qui dura onze jours, et à laquelle prirent part tous les héros de la légende germanique [1].

1. Sifrit, le héros des *Nibelungen*, est cité parmi les défenseurs de Ravenne. Il est vaincu par Théodoric lui-même.

Au moment où l'on emporte les morts, Théodoric apprend que les corps de son frère Diether et des deux fils d'Attila ont été trouvés sur la lande de Vérone. Il court s'en assurer. A la vue des victimes ce n'est pas son frère, mais les fils de son hôte, confiés à sa garde, qu'il pleure le plus. « Dans tous les lieux où je passerai, s'écrie-t-il, on dira : Cet homme a trahi la foi jurée à son seigneur ! » Pendant qu'il examine les blessures, et qu'il y reconnaît la trace de l'épée de Witeg, celui-ci passe sur la lande. Théodoric saute sur son cheval, et cherche à atteindre son ennemi. Mais Witeg fuit et refuse le combat ; il fuit jusqu'au bord de la mer, où une divinité de laquelle il descendait, Waghild, le reçoit dans les flots.

La dernière partie du poëme contient les plaintes de la reine Helké et la réconciliation de Théodoric avec Attila. L'armée hunnique revient, avec les corps des deux princes ; mais Théodoric n'ose affronter la colère d'Attila, et reste à Vérone. A la vue des armures sanglantes de ses fils, la reine pousse de violentes imprécations. Elle s'apaise lorsqu'elle apprend que le propre frère de Théodoric est mort pour les venger. Une ambassade est envoyée à Vérone pour ramener le roi des Goths. Quand celui-ci se présente à la cour, tous les chefs s'inclinent pour le saluer. Seul, Attila reste silencieux. Théodoric s'approche, pose sa tête sur le pied d'Attila, et reste dans cette attitude, jusqu'à ce que le roi des Huns le relève et l'entoure de ses bras.

Le poëme de la Bataille de Ravenne nous est parvenu dans une rédaction qui date du treizième siècle et qui a été conservée dans deux manuscrits du quinzième. Cette rédaction était elle-même le fruit d'un remaniement de textes plus anciens. Le poëme, dans sa forme actuelle, se com-

pose de deux parties, mal soudées ensemble, et de valeur très-inégale. L'une, de beaucoup la meilleure, et que nous venons d'analyser, raconte la mort de Diether et des fils d'Attila. L'autre comprend les différentes scènes de la lutte devant Ravenne. Ces deux parties se ressemblent si peu, qu'un éditeur moderne a essayé de les séparer, et de reconstituer ainsi le texte primitif d'un petit ouvrage qui aurait eu pour sujet l'aventure des fils d'Attila, depuis leur départ avec l'armée des Goths jusqu'au retour des soldats qui ramènent leurs corps [1]. C'est là, en effet, ce que le poëme de la Bataille de Ravenne, tel qu'il nous a été transmis, renferme de plus intéressant; et c'est là seulement qu'on retrouve le ton bref et énergique de l'ancienne poésie héroïque. Le reste semble n'avoir été ajouté que pour encadrer cet épisode et le rattacher à l'ensemble de la légende de Théodoric.

Nous possédons un autre poëme, ou plutôt un fragment de poëme, qui se rapporte à la légende de Théodoric, et auquel sa haute antiquité prête un intérêt particulier. Ce fragment, qui date du commencement du neuvième siècle, occupe la première et la dernière page d'un manuscrit qui appartenait autrefois au monastère de Fulde. Débris vénérable de la plus ancienne poésie allemande, il a été l'objet de toute la sollicitude des critiques modernes. Il contraste, par sa simplicité, avec les monuments même les plus purs de l'âge héroïque. Les frères Grimm y ont découvert les lois de la prosodie primitive des Germains [2].

1. Ettmuller, *Das Märe von vroun Helchen Sünen, aus der Ravennaschlacht ausgehoben.* Zurich, 1846.
2. *Die beiden ältesten Gedichte aus dem VIII. Jahrhundert, in ihrem*

C'est un ouvrage véritablement unique en son genre. Peut-être faisait-il partie de cette collection de chants héroïques qui fut faite par ordre de Charlemagne, et qui périt par suite des scrupules religieux de ses successeurs.

Le *Chant de Hildebrand* retrace, comme le poëme de la Bataille de Ravenne, un épisode de la lutte du roi Théodoric contre Odoacre; car Odoacre (Otakêr) a repris ici la place que l'empereur Ermanaric occupait dans la Bataille de Ravenne. Théodoric et ses compagnons reviennent dans leur patrie. Leur exil avait duré trente ans. Ils étaient partis jeunes : ils reviennent blanchis par l'âge. Leurs mères sont mortes, leurs femmes abandonnées ; leurs fils ne les connaissent plus. Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils, se sont provoqués au combat. Au moment où ils s'avancent l'un vers l'autre, Hildebrand, le plus sage, prend la parole : « Quel est le nom de ton père? De quelle descendance es-tu? Dis-moi un seul membre de ta famille : je te nommerai les autres. Enfant du royaume, je connais tous les hommes de la nation. » Hadebrand répond : « Les hommes de mon pays, les anciens et les sages, qui maintenant sont morts, m'ont appris que Hildebrand était mon père : moi-même je me nomme Hadebrand. Il émigra vers l'orient, fuyant la colère d'Otakêr, avec Théodoric et ses compagnons. Il laissa dans le pays, abandonnés dans sa demeure, sa femme et son jeune enfant, dépourvus d'héritage. Le secours de son bras fort fut regretté plus tard par Théodoric, l'homme sans amis. Otakêr l'avait en très-grande estime. Son épée fut redoutée, jusqu'à ce que Théodoric le

Metrum dargestellt, durch die Brüder GRIMM. Cassel, 1812. — WILHELM GRIMM a donné un *fac-simile* du manuscrit (*De Hildebrando, antiquissimi carminis teutonici fragmento. Gottingæ*, 1830).

perdît.... [1]. On le voyait en tête des combattants ; il était amoureux de combats ; tous les vaillants le connaissaient. Je ne crois pas qu'il soit encore en vie. »

Hildebrand reprend : « Par le Dieu de la terre, par le Dieu du ciel, que jamais tu ne te battes contre un homme de sa race ! » Il détache un bracelet de grand prix qui lui avait été donné par le roi Attila, et l'offre à son fils ; mais celui-ci répond : « C'est la lance en main qu'on reçoit des dons, pointe contre pointe. Tu es trop rusé, vieux Hun ; tu veux me séduire par des paroles, et me tuer ensuite. Des navigateurs m'ont appris que mon père avait été tué dans la bataille ; Hildebrand est mort. » Alors le vieillard s'écria : « Malheur, Dieu tout-puissant ! Un destin funeste s'achève. Pendant soixante étés et soixante hivers, j'ai combattu dans les rangs, et la mort m'a épargné. Et maintenant, il faut que mon propre fils me frappe du glaive, ou que je devienne son meurtrier. »

Les lances se croisent ; les armures résonnent ; les boucliers deviennent petits, dit le texte, mis en pièces par les haches de pierre....

Ici le fragment est interrompu. Nous apprenons la suite par un poëte du quinzième siècle, Gaspard Von der Rœn, qui composa un recueil de récits héroïques, connu sous le nom de *Livre des Héros*, recueil précieux, moins par le talent de l'auteur que par les utiles renseignements qu'il renferme. Dans le Chant de Hildebrand, remanié par Gaspard, le combat se termine par la victoire du père sur le fils. Le vieillard l'emporte sur le jeune homme, l'ancienne génération sur la nouvelle. Hadebrand reconnaît,

1. Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

à la vaillance de son adversaire, le chef de sa race [1].

La lutte gigantesque devant Ravenne, dont le Chant de Hildebrand et le Poëme des fils d'Attila retracent des épisodes, est un des faits les plus considérables de la tradition héroïque des Germains et le centre des légendes poétiques particulières à la nation des Goths. La figure de Théodoric, telle qu'elle se dégage de l'ensemble de ces légendes, présente un double caractère; elle personnifie l'héroïsme à la fois par le côté extérieur et par les qualités morales. Théodoric est héros par la vaillance et par le dévouement, par la défense énergique de son droit et par son respect pour le droit du suzerain. Pour le courage personnel, il est réputé sans égal; il est supérieur même à Sîfrît. Mais s'il défie les plus braves au combat, il se prosterne humblement devant Attila. En face du roi des Huns, il ne représente plus que l'obéissance à la foi jurée et le profond sentiment des devoirs du vasselage. C'est un trait particulier du caractère de Théodoric que la douceur d'âme qui s'unit chez lui à l'ardeur guerrière. La poésie a su le rendre aussi intéressant dans la résignation que dans le triomphe; elle a mêlé son histoire d'humiliations et de revers, sans diminuer sa grandeur réelle.

L'intérêt romanesque des aventures de Théodoric, son long exil, la trahison des siens, ses efforts pour reconquérir son domaine, rendirent son nom de plus en plus populaire. On lui prêta des exploits de plus en plus merveilleux; et il fut enfin relégué dans ce monde fantastique de nains et de géants, d'apparitions bizarres et terribles, dernier refuge

1. Le *Livre des Héros* de Gaspard Von der Rœn est compris dans le recueil de Von der Hagen et Primisser qui porte le même titre et qui a déjà été cité. Voir le *Chant de Hildebrand* dans la deuxième partie.

des traditions héroïques qui s'éteignent et des mythologies qui disparaissent. Mais toujours, effet remarquable de la persistance d'un antique souvenir, toujours ses faits d'armes sont mêlés de revers. On le voit jeté dans une tour profonde, d'où son fidèle Hildebrand le délivre [1]. Ailleurs, il ravit les trésors que les nains ont amassés dans des cavernes [2]. Un poëme nous le montre luttant, dans une forêt, contre le géant Ecke, jaloux de sa renommée. Le combat dure un jour et une nuit, et s'éclaire du feu qui jaillit des coups et qui enflamme les branches d'arbres. Le géant tombe enfin. Théodoric, après l'avoir pleuré, se revêt de son armure; mais il la trouve trop longue, et il la diminue d'une toise pour la mettre à sa taille [3]. Voilà ce que devint le vainqueur d'Odoacre, le barbare romanisé à qui l'empereur Zénon donna le royaume d'Italie : une sorte de roi des montagnes, assis dans l'ombre des cavernes, ou qu'on voyait lutter avec les géants lorsqu'une lueur sinistre passait sur la forêt. Ces légendes ont longtemps vécu dans le Tyrol, et il ne serait pas difficile de les y trouver encore.

1. Voir le poëme de *Sigenot*, publié par Von der Hagen et Primisser, dans le *Livre des Héros* (deuxième partie), d'après Gaspard Von der Rœn.
2. *Laurin*. Ibid.
3. *Ecken Ausfahrt*. Ibid.

III

LA LÉGENDE D'ATTILA

Conquête de l'Europe centrale par les Huns. Expédition d'Attila en Gaule. Influence de ces événements sur la poésie héroïque des Germains. Le poëme de *Walther et Hildegonde*.

Le monde héroïque est soumis à une hiérarchie, comme le monde mythique. Quand l'Olympe est peuplé de dieux, il faut un dieu suprême : toute mythologie a son Jupiter. De même, il faut que l'unité règne dans ce royaume imaginaire où vivent les héros d'épopée. De là, les souverains de la Fable, Agamemnon, Attila, Charlemagne. Attila représente, dans la poésie des anciens Germains, la loi suprême, l'autorité reconnue. On ne le voit pas dans les combats. Il jouit en paix de ses conquêtes passées, et assiste, noble et grave, aux exploits de la génération nouvelle qui lui obéit.

La suzeraineté des chefs hunniques sur les peuples de l'invasion était déjà fondée, à l'avénement d'Attila. Quand les Huns eurent battu les Ostrogoths et rejeté les Visigoths sur l'Empire d'Orient, ils n'eurent plus qu'à marcher vers l'Occident. Ils s'établirent dans ce coude formé par le Danube, où se trouvait la province romaine de Pannonie. Ils

y étendirent leur influence, en s'adjoignant quelques nations étrangères. L'Europe centrale était alors une vraie fourmilière de peuples. Les migrations venues du nord et de l'est s'y rencontraient ; les envahisseurs faisaient là une dernière halte, avant de pénétrer au cœur de l'Empire. Les Huns poussèrent vers l'occident une partie des tribus établies sur les bords du Danube : c'est ainsi qu'une masse composée d'Alains, de Suèves, de Vandales, se trouva jetée sur la Gaule et ne s'arrêta qu'en Espagne. Les autres barbares se soumirent, et grossirent l'armée qui plus tard s'avança jusqu'à la Loire.

A l'avénement d'Attila, il ne restait plus, entre le Danube et le Rhin, que quelques tribus franques et burgondes qui ne reconnussent pas la domination des Huns. Ces barbares étaient restées sur les bords du Mein et du Neckar, à l'époque où la masse des peuples dont elles faisaient partie avait franchi le Rhin et avait occupé la Gaule septentrionale et l'Helvétie. Elles furent soumises sans peine par Attila.

Les Huns régnaient alors sur toute l'Europe centrale, depuis le Rhin jusqu'au Volga. Leur empire, si l'on peut donner ce nom à une agglomération de peuples sans unité, n'avait pas une moindre étendue que l'Empire romain. Déjà même Constantinople leur payait un tribut, déguisé sous le nom de solde. Ils passaient, parmi les Germains, pour la première nation du monde ; car, non contents de vaincre les armées romaines, ils avaient encore soumis les vainqueurs de Rome. On n'avait jamais vu, depuis que l'invasion durait, une si vaste étendue de terre où tout ce qui portait une arme obéissait à un seul commandement. La conquête des Huns était un de ces faits, déjà grands par eux-mêmes, que la poésie se plaît à grandir encore.

Cependant une nation, l'une des plus vaillantes de ce temps, échappait encore à leur pouvoir : c'étaient les Visigoths, qui autrefois avaient sauvegardé leur indépendance en s'avançant sur Constantinople, qui s'étaient portés ensuite vers l'Occident, et qui avaient occupé enfin le midi de la Gaule. La Loire formait la limite septentrionale de leurs États. C'est principalement contre eux qu'était dirigée la grande expédition d'Attila, celle dont le souvenir est resté le plus profondément gravé dans l'histoire, et qui a surtout valu au roi des Huns le surnom de Fléau de Dieu.

Le plan d'Attila était d'atteindre la Loire aussi rapidement que le lui permettaient les habitudes de pillage de sa nation. Il prit donc la route romaine qui passait par Reims, Troyes et Orléans. Mais l'immensité même de son armée, suivie d'un butin toujours grossissant, retarda sa marche. Lorsqu'il arriva devant Orléans, il y trouva non-seulement les Visigoths, mais une armée de Romains et de barbares, commandée par Aëtius. Il se retira par une route non encore dévastée, et s'arrêta aux environs de Châlons, sur ce champ de bataille qu'il a rendu célèbre.

La fuite d'Attila était-elle le prélude de sa défaite? Les historiens latins l'ont pensé. D'où vient, cependant, que l'expédition en Gaule est présentée, dans la poésie germanique, comme une suite de triomphes ? C'est que la retraite d'Attila ne diminuait en rien sa puissance ni son prestige aux yeux des cinq cent mille hommes qu'il conduisait. Pour des nomades, fuir n'est pas un déshonneur; le tout est de ne pas fuir les mains vides. Le but de la guerre étant le pillage, c'est avoir vaincu que d'emporter un riche butin. Les Huns livrèrent un semblant de combat

dans les rues d'Orléans, et se retirèrent pendant la nuit. Ils eurent bientôt pris une assez forte avance pour qu'il fût impossible de les inquiéter. Mais leur marche fut retardée par leur nombre même et par la quantité de voitures chargées qui les suivaient. Aëtius les atteignit à Châlons. Il y eut là une mêlée effroyable de Romains, de Francs, de Visigoths, de barbares de toute provenance, où les hommes de même nation ne se reconnaissaient plus entre eux. Les Huns repassèrent le Rhin, victorieux à leur point de vue, c'est-à-dire emportant les richesses de la Gaule septentrionale. Attila se croyait si peu vaincu, que, dès le printemps suivant, il se jeta sur l'Italie, ravagea toute la vallée du Pô et de l'Adige, et ne consentit à épargner Rome que sur la promesse d'un tribut annuel. Ce fut sa dernière expédition. Il revint sur les bords du Danube, où était sa capitale, entouré des dépouilles de l'Europe entière, ayant des rois pour lieutenants, redouté à Rome et à Constantinople, véritable chef de l'invasion.

Attila avait-il réellement conçu le projet de réunir sous un seul gouvernement toutes les tribus germaniques, et de créer une sorte d'Empire barbare, pareil à l'Empire romain? Une telle pensée ne s'accorde guère avec les habitudes d'un peuple nomade. Le fait est que l'œuvre d'Attila ne dura pas. Lui-même ne se faisait sans doute pas d'illusion sur le caractère éphémère de sa conquête. Un roi sédentaire peut transmettre son autorité à un successeur : un souverain nomade ne laisse qu'un héritage à partager, consistant en habitations mobiles, en troupeaux, en attirail de guerre, sans en excepter même les guerriers. A la mort d'Attila, les Germains se révoltèrent à l'idée d'un pareil partage. Ils s'affranchirent d'autant plus aisément, que la

main puissante du roi n'était plus là pour les contenir, et que ses fils ne restèrent pas longtemps unis.

Des vastes conquêtes d'Attila, il ne resta qu'un royaume fabuleux, dont la capitale est Etzelbourg, sur les bords du Danube. La puissance d'Attila (Etzel) s'étend sur le monde entier. Son expédition en Gaule est présentée comme une marche triomphale à travers les terres des Francs, des Burgondes et des Visigoths. Il revient avec les dépouilles des villes qui lui avaient fermé leurs portes, et avec les otages des peuples qui s'étaient volontairement soumis. Dès lors, il règne dans son palais, à côté de la reine Helké. Le couple auguste est entouré des fils et des filles des rois tributaires. Les jours se passent en fêtes et en tournois. Telles sont du moins les images qui se présentent à nous, au début d'un poëme dont les héros sont Walther, fils du roi d'Aquitaine, et Hildegonde, fille du roi des Burgondes.

Le poëme de *Walther et Hildegonde* fut écrit, au dixième siècle, en vers hexamètres latins, par un moine de Saint-Gall, nommé Eckhart [1]. Mais le sujet appartient à la tradition nationale des Germains, et l'ouvrage de ce moine n'est évidemment que la traduction d'un texte allemand. Ce n'est pas un des phénomènes les moins curieux d'une époque riche en contrastes que ce poëme qui, après s'être perdu dans l'original, nous est parvenu dans la langue de Virgile [2]. Le clergé n'était pas favorable, en général, à la poésie populaire. Il la considérait comme un reste de paganisme; et en effet, quoiqu'elle se fût modifiée au con-

1. *Waltharius*. Éd. Neigebaur. Munich, 1853. — Grimm et Schmeller, *Lateinische Gedichte des X. und XI. Jahrhunderts*. Göttingue, 1838.

2. Il existe deux fragments d'un poëme allemand sur Walther et Hildegonde, du treizième siècle, mais bien inférieurs à l'ouvrage du moine Eckhart.

tact du christianisme, elle gardait toujours la marque de son origine. Il pouvait arriver cependant qu'un moine s'oubliât jusqu'à copier une chanson en langage vulgaire, ou à versifier quelque épisode de l'histoire nationale. La retraite monastique tenait par tant de liens à la vie mondaine, que de telles inconséquences ne doivent pas étonner. Les hommes qui demandaient un asile à l'Église ne perdaient pas toujours tout souvenir du siècle en franchissant le seuil du couvent. On a vu plus haut que ce sont deux moines de Fulde qui nous ont conservé le plus ancien fragment de la poésie héroïque des Germains, le Chant de Hildebrand, en profitant de deux feuillets blancs d'un manuscrit qui contenait des ouvrages pieux. Le bénédictin de Saint-Gall à qui nous devons le poëme de Walther se fit pardonner sa hardiesse en se servant de la langue de l'Église. Mais il eut au moins le mérite de garder fidèlement le ton de la poésie héroïque; et lorsqu'on lit ses vers à l'allure pesante et à la coupe monotone, c'est moins un imitateur de Virgile qu'un chanteur de l'ancienne Germanie que l'on croit reconnaître.

Le roi des Huns, raconte le moine Eckhart, régnait sur la Pannonie et sur les contrées voisines. Il résolut enfin d'attaquer le royaume des Francs. Le roi Gibic siégeait à Worms, sa capitale, lorsqu'on lui annonça que les Huns approchaient, plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable au bord du Rhin. Il assembla ses chefs, et leur demanda conseil. Ils répondirent unanimement : « Nous ne pouvons tenir contre Attila. Donnons des otages, et demandons la paix ; cela vaudra mieux que de périr avec nos enfants et nos femmes. »

A la cour du roi des Francs vivait un jeune homme

noble et brave, nommé Hagen, qui fut destiné à servir d'otage, le fils du roi étant encore enfant. Hagen fut envoyé au camp d'Attila, avec de riches présents. Les Huns continuèrent leur marche, et remontèrent le Rhin, pour atteindre le pays des Burgondes. « La terre gémissait sous le pas de leurs chevaux. Le bruit de leurs boucliers retentissait contre la voûte du ciel. Une forêt de lances s'avançait dans la plaine, et reluisait au soleil. »

L'armée s'arrête enfin dans le pays compris entre la Saône et le Rhône. Là régnait le roi Herric, et auprès de lui grandissait sa fille unique, Hildegonde. Il était assis dans son palais à Châlon, quand la sentinelle qui faisait le guet sur la tour cria : « Je vois monter la poussière ; je vois briller des armes. Fermez les portes de la ville ! » Le roi savait déjà ce qui venait de se passer chez les Francs. Il assemble ses chefs, et leur dit: « Les Francs se sont courbés sous la puissance des Pannoniens : comment tiendrions-nous tête, nous qui osons à peine nous égaler aux Francs? Si nous ne pouvons sauver notre royaume, mieux vaut d'abord payer un tribut, et obtenir la paix. Ma fille unique, ma chère Hildegonde, partira comme otage. » Aussitôt des envoyés sortent de la ville, sans armes, et se présentent devant Attila. Il les reçoit avec bonté, selon son habitude, ajoute le poëte. « J'aime mieux, leur dit-il, augmenter le nombre de mes alliés que de gagner des batailles. Les Huns veulent régner par la paix ; mais ils frappent par les armes ceux qui leur résistent. Que votre roi vienne me donner sa main comme gage de la paix ! » Le roi Herric se présente, apporte des trésors, laisse sa fille, ne sachant s'il la reverra, *la perle de sa maison* [1].

1. *Pulcherrima gemma parentum.* Vers 56.

L'armée des Huns se remet en marche, et se dirige vers l'occident, vers le royaume des Goths. Alphêr régnait en Aquitaine. Il avait fiancé de bonne heure son fils à la fille du roi Herric. Walther était le nom du jeune homme; Hildegonde devait lui apporter en dot le royaume de Burgondie.

Quand le roi d'Aquitaine apprit que les Francs et les Burgondes s'étaient soumis sans combat, il trembla pour lui-même. « A quoi servirait, dit-il, de faire des préparatifs de guerre? Envoyons des messagers de paix au dominateur des peuples. Je donnerai des trésors; je donnerai mon fils : ce ne peut être un déshonneur de suivre l'exemple des Francs et des Burgondes. »

Attila accepte les offres du roi Alphêr. Les Huns retournent vers le Danube, chargés de butin. Ils avaient vaincu sans combattre; mais ce qui les réjouissait surtout, c'étaient les nobles otages qu'ils emmenaient, la belle Hildegonde, et les deux jeunes héros, Hagen et Walther.

Le poëte nous transporte à la cour d'Attila. Le terrible vainqueur, dès que la paix est faite, devient le plus doux et le plus généreux des princes. Il fait élever les jeunes prisonniers comme ses fils. Il leur fait enseigner les arts; il les instruit lui-même au métier des armes. Leur intelligence se développe en même temps que leur force corporelle [1]. Attila les estime enfin à l'égal des plus grands de sa nation. De son côté, Hildegonde gagne l'affection de la reine, qui lui confie les clefs du trésor royal. Peu s'en fallait, dit le poëte, qu'elle ne fût reine elle-même.

Quelques années s'écoulent. Le roi des Francs meurt,

1. *Robore vincebant fortes, animoque sophistas.* V. 120.

laissant sa couronne au jeune Gunthêr. Celui-ci refuse de payer le tribut que son père envoyait annuellement à Attila ; et Hagen, se croyant dégagé par la rupture du traité, s'enfuit à Worms. La reine, craignant que Walther ne suive l'exemple de son ami, conseille de l'attacher par des liens durables. Attila le fait venir au palais, lui offre des terres en propriété, et la main d'une des suivantes de la reine. Mais le jeune homme répond : « Accomplir les ordres de son maître est l'unique devoir d'un bon serviteur. J'irai, seigneur, où vous m'appellerez, que ce soit le jour ou la nuit. Mais le temps n'est pas venu, pour moi, de goûter le repos. Si j'épousais une jeune fille de votre cour, je mettrais tous mes soins à lui complaire, et j'en serais moins assidu à votre service. Si j'avais des domaines, je m'occuperais de leur culture, et je ne penserais plus uniquement à guerroyer et à agrandir votre Empire. » Attila aimait à entendre parler de la grandeur de son Empire : il n'insista plus, et pensa, dit le poëte, que Walther ne le quitterait jamais.

Une guerre qui éclate offre à Walther une nouvelle occasion de gagner la confiance du roi. Il commande l'armée; il décide la victoire; les Huns reviennent en triomphe. Tandis que chacun regagne sa demeure, Walther entre au palais d'Attila. Il y est reçu par Hildegonde. Fatigué, il lui demande à boire. Elle emplit une coupe d'or, et la présente au guerrier. Walther vide la coupe, la rend à la jeune fille. Alors se passe entre eux une scène qu'il faut citer tout entière d'après le moine Eckhart.

« Tous deux se souvenaient qu'ils avaient été fiancés ensemble. Walther adressa ainsi la parole à Hildegonde : Voilà bien longtemps que nous supportons le même exil;

nous savons tous deux les projets que nos parents avaient jadis formés sur nous : pourquoi nous imposer un plus long silence? — La jeune fille se tut, ne croyant pas qu'il parlât sérieusement; enfin elle répondit : Pourquoi vouloir me persuader ce que tu ne penses pas? pourquoi prononcer des paroles que ton cœur désapprouve? Comment puis-je croire que tu veuilles descendre jusqu'à épouser une captive? — Walther reprit aussitôt : Loin de moi la pensée de t'abuser! Nous sommes seuls ici; si je savais que tes intentions répondent aux miennes, et que tu m'as gardé ta foi, je t'ouvrirais à l'instant même le mystère de mon cœur. — Alors Hildegonde se laissa tomber aux genoux de Walther, et dit : Appelle-moi où tu voudras, mon seigneur et mon maître! Rien ne me sera plus doux que d'accomplir tes ordres. — Eh bien! reprit Walther, l'exil me pèse, et le souvenir de la patrie se représente souvent à mon esprit. Je veux fuir secrètement, sans tarder. J'aurais déjà pu le faire, mais je n'ai pu me résoudre à partir sans toi. — Ta volonté sera la mienne! s'écria Hildegonde. Que mon seigneur commande! Pour son amour, je suis prête à tout entreprendre et à tout souffrir [1]. »

Ils concertent leur fuite. Il est décidé que Walther offrira un grand festin au roi, à la reine, aux chefs de la nation; et il leur servira le vin assez abondamment pour pouvoir disparaître de la salle sans être remarqué. Quant à Hildegonde, elle prendra dans le trésor royal, dont elle a les clefs, d'abord une armure complète, ensuite deux coffrets qu'elle remplira de bracelets d'or, enfin des hameçons de pêche; car Walther se fera pêcheur, et

1. *Waltharius*, v. 251-281.

aussi oiseleur, pour les nourrir tous deux pendant le voyage.

Le festin a lieu au jour marqué, et se passe comme Walther l'avait prédit. Lui-même présente au roi une énorme coupe ciselée. Attila la vide d'un trait, et la fait circuler autour des tables. Bientôt Walther reste seul debout dans la salle. On aurait incendié le palais, dit le poëte, qu'aucun des dormeurs ne se serait réveillé. Alors Walther rejoint Hildegonde dans la cour du palais. Il prend son meilleur cheval, qu'il charge des deux écrins, suspendus aux deux côtés de la selle. Il se tient tout armé et prêt à repousser une attaque. Hildegonde marche, en portant les rênes, et ils vont ainsi toute la nuit, sans s'arrêter. Quand l'aube paraît, ils se retirent dans un bois, de crainte d'être aperçus. « Même en lieu sûr, leur frayeur les quittait à peine. La jeune fille surtout tremblait au moindre bruit; un oiseau qui passait, une feuille qui tombait, la faisaient tressaillir. Mais ce qui les soutenait tous deux, c'était la haine de l'exil, et l'espoir de revoir bientôt leur patrie. »

Le lendemain de la fête, les Huns se réveillent. Ils cherchent leur hôte pour lui rendre grâce : on ne le retrouve point. La reine, la première, soupçonne ce qui est arrivé. Lorsqu'Attila est assuré du départ de Walther, il s'abandonne au plus violent désespoir. Il passe le reste de la journée et toute la nuit suivante dans des alternatives d'abattement et de fureur, sans pouvoir s'arrêter à aucune résolution. Il y a quelque chose de surhumain dans tout ce qui touche au caractère d'Attila. Enfin il convoque ses chefs, et promet de vêtir d'or celui qui ramènera Walther. Mais tous se taisent; chacun s'effraie à l'idée de se trou-

ver en face d'un pareil adversaire; et Walther continue sa marche, personne n'osant le suivre.

Après deux semaines de voyage, les fugitifs atteignent le Rhin; et déjà ils découvrent les tours de Worms, capitale des Francs. Ici, leurs dangers commencent. Un pêcheur leur fait passer le fleuve, et va conter son aventure au château. « L'un des deux voyageurs, dit-il, était à cheval, et semblait armé pour le combat. A côté de lui, marchait une jeune fille d'une beauté remarquable, portant les rênes dans sa main. Deux écrins étaient attachés à la selle, et, quand le cheval secouait sa crinière, on entendait l'or sonner dans les écrins. » Hagen, à la peinture que le pêcheur lui fait du cavalier, reconnaît son ami Walther, et se félicite de le revoir. Mais le roi Gunthêr s'écrie : « C'est moi qu'il faut féliciter, car l'or qui sonne dans les écrins est à moi! Walther va me rendre le tribut que mon père paya jadis au roi des Huns. » Aussitôt il choisit douze de ses plus braves. Il veut surprendre les fugitifs, avant qu'ils aient atteint les Vosges. En vain Hagen cherche à le détourner d'une entreprise qui, malgré l'inégalité du nombre, n'est pas sans péril; lui-même se voit contraint, par son devoir de vassal, à se joindre à l'expédition.

Walther et Hildegonde ont touché les premières collines des Vosges. Ils s'arrêtent, à la nuit tombante, dans un lieu désert, entouré d'un mur de rochers qui ne laissait qu'un étroit passage vers la plaine. Walther, depuis qu'ils fuyaient, n'avait pas pris de sommeil. Pour la première fois, il ôte sa lourde armure, et, après quelques instants, il est profondément endormi. Hildegonde veillait; elle ne cessait de regarder et d'écouter vers la plaine; car, bien qu'ils fussent à cent lieues des terres d'Attila, elle craignait toujours la

poursuite des Huns. La nuit se passe; mais à peine le jour est-il levé, que Hildegonde voit une troupe armée courir vers la montagne. « Voici les Huns! s'écrie-t-elle, je vois leurs lances reluire au soleil. » Walther a repris ses armes. « Ce sont des Francs, dit-il. Hagen, mon ami d'enfance, est parmi eux; je le reconnais à son casque. De toute la troupe, je ne crains que lui; et, si je pouvais le détourner du combat, les autres ne nous empêcheraient pas de continuer notre voyage. » Les Francs approchent. Hagen fait un dernier effort pour la paix; mais le roi lui répond en l'accusant de lâcheté. « Alors, dit le poëte, justement irrité, si toutefois il est permis de s'irriter contre son seigneur, Hagen s'écrie, en s'adressant à ses compagnons : « Je renonce à l'honneur d'une victoire que vous croyez facile, et je ne demande aucune part du butin. » Et, descendant de cheval, il gagne un lieu élevé, d'où il assiste, spectateur indifférent, à la bataille qui commence.

L'entrée du lieu où Walther s'était retiré était si étroite, que deux hommes ne pouvaient s'y engager de front. Il faut donc que les Francs offrent le combat un à un. De là, une série d'assauts, où les chevaliers de Gunthêr tombent l'un après l'autre, et que le poëte décrit avec une complaisance non douteuse. Évidemment, le moine de Saint-Gall avait pratiqué le métier. Il est connaisseur en bons faits d'armes; les coups sont jugés et appréciés par lui. Walther, maître du champ de bataille, s'agenouille devant les corps de ses ennemis, et, se tournant vers l'orient, dit le poëte, il prononce cette prière : « Dieu créateur de toutes choses, toi qui sais tout et qui vois tout, et sans la volonté duquel rien ne se fait sur la terre, je te rends grâce de ce que tu m'as sauvé de mort et de déshonneur. Et main-

tenant, exauce ma prière, toi qui hais le péché, mais qui pardonnes au pécheur : laisse-moi revoir, au séjour céleste, ceux que mon bras a frappés et qui sont ici étendus devant moi [1] ! »

Hagen, resté seul pour venger l'honneur des Francs, ne peut plus refuser de combattre. Mais, voyant Walther invincible dans sa position, il imagine de triompher de lui par ruse. Ils feignent de se retirer, Gunthêr et lui ; mais à peine Walther est-il descendu dans la plaine, qu'ils l'attaquent ensemble. Hagen montre ici un trait de son caractère, trait peu chevaleresque, auquel nous le reconnaîtrons dans le poëme des Nibelungen ; car ce sera lui qui frappera Sîfrît, par derrière, comme un meurtrier.

Le dernier combat n'est pas le moins long. Walther tient tête à ses deux adversaires. Les trois guerriers ne se séparent qu'horriblement mutilés. A bout de forces, ils se réconcilient ; et Hildegonde panse leurs blessures. Les Francs retournent à Worms. Walther, avec sa fiancée et ses trésors, arrive heureusement en Aquitaine.

La plupart des héros de ce petit poëme se retrouveront dans les Nibelungen : d'abord Attila, dont le caractère se dessinera plus nettement ; ensuite Hagen et Gunthêr, celui-ci non plus comme roi des Francs, mais comme roi des Burgondes. Car le poëme des Nibelungen nous reporte à une époque antérieure de l'histoire. Les migrations des Burgondes furent dirigées du nord au midi, le long du Rhin et de la Saône. Dans les Nibelungen, ils habitent encore sur les bords du Rhin et du Mein, et Worms, la ville de Gunthêr, est leur capitale. Plus tard, ils se portèrent

1. *Waltharius*, v. 1181-1187.

sur Châlon, où nous les trouvons dans le poëme de Walther et Hildegonde.

Quant à Walther, on lui attribua encore beaucoup d'exploits. On le faisait surtout paraître lorsqu'il y avait des Huns à combattre. L'Église semble s'être occupée de lui avec une certaine prédilection, à laquelle nous sommes redevables de l'ouvrage du moine Eckhart, exemple curieux de l'influence du christianisme sur la poésie populaire. Les traces de paganisme qui étaient sans doute restées dans la rédaction allemande, sont partout adoucies dans le poëme latin. D'après une tradition ecclésiastique, Walther lui-même aurait terminé sa vie dans un couvent [1]. Ainsi, à chaque pas, dans la légende de ce héros, on rencontre l'Église. Le récit de ses aventures nous est conservé par un moine; c'est dans une traduction latine et dans une bibliothèque sacrée qu'il a fallu retrouver ce récit pour le rendre à la vie littéraire; le héros lui-même meurt sous l'habit religieux. Tout, dans le poëme d'Eckhart, nous retrace la vive image de l'époque où il fut composé : époque pleine de revirements et de contrastes, de repentirs et de remords, où, à travers mille hésitations et mille détours, tout conduisait et tout s'arrêtait à la porte du monastère.

1. W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, 22. — Voir Am. Thierry, *Histoire d'Attila*, quatrième partie.

IV

LA LÉGENDE D'ATTILA

(SUITE)

Caractère historique d'Attila. Division de sa légende. — La légende latine. Le Fléau de Dieu — La légende germanique. Attila dans le poëme des Nibelungen et dans le Livre des Héros. Sa cour. Sa religion. Légendes sur sa mort.

Quand la tradition poétique élève un personnage à la hauteur d'un type, elle ne lui prête que des qualités entières et absolues. Elle efface les nuances, et ne laisse subsister que les traits dominants qui ont frappé l'imagination des contemporains. Ses héros sont tout bons ou tout mauvais, très-dignes de louange ou très-haïssables. Cela est si vrai qu'Attila, dont l'action s'est exercée en deux sens différents, et qui, en conduisant l'invasion, a inauguré à la fois la ruine de l'Empire romain et l'avénement des races germaniques, Attila, disons-nous, a fourni matière à deux séries de fictions contradictoires. Son caractère historique s'est dédoublé dans la légende. Tout le bien s'est reporté d'un côté, et tout le mal de l'autre ; et, tandis que les poëtes de l'ancienne Germanie ne voyaient en lui que gran-

deur et majesté, les écrivains ecclésiastiques l'ont présenté comme le plus terrible instrument de la colère divine.

Attila, tel qu'il se montre à nous dans la réalité de l'histoire, était fait pour exercer une action puissante, qu'elle fût salutaire ou funeste. Placé à la tête d'une nation déjà redoutée, il était doué lui-même d'une énergie de volonté qui ne souffrait aucune résistance. Il avait une confiance illimitée en lui-même et en l'armée qu'il commandait ; il croyait qu'un droit de propriété lui était dévolu sur toutes les terres où il pourrait conduire ses Huns. Il faisait la guerre comme la font les nomades, pillant les villes, dévastant les campagnes, emmenant les populations captives. Il n'y avait aucun lien entre ses vastes expéditions : il ne voulait que faire sentir sa puissance sur tous les points du continent européen. Si parfois il tuait, ce n'était point par instinct sanguinaire, mais pour augmenter son prestige dans un monde où régnait la loi du plus fort. Son ambition était d'être obéi, ou du moins d'être craint, et de passer pour le plus grand monarque de la terre. Il traitait les empereurs romains comme ses vassaux. A la fois négociateur et guerrier, il recevait les ambassades de l'Orient et de l'Occident, tandis qu'il tenait l'Europe en suspens sous la menace d'une armée de cinq cent mille hommes. Mais s'il avait fait la guerre dans un but de conquête, et non pour le pillage et la gloriole, sa marche ne se serait sans doute arrêtée qu'à Rome.

Nous possédons sur Attila un document très-curieux, émané d'un contemporain : c'est la relation d'une ambassade que lui envoya l'empereur Théodose le Jeune, relation écrite par le sophiste Priscus, qui faisait lui-même partie

de l'ambassade [1]. Nous y trouvons des renseignements sur le caractère d'Attila et sur son genre de vie. Il se montre rempli de bienveillance dans ses relations personnelles avec les ambassadeurs ; mais, pour ce qui est de leur mission politique, il leur donne des ordres plutôt qu'il ne traite avec eux. « Quelle est, leur dit-il, dans toute l'étendue de l'Empire romain, la ville ou la forteresse qui pourrait rester entière et debout, quand j'ai décidé qu'elle serait détruite ? » Il les conduit dans l'intérieur de ses terres, dans un bourg où se trouve sa propre habitation, construite en bois, garnie de tours, un peu plus ornée que les maisons environnantes. Là, ils assistent à un festin, et ils sont frappés de la sobriété du roi et de la simplicité de ses habitudes. Il se sert d'une coupe de bois et d'un plat de bois, tandis qu'on pose devant les convives, barbares ou romains, une variété de mets sur des plats d'argent. Après le repas, deux chanteurs entrent dans la salle, et récitent des vers où ils célèbrent les victoires des Huns. « Tous les regards des convives se fixèrent sur eux, ajoute l'historien grec. Les uns étaient charmés par les vers ; d'autres s'enflammaient à cette peinture des batailles ; des larmes coulaient des yeux de ceux dont l'âge avait éteint les forces, et qui ne pouvaient plus satisfaire leur soif de guerre et de gloire. » Attila seul conserve toujours le même visage ; il reste grave et immobile. « Il montrait en tout, dit Priscus, la même simplicité. Ses vêtements ne se distinguaient de ceux des autres barbares que parce qu'ils étaient d'une seule couleur et sans ornements. » On le voit même rendant la justice devant son palais, comme un autre saint Louis. Un seul trait a constamment

1. Voir Guizot, *Histoire de la Civilisation en France*, IVe volume : Éclaircissements et tableaux historiques.

embarrassé les historiens : on ne lui connaissait point de religion. Ce trait, qui tient à l'ignorance complète où l'on était sur les croyances religieuses des races finnoises, a été habilement mis à profit dans le poëme des Nibelungen, qui, tout en le faisant chrétien, lui attribue la vertu, rare en ce temps-là, de la tolérance.

Voilà l'Attila de l'histoire. Mais il n'a suffi à personne. Les poëtes germaniques, exprimant fidèlement sans doute l'impression qu'il produisait sur eux, lui ont prêté une majesté inséparable d'un roi d'épopée. Quant aux écrivains ecclésiastiques, ils ont fait de lui un texte à remontrances et un épouvantail aux yeux des nations chrétiennes, et ils ont créé cet Attila qui est resté dans toutes les mémoires sous le nom de Fléau de Dieu.

Quelle est l'origine de ce mythe où Attila joue le rôle d'exécuteur des hautes œuvres de la Providence? Déjà les Pères de l'Église aimaient à présenter l'invasion des barbares comme le châtiment des vices de la société romaine; et, en cela, ils ne se trompaient point. L'Empire subissait les calamités de l'invasion parce qu'il était corrompu, parce qu'il avait perdu toute vertu et toute énergie. Les Pères, en gourmandant la lâcheté et la mollesse romaines, en menaçant les peuples dégénérés d'un châtiment inévitable, ne faisaient que prêcher une haute vérité morale. Mais bientôt on fit complaisamment intervenir Dieu partout où il y avait un désastre à expliquer. On inventa même des désastres nouveaux, pour avoir plus d'occasions de glorifier Dieu; et, à force de perfectionner le mythe, on finit par opposer l'une à l'autre deux sortes de personnifications : Attila, d'un côté, en qui se résumaient toutes les

vengeances divines, et, de l'autre, le prêtre, instrument de grâce et de clémence, qui venait parfois suspendre le Fléau, en vertu du pouvoir surnaturel dont il était investi.

Le mythe est formé dès le huitième siècle. La veille de la bataille de Châlons, dit la légende, on amena devant le roi des Huns un ermite qui avait le don de prophétie. Le roi l'interrogea sur l'issue de la bataille prochaine, et l'ermite répondit : « Tu es le Fouet de Dieu (*flagellum Dei*); Dieu t'a remis son épée, mais il te la reprendra, et la fera passer en d'autres mains. » Attila accepte le titre que l'ermite lui a conféré; il s'en glorifie même, et se déclare prêt à accomplir les desseins de Dieu. Dès lors, le tableau des désolations semées sur ses pas s'agrandit et s'achève. Se rappelait-on quelque part une ville détruite, un massacre commis, on nommait Attila. On ne se représentait plus la Gaule, où il avait passé, que comme un vaste champ de destruction : pas un mur, pas un arbre n'était resté debout. Il n'y avait pas un coin de terre où on ne l'eût vu, où l'on n'eût tremblé devant lui. Les villes tenaient à honneur d'avoir été saccagées, ou du moins assiégées par lui. Toutes les grandes ruines lui étaient dévolues de droit, et on lui faisait faire des campagnes imaginaires pour pouvoir grossir la liste de ses sinistres exploits.

Mais, pour que le mythe fût complet, il fallait mettre, en face de l'homme de colère, l'homme de miséricorde. Il fallait ménager au Dieu de clémence de rares occasions de se manifester, pour faire croire d'autant plus sûrement au Dieu vengeur. Il fallait suspendre parfois le bras du conquérant, pour bien montrer que c'était le ciel qui armait ce bras. De là, ces légendes où un prêtre vient arrêter la marche d'Attila, et obtient, par des moyens surnaturels, le salut

d'une ville ou d'une province. Attila n'étant considéré que comme un instrument indigne, destiné lui-même à être enfin brisé, son rôle ne s'étend qu'aussi loin qu'il plaît à Dieu et à ses vrais serviteurs ; et toutes les fois qu'il se rencontre avec un saint, c'est le saint qui l'emporte. Une légende caractéristique est celle dont l'évêque saint Loup est le héros. Attila se présente devant Troyes; l'évêque lui fait ouvrir les portes ; l'armée traverse la ville ; elle passe, silencieuse, au milieu d'une population émerveillée, et sort par la porte opposée. Un mirage avait trompé les barbares, et leur avait fait voir un paysage magique dont ils croyaient approcher et qui fuyait devant eux. Attila n'est plus ici qu'un jouet dont l'imagination pieuse dispose à son gré.

La légende relative à Troyes fut reproduite avec toutes sortes de variantes. Les villes de la Gaule et de l'Italie se l'appliquèrent à l'envi. Tantôt les Huns voyaient une ville dans le lointain, et, au moment où ils espéraient l'atteindre, ils l'avaient déjà dépassée ; tantôt un nuage enveloppait leur armée et la détournait de son chemin ; ou ils usaient leurs épées contre des rochers de granit, croyant frapper la porte d'une église. Quand ces moyens ne suffisaient pas, un évêque se dressait devant Attila, et quand l'évêque n'était pas saint, un saint sortait du tombeau et faisait un miracle.

Le couronnement de toute la légende fut le récit merveilleux de l'entrevue d'Attila et du pape Léon. A l'époque où Rome tremblait devant l'armée des Huns qui couvrait l'Italie septentrionale, Léon était allé négocier la paix, et il avait obtenu l'éloignement des barbares moyennant un tribut, l'unique condition que les Huns imposaient toujours. La légende fit apparaître, derrière le pape, l'apôtre Pierre, en habits sacerdotaux, une épée à la main ; et Attila ré-

pondait à ses officiers étonnés de sa condescendance : « Je ne redoutais pas l'homme qui était devant moi, mais un autre qui se tenait derrière lui, et qui me menaçait de son glaive. » Bientôt on associa saint Paul à saint Pierre, réunissant les deux patrons de la ville éternelle; et c'est ainsi que le fait a été consacré par le pinceau de Raphaël. On imagina enfin qu'une bataille prodigieuse avait été livrée sous les murs de Rome. Les Huns furent battus; mais, pendant trois jours et trois nuits, les morts se relevaient du champ de bataille, et leurs ombres continuaient à se poursuivre dans les airs. Il y avait dans cette invention, dont s'est inspiré le peintre allemand Kaulbach, un profond sentiment de la grandeur de la lutte qui s'accomplissait alors, et qui n'était pas une lutte de deux armées, mais de deux civilisations.

La légende continuait ainsi à développer la théorie du Fléau de Dieu. Dans cette théorie, Attila n'est plus un homme, mais une personnification. Il représente l'invasion elle-même, donnant le coup de grâce à l'Empire romain qui depuis longtemps se mourait. Et l'Empire montra, par la manière dont il reçut le coup, qu'il méritait son sort, et que la destinée qui le frappait était juste. Le vrai fléau de l'Empire, c'était Rome elle-même; c'était l'armée, remplie de barbares et d'esclaves, parce qu'aucun homme libre ne voulait plus servir; c'était l'impôt qui prenait les dernières ressources des provinces déjà misérables; c'étaient les sophistes et les rhéteurs qui succédaient aux poëtes et aux philosophes; c'était enfin cette société où toute énergie était morte, où il n'y avait plus ni courage ni génie, et qui ne se soutenait plus que par le prestige de son passé. Le vrai fléau de Rome, c'était la corruption romaine. C'est

par leurs vices que Dieu châtie les hommes ; c'est par leur corruption que Dieu détruit les Empires.

Aussi le mythe du Fléau de Dieu, où se résumaient les idées des peuples latins sur l'invasion, ne fut point adopté par les nations germaniques. Elles non plus, cependant, n'avaient pas toujours eu à se louer des Huns; mais comme elles étaient dans une période d'élévation et d'enthousiasme, elles effacèrent vite ce qui pouvait troubler dans leur souvenir l'image du grand conquérant. Rome garda contre Attila un ressentiment profond : on ne pardonne pas facilement à ceux que l'on croit pouvoir accuser de ses propres fautes. Les Germains, au contraire, oublièrent le mal qu'Attila leur avait fait, les humiliations passagères qu'il leur avait infligées, blessures qui se guérissaient vite sur un corps sain. Leur étoile montait, tandis que le soleil de Rome était déjà baissé ; et, par un élan spontané d'admiration, ils associèrent le nom d'Attila au pressentiment de leur grandeur future. Ils lui étaient sans doute reconnaissants de l'impulsion qu'il leur avait donnée et du grand spectacle qu'il avait fait passer sous leurs yeux. Un peuple jeune est sensible à tout charme extérieur, et possède une aptitude merveilleuse à dégager la poésie des choses. Tandis qu'Attila resta un objet d'épouvante pour les Latins, les Germains firent de lui le type héroïque de la noblesse, de la puissance, de la majesté.

L'Attila du poëme des Nibelungen est la contre-partie du Fléau de Dieu. Le roi des Huns a épousé Krimhilde, la veuve de Sîfrît, la sœur du roi des Burgondes. Krimhilde attire à sa cour les chefs burgondes qui ont participé au meurtre de Sîfrît, et exerce contre eux de terribles repré-

sailles. Mais, au milieu des sauvages aventures qui remplissent la dernière partie des Nibelungen, Attila garde la dignité qui convient au roi des rois, et la modération que lui commandent ses devoirs d'hôte. Ce n'est qu'au moment où il voit le farouche Hagen trancher la tête du jeune Ortlieb que sa figure se rembrunit et qu'il permet aux siens de prendre part au combat. Nulle trace de cruauté dans son caractère; lors même qu'il est obligé de venger son fils, il reste encore l'homme qui aime mieux régner par la paix que par la guerre.

Sa vie privée est rendue conforme aux mœurs germaniques. L'historien Jornandès lui connaissait beaucoup de femmes et une très-nombreuse famille [1]. Le poëme des Nibelungen lui donne d'abord pour épouse Helké, que la tradition poétique associe constamment à sa gloire, et qui est digne de lui par ses vertus. A sa mort, Helké laisse un grand nombre d'orphelines : ce sont les filles des rois germaniques qu'elle avait adoptées et dont elle faisait l'éducation avec un soin tout maternel. Attila la pleure longtemps. Enfin, sur le conseil de ses officiers, il demande Krimhilde en mariage. Voici ce que raconte, à ce sujet, la vingtième Aventure du poëme :

« C'était au temps où dame Helké venait de mourir, et où le roi Etzel rechercha une autre femme en mariage. Ses amis chevauchèrent vers le pays des Burgondes, vers une noble veuve qui avait nom Krimhilde.

« La belle Helké ayant perdu la vie, ils dirent: « Si vous voulez obtenir une épouse noble, la plus excellente et

1. *Uxores innumerabiles, filii pœne populus.* Jorn. *De rebus Geticis*, 50.

la plus distinguée que jamais roi puisse trouver, recherchez cette dame, la veuve du vaillant Sîfrît. »

« Le grand roi répondit : « Comment cela pourrait-il se faire, puisque je suis païen, et que je n'ai pas reçu le baptême ? Elle est chrétienne, et ne voudra pas m'épouser : ce serait un prodige si elle y consentait. »

« Mais les guerriers reprirent : « Peut-être le fera-t-elle à cause de votre grande renommée et de votre puissance. Il faut tenter de réussir auprès de la noble dame : elle est digne de votre amour par sa grande beauté. »

« Alors le roi Etzel dit : « Qui d'entre vous connaît le pays et les gens des bords du Rhin ? » Le bon Rüdigêr de Bechlarn répondit : « Je connais depuis mon enfance les très-nobles rois de ce pays. »

Le margrave Rüdigêr arrive, après un voyage de douze jours, à Worms. Il rend compte de sa mission au roi Gunthêr :

« Mon puissant maître, dit-il, m'envoie aux bords du Rhin pour vous présenter ses fidèles services, à vous et à tous les amis que vous pouvez avoir. Moi-même, c'est du meilleur cœur que je remplis ce message.

« Le noble roi vous prie de compatir à sa peine. Son peuple est dans le deuil ; car sa dame est morte, la reine Helké, ma puissante maîtresse. Et, par sa mort, sont devenues orphelines maintes jeunes filles,

« Enfants de nobles princes, qu'elle élevait : c'est pourquoi le pays est rempli d'affliction. Elles n'ont plus, hélas !

personne qui s'occupe d'elles avec sollicitude ; et leur abandon est un nouveau motif de douleur pour mon maître. »

Le roi Gunthêr consent à ce que le margrave fasse part de la demande d'Attila à Krimhilde elle-même. Rüdigêr se présente devant la princesse, et lui offre, au nom de son maître, douze couronnes et l'autorité souveraine sur la brillante cour des Huns.

« Vous régnerez, dit-il, sur beaucoup d'hommes vaillants, qui étaient soumis à ma maîtresse Helké. De nobles dames et des fils de rois vous obéiront. » Et les Huns, compagnons de Rüdigêr, ajoutent : « Les jeunes filles de la reine Helké et vos jeunes filles ne formeront qu'un seul groupe, qui réjouira le cœur des guerriers. »

Quoi de plus riant que cet entourage du Fléau de Dieu ? Krimhilde, déjà presque persuadée, répond : « Laissons ce discours jusqu'à demain matin. » Le lendemain, elle n'a qu'une seule objection à faire. « Si je n'avais appris, dit-elle, que le roi Etzel est païen, volontiers je me serais rendue à ses désirs, et je l'aurais pris pour époux. » Mais le margrave répond : « Il a tant de chevaliers chrétiens, que vous ne sauriez être inquiétée auprès de lui ; et peut-être le déciderez-vous à demander le baptême [1]. » Krimhilde accepte enfin les offres du margrave. Elle part avec une suite nombreuse. Attila vient au-devant d'elle jusqu'à Vienne, où le mariage est célébré.

1. *Nibelungen*, Édition de K. Bartsch, strophe 1262. — Un autre manuscrit que celui qui a servi de base à cette édition fait dire encore à Rüdigêr : « Il (Attila) n'est pas complétement païen. Il avait déjà été converti ; mais il a repris une autre croyance. Si vous consentiez à l'aimer, on pourrait encore espérer de le ramener. » (Ed. Zarncke, Leipsick, 1856.)

Attila est païen : la tradition est constante sur ce point. Cependant il n'est pas hostile au christianisme. Il y a une église chrétienne à Etzelbourg ; c'est là que les Burgondes entendent la messe, avant d'entrer au festin où leur sort s'accomplit. Plusieurs des principaux vassaux d'Attila sont chrétiens. Son propre fils Ortlieb a reçu le baptême[1]. Mais lui-même reste païen : telle est du moins la tradition primitive. Plus tard, les opinions varièrent sur son compte : on le fit chrétien, on le laissa retomber dans le paganisme, et, en réalité, on ne put jamais se fixer sur sa croyance. Le poëme des Nibelungen lui attribue, entre le christianisme et les cultes contraires, une sorte de position neutre, qui convenait assez au chef de tant de peuples, et qui n'était pas sans grandeur. Sa cour, où toutes les nations et toutes les religions se rencontrent, est comme un abrégé du monde barbare. Voici ce qu'on lit à la fin de la XXIe Aventure : « La domination d'Attila s'étendait au loin. En tout temps, on trouvait à sa cour les guerriers les plus hardis et les plus renommés : tous accouraient auprès de lui. On voyait chez lui ce qui sans doute ne se verra plus jamais, la loi chrétienne et la loi païenne réunies ; et, quelle que fût la façon de vivre de chacun, la bonté du roi était telle, que tous avaient lieu d'être satisfaits. »

Le palais d'Attila est à la fois un brillant rendez-vous et un sûr asile. Les vainqueurs y viennent jouir de leur gloire, et les vaincus y trouvent un refuge. Les richesses de la terre y sont amassées, pour se répandre, de là, sur les amis et les serviteurs du grand roi. Enfin, la domination des Huns n'est plus considérée que comme un vaste protectorat que leurs souverains exercent sur tous les peuples de l'invasion.

1. *Nibelungen*, XXIIIe Aventure, au commencement.

Dans les derniers Chants des Nibelungen, de tragiques événements remplissent la cour d'Attila; mais il existe un petit poëme qui nous montre le palais d'Etzelbourg dans la paisible splendeur de ses jours ordinaires. Ce poëme est compris dans le recueil de Gaspard Von der Rœn dont il a déjà été question ; en voici les premières strophes :

« En Hongrie régnait un roi bien connu, qui s'appelait Etzel : on n'a jamais trouvé son pareil. En richesse et en générosité, aucun roi ne l'égalait. Douze couronnes royales lui appartenaient ; douze vassaux, portant écusson royal, le suivaient.

« Il possédait douze grands royaumes, qui se gouvernaient par lui. Il commandait aussi à douze ducs, à des comtes beaux et vaillants, à maint chevalier et gentilhomme, et à beaucoup d'hommes d'armes. Le roi était juste et humain : on n'a jamais trouvé son pareil.

« Le roi Arthur régnait en ce temps-là [1]. Arthur aussi était riche, mais non point comme Etzel. Sur toute la surface de la terre, personne ne résistait à Etzel, sans perdre la vie. Mais le roi donnait pain et protection à tous les pays qui lui étaient soumis.

« Le roi Etzel, à grand bruit, fit publier une fête. Il invita les rois et les princes, et tous ceux qui avaient rang de noblesse, et tous les guerriers qui habitaient son royaume. Il leur envoya des messagers, et leur assigna un jour.

« Il les invita à sa cour, eux et leurs dames, en les assu-

1. Tous les rois de la Fable sont contemporains. Les années ne se comptent pas dans le monde idéal.

rant de ses bons sentiments. « Qu'on amène aussi les jeunes gens, ajoutait-il, depuis l'âge de quatorze ans, et qu'ils soient de la fête ! Le roi tient à les voir. »

« Chaque jour, il faisait distribuer des vivres à trois mille hommes. Il s'inquiétait des pauvres, ne voulait pas qu'ils fussent privés de rien. Et la reine, de son côté, faisait nourrir dans le palais des femmes pauvres qu'on y amenait : il en venait quatre cents par jour.

« Les rois se mirent donc en route, avec leurs nobles dames. Les princes arrivèrent, et avec eux des princesses, des comtesses. Tous se rassemblèrent autour d'Etzel, le bon roi ; et leur arrivée le réjouit fort, et son cœur en fut ému.

« Il reçut les rois d'abord, ensuite les autres seigneurs, les dames surtout, selon l'usage des cours. Et il se mit à table, ses guerriers auprès de lui. On leur servit un grand repas, sans ménager ni gibier ni poissons.

« Le festin était disposé avec une splendeur merveilleuse. Les dames étaient servies à part, avec toutes les attentions et tous les honneurs qu'elles pouvaient attendre de la majesté de leur hôte. Aussi on louait Etzel, on l'élevait au-dessus de tous les monarques de la terre.

« Les rois seuls prenaient place à la table d'Etzel, et étaient servis avec lui. A une autre table, étaient assis les princes ; après eux, les comtes, et enfin les gentilshommes.

« Toutes les portes étaient ouvertes : on ne les fermait jamais. « Mon palais doit être ouvert, disait Etzel, le bon roi; car, dans le monde entier, je n'ai pas un ennemi. Ou-

vrez les portes toutes grandes, et qu'aucun soldat ne les garde[1] ! »

Nous voilà parvenus au point où la tradition populaire est en contradiction formelle avec la théorie ecclésiastique. En face du Fléau de Dieu, vengeur des iniquités humaines, nous trouvons le bon roi Etzel, le protecteur des nations, le pacificateur de l'univers. Après les citations précédentes, empruntées au poëme des Nibelungen et au Livre des Héros, il est à peine besoin de dire que la poésie germanique ignore complétement les circonstances dont on entoure d'ordinaire la mort d'Attila. Les écrivains latins racontent que le roi des Huns, au retour de son expédition en Italie, ordonna une fête magnifique pour célébrer son union avec une princesse franque, ou burgonde, ou même tartare : car on n'a jamais su exactement son origine. Le lendemain, Attila aurait été trouvé mort dans son lit, frappé d'apoplexie selon les uns, ou, selon les autres, assassiné par ordre du général romain Aëtius. Ce récit a quelque ressemblance avec les tragiques aventures des Eddas, et peut-être n'est-il pas de provenance latine. Mais l'Église fut toujours portée à attribuer la mort d'Attila à une cause extraordinaire. Pouvait-il en être autrement? L'instrument de la colère divine n'était-il pas destiné à être brisé ? L'ermite de Châlons l'avait prédit : l'arme devait passer en d'autres mains ; le Fléau de Dieu devait sentir à son tour le poids de la justice de Dieu.

Les poëmes germaniques se taisent généralement sur la mort d'Attila. Voici cependant ce qu'on lit, dans quelques

1. *Etzel's Hofhaltung*, dans le *Livre des Héros* de Von der Hagen et Primisser, deuxième partie.

manuscrits, à la fin de la dernière partie des Nibelungen, intitulée *la Plainte :* « Ce qu'Attila devint par la suite, je ne saurais le dire avec certitude. Quelques-uns prétendent qu'il fut tué, d'autres le nient. Entre ces deux opinions contraires, il est difficile de saisir la vérité, et je m'abstiens de prononcer. » Parfois cependant la tradition est plus explicite. On imagina qu'Attila avait disparu subitement, ou qu'un abîme l'avait englouti, ou qu'il avait été enterré vivant. Enfin, on fut tout près de le croire immortel, et de lui conférer l'apothéose [1].

La légende est, en un sens, le complément nécessaire de l'histoire, car elle est le témoignage direct de l'action que les grands hommes du passé ont exercée sur leur époque. Pour se représenter d'une manière complète la physionomie d'Attila, il faudrait le considérer à travers la double impression qu'il produisit sur ses contemporains : impression de terreur sur l'Empire romain qui n'avait pas besoin de lui pour mourir ; impression de noblesse et de grandeur sur les peuples germaniques qui dataient de lui leur élévation. On aurait alors une idée du vrai caractère d'Attila, tel qu'il devrait figurer dans l'histoire, à la place de ce fantôme qu'on lui a trop longtemps substitué.

1. Voir W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, 44.

V

LA LÉGENDE DE SIFRIT

Caractère de Sifrit. Ses premières aventures; la conquête du Trésor des Nibelungen. — Éléments mythiques de la légende de Sifrit. L'héroïne scandinave Sigurdrifa, et la *Belle au bois dormant*. Le poëme de *Sifrit Corné*. Passage du mythe au chant héroïque, et du chant héroïque au conte populaire.

Les recherches précédentes nous ont amenés peu à peu au grand monument de la poésie héroïque des Germains, au poëme des Nibelungen. Nous avons étudié d'abord, dans les deux chanteurs Volkêr et Hôrant, le caractère même de cette poésie, véritable poésie anonyme, conçue en vue du charme momentané qu'elle exerçait, et en dehors de toute préoccupation littéraire. Nous avons considéré ensuite deux simples épisodes, le combat de Hildebrand et de Hadebrand, et le récit de la mort des fils d'Attila, appartenant tous deux à l'histoire légendaire des Goths. Dans le poëme de Walther et Hildegonde, on a déjà pu remarquer une action plus compliquée et touchant aux destinées de plusieurs nations. Nous arrivons enfin au poëme des Nibelungen, auquel ces ouvrages de moindre étendue peuvent servir d'introduction, et où les traditions des principales

tribus germaniques se mêlent et se combinent en une seule série d'aventures.

En suivant cet ordre, nous n'avons fait que reproduire le développement même de la poésie héroïque, qui chante d'abord des faits isolés; qui relie ensuite ces faits, en les groupant autour d'un grand nom ou d'un grand événement, et forme ainsi des cycles épiques; qui réunit enfin plusieurs cycles, en les subordonnant à une idée générale, et crée des poëmes complexes, peintures variées de tout un monde héroïque.

Nous retrouverons dans les Nibelungen presque tous les héros que nous connaissons déjà ; toute l'Allemagne héroïque se donne rendez-vous dans ce poëme. Voici d'abord, en commençant par le midi, le groupe des Goths, avec Théodoric et son compagnon Hildebrand ; ensuite, en nous dirigeant vers le nord, les rois burgondes avec leur vassal Hagen, établis sur le Rhin supérieur. Enfin, si nous descendons le Rhin, nous rencontrons un peuple nouveau, qui va nous fournir le héros principal des Nibelungen : ce sont les Francs. Le territoire qu'ils occupent est appelé le *Niderland*, ou les Pays-Bas; leur capitale est Santen, sur le Rhin. Santen, Worms, Vérone, voilà les trois points extrêmes du cercle qui enferme l'action des Nibelungen et dont tous les rayons convergent vers le centre de ce monde fabuleux, vers Etzelbourg où règne Attila.

L'étude du caractère de Sîfrît nous montrera la poésie héroïque des Germains sous un nouvel aspect. Jusqu'ici, nous avons surtout considéré cette poésie dans ses rapports avec l'histoire : nous allons la connaître dans ses rapports avec la légende mythique. Qu'un héros se meuve dans un ordre d'idées et de sentiments ordinaires, la tra-

dition poétique lui prêtera des aventures peu surprenantes ; elle lui laissera quelque apparence d'un personnage historique. Mais elle ornera de ses fictions les plus grandioses l'image d'un héros en qui elle voudra personnifier les côtés les plus élevés de la nature humaine. Alors elle puisera dans le mythe ; elle renouvellera d'anciennes légendes dont le sens religieux s'est perdu, mais qui ont gardé un reflet idéal; elle transportera sur la terre ce qui reste de l'antique Olympe; elle créera, enfin, des personnages comme Sîfrît, dont la courte et glorieuse carrière se pare d'un rayon surnaturel, et qui traverse le monde héroïque avec la noble assurance d'un demi-dieu.

Sîfrît est la plus haute expression de la vaillance héroïque. Le fond de son caractère est l'enthousiasme. Il cherche la lutte pour elle-même ; il ne pense pas à la victoire, car il est accoutumé à vaincre. Son seul regret, dans le combat, c'est que le combat finisse. Il se jette dans les aventures, poussé par l'unique besoin d'exercer la vigueur de son bras ; et il semble que le monde ne puisse pas lui fournir assez d'occasions de se signaler. Quand il a renversé un géant, il le relève, lui rend ses armes, et le renverse encore. C'est bien ici, on le voit, que le mythe doit reparaître. Il faut que les esprits de la terre et du ciel renaissent à la vie, sous quelque forme que ce soit, pour que le jeune et brillant héros trouve des adversaires dignes de lui.

Sîfrît a les défauts de ses qualités ; mais ces défauts ne diminuent pas son prestige. Il est présomptueux, dédaigneux, imprudent. Il se plaît à éblouir de l'éclat de sa gloire les chevaliers qui lui sont inférieurs en vaillance. Les rois qu'il a servis sont jaloux de sa renommée. Mais il ne voit

pas le danger. Un nain (il est vrai que c'était un nain) lui avait prédit, lorsqu'il était tout jeune encore, que son audace le conduirait à une mort prématurée : il n'en poursuit pas moins le cours de ses périlleux exploits. Il meurt dès la première partie des Nibelungen; mais son esprit remplit tout le poëme et détermine jusqu'à la fin les événements.

Sîfrît s'annonce d'abord, dans le poëme des Nibelungen, comme un héros d'un éclat particulier. Voici l'histoire de ses premières années, d'après la deuxième Aventure :

« Dans le Niderland grandissait le fils d'un roi puissant, — son père se nommait Sigemond, sa mère Sigelinde, — dans un château très-fort et connu au loin, situé près du Rhin ; ce château s'appelait Santen.

« Le vaillant guerrier se nommait Sîfrît. Il visita maint royaume, grâce à son indomptable énergie, et la vigueur de son bras le conduisit dans les pays lointains. Que de bons guerriers il rencontra plus tard chez les Burgondes !

« Mais, dès son premier temps, dès les jours de sa jeunesse, on pourrait raconter de lui des merveilles. Il était beau de corps, et de noble apparence ; et plus tard il se fit aimer des dames.

« On l'éleva avec le soin qui convenait à sa naissance ; mais il tira ses meilleures qualités de son propre cœur. Le royaume de son père fut illustré par lui, tant il se montra accompli en toutes choses.

« Déjà il avait atteint l'âge d'aller à la cour. Chacun aimait à l'y voir ; les dames et les jeunes filles auraient souhaité de l'y voir toujours. Plusieurs d'entre elles

lui voulaient du bien, et le jeune seigneur s'en apercevait.

« Une escorte l'accompagnait, quand il chevauchait autour du château. Il était vêtu de belles étoffes, par les soins de Sigemond et de Sigelinde. De sages maîtres l'instruisaient, l'élevaient dans les bonnes mœurs. Il se préparait ainsi à devenir puissant et riche.

« Lorsqu'il fut d'âge à porter les armes, on lui donna un équipement complet. Alors il songea aussi à rechercher les dames, qui, de leur côté, s'honoraient de lui plaire.

« Et voilà que Sigemond fit savoir à ses vassaux qu'il donnait une grande fête. La nouvelle en fut portée dans les royaumes voisins. Le roi promettait à chaque invité, homme du pays ou étranger, un vêtement et un coursier.

« Savait-on quelque part un noble jeune homme qui, selon la loi de son rang, devait être fait chevalier, on l'invitait à la fête. Et tous prirent ensuite l'épée avec le jeune roi.

« On pourrait dire merveilles de cette fête. Sigemond et Sigelinde furent comblés d'éloges pour leur générosité ; ils firent de grandes largesses. Aussi, on vit arriver chez eux beaucoup de cavaliers étrangers.

« Quatre cents jeunes guerriers devaient prendre l'habit de chevalier en même temps que Sîfrît. Les jeunes filles étaient infatigables à l'ouvrage ; car elles étaient favorables au jeune prince. Et elles enchâssaient les pierres précieuses dans l'or,

« Qu'elles travaillaient en broderie sur les vêtements du jeune héros... »

Quand la fête est terminée, les seigneurs du Niderland, frappés de la belle apparence du jeune prince, et témoins de son adresse aux jeux guerriers, veulent être gouvernés par lui. Mais Sîfrît s'éloigne ; car, dit le poëme, il ne se plaisait que dans les combats.

Son premier exploit est la conquête du royaume des Nibelungen. Ce royaume était situé dans une île du Nord ; il était dominé par une forteresse, où se trouvait un trésor inépuisable, sous la garde d'un géant et d'un nain, tous deux d'une force prodigieuse. Le poëme des Nibelungen ne raconte pas la conquête du trésor ; mais il contient une scène qui se passe dans le fabuleux royaume, et qui est intéressante parce qu'elle montre le caractère du héros. Sîfrît a besoin d'une escorte de mille chevaliers. Il aborde dans son île ; mais, au lieu de se présenter comme roi, il s'arrête, visière baissée, devant le château, et heurte violemment la porte. Le géant s'élance sur lui et, d'un coup de massue, lui brise la cotte de mailles. Sîfrît risque de perdre la vie ; mais il est content, dit le poëme, en voyant le gardien si bien faire son devoir. Il se relève, dompte le géant, et l'enchaîne. Mais son envie de batailler n'est pas encore satisfaite.

« A travers la montagne, le nain sauvage, le vaillant Albéric, entendit le bruit du combat. Il s'arma aussitôt, et accourut au lieu où il trouva le noble étranger qui venait de lier le géant.

« Albéric était très-brave et très-fort. Il portait heaume

et cotte de mailles, et, dans sa main, un fouet pesant. Il courut en hâte à la rencontre de Sîfrît.

« Sept lourdes masses de fer étaient attachées au fouet. Il en frappa si rudement le bouclier du héros, qu'il le brisa en grande partie. Le bel étranger craignit pour sa vie.

« Sîfrît jeta son bouclier brisé ; il remit sa longue épée au fourreau. Il ne voulait point tuer son camérier : il se faisait un devoir d'épargner ses hommes. »

Après avoir garrotté Albéric, il se fait enfin connaître. — Comment vous nomme-t-on ? dit le nain. — Je m'appelle Sîfrît ; je pensais être connu de vous. — Je suis heureux de l'apprendre, reprend Albéric. Je viens d'éprouver que c'est à bon droit qu'on vous regarde comme le roi de ce pays [1].

Ce royaume où Sîfrît possède un riche trésor, et où il commande à une chevalerie d'élite, a été conquis par lui sur deux rois qui s'appelaient les Nibelungen. La même désignation s'applique au trésor (*Nibelungen-hort*); elle passe ensuite aux possesseurs du trésor : voilà pourquoi les Francs et les Burgondes portent souvent le nom de Nibelungen. Le pays s'appelle le *Nibelungen-land*, ou le Pays des Ténèbres : car tel est le sens du mot. Héros de lumière, vainqueur des ténèbres, tel Sîfrît apparaît dans une série de légendes, originairement mythiques, qui se reportèrent sur lui comme sur le plus brillant représentant de l'âge héroïque. La tradition populaire n'invente rien d'une manière absolue ; mais aussi, elle n'oublie rien. Quand les mythes pâlissent,

1. *Nibelungen*, VIIIe Aventure.

elle les fait revivre sous forme de légendes épiques. Avec les débris des dieux, elle complète l'image des héros. Par quelle association d'idées procède-t-elle dans ces opérations mystérieuses? Comment choisit-elle les héros qu'elle juge dignes d'être illustrés d'une manière exceptionnelle? C'est ce qu'il est difficile de dire. Souvent des analogies tout extérieures suffisent. Que Sîfrît se signale, avant l'âge de chevalerie, par des actions glorieuses, on le comparera au dieu du jour, dont il a la vigueur et l'éclat. Que, dans son ardeur belliqueuse, il suscite les obstacles, appelle les occasions de vaincre, on songera au dieu du printemps, lassant la longue résistance de l'hiver. Il ne faut pas oublier que, dans toute création poétique, il y a une part de fantaisie; et il ne faut pas y appliquer une analyse trop rigoureuse. Le fait est que Sîfrît fut le héros privilégié de la légende germanique, et que le tableau de ses aventures s'embellit de tous les symboles de jeunesse, de vie et de lumière qui restaient des anciens mythes.

On trouve dans toutes les mythologies un ensemble de récits qui représentent sous forme symbolique la lutte du jour et de la nuit, du printemps et de l'hiver. Les alternatives de lumière et d'obscurité, le sol tour à tour fécond et stérile, telles furent les premières images qui frappèrent les regards des hommes. Quel spectacle plus grand, en effet, pouvait s'offrir à une race jeune, ayant encore la vive sensation des choses extérieures? Le premier rayonnement du matin, le premier éclat de la verdure, c'était, pour ces hommes, l'œuvre même de la création, qui, chaque année, chaque jour, se répétait sous leurs yeux. Ne devait-il pas leur sembler, à chaque floraison, à chaque aurore, que la terre sortait encore une fois, toute neuve, des mains qui avaient

formé l'univers? Spectacle d'autant plus beau qu'il était plus éphémère. En effet, la nuit s'étendait; l'hiver venait, morne et stérile. Alors, c'étaient les esprits du mal qui chassaient ou enchaînaient les dieux bienfaisants. Parfois la lutte entre la lumière et les ténèbres est symbolisée par le combat d'un héros contre un dragon. D'autres fois, une vierge endormie est réveillée, le jour venu, par un dieu. Ces images, familières à l'enfance de toutes les races, se rencontrent aussi parmi les plus anciennes conceptions mythiques des Germains et des Scandinaves; et elles ont passé de là dans la légende héroïque de Sîfrît.

Un des mythes les plus hardis que l'imagination des peuples ait conçus, c'est celui de la délivrance de Sigurdrîfa par Sigurd, le Sîfrît scandinave. Sigurdrîfa, selon le chant de l'Edda qui porte son nom, était une valkyrie, qui, s'étant attiré la colère d'Odin, avait été endormie par lui dans un château entouré de flammes. Au jour marqué par les Nornes, elle devait être réveillée par un guerrier qui ne craindrait aucun obstacle. Le jour venu, Sigurd traverse le pays où la fille d'Odin est captive. Il arrive au pied d'une montagne, couronnée d'une vive lumière dont les reflets éclairent le ciel. Il s'approche, et découvre un château fort, défendu par une enceinte enflammée. Il traverse les flammes, entre dans le château, et trouve une femme endormie, couverte de son armure. Il la délivre de son heaume et de sa cotte de mailles. Alors elle se soulève, voit Sigurd devant elle, et dit : « Qui défait ma cotte de mailles? Qui interrompt mon sommeil? Qui me débarrasse de ces sombres liens? » Et, souhaitant la bienvenue au héros, elle s'écrie : « Salut, ô jour! Salut, ô vous, les fils du jour! Salut, ô nuit! Et toi, terre nourricière, salut! Regardez-nous avec

des yeux bienveillants, et accordez-nous à tous deux la victoire. Salut à vous, dieux et déesses, et à toi, campagne féconde ! Accordez-nous à tous deux, qui sommes de noble race, et la parole et la sagesse, et que nos mains soient pleines de dons salutaires ! »

Nous retrouverons Sigurdrîfa dans la poésie héroïque des Germains, non plus comme valkyrie, mais comme simple héroïne. Elle figure dans les Nibelungen, sous le nom de Brünhilde. Elle est invincible pour tout guerrier, excepté pour Sîfrît. Il lui reste encore, de ses attributs célestes, une force et une beauté sans égales; mais le mythe primitif est complétement obscurci.

Cependant rien ne se perd, dans la poésie. Lorsqu'un mythe disparaît, il en reste un conte. Qu'est devenue l'histoire de Sigurdrîfa, la fille du ciel, réveillée par le brillant Sigurd ? Le château fort s'est changé en un palais enchanté; les flammes qui l'environnaient, en une ceinture de ronces et d'épines qui s'élèvent jusqu'au sommet des tours. Sigurd a pris la forme d'un prince jeune et vaillant ; et la guerrière elle-même est devenue la *Belle au bois dormant*. La légende scandinave a traversé tout le moyen-âge ; et, au dix-septième siècle, elle reparaît tout à la fois en Italie, dans le Pentaméron, recueil de contes publiés à Naples, en 1637, par Jean-Baptiste Basile, et en France, dans le livre immortel de Perrault. Un conte semblable à celui de Perrault existait en Allemagne ; il a été publié par les frères Grimm [1].

N'est-il pas remarquable qu'un sujet poétique se transmette à travers tant de siècles, de manière que les dernières transformations trahissent encore l'idée primitive ? Cette idée perce à travers le récit de Perrault, et sans

1. *Kinder-und Hausmärchen*, 8e édition, 3 vol. Göttingue, 1864.

doute à l'insu de Perrault ; mais elle est plus reconnaissable encore dans le conte allemand de *Dornsröschen*, qui a gardé plus de simplicité, et qui n'a pas ressenti le voisinage de la cour de Louis XIV.

Les fées qui dotent la jeune princesse, dans le conte allemand, sont au nombre de douze ; c'est la treizième qui lui fait le don fatal. La treizième fée, celle que nous n'avions point priée, c'est le temps qui emporte l'année, la jeunesse, et toutes nos joies. Au moment où Dornsröschen s'évanouit, tout s'endort autour d'elle. Il n'est pas besoin, comme dans le conte français, d'un coup de baguette pour opérer la transformation. Tout ne vit que par elle : elle absente, le sommeil d'hiver commence. Le jour où naîtra le printemps nouveau est marqué d'avance, comme dans le mythe scandinave ; et quand le héros prédestiné s'approche, les épines sèches fleurissent et s'écartent pour lui faire un passage. A peine a-t-il touché la main de la jeune fille, que le château s'anime, que les buissons verdissent dans la cour, et que les oiseaux volent par la campagne.

Nous voilà bien loin de Sîfrît ; mais nous ne sommes pas sortis du genre d'idées qui accompagne ce héros, et nous allons passer à un autre ouvrage où ces idées se retrouveront encore.

Il existe sur Sîfrît un petit poëme, bien postérieur aux Nibelungen quant à sa rédaction, puisqu'il n'est connu que par des éditions imprimées du seizième siècle, mais qui, par les traditions qu'il renferme, remonte aux temps héroïques. C'est le *Sîfrît Corné*, ou à la peau cornée, ou invulnérable [1]. Nous y trouvons des images analogues à celles

1. *Hürnen Seyfrid*, dans le *Livre des Héros* de VON DER HAGEN et PRIMISSER, deuxième partie.

qui paraissent dans le Chant de Sigurdrîfa, bien qu'elles s'expriment dans un langage moins élevé, et que le mythe se déguise sous la forme d'un conte populaire. Un dragon a enlevé une jeune fille, et la tient captive sur un rocher désert. Lui-même, véritable esprit de ténèbres, habite au fond d'une noire caverne. Il tient également sous sa loi les Génies de la terre, les nains qui accumulent les richesses dans des allées souterraines. L'arrivée de Sîfrît est le signal d'une délivrance commune, achetée au prix d'un long combat.

Le *Sîfrît Corné* est loin de ressembler à une œuvre mythique. Le mythe perce, à l'insu du poëte, plus préoccupé de la partie anecdotique du récit. C'est un conte qui a gardé quelque chose du ton héroïque. Le mythe est si bien oublié, que le dragon est à peine un monstre ; c'est un chevalier à qui l'on a jeté un sort, et qui, après cinq ans révolus, doit reprendre forme humaine. Il n'est pas cruel ; il traite sa captive avec égards, quoiqu'il n'ait pas le don de lui plaire ; et il se promet, le jour venu, de la ramener à ses parents et de la demander en mariage. Ajoutez une fée, et vous aurez un conte de Perrault.

S'il était permis de fixer une chronologie dans ces sortes d'ouvrages, ce petit récit serait l'introduction naturelle des Nibelungen. Il retrace les aventures de Sîfrît jusqu'à son arrivée à Worms. Ce qu'il contient de plus intéressant, c'est la peinture même du caractère de Sîfrît, quoiqu'il exagère à plaisir la sauvagerie du héros.

Sîfrît, tout enfant, est si grand et si fort, et en même temps si intraitable, qu'on ne sait comment l'élever. De bonne heure, il veut quitter la maison paternelle et courir les aventures. Le roi assemble ses conseillers. « Laissez-

le partir, disent-ils : l'expérience le corrigera, et, s'il reste en vie, il sera d'autant plus vaillant. » Sîfrît se met en route. Dans le premier village où il arrive, il s'engage chez un forgeron, qu'il étonne d'abord par sa force prodigieuse. Il donne un coup de marteau : le fer vole en éclats, et l'enclume s'enfonce sous terre. Le maître cherche à se débarrasser d'un si terrible ouvrier. Il l'envoie faire provision de bois dans la forêt, sachant qu'il y rencontrera un dragon, et espérant bien qu'il n'en reviendra pas. Mais Sîfrît tue le dragon, et, s'étant baigné dans le sang du monstre, il devient invulnérable. Sa peau se durcit comme de la corne : de là le nom du héros et celui du poëme.

Sîfrît établit sa demeure dans la forêt, et devient un féroce chasseur. Sa force était telle, qu'il prenait les lions vivants et les garrottait. En peu de temps, il a dépeuplé le canton ; déjà le gibier lui manque, et ses chasses ne lui rapportent plus rien. Un jour, cependant, ses chiens découvrent une trace. Il les suit, sans s'arrêter, pendant quatre jours et quatre nuits, et se laisse conduire par eux dans une affreuse solitude. Déjà, ne trouvant rien, il s'apprêtait à revenir, lorsqu'il vit paraître devant lui un nain. Les nains sont toujours très-riches, car ils cherchent sous terre les métaux et les diamants. Celui-ci était vêtu d'or et de soie, et une brillante couronne était posée sur sa tête. « Qu'est-ce qui vous amène dans cette solitude, seigneur ? » demanda-t-il. Sîfrît avait tellement pris l'habitude de la vie sauvage, que, pour toute réponse, il dit : « Tu es le premier homme que j'aie rencontré depuis des années : dis-moi quel est mon père, et ma mère. » Le nain, ayant satisfait à sa demande, lui apprit aussi que, non loin de là, était le rocher où un dragon tenait prisonnière la fille du roi des Burgondes. Aus-

sitôt Sîfrît jura sur son épée de la délivrer. « Ce sera un rude combat, dit le nain, et jamais homme n'en a livré un pareil. » — « Tant mieux ! s'écria Sîfrît, je ne me plais que dans les combats à outrance. »

Le récit continue de se développer à la façon d'un conte, plutôt que d'une légende mythique. Il prend même, par moments, une teinte très-chrétienne. La jeune fille, abandonnée sur le rocher, se confie à la sainte Vierge; elle implore la Reine du ciel, dont elle a appris dans les livres, dit-elle, à connaître les perfections. Le sauvage Sîfrît lui-même invoque le secours de Dieu dans le combat qui va commencer. Un géant tenait les clés de la demeure du dragon. Sîfrît l'appelle. Le géant paraît, armé d'une énorme massue de fer, qui dépasse les arbres de la forêt de la moitié de sa longueur. Son casque, dit le conteur, reluisait, comme le soleil reluit sur les vagues de la mer. Sîfrît n'a pas de peine à vaincre le géant; et il faut que celui-ci le dirige par le sentier qui mène au rocher. Sîfrît, dans son ardeur, s'élance en avant. Alors le géant se jette sur lui par derrière, et le renverse. Heureusement, le nain veillait sur le héros; il lui met aussitôt sur la tête la toque qui rendait invisible. Sîfrît, assis au bord du chemin, reprend connaissance : le choc avait été rude. Le nain cherche encore à le détourner de l'entreprise. « Plutôt perdre la vie, répond Sîfrît, que de revenir jamais sur mes pas ! » Il jette la toque qui le protégeait, attaque le géant, et le terrasse une seconde fois. Mais de plus rudes épreuves l'attendaient sur le rocher. Le danger était, pour lui, d'être consumé par l'haleine embrasée qui sortait de la bouche du monstre. L'issue du combat renferme une dernière allusion au sens mythique du récit : le dragon entre dans une telle ardeur,

que les écailles de son enveloppe se fondent et coulent le long de son corps, comme de la glace liquide. L'ancien symbole se reconnaît ici : Sîfrît reparaît comme héros du printemps, vainqueur de l'hiver.

Le dragon mort, tout le peuple des nains s'anime; car il les avait tenus longtemps sous le joug. Ils entourent le libérateur, lui font fête dans leurs demeures souterraines, étalent devant lui leurs trésors. Sîfrît et la princesse qu'il a sauvée se mettent en route pour Worms. Le nain les accompagne. Tout en cheminant, Sîfrît lui dit : « Mon petit compagnon, révèle-moi les secrets d'un art qu'on appelle Astronomie. Je t'ai vu ce matin, quand nous étions sur le rocher, lire dans les étoiles ce qui devait m'arriver. Dis-moi combien d'années je vivrai uni avec ma jeune fiancée. » Le nain lui répond : « Vous la posséderez pendant huit années ; ensuite vous mourrez par trahison; mais la dame vengera votre mort, et, à cause de vous, maint chevalier perdra la vie. » — « Puisque ma mort est si proche, reprend Sîfrît, et que la vengeance sera si éclatante, cela me suffit : je ne veux pas connaître la main qui me frappera. »

Ils arrivent ainsi à Worms. Ici le poëte finit son récit; il renvoie, pour la suite, à un ouvrage qu'il appelle *les Noces de Sîfrît*, et qui sans doute n'était autre chose qu'un ancien poëme qui devint plus tard la première partie des Nibelungen.

Que manque-t-il à ce récit? C'est que le monstre tué par Sîfrît redevienne un beau prince, et qu'on lui trouve une autre fiancée. Nous aurions alors un conte parfait. Les traditions primitives des peuples prennent successivement trois formes principales : celle du mythe, celle du chant héroïque, celle du conte. Quand la légende mythique cesse

d'être un objet de croyance, elle se rattache à la tradition héroïque qui vient après elle. Quand l'esprit héroïque disparaît à son tour, il reste encore le fond romanesque des récits; et tout le développement finit par des contes. Le poëme de Sîfrît Corné flotte entre le conte et le genre héroïque. Dans le Chant de Sigurdrîfa et dans le conte de la Belle au bois dormant, le même sujet se présente d'abord sous forme héroïque, avec un mélange d'éléments mythiques, et ensuite comme simple récit romanesque. Perrault est le dernier héritier du scalde scandinave.

VI

LA LÉGENDE DE SIFRIT

(SUITE).

Le Trésor dans le poëme des Nibelungen. — Analyse du poëme : ses formes principales

La première transformation que l'épopée fasse subir aux personnages qu'elle met en scène, c'est de leur prêter un caractère uniformément héroïque, d'ôter aux uns ce qu'ils ont de trop historique, aux autres ce qu'ils ont de trop surnaturel. L'histoire se rencontre partout, à l'origine des épopées ; elle domine dans les traditions relatives aux Goths, aux Huns et aux Burgondes ; on la retrouverait sans doute dans la légende de Sîfrît, si nous pouvions remonter, dans les annales des Francs, jusqu'à l'époque où ils habitaient encore entre l'Elbe et le Rhin. Le mythe se mêle à l'histoire dans des proportions variables : il fournit quelques éléments à la légende de Théodoric et d'Attila ; il domine dans celle de Sîfrît. La poésie héroïque puise à la fois dans le mythe et dans l'histoire ; mais elle imprime un caractère uniforme aux emprunts qu'elle fait ainsi de différents côtés : l'unité des poëmes n'existe qu'à cette condition. Encore la plupart

des poëmes germaniques n'ont-ils pas eu un développement assez complet pour aboutir à une parfaite unité.

Tout ce qui, dans la légende de Sîfrît, était d'origine mythique, perdit son sens religieux. Sigurdrîfa ou Brünhilde, la fille d'Odin, la déesse de lumière, devint une héroïne d'une éclatante beauté et d'une vigueur surhumaine. Elle avait déclaré ne vouloir appartenir qu'à un guerrier qui la surpasserait en force et en agilité. Sîfrît seul peut la vaincre; mais, l'ayant vaincue, il l'abandonne, et il se rend à Worms, où il rencontre Krimhilde. Le poëme des Nibelungen ne sait rien non plus du dragon qui a enlevé Krimhilde. Celle-ci n'est plus qu'une fille de roi, et Sîfrît obtient, par des exploits simplement chevaleresques, l'honneur de devenir son époux.

Les aventures rassemblées dans le poëme des Nibelungen sont reliées entre elles par l'histoire du Trésor, qui passe de main en main et porte malheur à tous ceux qui le possèdent. Les nains l'avaient amassé en creusant la terre et en fouillant le sable des rivières; ils le tenaient caché au fond de leurs cavernes. Sîfrît s'en empara, et en répandit les richesses dans le monde; mais il savait qu'il ne le garderait pas longtemps, et que la fatalité qui s'y attachait s'accomplirait aussi sur lui. Il y a peut-être, dans l'idée de ce trésor merveilleux, une réminiscence du genre de mythes qui se reportaient de préférence sur Sîfrît. Tout ce qui est à la fois beau et éphémère, tout ce qui jette un éclat rapide et porte en soi un germe de mort, était réservé à ce héros. Le trésor, qui donnait une grande puissance à celui qui le possédait, tout en le conduisant à une perte fatale, était un de ces biens fragiles et brillants qui tentaient l'ambition de Sîfrît et que la tradition aimait à lui faire conquérir.

Dans le poëme des Nibelungen, nulle idée symbolique ne s'attache plus au trésor, qui n'est autre chose qu'un amas de richesses, source de splendeur et de gloire. Dans les temps héroïques, tout chef considérable tenait à remplir quelques salles de son château d'objets précieux, de vêtements de luxe, d'armes de prix. Il les montrait avec orgueil, ou s'en servait pour faire des largesses et accroître sa puissance. Ces trésors jouent un certain rôle dans l'ancienne histoire des rois francs, et en particulier dans l'agrandissement de la monarchie de Clovis. Ils étaient un but de conquête, non moins que les territoires. La manière dont Clovis se débarrassa de Sigebert, roi des Francs Ripuaires, le prouve. Il fit comprendre au fils de Sigebert que, si son père venait à mourir, il serait roi. Clodéric, ayant tué son père, offrit à Clovis une partie des richesses dont il venait de se rendre possesseur. Clovis lui envoya des messagers, le fit assassiner, prit tout le trésor, et aussi le royaume. Une cinquantaine d'années après mourut un petit-fils de Clovis, Caribert. La veuve, s'étant saisie du trésor royal, offrit sa main au roi des Burgondes. Celui-ci l'invita à se rendre à Châlon-sur-Saône, et, lorsqu'elle fut arrivée, il l'envoya dans un monastère et prit ses biens. De pareils faits montrent un côté des mœurs du temps qui devait trouver son expression dans la poésie héroïque.

A part les meurtres que la convoitise de l'or fit commettre, on trouve dans les poëmes héroïques un amour de la richesse et du luxe qui plaît par son expression naïve. Les rois attirent les guerriers à leur cour en leur promettant un costume de fête et un cheval de tournoi. Les chevaliers de haute naissance aiment à se vêtir de soie et d'écarlate, à faire briller sur leurs manteaux l'or et les pierreries. Princes

et soldats, seigneurs et dames, éprouvent un égal plaisir à voir de belles armes ou de splendides étoffes. Au sortir des mœurs barbares, l'amour du luxe était un commencement de civilisation. Les chefs germains pensaient rehausser leur dignité en parant leur personne des richesses qu'ils avaient conquises.

L'instinct de la possession, l'esprit d'envahissement et de conquête, l'envie de se signaler, soit dans les combats, soit dans les fêtes, ne sont que des formes différentes d'un même sentiment, qui est l'âme de la poésie héroïque, le sentiment de la valeur personnelle. Le héros est, avant tout, l'homme qui ne se confie qu'en lui-même, en la vigueur de son bras et en l'énergie de sa volonté. A peine se sent-il de force à porter une armure, qu'il veut illustrer son nom et sa race, être distingué parmi ses compagnons ; et lorsqu'il a donné des preuves de sa vaillance, il demande la richesse et l'éclat extérieur, comme consécration publique de sa renommée. Qu'il soit blessé dans son honneur, atteint dans son intérêt, la vengeance sera pour lui un impérieux devoir; mais il dissimulera l'offense et attendra le moment favorable, plutôt que de laisser à un autre le soin de lui faire justice. L'héroïsme n'est qu'un haut instinct de la dignité humaine; et c'est par l'expression franche et naïve de cet instinct que la vraie poésie épique exerce encore aujourd'hui son charme sur nous : charme indépendant de la perfection extérieure, et que les Nibelungen nous font éprouver aussi bien que l'Iliade.

Le poëme des Nibelungen débute par le voyage de Sîfrît à Worms. Là régnait le roi Gunthêr, avec ses deux frères Gêrnôt et Gîselhêr. Parmi les chevaliers de leur suite,

on remarquait Hagen de Troneg et son frère Dancwart, Ortwîn de Metz, et le chanteur Volkêr. Le père de Sîfrît, connaissant l'arrogance des chefs burgondes, cherche à détourner son fils du voyage; mais le jeune héros a entendu parler de la belle Krimhilde, sœur du roi des Burgondes. « Quel obstacle craindrais-je? dit-il. Ce que je n'obtiendrai pas du roi par amitié, je pourrai bien le conquérir par la force de mon bras. » Il part, accompagné de douze chevaliers. Lorsqu'ils arrivent à Worms, personne ne les connaît. Mais Hagen, les voyant entrer dans la cour du château, dit au roi : « Quoique je n'aie jamais vu Sîfrît, je gage que ce guerrier qui s'avance si majestueusement, c'est lui. » Il raconte les exploits de Sîfrît, et conseille de le recevoir avec honneur. Quelques jours se passent en tournois. Les dames y assistent, et leur curiosité est vivement excitée par la présence du chef étranger. Krimhilde ne sortait pas encore du château, à cause de sa jeunesse; mais déjà, dit le poëme, elle adressait intérieurement à Sîfrît de douces paroles, et, quand les chevaliers et les écuyers joutaient dans la cour, elle se mettait à une fenêtre et assistait de loin à leurs divertissements.

Sîfrît passe une année entière à la cour de Worms, sans voir Krimhilde. Pendant ce temps, Lüdgêr, roi des Saxons, et Lüdgast, roi des Danois, déclarent la guerre aux Burgondes. Sîfrît ne demande qu'un millier d'hommes pour les combattre, et il amène les deux rois captifs.

La nouvelle de la victoire a précédé l'armée à Worms. Krimhilde, secrètement, fait appeler un des messagers.

« Lorsqu'elle le vit approcher, elle lui dit avec bienveillance : « Viens, dis-moi de chères nouvelles : je te donnerai de l'or, si tu le fais sans mentir, et je te serai toujours fa-

vorable. Comment est sorti du combat mon frère Gêrnôt, et tous mes autres parents? Nous a-t-on tué quelqu'un? Et qui se conduisit le mieux? » Le messager répondit: « Nous n'avons pas un seul lâche. Cependant personne, puisqu'il faut vous le dire, ne chevaucha dans la bataille comme le très-noble étranger, venu du Niderland..... » Quand la jeune reine entendit cela, elle répondit au messager : « Tu m'as dit de bonnes nouvelles: je te ferai porter un riche vêtement et dix marcs d'or [1]. » Et le texte ajoute : « On fait volontiers de pareils récits à des dames puissantes. »

La victoire est célébrée par de grandes fêtes. Pour la première fois, la jeune Krimhilde paraît à la cour. Elle sort du château, accompagnée d'une escorte de cent jeunes filles.

« Comme la lune surpasse les étoiles, lorsque sa lumière sort resplendissante des nuages, ainsi Krimhilde surpassait les autres jeunes filles. Et ce spectacle éleva l'âme des héros.

« On voyait marcher devant elle de riches camériers. Les guerriers se pressaient en foule pour contempler son visage. Mais Sîfrît était pénétré à la fois d'inquiétude et de joie.

« Car il pensait en lui-même : « Pourquoi faut-il que je l'aime ainsi? C'est une illusion d'enfant que je me fais. Et pourtant, s'il fallait m'éloigner d'ici, il me serait plus doux d'être frappé à mort. »

Quand les dames sont sorties du château, Gêrnôt dit à son frère Gunthêr : « A celui qui vous a généreusement

1. Nibelungen, IVe Aventure.

offert ses services, faites honneur devant tous ces héros. Faites avancer Sîfrît vers ma sœur, afin qu'elle le salue. Que celle par qui jamais guerrier ne fut salué donne la bienvenue à Sîfrît, afin que cette vaillante épée nous soit acquise ! »

« Quand la jeune fille vit Sîfrît devant elle, son visage se colora vivement. Elle lui dit : « Soyez le bienvenu, bon et noble seigneur ! » Et ces paroles élevèrent l'âme du héros.

« Il s'inclina courtoisement, et elle lui offrit la main. C'était un beau spectacle de voir le guerrier à côté de la jeune fille. Ils se regardaient avec amitié, mais discrètement et à la dérobée.

« Si en ce moment une blanche main fut pressée avec tendresse, je l'ignore; mais je ne puis croire que cela ne soit arrivé, car Sîfrît voyait que Krimhilde ne lui voulait point de mal.

« Ni en la saison d'été ni aux jours de mai Sîfrît ne sentit en son âme une aussi vive joie qu'en ce moment où il se voyait si près de la jeune fille qu'il désirait avoir pour amie [1]. »

Krimhilde représente, jusqu'ici du moins, ce qu'il y a dans les mœurs chevaleresques de plus doux et de plus gracieux. Plus tard une grande passion, ou plutôt un grand devoir, celui de la vengeance, changera son caractère. En face d'elle paraît bientôt la seconde héroïne du poëme, Brünhilde, violente, hautaine, jalouse, une sorte de Bellone

1. Ve Aventure.

germanique, plus farouche que les guerriers qui l'entourent. Nous l'avons connue, dans le mythe scandinave, comme fille d'Odin et habitante du ciel. Dans le poëme allemand, elle règne sur l'Islande. C'est une guerrière accomplie; elle manie les armes les plus pesantes; elle lance au loin des rochers, et elle franchit d'énormes distances. Pour devenir son époux, il faut la vaincre aux jeux guerriers où elle excelle; mais elle fait mettre à mort tous les chevaliers dont elle triomphe. Moitié déesse, moitié héroïne, la Brünhilde du poëme des Nibelungen est peut-être trop étrangère à l'humanité pour qu'on s'intéresse réellement à elle. C'est un caractère mixte, ayant quelque chose d'étrange et d'inachevé, tranchant trop brusquement sur le ton général de la poésie héroïque. On trouve ainsi en maint endroit des Nibelungen des traits qui n'ont pas été mis en harmonie avec l'ensemble.

Gunthêr, qui a entendu parler des merveilles de la cour d'Islande, veut y conduire une expédition. Sîfrît lui offre son secours. En revanche, il reçoit de lui la promesse de la main de Krimhilde. Alors commencent les préparatifs d'usage. Il ne faut pas moins de sept semaines pour terminer les vêtements des chevaliers. Trente jeunes filles travaillent dans le château, sous les ordres de Krimhilde. Elle-même coupe les étoffes et enchâsse les pierreries. Mais de mauvais présages attristent le départ. « O frère bien-aimé, dit Krimhilde, demeurez, il en est temps encore, et recherchez une femme qui ne mette pas votre vie en danger. » Sans doute, ajoute le poëme, ils sentaient dans leur cœur ce qui devait arriver; car les dames pleuraient; l'or qui ornait leur poitrine était terni par les larmes qui tombaient de leurs yeux.

Cependant l'expédition elle-même se passe heureusement. Les héros descendent le Rhin dans une grande barque, et arrivent en vue de l'Islande. Un château s'élevait au bord de la mer. Un groupe de jeunes femmes se tenait aux fenêtres. Gunthêr demande à Sîfrît : « Quelles sont ces dames qui, de là-haut, nous regardent? J'en vois une, vêtue de blanc, qui me paraît surpasser les autres en beauté, et, si j'en avais le pouvoir, elle deviendrait ma femme. » La dame n'était autre que la reine d'Islande. Gunthêr subit les épreuves qu'elle imposait à ses prétendants, et il en sort victorieux, grâce à Sîfrît qui se tient à ses côtés, couvert de la toque qui rendait invisible.

Lorsqu'on apprend à Worms l'arrivée de Brünhilde, toute la cour se rend aux bords du Rhin. « Avec beaucoup de grâce, dame Krimhilde s'avança pour recevoir dame Brünhilde et sa suite. De leurs belles mains, on les vit écarter les tresses qui ornaient leur front, quand elles échangèrent le baiser de la bienvenue. » En les voyant l'une à côté de l'autre, ajoute le poëme, les uns louaient la beauté de Brünhilde, mais les autres, plus sages, pensèrent qu'on pourrait bien préférer Krimhilde.

Dès lors, tout l'intérêt se porte sur la rivalité qui s'élève entre les deux reines. Les deux mariages se font le même jour. Dans la salle du festin, Brünhilde, voyant Krimhilde assise à côté de Sîfrît, en conçoit un si vif ressentiment, qu'elle verse des larmes[1]. Alors Gunthêr lui dit : « Pourquoi

1. On a vu que, d'après la tradition, Brünhilde avait été vaincue et abandonnée par Sifrit. Le poëme des Nibelungen ignore ce fait. Sifrit, arrivant en Islande avec Gunthêr, y paraît inconnu. Cependant la scène du festin suppose évidemment un premier voyage de Sîfrit en Islande, et la haine de Brünhilde ne s'explique complétement que par la jalousie. C'est encore une incohérence comme il en reste beaucoup dans le poëme des Nibelungen.

troubler par des pleurs l'éclat de vos yeux? Réjouissez-vous plutôt, car voilà toutes mes provinces, et mes châteaux, et tous mes chevaliers, qui vous sont soumis. » Brünhilde lui répond : « C'est plutôt le moment de pleurer. Je m'attriste pour votre sœur, lorsqu'elle est assise à côté d'un homme qui est votre vassal; je pleure de la voir ainsi abaissée. » — « Gardez le silence aujourd'hui, dit enfin le roi, je vous en dirai la raisonun autre jour. »

Gunthêr avait présenté, en Islande, Sîfrît comme son vassal. Il laissa Brünhilde dans l'erreur, ne pouvant lui dire toute la vérité. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas si aisé de profiter de la vaillance d'un autre. La nuit même qui suivit le festin, Brünhilde le garrotta et l'accrocha au mur. Il fallut une nouvelle intervention de Sîfrît, rendu invisible, pour dompter l'héroïne. Mais Sîfrît garda la ceinture qui, passant plus tard aux mains de Krimhilde, devint une cause de discorde entre les deux reines.

Sîfrît retourne dans ses domaines avec Krimhilde, et pendant dix ans on ne le revoit point à la cour de Worms. Cette longue absence, au lieu d'apaiser les colères de Brünhilde, ne fait qu'irriter son orgueil. « Elle pensait toujours en elle-même : « Pourquoi dame Krimhilde est-elle si fière ? Son époux n'est-il pas notre vassal ? Voilà bien longtemps qu'il n'est venu nous servir. » Elle insiste pour que le roi les invite tous deux. Ils arrivent en effet, et leur présence est célébrée par de grandes fêtes. Un jour, tandis que les chevaliers joutent dans la cour du palais, Krimhilde dit à la reine : « Regarde comme Sîfrît s'avance majestueusement parmi les autres guerriers! Certes, j'ai bien sujet d'être fière de lui. » Brünhilde répond : « Quelque noble et quelque beau que soit ton époux, tu dois lui pré-

férer cependant le roi ton frère, qui, tu le sais, est le chef de tous les héros. » La querelle s'envenime. Brünhilde rappelle à sa belle-sœur que Sîfrît s'est avoué le vassal de Gunthêr. « Et depuis ce jour, ajoute-t-elle, je le considère comme mon subordonné. » Krimhilde se lève et déclare que le soir, lorsqu'il faudra se rendre à l'église, elle passera la première, pour prouver son rang. « Tu sauras aujourd'hui même, dit-elle, que ta vassale marche devant tous les habitants du pays burgonde, car elle pense être de plus haute dignité que toutes les reines qui ont jamais porté couronne. »

La scène qui se passe devant l'église est une des plus dramatiques du poëme. Au moment où Krimhilde veut entrer, la reine des Burgondes lui ordonne de s'arrêter. « Jamais la femme d'un vassal, dit-elle, n'a marché devant l'épouse d'un roi. » Alors Krimhilde l'outrage ouvertement, en montrant la ceinture qu'elle a reçue de Sîfrît, et entre dans l'église avec toute sa suite. Les princes interviennent. La querelle paraît oubliée, au milieu des fêtes qui continuent. Mais, le soir, Hagen, trouvant la reine en pleurs, lui promet de la venger; il gagne même Gunthêr à son projet, en lui faisant entrevoir la possession des trésors et des territoires de Sîfrît.

Krimhilde elle-même, par son imprudence, livre Sîfrît à ses ennemis. On répandait des bruits de guerre : elle, naïve et confiante, vaguement inquiète, fait part de ses craintes à Hagen. « Tu es mon parent, lui dit-elle : je confie mon époux à ta foi, afin que tu veilles sur lui. Il est très-brave et très-fort. Tout jeune, il s'est baigné dans le sang d'un dragon : c'est pourquoi nulle arme n'a jamais pu le blesser. Pourtant, je te dirai où on peut le frapper : je te le dirai, me reposant sur ta fidélité. Tandis que le sang jaillissait des

blessures du dragon, une feuille de tilleul vint à tomber entre les épaules de Sîfrît, qui garda ainsi un endroit vulnérable. » Hagen répond : « Faites une petite marque sur son vêtement, afin que je puisse savoir où je dois le préserver, quand nous serons dans la mêlée. » — « Avec un fil très-fin, dit Krimhilde, je dessinerai une croix à peine visible. »

Quelques jours après, la cour chasse dans les plaines situées de l'autre côté du Rhin. Le soir, les chevaliers se rafraîchissent à une eau courante. Le roi se baisse d'abord sur le flot ; après lui, Sîfrît. Mais, au moment où il se penche, Hagen le perce d'un trait, à travers la petite croix marquée sur le vêtement.

« Quand le fort Sîfrît sentit la blessure, furieux, il se releva de la source en bondissant. Il croyait trouver sous sa main son arc et son épée, et il était encore de force à payer à Hagen le salaire qui lui était dû.

« Voyant qu'on avait éloigné ses armes, il prit son bouclier qui était resté au bord de la fontaine, et, courant sur le meurtrier, il l'atteignit en quelques bonds.

« Quoique blessé à mort, il le frappa rudement. Les pierreries jaillirent du bouclier de Hagen, qui se brisa en éclats. Ce fut toute la vengeance que Sîfrît put exercer.

« Hagen était étendu à terre. La plaine retentissait de la violence du coup. Une épée aux mains de Sîfrît était la mort de Hagen, tant la blessure avait irrité le héros.

« Les couleurs de Sîfrît pâlissaient ; il ne pouvait plus se soutenir ; les forces de son corps l'abandonnaient. Déjà il

portait le signe de la mort sur son visage, et bientôt il ne fut plus qu'un objet de deuil pour les dames.

« L'époux de Krimhilde tomba enfin parmi les fleurs qui bordaient la fontaine [1]. »

Le corps de Sîfrît fut déposé dans la cathédrale de Worms. Krimhilde fit transporter en Burgondie le trésor des Nibelungen, et s'en servit pour intéresser des chevaliers à sa cause. Mais Hagen, craignant l'effet de ses largesses, ravit le trésor et le descendit au fond du Rhin. Krimhilde ajourna sa vengeance. Elle continua de demeurer à Worms, où pendant treize ans, dit le poëme, elle pleura son époux [2].

Les dernières Aventures du poëme des Nibelungen se passent dans le pays des Huns. Nous en avons déjà cité quelques-unes, et nous nous bornerons ici à un exposé rapide de l'ensemble. Krimhilde, devenue l'épouse d'Attila, invite les chefs burgondes à sa cour. Ceux-ci partent en effet, mais en bon état de défense, et au nombre de dix mille. De mauvais présages les effrayent d'abord. Ayant atteint le Danube, ils cherchent un moyen de gagner la rive méridionale. Hagen courait le long du fleuve, quand tout à coup il entendit bruire les eaux. C'étaient les on-

1. XVIe Aventure.

2. Nous suivons toujours le texte qui a été reproduit dans l'édition de K. Bartsch. Une autre version du poëme, déjà citée (page 63), indique d'une manière précise l'endroit où Sîfrît fut tué : « Devant la forêt d'Odenwald est un village du nom d'Odenheim : là coule encore la source, on ne saurait en douter. » (Nibelungen ; éd. Zarncke. XVIe Aventure.) D'après la même version, le corps de Sîfrît fut transporté dans l'abbaye de Lorsch, fondée et dotée de grands revenus par la mère de Krimhilde : revenus dont cette abbaye, ajoute le texte, jouit encore aujourd'hui. (Nib. ; Éd. Zarncke. XIXe Aventure.)

dines, qui, « semblables à des oiseaux, planaient sur les flots. » Elles lui prédisent qu'aucun des voyageurs ne reverra le Rhin, excepté le chapelain du roi Gunthêr. Elles lui indiquent cependant un endroit où il trouvera une barque. Hagen prend l'aviron, et passe successivement toute l'armée; mais, pensant aux paroles des ondines, il précipite le chapelain dans le fleuve. Le prêtre allait périr; mais la main de Dieu, dit le poëme, le soutint au-dessus des flots, et lui fit regagner le bord d'où la barque était partie. Étrange confusion de croyances, où le Dieu chrétien est obligé d'intervenir pour confirmer une prédiction faite par des ondines !

L'armée continue sa marche le long du Danube. A Bechlarn, le plus jeune des frères de Gunthêr, Gîselhêr, est fiancé avec la fille du margrave Rüdigêr. Quand ils arrivent à Etzelbourg, le roi Théodoric les avertit de ne pas se dessaisir de leurs armes. Krimhilde, les voyant entrer dans la cour du château, s'écrie : « Maintenant, que celui qui veut gagner de l'or pense à ma longue douleur ! »

Déjà elle avait armé quatre cents chevaliers pour surprendre Hagen. Mais celui-ci la brave en face; il s'assied devant le château, l'épée de Sîfrît sur ses genoux, en faisant reluire les pierres incrustées dans la poignée. Volkêr est auprès de lui, et, à eux deux, ils tiennent en respect toute la troupe des Huns. « Si vous ne vous retirez, leur crie le vaillant musicien, j'assénerai à l'un de vous tel coup d'archet qui mettra sa famille en pleurs. On nous appelle tous des chevaliers, mais tous les chevaliers ne sont pas d'égale valeur. »

Le soir de leur arrivée, les Burgondes entrent dans la grande salle qu'on leur avait assignée. Volkêr les endort aux sons de sa vielle. Lui-même et Hagen veillent toute la

nuit devant la porte[1]. Le lendemain, tous se préparent à entendre la messe; mais Hagen, les voyant paraître en habits de fête, leur dit :

« Chevaliers, il faut ici d'autres habits. Au lieu de fleurs, il faut porter des armes ; au lieu de chaperons ornés de pierreries, vos bons casques luisants. Car nous connaissons les pensées de la reine à notre égard.

« Nous combattrons encore aujourd'hui, croyez-le-moi. Au lieu de tuniques de soie, mettez donc de bons hauberts ; et, au lieu de riches manteaux, couvrez-vous de vos larges boucliers, afin que, si l'on vous attaque, vous puissiez vous défendre.

« Mes très-chers amis, seigneurs et vassaux, allez de bon cœur à l'église, et confiez à Dieu vos soucis ; car, soyez-en certains, votre mort approche.

« N'oubliez pas vos péchés, et tenez-vous, en présence de Dieu, humbles et suppliants. Je vous en avertis, très-illustres guerriers, si le Dieu du ciel ne vous sauve, c'est votre dernière messe que vous allez entendre[2]. »

Hagen réunit encore une fois les Burgondes devant l'église, les engage à ne point se séparer, et leur dit : « Pendant le chant de la messe, posez vos boucliers à vos pieds, et si quelqu'un vous fait une mine hostile, répondez-lui par un coup d'épée, afin que l'on voie du moins que vous savez vous conduire. »

Après la messe, le tournoi. Déjà la lutte allait com-

1. Voir plus haut, page 11.
2. XXXIe Aventure.

341450

mencer, sans l'intervention d'Attila, qui commande énergiquement le respect des hôtes. Mais quand les chefs sont réunis au festin, Krimhilde fait surprendre une partie des Burgondes par une troupe qui lui était dévouée ; et bientôt une vraie bataille s'engage. Tout ce qu'il y a auprès d'Attila de Huns, de Goths, de Danois, de Thuringiens, entrent successivement dans la mêlée, et reçoivent la mort. Le margrave Rüdigêr lui-même est obligé de combattre ceux qui ont été ses hôtes et qui sont venus sous sa conduite. Au plus fort du massacre, Krimhilde fait incendier la salle où les Burgondes étaient assiégés ; mais ils ne se rendent pas encore. « Marchez sur les tisons, leur crie Hagen, et éteignez-les dans le sang ! » Il ne reste plus enfin que Hagen et Gunthêr. Théodoric les attaque, et les enchaîne. Gunthêr est tué par ordre de Krimhilde. Elle-même, avec l'épée de Sîfrît, tranche la tête de Hagen. Hildebrand, l'ami de Théodoric, outré de tant de cruauté, frappe Krimhilde, dernière victime de cette épouvantable tragédie ; et le poëme finit par ces mots :

« Nombre de seigneurs illustres étaient morts ; tous les peuples étaient dans l'affliction. La fête royale eut une fin sanglante : ainsi souvent l'amour finit par la peine.

« Je ne saurais vous dire ce qui arriva depuis, sinon que chevaliers, dames, écuyers, tous étaient dans les larmes. Ici finit l'Aventure : c'est la Détresse des Nibelungen. »

Le titre énoncé dans les derniers mots ne s'applique en réalité qu'à cette série d'Aventures dont la cour d'Attila est le théâtre, et qui constituaient, à l'origine, un poëme séparé. Nous savons déjà qu'il existait un poëme semblable, dont il

est fait mention à la fin du Sîfrît Corné, et qui avait pour titre : *Les Noces de Sîfrît.* Le grand ouvrage qui retrace l'histoire complète des héros francs et burgondes, possesseurs du trésor des Nibelungen, s'est formé ainsi de la réunion de plusieurs poëmes qui racontaient des épisodes de cette histoire et qui se rangeaient l'un à la suite de l'autre par l'affinité naturelle des sujets. La désignation finale est restée attachée au poëme complet, qui fut ainsi appelé la Détresse des Nibelungen (*Der Nibelunge nôt*). Mais cette vaste composition était loin de former un ensemble parfait. De brusques transitions montrent encore aujourd'hui les endroits où les fragments primitifs se séparent. Ainsi la vingtième Aventure débute comme un ouvrage nouveau ; la reine Krimhilde y est introduite comme un personnage inconnu : évidemment, le chanteur qui débitait cette Aventure ne tenait pas compte des Aventures précédentes [1].

Peu à peu, cependant, par le travail successif des chanteurs et aussi des copistes, les liaisons se faisaient, l'harmonie tendait à s'établir. Un nouveau texte se forma, plus étendu que le premier, et aussi plus régulier. Il se reconnaît à un changement caractéristique. Le dernier vers fut écrit ainsi : « Ici finit l'Aventure : c'est le *Chant* des Nibelungen (*Der Nibelunge liet*) : » désignation qui convenait mieux, en effet, à l'ensemble, et qui trahissait l'intention d'en soumettre les parties à un plan uniforme. Malheureusement, ce que le poëme gagnait ainsi en perfection extérieure, il le perdait quant à sa véritable unité. Il se chargeait de détails étrangers à l'esprit qui l'avait inspiré pri-

1. Voir page 61.

mitivement [1]. Les épopées ne se corrigent plus, quand les temps épiques sont passés ; et il arrive un moment où la tradition héroïque ne peut plus se modifier qu'en se détériorant [2].

1. Voir aux pages 63 et 97, en note.

2. Les manuscrits se partagent généralement entre les deux versions indiquées. La première est surtout représentée par le manuscrit de Saint-Gall, la seconde par celui du baron de Lassberg. Parmi les dernières éditions du poëme, celle de K. Bartsch reproduit le *Nibelunge-nôt* (Leipsick 1866 ; 2e édition, 1869), celle de Zarncke le *Nibelunge-liet* (Leipsick 1856 ; 3e édition, 1868).

VII

LES LÉGENDES DE LA MER

Un dernier mot sur les Nibelungen : le poëme de la *Plainte*. Légende sur la composition des Nibelungen ; l'évêque Pilgrim de Passau. — Les Légendes de la mer. Les Germains de la mer du Nord : mœurs et croyances. Le poëme de *Kûdrûn* : les deux premières parties.

Nous avons terminé l'examen d'une série d'ouvrages qui forment la partie la plus importante de la littérature héroïque des Germains, et qui se rapportent tous au grand fait de l'établissement des peuples germaniques dans l'Europe occidentale. Lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil la longue carrière que parcourt la poésie héroïque, depuis le Chant de Hildebrand jusqu'au poëme des Nibelungen, on est frappé surtout de la forte vitalité de cette poésie, qui, tout en reproduisant toujours un nombre restreint d'événements, y découvre mille aspects, de manière à captiver l'attention des hommes pendant une série de siècles. Comment a-t-elle pu, depuis ses origines jusqu'à ses derniers développements, passer d'une génération à l'autre, sans cesser d'être neuve et intéressante ? Comment, au temps des croisades, a-t-elle pu chanter encore, quoique avec des accents affaiblis, les héros de l'invasion ?

Ce qui a fait durer la poésie héroïque, c'est qu'elle n'a jamais cessé de suivre les transformations des mœurs et des croyances. De païenne, elle est devenue chrétienne. Simplement guerrière à l'origine, elle s'est faite chevaleresque. Semblable à un homme qui, arrivé à la maturité, recommencerait sa vie dans une société nouvelle, elle a adopté successivement l'esprit et le langage de chaque siècle, sans jamais renoncer tout à fait à cette simplicité qui est la marque originelle de toute poésie héroïque. Elle a pu se transmettre ainsi jusqu'au jour où les nations européennes subirent une transformation trop profonde pour ne pas perdre le souvenir des traditions de leur enfance.

Non-seulement la poésie héroïque a reçu l'empreinte de tous les âges qu'elle a traversés, mais chaque événement important y a laissé une trace. L'Empire de Charlemagne et le Saint-Empire romain donnèrent sans doute l'idée de cette monarchie universelle qu'on attribua au rois des Huns. La ville de Vienne, qui ne tient aucune place dans l'histoire réelle d'Attila, figure comme une de ses principales résidences dans la dernière partie des Nibelungen. Mais voici un exemple encore plus frappant de ces rapprochements et de ces anachronismes où se complaît la poésie héroïque : exemple tiré d'un petit poëme qui fait suite aux Nibelungen, et qui s'appelle La Plainte (*Die Klage*).

Parmi les personnages de ce poëme figure l'évêque Pilgrim de Passau, qui joue un rôle historique dans la conversion des Hongrois au christianisme vers le milieu du dixième siècle, et que la tradition poétique fit contemporain d'Attila. C'est une étrange coïncidence qui existe entre la poésie héroïque des Germains et l'histoire des races hunniques. Nous avons vu le nom d'Attila attaché aux com-

mencements de cette poésie, et voici que, derrière Pilgrim de Passau, le dernier héros que la tradition adopta, nous trouvons les Hongrois, l'arrière-garde des Huns, qui renouvelèrent au neuvième et au dixième siècle les terreurs de l'invasion.

Les Hongrois s'approchaient lentement de l'Europe centrale, à travers les contrées voisines de la mer Noire, lorsque le roi Arnulf, l'un des successeurs de Louis le Germanique, eut l'idée d'invoquer leur secours contre les Moraves. Ils le délivrèrent des Moraves ; mais ils devinrent eux-mêmes les plus cruels ennemis de l'Empire. L'Allemagne fut livrée à leurs incursions ; ils portèrent même leurs ravages au delà du Rhin. L'Alsace et la Bourgogne ont gardé longtemps le souvenir de leur passage. Selon l'habitude, on les peignit plus horribles qu'ils n'étaient. Le nom de *Hongre* ou d'*Ougre* resta synonyme de mangeur de chair humaine; et les Ogres de nos contes populaires témoignent encore aujourd'hui de la terreur qu'inspira cette dernière invasion de barbares.

Il ne fallut rien moins que la grande bataille que l'empereur Otton Ier livra aux Hongrois sous les murs d'Augsbourg et où, dit-on, cent mille des leurs périrent, pour rassurer l'Allemagne et l'Europe occidentale. Les vaincus furent relégués en Pannonie, et on leur imposa l'obligation de recevoir chez eux des missionnaires. Ce fut l'évêque de Passau, Pilgrim, qui fut chargé du soin de les convertir. Un grand nombre d'entre eux acceptèrent le baptême ; mais ils montrèrent bientôt que leur zèle n'était pas aussi ardent qu'on l'avait cru d'abord. Profitant d'un moment où l'empereur Otton II était occupé en Italie, ils détruisirent les églises qu'on avait construites sur leur territoire, passèrent

leurs frontières, et se répandirent en Autriche et en Bavière [1]. Ils ne furent complétement pacifiés que par leur propre roi Étienne, dont l'Église a fait un saint, qui leur donna des institutions, et qui fit d'eux une nation sédentaire. L'évêque Pilgrim vécut assez, sinon pour être témoin de cette restauration, du moins pour la prévoir, et son nom fut associé, dans la légende pieuse, à celui du saint roi.

Pilgrim paraît déjà dans les derniers épisodes du Chant des Nibelungen, mais il joue un rôle plus considérable dans le poëme de La Plainte. Ce poëme est motivé par un acte qui, dans les temps héroïques, était regardé comme important : l'ensevelissement des héros, et le partage de leurs armes. Les armes des guerriers burgondes sont transportées à Worms. Quand les messagers, sous la conduite du ménestrel Swemmel, arrivent à Passau, l'évêque dit à celui-ci, au moment de le congédier : « Promettez-moi de revenir ici à votre retour. Les choses n'en resteront pas là : je veux que l'histoire de toutes ces catastrophes soit mise par écrit, depuis leur première origine jusqu'à leurs dernières conséquences. Vous me raconterez ce que vous avez vu. J'enverrai aussi des messagers dans le pays des Huns, et je ferai demander aux parents de chaque héros ce qu'ils pourront m'apprendre. Je saurai ainsi comment l'aventure s'est passée. Il serait à regretter que le souvenir s'en perdît ; car c'est bien l'événement le plus considérable qui soit jamais arrivé dans le monde [2]. » Le ménestrel revint en effet chez l'évêque, à ce que dit la

1. L'évêché de Passau fut cruellement dévasté. Dans un diplôme de l'empereur Otton III, de l'année 985, on lit ces mots : « *Absque habitatore terra episcopi solitudine silvescit.* »
2. *Klage*, v. 3460 et suiv.

légende ; car les derniers vers du poëme nous apprennent que Pilgrim fit rédiger en latin l'histoire des Nibelungen, d'après les renseignements de Swemmel, afin que cette histoire fût à jamais connue et fixée dans les temps à venir.

Pilgrim, évêque de Passau, vivant au dixième siècle, et se faisant raconter l'aventure des Nibelungen par un musicien de la cour d'Attila, voilà certes un exemple curieux de la liberté avec laquelle la poésie héroïque traitait l'histoire. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est le rôle que joue ici Pilgrim à la fois comme acteur et comme auteur. On se sert de son nom pour garantir l'authenticité des récits. La tradition épique, arrivée au dernier degré de son développement, cherche à se donner une sorte de consécration définitive; et alors la manière dont la légende s'est conservée devient elle-même un objet de légende. Toute tradition populaire tend ainsi à se déterminer et à se préciser de plus en plus. On montrait, à la fin, la fontaine près de laquelle Sîfrît avait été tué; on visitait son tombeau à Worms; on savait l'endroit où le trésor des Nibelungen avait été descendu dans le Rhin; on connaissait les demeures de tous les héros. Un dernier pas restait à faire : c'était d'indiquer comment le récit avait été transmis d'abord par des témoins oculaires. Dès lors, la légende était entourée de toutes les garanties désirables. Mêlée aux plus grands souvenirs de l'histoire, attachée à des localités connues, elle apparaissait aux Germains du moyen âge comme le document le plus authentique et le plus complet qu'ils eussent gardé de leurs origines.

Le soin que l'on mit à confirmer par des preuves les événements qui font le sujet des Nibelungen montre l'impor-

tance que l'on attachait à ce poëme. Les Nibelungen tiennent, en effet, un rang exceptionnel dans la poésie héroïque des Germains, par les traditions d'origine diverse qui s'y trouvent réunies. Toutes les tribus germaniques ont apporté leur pierre à ce monument, depuis les Goths d'Italie jusqu'aux Francs établis sur le Rhin septentrional. Il existe cependant une série de légendes qui ont eu un développement à part, et auxquelles nous arrivons maintenant : ce sont des légendes maritimes.

A côté des peuplades qui, au temps de l'invasion, s'établirent dans les provinces de l'Empire d'Occident ou s'arrêtèrent dans les contrées du haut Danube, il en existait d'autres, voisines de la mer du Nord, et qui furent étrangères à ce mouvement. Ces Germains, la partie la plus septentrionale de la nation, s'occupaient de commerce et de piraterie. Leur vie était encore plus aventureuse que celle de leurs frères. Leurs vaisseaux sillonnaient les golfes et les détroits du Nord, entretenant des relations, soit guerrières, soit pacifiques, avec les pays limitrophes, le Danemark, la Norvége, les îles Britanniques, les parties extrêmes des Pays-Bas, et même les côtes de la France. Les vrais frères de ces Germains étaient les Normands : aussi furent-ils toujours en contact avec eux, soit comme alliés, soit comme ennemis. Le trait distinctif de leur caractère était le goût des voyages lointains, une forte envie de batailler, un grand mépris de la mort. Ce caractère leur est commun avec tous les peuples maritimes : la mer a une puissance d'attraction sur les hommes dont elle est le spectacle ordinaire, et l'on s'habitue à faire peu de cas de la vie lorsqu'on n'est séparé de la mort que par l'épaisseur d'une barque.

Les tribus germaniques du Nord ont chanté les hasards de leur vie aventureuse, fertile en désastres et en surprises, où un acte de pillage entraînait de longues représailles, où il fallait être constamment sous les armes pour garder son indépendance. Leurs légendes nationales se sont réunies dans un grand ouvrage composé de plusieurs parties originairement séparées, et qui, du nom de sa principale héroïne, s'appelle *Kûdrûn*. Cet ouvrage a reçu sa forme actuelle au treizième siècle. Il nous a été conservé par les soins de l'empereur Maximilien Ier, qui le fit copier, avec d'autres poëmes anciens, pour la bibliothèque du château d'Ambras, dans le Tyrol. C'est là qu'on l'a retrouvé en 1819, trois siècles après la mort de Maximilien.

Le théâtre principal des aventures de Kûdrûn, c'est le pays des Frisons, entre les embouchures du Rhin et de l'Elbe. Son père, Hettel, est roi de ce pays ; mais il règne sur toute la côte orientale de la mer du Nord, jusqu'à l'entrée de la Baltique. Il a des vassaux en Danemark, et dans une contrée qui s'appelle le Vaalis et qui comprenait probablement les terres traversées par le Vahal, un des bras du Rhin. Il est en rivalité avec les Normands, ces pirates que l'on rencontre au moyen âge sur toutes les côtes de l'Europe, et qui jouèrent quelquefois le rôle de civilisateurs.

Les mœurs du poëme de Kûdrûn ne diffèrent pas essentiellement de celles des poëmes héroïques que nous connaissons déjà. Même recherche du luxe et de la magnificence ; même désir de posséder et de s'enrichir, s'exprimant avec une égale naïveté. Les héros ne pensent pas s'abaisser en vendant leur service à prix d'or; ils oublient volontiers leurs haines pour une rançon. Mais, d'un autre

côté, ils ont le respect des engagements pris, et ils gardent religieusement la foi jurée.

Nul sentiment n'est placé plus haut dans ce poëme que celui de la naissance et de la race. Le seigneur indépendant y jouit d'une considération particulière; il tient un rang beaucoup plus élevé que le plus riche vassal. Que lui ou un de ses parents aient une seule fois prêté hommage, son prestige en est à jamais amoindri. Trois générations se succèdent dans les différentes parties du poëme de Kûdrûn ; mais aucun des rois qu'on y voit paraître ne consent à accepter pour gendre un prince qui ne soit au moins son égal en noblesse et en puissance ; et comme, selon les idées du monde héroïque, la haute dignité se prouve par le nombre des vassaux, les alliances de famille sont ordinairement le résultat d'une guerre. Les prétendants soutiennent leurs droits à main armée, et les mariages sont, dans la règle, précédés d'une bataille ou même d'un enlèvement. Telles sont les mœurs du poëme de Kûdrûn, mœurs empreintes de cruauté et de sauvagerie, mais aussi d'honneur et de loyauté.

Mais ce qui donne à ce poëme un attrait particulier, c'est l'horizon qu'il étend devant nous. Si la poésie est quelque part, c'est bien devant la mer. Tranquille, elle est, par son immensité, le plus beau symbole de l'infini ; agitée, elle est la plus puissante manifestation de la nature. Si le rôle de la poésie est de prêter une âme aux objets de la nature, ce rôle devient facile en présence de la mer qui, par ses aspects sans cesse renouvelés, figure la vie et le mouvement même. Aussi la mer a été de tout temps l'occasion d'une série de mythes, à la fois riants et grandioses. Quels étaient ces mythes chez les anciens Ger-

mains? Le poëme de Kûdrûn nous en a conservé quelques débris. Trois héros, Frûté, Wâté, Hôrant, empruntent les plus beaux traits de leur caractère à des êtres surnaturels qui personnifiaient à l'origine les formes variées de la mer, ses brusques métamorphoses, sa face tour à tour souriante et terrible.

La mer tranquille était, pour les Germains du Nord, le domaine d'un génie bienfaisant, accueillant les hommes dans son empire, les conduisant vers les rivages lointains, remplissant leurs barques de richesses, leur versant l'abondance et la paix. On n'osait pas cependant se fier à ses promesses. On savait que la claire surface recelait les orages, et que le dieu propice n'allait jamais seul. Soudain son compagnon apparaissait. On le voyait courir sur la plaine liquide, comme un géant couvert d'écume. Quand sa voix avait retenti, les flots se soulevaient, les rivages s'ébranlaient. Une troisième personnification avait quelque chose de plus profond et de plus mystérieux encore. Que l'océan fût calme ou tumultueux, ce qui ne cessait de charmer les marins c'était le bruit même des flots. Pour eux, la musique venait de la mer : les ondines étaient les muses de l'Océan. Le mouvement régulier des vagues sur la grève, leur battement continu aux flancs du navire, c'était le chant des divinités qui appelaient le voyageur, qui l'attiraient par une mélodie irrésistible. Ainsi la mer se personnifia diversement, selon les aspects de son paysage mobile. Au temps des fictions mythiques, elle eut ses dieux; dans l'âge héroïque, elle eut ses héros; et le caractère de ces héros comme de ces dieux fut approprié à la nature de l'élément où s'exerçait leur empire.

Dans le poëme de Kûdrûn, Frûté, Wâté et Hôrant, tout

en gardant quelques traits merveilleux, se présentent comme de simples héros. Vassaux du roi Hettel, ils sont chargés de la difficile mission d'obtenir pour lui la main de la princesse d'Irlande Hilde, fille du roi Hagen [1]. Frûté est un marchand : la mer tranquille lui appartient. Il emmène ses compagnons sur un vaisseau chargé de denrées. C'est lui qui observe le ciel avant le départ; car il est prudent et adroit. Arrivé en Irlande, il répand ses richesses devant ses hôtes. Il est habile à gagner la faveur; il est bon négociateur, ami de la paix. On l'appelle le généreux, ou le bienfaisant (*der milde*), et au moyen âge son nom était passé en proverbe avec cette épithète.

Wâté est seigneur du *Sturmland*, mot qui peut se traduire par Pays des Tempêtes. Lorsqu'il embouche son cor, on l'entend à trente lieues le long de la côte; lorsqu'il en sonne trois frois, le fond de la mer s'émeut, les rivages tremblent, les digues sont renversées, les forteresses s'écroulent. Semblable au vieux Nérée de la mythologie grecque, il porte une longue barbe, blanche comme l'écume des flots. Il possède aussi l'art de guérir, que lui ont appris les ondines; et il l'exerce généreusement sur le champ de bataille. Car le vieux héros, quelque grondeur qu'il soit, est bon quand il s'apaise. Il dissimule volontiers sa force; il se laisse battre dans les joutes, sauf à reprendre son avantage par un mouvement inattendu. Lorsqu'il se divertit aux combats chevaleresques, il ressemble à un géant qui jouerait avec des enfants. Dans un cercle de dames, il montre un esprit fin, mêlé de quelque gaucherie. Du

1. Ce roi Hagen n'a rien de commun avec le héros de même nom qui figure dans le poëme de Walther et Hildegonde et dans les Nibelungen.

reste, précieux conseiller, il connaît toutes les mers ; il a une grande expérience et une haute sagesse. On l'appelle le vieux, ou le sage (*der alde, der wise*).

A ces deux héros se joint Hôrant, qui n'a ni l'adresse du premier ni la force du second, mais qui possède un don merveilleux. Il chante des mélodies, à lui seul connues, et qu'il a entendues de la bouche des ondines. Aussi, elles ont un pouvoir magique, et personne n'y peut résister.

Voilà les trois messagers que le roi Hettel envoie auprès du roi d'Irlande, Hagen. Dans le poëme, où le nom de chaque héros est accompagné d'une épithète traditionnelle, Hagen s'appelle le sauvage, l'épouvantail des rois [1]. C'est le type du pirate couronné. Il avait été élevé dans la solitude, et il était fait pour y vivre. Tout jeune, il avait été enlevé du château de son père par un griffon, qui le porta dans une île déserte. Il allait être la proie d'une nichée de monstres ailés, lorsqu'un hasard le sauva. La branche sur laquelle un jeune griffon s'était posé avec lui se rompit. Il tomba dans les hautes herbes, et se glissa jusqu'à une caverne. Là, il rencontra trois jeunes filles qui, comme lui, avaient échappé à la mort. C'étaient trois princesses, originaires l'une de l'Inde, l'autre du Portugal, la troisième de l'Iserland. Hagen grandit au milieu d'elles. Arrivé à l'âge d'adolescence, il trouva une armure parmi des épaves répandues sur la côte. Il s'en couvrit, attaqua les griffons, et fut bientôt seul maître de l'île. Cependant il désirait revoir ses parents. Un jour, il voit aborder un navire. Il y monte avec ses trois compagnes; mais on veut les faire prisonniers. Alors, ayant pour la première fois conscience de sa

1. *Der wilde, Vâlant aller künige.*

force, il attaque, à lui seul, tout l'équipage, renverse une partie des matelots, et contraint les autres à lui obéir. Le navire conquis fait voile vers l'Irlande. Hagen succède à son père, et épouse l'une des trois princesses, la fille du roi des Indes. Ainsi finit ce conte, qui comprend les quatre premiers Chants du poëme de Kûdrûn.

Une quinzaine d'années s'écoulent entre cette partie et la suivante. Hagen a une fille, appelée Hilde, qui, toute jeune, est si renommée pour sa beauté, que beaucoup de seigneurs la demandent en mariage. Hagen repousse toutes les sollicitations, et fait mettre à mort les messagers des prétendants. Pour vaincre sa résistance, il ne faut pas moins que l'habileté des trois ambassadeurs du roi des Frisons et l'intervention d'une puissante armée. Wâté, Frûté et Hôrant se mettent en mer avec un vaisseau richement équipé. Arrivés en Irlande, ils se donnent pour des marchands, envoient des présents au roi, et obtiennent l'hospitalité à ce prix. Frûté étale ses marchandises dans le port; il les donne plutôt qu'il ne les vend; et bientôt les étrangers sont en possession de la faveur publique. On les invite à la cour; on les présente à la reine et à la jeune princesse. Wâté, le vieux guerrier, par son air bon et bourru, divertit beaucoup les dames. « La jeune fille aurait eu peur de l'embrasser, tant il avait la barbe épaisse; » mais elle se plaisait à l'interroger.

« Les guerriers se tenaient devant les dames. Ils étaient pleins de courtoisie, et on savait qu'ils s'étaient couverts de gloire dans les combats : aussi on les combla d'éloges.

« La reine et sa fille, en train de plaisanter, demandèrent

à Wâté s'il aimait à batailler, ou s'il ne trouvait pas préférable d'être entouré d'un cercle de belles dames.

« Le vieux guerrier répondit : « Une chose me convient par-dessus tout : jamais je ne me suis senti en si douce compagnie, et pourtant je me sens encore plus heureux lorsque, entouré de bons chevaliers, je vais dans la bataille comme dans une tempête. »

« La jeune fille se mit à rire aux éclats. Elle voyait bien que la galanterie n'était pas son fait. On continua de plaisanter ainsi. La reine et sa fille s'adressèrent aux hommes de la troupe de Môrunc.

« Elles demandèrent : « Le vieillard a-t-il des serviteurs? A-t-il un château et une terre? A-t-il aussi femme et enfants? Il ne doit certes pas leur prodiguer les caresses. »

« Un chevalier répondit : « Il a femme et enfants, et il a des terres; mais, ses biens et sa vie, il risquerait tout pour l'honneur. Il en a donné des preuves; il s'est toujours montré brave et hardi [1]. »

Wâté, par sa bonhomie, Frûté, par ses largesses, ont préparé le succès de l'ambassade; mais c'est à Hôrant, en apparence le moins puissant des trois, qu'est réservé le plus beau triomphe. Le poëme passe sans transition à un nouvel épisode.

« Un soir, est-il dit, le prince de Danemark se mit à chanter; et il chanta d'une voix si magnifique, que tout le monde

1. *Kûdrûn*, Ve Aventure : 2e édition de K. Bartsch. Leipsick, 1867.

en fut charmé, et que les oiseaux se turent pour l'écouter.

« Le roi et ses hommes prêtèrent l'oreille, et Hôrant gagna ce soir-là beaucoup d'amis. La reine aussi l'entendit; car le chant montait jusqu'à la haute fenêtre où elle était assise.

« Elle dit : « Qu'ai-je entendu ? C'est la plus belle mélodie qui jamais en ce monde soit sortie de la bouche d'un homme. Plût au ciel que mes gens la connussent ! »

« Elle fit venir le beau chanteur, et, lorsqu'il fut devant elle, elle le remercia de la douce soirée qu'il lui avait fait passer, et le combla des marques de sa bienveillance.

« Elle lui dit : « Répétez-nous la mélodie que j'ai entendue ce soir. Promettez-moi que chaque soir je vous entendrai chanter ainsi, et je saurai vous en récompenser. »

« Il répondit : « Noble dame, si cela peut vous plaire, je vous ferai entendre en tout temps, dans la cour du château, de si douces mélodies, que ceux qui auront des soucis les oublieront, et que ceux qui auront de la souffrance seront consolés. »

« Il l'assura de sa promptitude à la servir, et elle le congédia. Jamais, dans sa patrie, son chant ne lui avait été si utile; jamais il n'avait si bien servi le roi Hettel, son seigneur.

« Comme la nuit s'en allait, et que le jour commençait à paraître, Hôrant chanta de nouveau... [1] »

1. VIe Aventure. Voir page 12.

Cette fois, son chant s'adresse particulièrement à la jeune fille. Elle l'entend en effet, et elle le fait monter dans son appartement. Il expose alors le véritable objet du voyage qu'il avait entrepris avec ses compagnons. Hilde consent à le suivre, pourvu qu'elle soit sûre de ne pas contracter une alliance dont l'orgueil de son père puisse être blessé. « Que Dieu récompense votre seigneur, dit-elle, des pensées qu'il a pour moi ! Si sa noblesse est égale à la mienne, je l'épouserai, pourvu, ajoute-t-elle, que je vous entende chanter soir et matin. » Hôrant répond : « Noble dame, mon souverain a douze chanteurs à sa cour ; chacun d'eux est plus habile que moi, mais, quelque douce que soit leur mélodie, le roi les surpasse encore. »

Les étrangers prennent congé de la cour, et demandent, comme dernière faveur, que les dames viennent admirer leurs denrées ; et, lorsque la princesse et les suivantes sont montées sur le vaisseau, ils lèvent l'ancre et s'éloignent. Ils s'arrêtent sur la côte de Vaalis, pointe extrême du royaume des Frisons, où le roi Hettel, prévenu de leur retour, les rejoint avec une armée.

Mais Hagen les avait suivis. Un engagement très-vif a lieu sur le rivage : il faut bien que l'honneur et surtout le besoin de combattre soient satisfaits. Mais on prévoit que la lutte cessera, dès que le roi d'Irlande sera convaincu qu'il a devant lui de braves chevaliers, et non des aventuriers.

« Plein de colère, il s'élança dans les flots, et monta au rivage. Du milieu de la troupe ennemie, les traits volèrent sur lui, comme des flocons de neige.

« Bientôt on entendit aussi le bruit des épées. Mais ceux qui avaient pensé accabler le roi Hagen, n'eurent que

trop à faire de parer ses coups. Hettel et lui se rencontrèrent, et la jeune Hilde, les voyant, jeta un cri d'épouvante.

« Ce fut merveille, d'après ce que les livres nous racontent de la force de Hagen, que le roi des Frisons pût tenir devant lui. Quand les chefs furent aux prises, l'engagement devint général, et l'on n'entendit plus que le bruit des glaives sur les casques[1]. »

Wâté accourt pour protéger son jeune roi, et un nouveau duel commence. Plus le combat devient vif, plus Hagen conçoit d'estime pour ses adversaires, et il ne tarde pas à les trouver dignes de son alliance. Hettel vient d'abord lui offrir la paix. « Pour votre propre honneur, lui dit-il, oublions nos haines, et ménageons la vie de nos amis. Celui qui vous demande cela, c'est le roi des Frisons, qui vous a envoyé des messagers en Irlande. » — « De pareils messagers, répond Hagen, ne peuvent que faire honneur à leur maître. Ils ne sont pas venus les mains vides, et ils ne manquent pas d'adresse. »

D'après les mœurs du poëme, rien ne s'oppose plus à la paix ni même à une étroite alliance. Hagen reste à la cour du roi Hettel, aussi longtemps que durent les fêtes. De retour en Irlande, quand la reine lui demande des nouvelles de sa fille : « Jamais, dit-il, elle n'aurait pu avoir un sort meilleur, et si j'avais d'autres filles, je les marierais toutes chez les Frisons. » — « Et les suivantes, reprend la reine, comment se trouvent-elles dans leur nouvelle patrie? » — « Elles se consolent, répond Hagen, car jamais, en Irlande, elles n'ont porté de si beaux vêtements.

1. VIIIe Aventure.

Au reste, ajoute-t-il, nous avons fait notre devoir, et mainte armure a été brisée pour elles. »

Ces mots finissent la seconde partie; car le poëme se compose, en réalité, de trois parties faiblement reliées entre elles, et originairement séparées. Le héros de la première, c'est le roi d'Irlande Hagen; la seconde a pour sujet les fiançailles de Hettel et de Hilde; la troisième, la plus importante, racontera l'histoire de leur fille, Kûdrûn.

Ici se confirme ce que nous disions à propos des Nibelungen. La formation épique, dans les poëmes du moyen âge, est incomplète; c'est un développement qui n'est point arrivé à terme. Nous sommes en présence de fragments d'épopée, réunis par l'analogie des sujets, plutôt que d'épopées véritables. On trouve même des contradictions flagrantes dans le poëme de Kûdrûn, aussi bien que dans les Nibelungen. Ainsi, parmi les trois jeunes filles, compagnes de Hagen dans l'île des Griffons, figure une princesse de Portugal, nommée Hildburg. Elle est citée également parmi les suivantes de Hilde, et nous allons la retrouver comme amie de Kûdrûn. Elle épousera même un prétendant de Kûdrûn, un prince qui, par conséquent, peut être considéré comme plus jeune qu'elle de deux générations. De même, dans les premiers Chants des Nibelungen, Dancwart, frère de Hagen, prend part à une expédition de Sîfrît contre les Saxons, et, dans les dernières Aventures, c'est-à-dire une trentaine d'années plus tard, il est introduit comme un jeune homme; le texte dit même qu'il était encore enfant au temps de la mort de Sîfrît[1]. Si la poésie héroïque des Germains avait eu un développement régulier, de pareilles inégalités auraient disparu. On

1. Nibelungen, XXXIIe Aventure, 4e strophe.

aurait réparti entre plusieurs personnages des rôles ayant primitivement appartenu à un seul, où l'on aurait diminué les intervalles et resserré l'action dans un espace de temps plus restreint.

En général, les héros d'épopée n'ont pas d'âge, en ce sens qu'ils ne vieillissent pas. Ils ont un âge constant, qui est en harmonie avec leur caractère, et qui fait partie de leur physionomie. Ils ont cela de commun avec les dieux. Peut-on se figurer le dieu Océan autrement que vieux, Apollon autrement que jeune? De même Wâté, dans les légendes maritimes des Germains, est toujours un vieillard, et il ne vieillira pas davantage. Il ressemble au vieux Hildebrand des Nibelungen, qui a toujours cent ans. D'un autre côté, quand la poésie héroïque veut insister sur la jeunesse d'un héros, elle fait prédire sa mort dès son enfance. Il semble que ces êtres qui ne doivent leur existence qu'à la poésie échappent à la durée comme elle. Ce sont des types fixés dans l'imagination, dont chaque trait se marque profondément, et qu'on ne saurait plus ensuite se représenter sous une forme différente.

Il a été question plus haut d'un évêque du dixième siècle que le poëme des Nibelungen fait vivre au temps d'Attila. Ainsi la poésie héroïque, de quelque façon qu'on l'envisage, se joue de la chronologie; elle ignore que les années s'écoulent; elle se renferme dans une sphère idéale, élevée au-dessus des conditions de la vie passagère, où il n'y a place que pour des dieux et des héros, c'est-à-dire pour des types éternels.

VIII

LES LÉGENDES DE LA MER

(SUITE)

Le poëme de *Kûdrûn* : troisième partie. Légende de la Montagne aimantée. Message porté par un oiseau de mer. Influence du christianisme sur la poésie héroïque des Germains.

Dans le poëme de Kûdrûn, les tribus germaniques de la mer du Nord sont réunies sous la domination des Frisons, soit que ce peuple ait réellement exercé, dans les premiers temps du moyen âge, une action prépondérante, soit parce que le duché de Frise formait une des grandes divisions de l'Allemagne féodale. En face des Frisons, et leur disputant l'empire de la mer, nous voyons paraître, dans la troisième partie du poëme, un peuple de même origine, mais qui se fit de bonne heure une destinée à part, l'une des plus brillantes qui se soient vues au moyen âge. Les Normands, comme beaucoup de nations maritimes, ont dû leur grandeur à l'étroitesse de leur territoire et à l'insuffisance des ressources que la nature leur offrait. Partis de la côte occidentale de la Norvége, ils apparurent successivement dans toutes les petites mers qui baignent

l'Europe. Ils pénétrèrent même dans des parages où les navigateurs anciens n'avaient pas osé s'aventurer. L'histoire de leurs expéditions maritimes ressemble à un récit fabuleux. Du côté du nord, ils tournèrent la Suède et la Laponie, visitèrent la mer Blanche et les mers polaires, et, tout surpris de trouver dans ces régions une rive verdoyante, l'appelèrent la Terre-Verte ou le Groënland. Ils poussèrent jusqu'à la presqu'île de Labrador : ils touchèrent l'Amérique, cinq siècles avant Christophe Colomb. Dans une direction opposée, ils longèrent les côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Quelle est la nation européenne qui n'ait connu leurs petites barques, si légères, si agiles? Ils remontaient les rivières, dévastaient les deux bords, et se retiraient rapidement lorsqu'ils se voyaient menacés par des forces supérieures. Rencontraient-ils un obstacle, ils démontaient leurs navires, et reprenaient leur navigation plus haut. Ils pénétraient ainsi jusque dans l'intérieur des terres. Dès le milieu du neuvième siècle, ils assiégèrent Paris, et, trouvant la ville défendue, se retirèrent après avoir pillé l'abbaye de Saint-Germain des Prés, située hors de l'enceinte. Une cinquantaine d'années plus tard, ils s'établirent définitivement dans la province française qui porte leur nom et dont Charles le Simple leur donna l'investiture. Ils fondèrent un établissement semblable dans l'Italie méridionale. Ils firent même des incursions dans l'Empire d'Orient, et, avant les croisés, ils allèrent à Constantinople. On voit quelle longue ligne de navigation les chefs normands parcoururent, quelquefois avec une poignée d'hommes. Ils tracèrent autour de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'aux régions polaires, une courbe immense qui se

prolongeait jusqu'aux parties extrêmes de l'Amérique.

Les Normands déconcertaient les habitants des côtes par l'imprévu de leurs attaques et la rapidité de leur fuite. Ils amarraient leurs barques dans une baie, guettaient leur ennemi, attendaient une proie. Ils enlevaient un troupeau, surprenaient une ville, et se retiraient avec leur butin. Comme des oiseaux de mer, on ne pouvait les saisir, et on les revoyait toujours.

Il est probable que les pirates normands, dès leurs plus anciennes expéditions dans la mer du Nord, furent en guerre avec les Germains de la Frise. Mais le poëme de Kûdrûn, où la tradition primitive a déjà subi de grandes modifications, ne nous reporte pas plus haut que le dixième siècle. Les événements qu'il raconte sont censés se passer à l'époque où les Normands venaient de s'établir en France; et la contrée appelée Normandie paraît réellement désigner la province française de ce nom. Ainsi le poëme de Kûdrûn, comme les Nibelungen, nous a conservé la légende héroïque sous la forme qu'elle avait prise à la fin du dixième siècle : à partir de cette époque, elle resta stationnaire et à peu près invariable.

S'il faut s'en rapporter à la tradition germanique, les Normands, par un de ces coups de main qui étaient dans leurs habitudes guerrières, surprirent la capitale des Frisons et emmenèrent, avec un riche butin, une partie de la population captive. Une guerre s'ensuivit. Une bataille meurtrière fut livrée dans une île située entre les embouchures de l'Escaut et de la Meuse, et qui s'appelait le *Wülpensand.* Les Frisons furent vaincus ; mais ils prirent leur revanche en envahissant la Normandie, et délivrèrent ceux des leurs qui étaient restés captifs. Quelle que soit la réalité histo-

rique de ces récits, et surtout de ces représailles tardives qui rappellent la dernière victoire de Charlemagne dans la Chanson de Roland, c'est sur de tels événements qu'est fondée la dernière partie du poëme de Kûdrûn.

Ce poëme est donc loin d'offrir une image fidèle de la vie primitive des pirates du Nord. Les traditions qu'il contient n'ont pas impunément traversé le moyen âge, à côté du christianisme et de la chevalerie. Elles n'ont pas perdu entièrement l'empreinte des mœurs rudes qui sans doute y régnaient sans partage à l'origine ; mais on y trouve parfois une délicatesse de sentiments qui est en contradiction avec les sujets mêmes. Il sera permis, par exemple, selon les mœurs du poëme, au prince de Normandie d'enlever Kûdrûn à main armée ; mais il sollicitera pendant treize ans la main de sa captive, sans l'obtenir. A tout moment, les principes de galanterie qui triomphèrent au moyen âge sont en lutte avec les habitudes de violence et de rapine, derniers restes de la vie barbare. Même confusion dans les idées religieuses. Le mythe païen n'est qu'à moitié effacé, heureusement pour nous, car c'est là que réside la véritable originalité du poëme ; mais il essaye, un peu maladroitement, de se transformer, et il s'exprime mal par des images empruntées au christianisme. Les anciennes divinités pâlissent, bien qu'elles soient encore reconnaissables; elles sont tout près de retourner dans les brumes de l'Océan d'où l'imagination des hommes du Nord les fit sortir un jour. Le poëme de Kûdrûn est le plus frappant exemple de ce mélange de sentiments chevaleresques et d'usages barbares, de traditions païennes et de formules chrétiennes, de cette confusion d'idées et de croyances où se débat la muse héroïque des Germains.

Kûdrûn, fille de Hettel, roi des Frisons, est emmenée, avec toutes ses suivantes, par Hartmût, prince de Normandie. Le roi, occupé à une expédition lointaine, accourt à la nouvelle de ce désastre ; mais, ne pouvant équiper une flotte assez vite pour atteindre les fuyards, il enlève les vaisseaux d'un convoi de pèlerins qui se rendaient en Terre-Sainte. Cet acte d'hostilité envers des hommes placés sous la protection divine lui porta malheur. Il joignit les Normands sur la plage du Wülpensand ; et ceux-ci, voyant la croix noire marquée sur les voiles, le laissèrent approcher sans défiance. A peine eut-il débarqué, qu'une bataille s'engagea ; elle dura jusqu'à la nuit. Enfin les Frisons s'aperçurent que, trompés par l'obscurité, ils se frappaient entre eux. Le roi Hettel lui-même était tombé. Les Normands se remirent en mer avec leurs captives. Le lendemain, ceux des Frisons qui avaient survécu au combat se rappelèrent qu'ils avaient à expier un péché. Ils fondèrent sur le lieu même un couvent où l'on pria pour les morts, et, rentrés dans leur patrie, ils rendirent aux pèlerins leurs vaisseaux. On voit qu'à ce point du récit nous sommes au temps des croisades; mais le poëme n'en est pas plus chrétien pour cela, et nous allons nous retrouver bientôt en pleine mythologie païenne.

Kûdrûn était fiancée à un roi de Sêland, nommé Herwîc : elle lui resta fidèle pendant un long exil. Kûdrûn est un des caractères les plus nobles et les plus purs de l'épopée germanique, où les héroïnes ont généralement moins de douceur et de résignation ; c'est un des plus beaux types de vertu et d'honneur que le moyen âge ait conçus. A son arrivée en Normandie, elle est reçue par la sœur et la mère de Hartmût. La première devient pour elle une con-

solatrice et une amie. « La sœur de Hartmût, Ortrûn, la reçut avec bonté. La jeune étrangère s'approcha, les yeux en pleurs, de la fille de ses hôtes ; et celle-ci la prit par ses deux mains, et lui offrit le baiser de la bienvenue [1]. » La fin de la réception est moins cordiale. Quand la reine mère, Gêrlinde, s'avance à son tour, Kûdrûn se détourne ; car c'était elle qui avait conseillé l'expédition.

Le succès que le poëme de Kûdrûn obtint en Allemagne, lorsqu'il reparut au commencement de ce siècle, tient en grande partie aux récits qui suivent, et qui sont ce qu'il y a de plus humain, pour ainsi dire, dans l'épopée germanique. Ici, plus de géants, plus de nains, mais des personnages ramenés à notre taille, et des sentiments presque modernes. Quand le roi Hartmût essaye de fléchir la fermeté de Kûdrûn, elle lui répond : « Vous savez combien, par vos actions guerrières, vous m'avez causé de malheurs. Je suis devenue votre prisonnière, et vous m'avez amenée ici. Vos chevaliers ont fait périr une partie des nôtres. Votre père a tué le mien, et, si j'étais homme, mon devoir serait de le frapper à mon tour. Comment donc pourrais-je devenir votre femme ? » La captive reprenant sa dignité vis-à-vis de l'homme qui l'a enlevée à sa patrie, une telle situation montre la société chevaleresque par un de ses plus beaux côtés. Le poëme ajoute cette réflexion : « Il était d'usage qu'une femme ne prît un époux que par sa libre volonté : ainsi le voulait l'honneur. »

L'exil de Kûdrûn dure treize ans. Pendant que les chefs normands et le jeune roi vont guerroyer au loin, elle reste livrée aux rancunes de la reine Gêrlinde, qui lui inflige

1. XXe Aventure.

les plus mauvais traitements, et la réduit enfin au rôle d'une servante. Le poëme raconte en détail cette partie des malheurs de Kûdrûn. La peinture des travaux domestiques tenait une grande place dans les épopées primitives. L'Odyssée se plaît à nous montrer la fille du roi Alcinoüs allant au lavoir avec ses suivantes. Mais, dans les rudes climats du Nord, les jeunes filles nobles sont occupées dans l'intérieur des palais ; elles consacrent leurs soins à tailler et à orner les vêtements des chevaliers. Les travaux accomplis par les suivantes de Nausicaa sont réservés, chez les anciens Germains, à la dernière classe de serviteurs; et la plus grande humiliation que Kûdrûn subisse de la part de Gêrlinde, c'est d'être envoyée au bord de la mer pour laver les vêtements. Elle s'y rend tous les matins, avec une seule de ses compagnes, Hildburg, qui, ayant osé la plaindre un jour, avait été condamnée à partager sa peine. Et c'est là que les chevaliers qui partent pour la déliver la rencontreront plus tard.

Les Frisons, qui avaient perdu dans la dernière bataille la plupart de leurs hommes valides, attendent, pour recommencer la guerre, que leurs fils soient en état de porter les armes. Alors ils se remettent en mer, avec une flotte puissante ; mais le début de leur expédition n'est pas heureux. Ils sont détournés de leur route et attirés vers une montagne qu'on appelait la Montagne aimantée et qui était située aux derniers confins de l'Occident, au sein d'une mer immobile. Cette montagne n'était pas, toutefois, un séjour triste. Elle était la demeure d'un peuple riche, heureux, hospitalier : c'est du moins ce que racontait une ancienne légende païenne, dont on se souvenait encore au temps des croisades, mais qui s'alté-

rait de plus en plus, en attendant qu'elle se perdît tout à fait. L'histoire de la Montagne aimantée était une de ces traditions dont l'esprit des nations chrétiennes commençait à se détacher à l'époque où notre poëme fut mis par écrit, et qu'on délaissait comme mensongères, ou pour le moins comme vaines et absurdes. Il y a peut-être quelque intérêt à reconstruire ce que la muse héroïque des Germains, cette muse craintive, moitié païenne, moitié chrétienne, et n'osant être franchement ni l'une ni l'autre, nous a légué à l'état de débris; et, pour nous aider dans cette reconstruction, nous nous adresserons à un peuple qui n'a rien laissé inachevé, qui a eu la rare fortune de n'obéir qu'à une seule direction intellectuelle, qui a su garder, enfin, l'unité dans toutes les manifestations de son esprit, dans sa littérature, dans son art, dans sa religion. Comparons, à quelques vers de Kûdrûn, une page de l'Odyssée. Si la comparaison n'est pas à l'avantage du poëme allemand, elle montrera du moins comment un mythe qui a été formulé par les Germains de la mer du Nord a pu se trouver déjà dans l'âme des navigateurs qui exploraient les îles de la mer Égée.

Le couronnement de toutes les fictions relatives à la mer, c'est le rêve d'une terre bienheureuse, située au delà des limites de tout horizon visible. Pour former ce rêve, que faut-il ? Rien qu'un homme, placé sur le rivage. Une ligne tracée entre la mer et le ciel marque la distance où son regard peut atteindre. Il sait cependant que plus loin sont situées des îles, dont les navigateurs lui ont parlé, et qui ont encore devant elles des horizons immenses. Et ainsi les bornes du monde habité reculent toujours devant son imagination. Ne doit-il pas penser qu'au delà, si l'on pou-

vait aller encore au delà, se trouverait enfin une rive où l'on aurait échappé à tout ce qu'on voudrait voir disparaître des lieux où l'on vit, une région favorisée, où habiteraient encore des hommes, mais des hommes purs et heureux comme des dieux, un Élysée enfin, situé aux extrémités du monde, entre la terre, la mer et le ciel ? Eh bien, ce rêve, tous les peuples maritimes l'ont eu ; car la mer a toujours donné à l'homme la pensée de l'infini.

Les Grecs, avec ce talent merveilleux qu'ils avaient de donner aux choses les plus grandes la forme la plus belle, ont exprimé ce mythe avec tant de précision que l'on croit lire une histoire véritable, et avec tant de grâce et de profondeur que le sens religieux perce sous chaque détail. Ulysse arrive, sous la protection de Minerve, dans l'île des Phéaciens, où ses infortunes doivent finir. Là règne Alcinoüs. De magnifiques jardins entourent sa demeure. Lui et ses sujets sont d'origine divine ; ils jouissent d'un bonheur parfait. Ils vivent loin des hommes, aux limites extrêmes de toute navigation. De temps en temps, un vaisseau battu des vents et jeté hors de tous les parages connus aborde à leurs côtes. Alors ils se font un devoir de ramener dans leur patrie les navigateurs égarés; et ils les y ramènent d'une manière miraculeuse, dans des barques qui n'ont point de gouvernail et qui ne sombrent jamais, qui vont plus vite que les oiseaux de mer et qui suivent d'elles-mêmes les désirs de ceux qu'elles conduisent. Ces voyages se font à l'insu même des divinités marines. Ils s'accomplissent toujours dans l'espace d'une nuit; quelque éloigné que soit le but, on y touche au lever de l'aurore. C'est ainsi qu'Ulysse rentre dans sa patrie. Lui qui avait longtemps et vainement cherché sa route, il est

enfin déposé, endormi, sur le rivage de sa terre natale[1].

Oserons-nous comparer à ce récit la légende de la Montagne aimantée? Elle exprime les mêmes idées, mais par la bouche de gens qui n'y croyaient plus. Cependant, quelque affaibli et défiguré que soit le mythe, le sens primitif s'y reconnaît encore. Dans l'Odyssée, Neptune, jaloux de la protection que les Phéaciens accordent aux navigateurs, menace de couvrir leur ville d'une haute montagne. Dans le poëme allemand, le royaume bienheureux est situé dans l'intérieur d'une montagne, et celle-ci est entourée d'une mer qui s'appelle, comme dans l'Odyssée, la Mer ténébreuse, mer immobile et soustraite par des nuages aux regards des hommes. C'est là que sont entraînés les navigateurs frisons, effrayés de leur aventure, effrayés, pour ainsi dire, de se voir retombés tout d'un coup dans le monde des mystères païens.

« La flotte semblait attachée au pied de la Montagne. Quelque solides que fussent les ancres, la force des aimants avait attiré les vaisseaux au sein de la Mer ténébreuse. Les mâts se courbaient et s'inclinaient.

« Wâté, le sage, voyant le désespoir des matelots, leur dit : « Jetez vos ancres pesantes dans la mer sans fond. Je voudrais, comme vous, être loin d'ici.

« Mais, puisque voilà notre flotte immobile, égarée dans la Mer ténébreuse, écoutez une légende maritime[2], que

1. Odyssée, Chant VIII à la fin, et Chant XIII.
2. *Ein Wazzermâre.*

j'ai entendu raconter dans ma jeunesse. Dans l'intérieur de la Montagne, se trouve un vaste royaume.

« Là, les hommes vivent dans l'abondance. Rien n'égale la richesse de ce pays. Au fond de la mer, là où les eaux se perdent, roule un sable d'or. Les habitants s'en servent pour construire des palais. Les pierres, chez eux, sont composées de l'or le plus pur. Ils ne connaissent pas la pauvreté.

« J'ai entendu dire aussi — Dieu fait de si merveilleuses choses — que ceux qui sont attirés vers la Montagne et qui peuvent attendre des vents meilleurs sont sûrs de vivre à jamais dans l'abondance, eux et leurs familles.

« Il nous reste des provisions. Peut-être la fin de notre aventure sera-t-elle heureuse. Nous remplirons nos forts vaisseaux de pierres de grand prix; et, rendus à notre patrie, nous connaîtrons encore des jours paisibles. »

« Alors Frûté, le Danois, dit: « Plutôt que de m'exposer à de nouveaux dangers, je veux jurer mille serments de ne plus jamais chercher à m'enrichir, pourvu qu'un vent favorable nous éloigne d'ici. »

« Ceux qui étaient chrétiens accomplirent leur prière; et comme, pendant plus de quatre jours, les vaisseaux restèrent immobiles, les Frisons désespérèrent de pouvoir jamais continuer leur route.

« Cependant les brouillards montèrent, sitôt que Dieu le commanda. Les flots reprirent leur mouvement. Le soleil

perça les nuages. Un vent d'ouest s'éleva, et les navigateurs furent tirés de peine [1]. »

On ne peut s'empêcher de regretter que les navigateurs n'aient suivi le conseil du vieux guerrier qui les engageait à descendre dans l'intérieur de la montagne. Nul doute que, selon la plus ancienne tradition, ils n'aient réellement visité le merveilleux royaume. Si cette tradition s'était conservée, nous aurions le pendant du récit de l'Odyssée, auquel, dans l'état actuel des textes, nous ne pouvons opposer qu'un fragment informe.

Tandis que la flotte des Frisons aborde à une côte voisine de la Normandie, Kûdrûn est avertie de sa délivrance par un oiseau de mer. Voici encore le mythe qui paraît, mais timidement, et se dissimulant, pour ainsi dire, sous des formes de langage qui ne sont pas les siennes. Les navigateurs de la mer du Nord attachaient un sens mystérieux au vol des oiseaux. Ils les prenaient pour guides dans leurs voyages lointains. Ils les regardaient comme les messagers des divinités marines. Quand le chef norvégien Hrafna-Floki découvrit l'Islande, une nuée de corbeaux, volant au-dessus de son navire, lui traça la route qu'il devait suivre. Les cygnes surtout, par l'éclat de leur plumage, par la souplesse de leurs mouvements, étaient un objet d'attention. Un cygne conduisit Lohengrîn, le chevalier du Saint-Graal, au rivage de Brabant, où il délivra la princesse Elsa. Rien n'était plus naturel, pour des marins, que de prêter une intelligence aux oiseaux qui, comme eux, traversaient les mers, et de les associer aux destinées des hommes. Voilà

1. XXIIe Aventure.

cependant un ordre d'idées que notre poëme ne comprend plus. L'oiseau qui présage la délivrance de Kûdrûn n'est autre qu'un ange, sans qu'on sache précisément pourquoi cet ange a pris la forme d'un oiseau.

« L'ange, s'adressant à Kûdrûn, se mit à parler, comme parle un homme. « Dieu m'envoie auprès de toi, dit-il, et, si tu veux m'interroger, je suis prêt à te donner des nouvelles de tous tes parents. »

« Quand la jeune fille entendit ces mots, elle n'osa croire d'abord qu'un oiseau pût avoir le don de la parole ; cependant elle entendait la voix, qui semblait sortir d'une bouche humaine.

« L'ange reprit : « Une grande joie t'est réservée : Dieu m'envoie auprès de toi pour t'apporter des nouvelles de ta patrie et pour consoler ton exil. »

« Alors la noble Kûdrûn tomba à genoux sur le sable du rivage, et éleva ses mains, comme pour prier. Elle dit à sa compagne Hildburg : « Enfin Dieu a daigné se souvenir de nous, et nos peines vont finir. »

« Et, s'adressant à l'ange : « Puisque le Christ t'envoie pour consoler notre exil, dis-moi, ô le meilleur des messagers, si la reine Hilde, mère de Kûdrûn, vit encore. »

« L'envoyé du ciel répondit : « J'ai vu ta mère saine et sauve ; elle t'envoie la plus grande armée que jamais veuve ou reine ait envoyée pour la délivrance des siens. »

« La noble fille reprit : « Ne te lasse point de mes ques-

tions. Mon frère Ortwîn, roi d'Ortland, et Herwîc, mon fiancé, vivent-ils encore? »

« L'ange répondit : « Je vais te le dire : je les ai vus voguant sur la surface des eaux et, avec leurs rames, frappant la mer en cadence. »

« Elle continua : « Dis-moi encore ceci, noble messager, si tu le sais : Irolt et Môrunc viendront-ils en ce pays ? Je voudrais les revoir, car ils sont parents de mon père Hettel. »

« Le messager dit : « Je vais te l'apprendre : je les ai vus tous deux ; ils viennent vous délivrer, nobles dames, et maint chevalier de ce pays verra son casque brisé par eux [1]. »

Le lendemain, les deux captives, sur l'ordre de la reine, retournent au bord de la mer. La neige était tombée dans la nuit. « C'était au temps où l'hiver commence à se retirer. Les oiseaux essayaient leurs premiers chants, à l'entrée du mois de mars. Les deux orphelines marchaient sur le sol glacé. Quelque beaux que fussent les traits de leur visage, le vent de mars agitait leurs cheveux en désordre. Car, par la pluie ou par la neige, nul abri ne les protégeait [2]. » Elles voient approcher deux hommes dans une barque : c'étaient Ortwîn, frère de Kûdrûn, et le roi de Sêland, Herwîc, qui précédaient l'armée des Frisons. Les deux chevaliers ont peine à les reconnaître. Herwîc veut à l'instant même finir leur esclavage ; mais Ortwîn trouve plus honora-

1. XXIVe Aventure.
2. XXVe Aventure.

ble de les délivrer à main armée, et il les oblige à retourner au château. Le lendemain, en effet, au lever du jour, les Normands voient le rivage couvert d'ennemis. Hartmût, d'une fenêtre du château, compte leurs troupes, nomme les chefs et les nations, dans une scène très-détaillée et remplie d'allusions chevaleresques. Les Normands sont trop faibles pour résister à toutes les armées du Nord réunies; le château est pris d'assaut. Après de terribles vengeances, où Kûdrûn elle-même intervient pour adoucir le sort des vaincus, les deux peuples se réconcilient, et plusieurs mariages couronnent l'Aventure. «Lorsqu'on vit toutes les dames réunies, les héros disputèrent pour savoir quelle était la plus belle : on convint alors de leur donner des éloges à toutes. Ce fut la fin de l'histoire [1]. »

Telle est cette sorte de trilogie épique, ou réunion de de trois poëmes, qui porte le nom de Kûdrûn : ouvrage intéressant, malgré la forme imparfaite où il nous est parvenu, la plus inégale des anciennes épopées germaniques, chargée de longueurs dans certaines parties, à peine ébauchée dans d'autres, mais originale quant au fond, et montrant un côté particulier de la vie héroïque des Germains. Les Allemands ont appelé cet ouvrage leur Odyssée : une Odyssée, non certes par la perfection littéraire, mais par l'analogie des idées, des sentiments et des images. Kûdrûn est une seconde Pénélope, non moins touchante que la première, et plus héroïque peut-être par l'excès des souffrances qu'elle endure. Un autre trait commun aux deux poëmes, c'est le culte du lieu natal. Chez ces pirates du Nord que leur vie errante semble détacher de tout lien

1. XXXe Aventure.

d'affection, un souvenir est ineffaçable, celui de la femme, des enfants, des parents, qui gardent leur foyer. S'exposant à tous les hasards des combats, risquant toute aventure aussi longtemps que la mer les environne, ils ont une pensée qui ne les quitte jamais : c'est de finir leurs jours sous le toit de leur maison. Kûdrûn et sa compagne, qui attendent leur délivrance sur un rivage lointain, Ulysse naviguant dans des parages inconnus, nous semblent deux fois exilés ; car l'isolement que fait la mer a quelque chose qui effraye l'imagination. Aussi, l'attachement à la terre natale et, par une conséquence naturelle, le culte des vertus domestiques forment un trait distinctif de toutes les traditions maritimes.

Est-ce au christianisme et à la chevalerie qu'il faut attribuer l'adoucissement des mœurs et des caractères dans le poëme de Kûdrûn? La tradition héroïque suivit, de siècle en siècle, les mouvements de l'esprit public ; mais, en général, le mélange d'éléments étrangers, empruntés à la civilisation chrétienne et féodale du moyen âge, ne lui fut pas favorable. Les scènes chevaleresques qui se sont introduites dans le poëme de Kûdrûn interrompent inutilement le récit ; on voit qu'elles ne sont pas tirées naturellement du sujet. Dans la poésie populaire, les œuvres les plus parfaites sont celles qui résultent d'un développement simple et spontané. Les idées chrétiennes s'accordaient encore plus mal que la chevalerie avec des traditions poétiques inspirées par le paganisme. Elles ne pouvaient remplacer le merveilleux ancien qu'elles avaient rendu impossible. Les divinités païennes, ayant quelque affinité à la terre, pouvaient être mêlées aux affaires et aux complications humaines. Mais l'intervention du Dieu unique était trop déci-

sive, son action trop haute et trop absolue. Lorsqu'on fait descendre le Tout-Puissant, il faut lui faire créer le ciel et la terre : toute œuvre inférieure est indigne de lui.

Il était impossible, cependant, que les traditions païennes fussent gardées intactes, alors que l'Europe se convertissait à une religion nouvelle. Ne pouvant se transformer, elles se défigurèrent. Elles ne rendirent plus qu'un écho de plus en plus faible, et enfin s'éteignirent lentement. A chaque pas que fait ainsi la civilisation, elle laisse sur sa route des matériaux qui ne peuvent plus servir à la construction de l'avenir. C'est une des plus belles fonctions de la critique de rassembler ces débris et de relever ce que la marche inégale des temps a détruit.

IX

FIN DE LA POÉSIE HÉROIQUE

Influence de la culture générale sur le développement de la poésie héroïque : rédactions et manuscrits. Chants recueillis par Charlemagne. Activité littéraire du treizième siècle. Changement des mœurs et des idées ; la chevalerie dans la littérature. Comparaison de la poésie héroïque et de la poésie chevaleresque. — Dernières ramifications. Le *Jardin des Roses*. Jugement général.

Nous avons surtout considéré jusqu'ici dans la poésie héroïque les traditions qui lui servirent de base. Mais il faut distinguer, dans cette poésie, entre ce qui était le fait de la tradition même et ce qui fut plus spécialement le résultat d'un travail littéraire. La poésie héroïque, tout en se développant par des modifications graduelles et insensibles, partagea toutes les vicissitudes de la culture générale. Elle suivit la marche lente et inégale de la société du moyen âge, et, comme cette société, elle eut ses moments d'éclat et ses jours d'éclipse.

Il y eut, au moyen âge, deux essais de rénovation scientifique et littéraire ; il y eut deux renaissances qui anticipèrent sur la grande Renaissance du seizième siècle : la première sous Charlemagne, la seconde sous Philippe-

Auguste et sous les empereurs de la maison de Hohenstaufen. La nuit du moyen âge ne fut ni si complétement ni si également obscure qu'on l'a souvent pensé : elle eut deux aurores, la première au neuvième siècle, la seconde au commencement du treizième, qui annoncèrent de loin le grand jour du seizième siècle.

On connaît l'admiration de Charlemagne pour les lettres anciennes ; mais la supériorité de son esprit ne se montre pas moins dans son attachement à la langue et à la littérature nationales. C'était faire preuve d'une haute intelligence, au temps où il vécut, que de pressentir l'avenir réservé aux littératures profanes, et de comprendre que les langues appelées vulgaires pouvaient être cultivées et devaient l'être infailliblement. Non-seulement Charlemagne composa lui-même une grammaire française, mais il fit recueillir les anciens chants de sa nation. Son recueil contenait sans doute les poëmes où étaient célébrées les aventures de Sîfrît, de Théodoric, d'Attila, dans la forme simple que la poésie héroïque avait encore au neuvième siècle. C'est la première mention qui soit faite d'une rédaction de ces poëmes. Le travail de Charlemagne a été perdu par la négligence ou les scrupules religieux de ses successeurs ; mais nous pouvons nous en faire une idée par ce fragment du Chant de Hildebrand dont il a été question plus haut et qui est presque aussi ancien.

Si la poésie héroïque profita des essais de rénovation tentés par Charlemagne, elle entra pour une part encore plus considérable dans le mouvement littéraire du treizième siècle. La plupart des rédactions par lesquelles cette poésie nous est connue aujourd'hui datent de cette époque, et ont été conservées soit dans des manuscrits contemporains, soit

dans des manuscrits plus jeunes où le texte primitif est peu changé.

Le treizième siècle fut l'époque brillante du moyen âge. La féodalité était définitivement établie ; on commençait à peine à en sentir les abus, et l'on pouvait encore se faire illusion sur la durée de cette hiérarchie militaire qui pesait sur l'Europe. Pour que les arts se développent, il faut que l'on puisse regarder l'avenir sans crainte. Or personne, au treizième siècle, ne prévoyait un changement considérable dans l'état de l'Europe. Nulle pensée inquiète ne troublait la société élégante et peu nombreuse qui s'intéressait alors aux choses de l'esprit. Tandis que le paysan cultivait la terre, la poésie défrayait les loisirs des châteaux. On se plaisait aux longs récits, aux chants des ménestrels, non moins qu'aux tours des jongleurs. Tout manoir féodal pouvait devenir un centre littéraire : il suffisait, pour cela, que quelques dames et chevaliers fissent cercle autour d'un conteur. C'était, du reste, un temps d'enthousiasme. On ne rêvait que courses lointaines et aventures sans fin. On aimait mieux entendre parler de nains et de géants que de simples hommes, et l'on était prêt à croire toute chose, pourvu qu'elle fût bien incroyable.

Les cours des rois se distinguaient par leur splendeur, et aussi par l'hospitalité que les poëtes y recevaient. Philippe-Auguste était grand protecteur des lettres et des arts. Soit par goût, soit par politique, il fixait auprès de lui une société d'élite, attirée par les plaisirs de l'esprit. Il avait même son poëte de cour, Hélinant, dont le nom se trouve dans les romans de l'époque. On lisait souvent des vers dans la grande salle du château royal. La poésie fran-

çaise n'était pas moins cultivée à la cour des rois normands d'Angleterre. Ces rois avaient gardé la langue et les usages de leur ancienne patrie. Ce fut même un roi d'Angleterre, Henri II, qui fit rédiger en français les premiers de ces romans de la Table-Ronde qui furent tant imités dans la suite. Tandis que la poésie française fleurissait des deux côtés de la Manche, l'Allemagne déployait une grande activité littéraire sous les princes de la dynastie de Hohenstaufen. Ces princes n'encourageaient pas seulement la poésie allemande, ils attiraient aussi à leur cour des poëtes français, troubadours ou trouvères. Ils étaient poëtes eux-mêmes, et le recueil des *Minnesinger* contient des vers gracieux de l'empereur Henri VI. Frédéric Ier surtout paraît avoir produit une grande impression sur ses contemporains ; et, comme tout prenait alors une teinte légendaire, son souvenir fut mêlé de toutes sortes d'idées superstitieuses. Il était allé à la croisade ; son armée revint sans lui ; mais le peuple refusa de croire à sa mort. On se le figura, pendant tout le moyen âge, assis au fond d'une caverne, accoudé sur une table de pierre, et endormi. Ses chevaliers, ses écuyers, étaient rangés autour de lui, plongés dans le même sommeil. Pendant les troubles qui suivirent la chute de sa dynastie, on attendait son retour ; on espérait qu'il se réveillerait, le jour où l'Allemagne serait en danger. La fin malheureuse de la plupart des princes de Hohenstaufen accrut leur popularité. Ils avaient jeté un grand éclat sur l'Allemagne ; ils avaient répandu le goût des arts et de la chevalerie. A leur exemple, les grands vassaux traitèrent les poëtes avec honneur, et l'on vit bientôt, en Allemagne comme en France, les ménestrels et les jongleurs aller de château en château et débiter devant les chevaliers et les

dames leurs chants lyriques, leurs longs récits, leurs jeux de toute sorte.

Le treizième siècle était donc, en Allemagne comme dans tous les grands pays de l'Europe, une époque brillante et originale. Un manoir sur chaque colline, un monastère à l'entrée de chaque ville, des cathédrales s'élevant lentement par le travail des âges, des hommes bardés de fer joutant et chevauchant, des moines quêtant de porte en porte, les dames, enfin, régnant au milieu d'une société oisive et à peu près élégante : voilà la physionomie du temps. Au reste, les études essayaient de se relever, autant que le permettait la rareté des livres. Les langues vulgaires n'étaient plus dédaignées, et prenaient un caractère littéraire. Les manuscrits contenant des ouvrages de poésie profane se multipliaient. Une vie nouvelle se montrait partout, pleine d'élan et de vigueur.

Mais on voit aussi combien le treizième siècle était déjà loin des temps héroïques, de ces temps où une peuplade entière se mettait en campagne pour défendre ses terres ou pour conquérir une patrie nouvelle. Une seule chose manque au treizième siècle : le sentiment national. On ne se croyait pas redevable envers la patrie, mais seulement envers le seigneur immédiat à qui l'on avait juré foi et hommage. La France, l'Allemagne, en réalité, n'existaient pas ; elles étaient remplacées par un vaste échiquier de domaines et de terres seigneuriales. Chaque chevalier, en dehors du service féodal, était libre de son épée, et il en faisait d'ordinaire l'usage le moins utile. Pouvait-on comprendre, dans une société ainsi faite, les anciens poëmes héroïques, où tout respirait le sentiment de la communauté, l'attachement au sol natal ou à la patrie conquise, où l'on ne

prenait, enfin, les armes que pour un but sérieux? On leur préféra bientôt des ouvrages purement chevaleresques, surtout ces longs romans où étaient célébrés les guerriers de la Table-Ronde. Les chants épiques d'autrefois, avec leurs héros désormais trop grands et leurs dieux dès longtemps oubliés, ne purent se maintenir à côté de la littérature nouvelle qu'en se modifiant profondément. Ces modifications furent le plus souvent contraires à l'esprit primitif; elles altèrent encore aujourd'hui la plupart des textes par lesquels la poésie héroïque des Germains nous est connue.

Ce qui provoqua la littérature chevaleresque, ce fut l'esprit d'aventure, conséquence de l'organisation féodale; mais la poésie héroïque avait dû sa naissance à des causes plus profondes. Une littérature épique se forme lorsque deux races rivales se rencontrent et engagent une lutte qui se termine par le triomphe complet de l'une ou de l'autre. Chez la race victorieuse, le sentiment national prend un élan extraordinaire et enfante une série de types où se personnifient les différents genres d'héroïsme dont cette race se sent capable. Les dieux se mêlent alors aux héros ; car cette victoire qu'un peuple vient de remporter, et dont son existence dépendait, exerce un tel prestige sur son imagination, que tous les souvenirs qu'il a gardés du passé se groupent autour de ce fait unique, le plus éclatant de son histoire. Ainsi se formèrent les poëmes homériques. La guerre de Troie n'était autre chose que la lutte de la civilisation grecque contre la mollesse asiatique, le prélude des guerres médiques et de l'expédition d'Alexandre. Supposez l'Asie victorieuse, ce qui reviendrait, il est vrai, à lui attribuer, sur la Grèce, l'avantage de l'é-

nergie et de l'enthousiasme : l'épopée se formera en Asie.

La même situation se produisit deux fois dans lestemps modernes, d'abord dans la conquête de l'Empire d'Occident par les peuples germaniques, ensuite dans la guerre des Francs contre les Sarrasins d'Espagne. Chaque fois, deux races, deux civilisations, étaient en présence; et chaque fois des traditions épiques se formèrent du côté où resta la victoire. Mais ce n'est pas encore avoir une épopée que d'avoir des traditions épiques. Il faut que ces traditions aient le temps de se développer et de se grouper, pour qu'il en sorte une grande œuvre littéraire ; il faut surtout que l'on continue d'y croire et de s'y intéresser, et que le sentiment national qui les a inspirées à l'origine reste vivant. Sinon, elles demeurent à l'état de fragments qui ne peuvent se joindre ; elles produisent des ouvrages qui ressemblent à des ébauches et que l'on sépare aisément en plusieurs parties sans leur faire aucun tort.

Le christianisme et la chevalerie empêchèrent les traditions épiques des Germains de produire ce qu'elles contenaient de poésie. Le christianisme discrédita les anciens mythes ; la chevalerie fit prévaloir un nouveau genre d'héroïsme. Les poëmes où s'exprime le véritable esprit du treizième siècle ne chantent plus, comme les Nibelungen et la Chanson de Roland, les destinées communes d'une nation, mais se bornent aux aventures particulières d'un héros. Or, quelque noble que soit ce héros, il est rare que la petitesse du but qu'il poursuit ne diminue sa grandeur ; quelque surprenants que soient ses exploits, on regrette involontairement de voir tant de vaillance déployée pour une cause chimérique.

Sur la limite qui sépare la poésie héroïque de la poésie chevaleresque, se placent quelques poëmes qui appartiennent encore à la première par la forme extérieure et par les noms des personnages, mais qui se rapprochent de la seconde par les mœurs et les caractères. Tel est, par exemple, le *Jardin des Roses* [1]. Ce poëme, sans doute une des dernières productions de la muse héroïque, rappelle encore son origine par la vigueur du style et par une certaine verve ironique; mais on ne saurait y méconnaître l'influence chevaleresque. Les héros sont Sîfrît et le roi Théodoric, avec leurs compagnons. Et pour quoi se battent-ils? Est-ce pour un royaume, comme dans le Chant de Ravenne, ou seulement pour un trésor, comme dans les Nibelungen? Non, c'est pour une couronne de roses. Et c'est Krimhilde, la naïve jeune fille du poëme des Nibelungen, elle qui pendant une année entière assistait de loin aux exploits de Sîfrît, c'est elle qui, dans le Jardin des Roses, distribue les couronnes et donne tour à tour l'accolade aux vainqueurs [2]. L'ancienne poésie héroïque n'a jamais connu ce genre de galanterie ni cette façon capricieuse de jouer avec la vie des hommes en leur montrant comme but de conquête une couronne de roses.

Krimhilde se demande un jour ce qui arriverait si l'on mettait aux prises les plus braves des braves. Théodoric,

1. Ou *Grand Jardin des Roses :* le *Petit Jardin des Roses* est un autre nom du poëme du *Roi Laurin ;* voir page 35. Le Jardin des Roses a été publié par W. Grimm, à Gœttingue, 1836.

2. D'après une version du poëme, ce sont les suivantes de Krimhilde qui sont chargées de récompenser les vainqueurs. Voir le *Livre des Héros* de Von der Hagen et Primisser : Première Partie. Le même recueil contient aussi un texte abrégé, d'après Gaspard Von der Rœn (Deuxième Partie).

chez les Goths, Sîfrît, chez les Burgondes, passaient pour invincibles. Mais quel est le plus invincible des deux ? Elle veut en faire l'expérience.

Elle envoie une lettre à Théodoric de Vérone. Celui-ci était à table avec ses chevaliers lorsqu'on lui présenta le message. « Jamais pareille aventure ne s'est vue, dit-il. Une lettre m'est adressée : qu'on fasse venir un homme savant pour la lire ! »

On appelle le chapelain du roi, et voici ce qu'il lit : « Krimhilde, qui est reine dans les contrées du Rhin, envoie un message au roi Théodoric. Elle possède un jardin, long d'un mille, large d'un demi-mille, tout planté de rosiers, et défendu non par un mur, mais par une ceinture de fine soie qui en fait le tour. Cependant elle défie tous les chevaliers d'y pénétrer ; car le jardin est gardé par douze guerriers, les plus vaillants qui soient au pays des Burgondes. »

Les douze défenseurs sont nommés : parmi eux se trouvent le roi Gibic et ses deux fils Gunthêr et Gêrnôt, ensuite Sîfrît, Hagen et Volkêr, connus par le poëme des Nibelungen, enfin Walther d'Aquitaine.

« Que le roi Théodoric, continue la lettre, envoie de son côté douze chevaliers, et s'ils peuvent vaincre les douze gardiens de l'Enclos des Roses, chacun recevra une couronne, un baiser et un riche domaine, sans compter la gloire éternelle qui lui en reviendra. »

A ce singulier message, les compagnons de Théodoric se récrient. « Il ne manque pas, dit Wolfart, de belles dames à Vérone, et elles ne demandent pas qu'on se fasse casser une armure pour leur plaire. » Théodoric lui-même, accoutumé à d'autres exploits, n'est pas des plus faciles à convaincre. « Les dames d'aujourd'hui sont si capricieuses,

dit-il, qu'aucune ne veut plus se marier sans que son fiancé ait eu un duel avec moi, et si par hasard je suis blessé, tout le mal est pour moi, et tout le profit pour lui. » — « Eh bien, gardez vos aises ! dit enfin le vieux Hildebrand, j'irai seul, s'il le faut, au pays des Burgondes, et je compte bien en rapporter une couronne, que j'offrirai à ma femme. »

Hildebrand est centenaire et à l'abri du reproche de galanterie. C'est un trait caractéristique du poëme d'avoir fait de lui le promoteur de l'entreprise. La poésie héroïque, lors même qu'elle se joue et qu'elle plaisante, garde toujours une certaine tenue honnête. Voyant le vieillard si prompt, les autres chevaliers n'hésitent plus. On compte les plus braves, ceux que l'on croit pouvoir opposer avec succès aux champions de Krimhilde ; mais on n'en trouve que onze. Hildebrand se rappelle alors qu'il a un frère au couvent, Ilsân, qui porte l'habit depuis vingt ans, mais qui s'est engagé à reprendre les armes pour une seule expédition sur l'ordre de Théodoric.

Ilsân est le type du moine batailleur que l'on rencontre fréquemment dans les romans du moyen âge : un type qui montre que la retraite monacale n'était pas absolument séparée de la vie active et guerrière. Il avait commencé par la profession des armes. Il était peut-être entré au couvent pour expier quelque méfait : toujours est-il qu'il n'a rien changé à ses mœurs ni à ses goûts. La garde de l'établissement lui est confiée. Il tient les brigands en respect ; mais il est aussi la terreur des frères, et c'est à peine si le prieur sait le réduire à l'obéissance. Ilsân est de l'espèce de ce frère Jean des Entommeures pour lequel Rabelais a construit la fameuse abbaye de Thélème.

Théodoric et Hildebrand se chargent de le retirer du couvent. Lorsque le moine apprend de quoi il s'agit, il jette son froc, et les deux messagers le voient devant eux tout armé; car il quittait rarement ses armes. Mais il fallait le consentement du prieur. Théodoric se présente; mais le prieur répond : « Seigneur, il ne convient pas à un serviteur de Dieu de porter les armes. Notre devoir est de servir à toute heure le Dieu qui nous a créés : le moine ne partira pas. » Déjà cependant la patience d'Ilsân était à bout. « Monseigneur! s'écrie-t-il, s'il arrive malheur à ces chevaliers au pays des Burgondes, tous les moines du couvent me le payeront. » Alors le prieur s'effraye. « Cher frère, partez, dit-il. J'obtiendrai du ciel le pardon de votre faute, à une condition cependant : c'est que vous me rapportiez à moi-même une couronne de roses. » Le moine promet de rapporter une couronne non-seulement au prieur, mais à chacun des frères : ils étaient cinquante-deux. Les autres promettent, de leur côté, de dire des prières pour lui; mais à peine a-t-il franchi le seuil, qu'ils demandent au ciel de le laisser mourir, ou d'empêcher du moins qu'il ne revienne au couvent.

Théodoric et ses compagnons arrivent à Worms, où on leur fait une réception toute courtoise. Le combat se livre à la manière d'un tournoi. Les douze chevaliers étrangers s'avancent tour à tour vers leurs adversaires qui gardent l'entrée du jardin. Douze fois, les Burgondes sont vaincus, et les vainqueurs reçoivent leur récompense de la main et de la bouche de Krimhilde. Ilsân ne se contente pas de sa couronne, il ravage tout l'enclos. Sîfrît lui-même est vaincu par Théodoric. Déjà cinq chevaliers burgondes sont morts, les autres se sont retirés du combat, quand vient le tour

de Hildebrand. On lui oppose le roi, et il fait si bien que Krimhilde accourt pour sauver la vie de son père. « Où est ma couronne ? » demande le vieux guerrier. La jeune princesse lui offre alors une guirlande artistement tressée; mais, lorsqu'elle veut l'embrasser, Hildebrand dit : « Je vous rends grâces, ma femme m'embrassera au retour. » C'est la morale du poëme, simplement et discrètement énoncée.

La dernière scène se passe au couvent; car le moine Ilsân, s'il n'est le personnage principal, est du moins celui dont les aventures sont racontées avec le plus de détails. Il rassemble ses frères, et leur pose à chacun une couronne de roses sur la tête; mais il leur fait sentir si fort les épines, qu'ils refusent de prier désormais pour lui. Alors il les pend en faisceau par la barbe au haut d'une pique, et les force, dans cette position, à lui demander la paix. Les pauvres moines consentent à tout, et ils vont, dit le poëme, à vêpres et à matines, pliant leurs genoux, dire des prières pour les péchés d'Ilsân : ainsi finit la Chanson du Jardin des Roses.

Après des œuvres de ce genre, se rattachant à l'ancienne tradition nationale, mais imitant le roman chevaleresque et le parodiant même, la poésie héroïque devait finir. Mais comme rien ne meurt en littérature, elle ne disparut pas tout d'un coup. Les genres qui lui succédèrent se partagèrent ses débris. Elle fournit matière à des poëmes chevaleresques et même à des légendes pieuses. Certains sujets se modifièrent si profondément, qu'il est presque impossible aujourd'hui d'en reconnaître le contenu primitif. Tels sont les récits héroïques auxquels se rattachè-

rent d'abord quelques souvenirs des croisades et dont le théâtre fut ensuite transporté en Orient. Ce furent surtout des héros de second rang, moins populaires peut-être, que l'on fit paraître dans ces récits. Il n'était guère possible, en effet, d'envoyer à la croisade Sîfrît ou Attila ; mais on y fit aller plusieurs guerriers de l'entourage de Théodoric, ou du moins on leur attribua des aventures dont les croisades avaient certainement donné l'idée.

C'est ainsi qu'Otnit, chevalier lombard, après une expédition en Orient, épousa une princesse païenne qu'il convertit au christianisme. Un autre, Hugdietrîch, devint roi de Constantinople. Son fils, Wolfdietrîch, lui succéda ; après bien des exploits, où il tua des dragons, des géants et des nains, il se retira dans un monastère, et y mourut [1].

Une légende plus curieuse encore est celle du roi Rother. Dans les Eddas, le théâtre de cette légende est l'Allemagne du nord, et l'action se passe entre les Germains et les Huns. Mais, au temps des croisades, Rother devient roi de Bari, en Apulie. Il envoie des messagers à l'empereur d'Orient, qui les retient prisonniers. Alors il entreprend une croisade pour les délivrer, et il épouse la fille de l'empereur. Au retour, la dame lui est ravie par un ménestrel, qui la ramène à Constantinople. Il part une seconde fois, et remplit l'Orient de sa renommée. Le poëme du *Roi Rother* est rempli d'allusions historiques. Une scène rappelle l'arrivée des croisés devant Constantinople et la terreur qu'ils inspirèrent à l'empereur Alexis [2].

1. Von der Hagen et Primisser, *Livre des Héros* (Première Partie).
2. Le poëme a été publié par Massmann (*Deutsche Gedichte des XII. Jahrhunderts*. Quedlinburg, 1837). Comparer la *Vilkina-Saga*, dans les Eddas.

S'il est difficile de remonter à l'origine d'une légende, il n'est pas plus aisé de dire où elle s'arrêtera. Voici un dernier exemple des variations infinies que peuvent subir les traditions héroïques. Cette fois, c'est un héros très-ancien, peut-être même mythique, des contrées du Rhin, qui est chargé de rapporter d'Orient la fameuse Robe grise, la robe de Jésus-Christ, une des reliques les plus célèbres du moyen âge. Orendel, d'après cette légende, devient le fils d'un roi de Trèves. Il s'embarque pour la Terre-Sainte, fait naufrage, est recueilli par un pêcheur, et trouve enfin, dans le corps d'une baleine, la robe qui, de son côté, n'était arrivée là qu'après bien des voyages. Il revient dans sa patrie et fait don de sa conquête à la ville de Trèves [1].

Nous avons suivi la poésie héroïque des Germains dans tout le cours de son développement, depuis ses origines jusqu'à sa décadence. Elle produisit une série d'ouvrages intéressants, mais dont aucun ne peut être appelé un chef-d'œuvre. Nous avons insisté à plusieurs reprises sur les causes qui firent échouer l'épopée germanique. La principale de ces causes fut le manque d'unité de la civilisation du moyen âge. Si l'épopée est, avant tout, la poésie d'une société où tous les hommes vivent sous les mêmes impressions et sont nourris des mêmes croyances, on conçoit qu'elle n'ait pu fleurir sur le sol travaillé du moyen âge, où les semences les plus diverses germaient confusément, et où rien ne s'élevait que sur des ruines. Les dieux et les héros que chantait la poésie homérique régnaient encore sur les esprits, à l'époque où cette poésie

1. K. H. Von der Hagen, *Der ungewähte graue Rock Christi*. Berlin, 1844. — Comparer J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, I, p. 317.

fut recueillie et reçut sa forme définitive. Rien n'avait gêné cette longue éclosion dont l'Iliade et l'Odyssée furent les fruits. Mais au moyen âge il existait, en réalité, plusieurs sociétés qui mirent des siècles à se confondre : la société germanique, obsédée par ses souvenirs païens, la société chrétienne, hostile à tout ce qui retardait sa domination, la société romaine enfin, morte elle-même, mais dont les monuments étaient debout. Quel théâtre pour la muse héroïque, qui demande l'unité, l'ordre, l'harmonie ! Et comment trouver dans ce monde mêlé et tourmenté, où tout excitait à la réflexion, cette candeur d'esprit, cette simplicité d'hommes croyants et naïfs, livrés tout entiers à la vivacité de leurs impressions naissantes ? Le moyen âge fut d'abord écrasé sous le poids d'une double civilisation, poids trop lourd pour des peuples dans l'enfance, et qui rendit leurs premiers pas incertains.

On a dit avec raison que l'épopée, lorsqu'elle se forme dans des conditions favorables, renferme toute la science d'une époque. Dans les âges primitifs, toute connaissance se résume en quelques mythes, symboles des grands phénomènes de la nature, et en quelques types, où l'humanité se personnifie dans ses traits généraux. Cette science ne peut s'exprimer sous forme poétique que grâce à son excessive simplicité, et elle n'est si simple que parce qu'elle est tout extérieure et que le raisonnement n'y a aucune part. Elle est le résultat instinctif de quelques sensations vives et souvent répétées. Or, si les hommes diffèrent par leurs raisonnements, ils s'accordent assez quant à leurs sensations. Voilà pourquoi la simple science d'Homère, reflet direct du monde, est toujours vraie, tandis

que les théories, même les mieux établies, vieillissent. En un sens, Homère est plus jeune que Newton, et plus près de nous.

Mais il est évident que la moindre contradiction fera disparaître cette communauté d'impressions et d'idées, charmant apanage des époques primitives. Or cette contradiction est à l'origine même de nos sociétés modernes. De là vient que les épopées du moyen âge sont restées si imparfaites et ont eu si peu d'influence, tandis que la littérature grecque n'est pour ainsi dire qu'un développement de la poésie homérique. Il s'est trouvé, il est vrai, dans les littératures modernes, des hommes qui ont tenté de refaire, par un effort d'imagination, ce que les chanteurs d'autrefois faisaient par un heureux instinct et parce qu'ils venaient au moment propice. Dante, au moyen âge, Gœthe, au dix-huitième siècle, ont voulu concentrer dans une œuvre unique toute la science de leur époque. Des poëmes tels que la Divine Comédie et la Tragédie de Faust tiennent la place des épopées dans nos civilisations complexes; mais ce sont les ouvrages les plus personnels qui existent, et ils n'ont jamais ce caractère d'éternelle jeunesse qui appartient aux créations véritablement épiques.

X

ORIGINE DE LA POÉSIE CHEVALERESQUE

Universalité de la littérature chevaleresque ; rôle prépondérant de la France ; sujets celtiques. — Les tribus celtiques du pays de Galles ; leurs luttes contre les Anglo-Saxons ; leurs rapports avec les Bretons et avec les Normands. — Formation de leurs légendes nationales. La chronique de Geoffroy de Monmouth. Pourquoi la tradition nationale des Celtes n'a pas produit d'épopée. — Les contes publiés par Charlotte Guest. Les romans et les poëmes de la Table-Ronde. La poésie chevaleresque en Allemagne.

Nous commençons l'étude de la poésie chevaleresque, et, selon la méthode que nous nous sommes prescrite, nous rechercherons d'abord l'origine de cette poésie. Au treizième siècle, quand la poésie héroïque disparaît ou du moins ne se maintient que par une transformation radicale, nous trouvons tout à coup une littérature nouvelle, prête à la remplacer, et qui va jouir pendant une longue période de la faveur universelle. C'est le moment où paraissent les chevaliers de la Table-Ronde. Ils deviennent en peu de temps si populaires, que leurs aventures se racontent dans tous les châteaux de l'Europe, et que tout héros de poëme ou de roman, pour être sûr de plaire, n'a qu'à se façonner sur leur modèle. D'où viennent ces nouveaux personnages ?

Car pour toute invention de l'esprit humain il y a un point de départ, et au début de toute étude littéraire se place une question d'origine, souvent obscure, mais qui, une fois éclaircie, jette un grand jour sur tout l'ensemble des recherches.

Le développement de la poésie chevaleresque diffère en bien des points de celui de la poésie héroïque. D'abord, nous n'aurons plus affaire à une littérature populaire et anonyme. Chaque ouvrage portera un nom, sera le fruit du travail personnel d'un poëte. Le plus souvent, les détails biographiques manqueront; mais ceux d'entre ces poëtes qui auront quelque grandeur et quelque originalité laisseront dans leurs écrits l'empreinte de leur caractère et la marque de leur génie.

La poésie nouvelle n'appartiendra plus, en réalité, à aucune contrée particulière. L'épopée, étant le signe éclatant de l'avénement d'une grande race dans l'histoire, n'a toute sa valeur qu'au sein de la nation qui l'a produite; elle se détache difficilement du sol où elle s'est élevée et où elle a consacré d'antiques et glorieux souvenirs. La poésie chevaleresque, au contraire, n'a point de patrie. Elle promène ses héros par tous les lieux de la terre où il y a quelque aventure à chercher, quelque merveille à découvrir. Comme ces héros n'ont aucune cause sérieuse à défendre, comme les destinées d'aucun peuple ne reposent sur eux, peu importe à quels pays ils donneront le spectacle de leurs exploits et de leurs inutiles coups d'épée. Mais, à quelque nation qu'ils appartiennent, ils sont brillants, nobles, généreux, pleins de vaillance et de courtoisie; et c'est par ces qualités toutes personnelles qu'ils ont réussi à plaire à la société aristocratique du treizième siècle.

Les Nibelungen appartenaient en propre à l'Allemagne, la Chanson de Roland appartenait à la France : quant à la littérature chevaleresque, elle s'est montrée avec un égal succès sur tous les points de l'Europe. On la trouve, au milieu du treizième siècle, dans tous les manoirs; elle est, à vrai dire, la littérature de l'Europe féodale. Elle partage aussi toutes les destinées de la féodalité. Féconde et inventive dans le Nord, c'est-à-dire dans la France septentrionale, en Angleterre et en Allemagne, où les institutions féodales s'établirent le plus solidement, elle fut moins originale dans le Midi, où les mêmes institutions eurent des racines moins profondes; mais, d'imitation en imitation, elle traversa toute l'Europe, grâce à l'esprit d'aventure qu'elle favorisait et qui remplissait alors la chrétienté.

La féodalité, et la chevalerie, qui en est l'expression idéale, avaient été apportées en Europe par les peuples germaniques. L'une et l'autre se reconnaissent dans les institutions militaires des anciens Germains, décrites par Tacite [1]. Le jeune homme, arrivé à l'âge de combattre, était armé publiquement de la lance et du bouclier, soit par son père, soit par celui de ses parents qui, à la mort du père, était devenu le chef de la famille. A partir de ce moment, il était considéré comme citoyen de l'État. Il s'engageait alors sous les ordres d'un chef de guerre. Ces chefs n'étaient point des généraux chargés de la défense nationale : ce qui le prouve, c'est qu'il pouvait en exister plusieurs, tout à fait indépendants l'un de l'autre, dans le sein d'une même nation. Chacun se mettait en campagne à ses frais et à son profit. En cas de guerre nationale, c'était l'assemblée

1. *Germanie*, XIII, XIV.

publique, la réunion des chefs de famille, qui décidait des résolutions à prendre. En temps ordinaire (car la guerre était l'état permanent), le jeune combattant choisissait librement son chef. Il tenait de lui la lance et le coursier; il était reçu dans sa tente et à sa table. Souvent même, c'était le chef qui lui donnait l'investiture publique des armes. Telle fut l'origine de la chevalerie. Plus tard, chez les nations chrétiennes du moyen âge, elle prit un caractère religieux. L'armement du chevalier devint une véritable initiation. Mais la première idée de l'institution doit être cherchée dans l'esprit d'indépendance et d'initiative personnelle qui distingue, anciennement déjà, les peuples de race germanique.

La littérature chevaleresque eut le plus de fécondité et de durée dans la France du nord, dans l'Angleterre normande et dans les contrées de l'Allemagne; mais elle fut connue de toute l'Europe. Elle fut si bien une littérature universelle, que les critiques français, anglais et allemands ont pu revendiquer tour à tour pour leur pays l'honneur de l'avoir inventée. Les premières rédactions furent faites en langue française. Les poëmes français furent traduits en anglo-saxon et en allemand. Ils pénétrèrent, avec la féodalité, dans les contrées scandinaves. Ils furent traduits en italien et en espagnol. Ils arrivèrent même, à la suite des croisés, jusqu'à Constantinople, où ils furent imités en grec moderne. Les héros de la Table-Ronde chantés dans la langue d'Homère, voilà certes un exemple curieux de ce mélange de races et de civilisations qui caractérise le moyen âge.

Ce qui valut à la France la gloire de servir, dès cette époque, d'interprète aux autres nations de l'Europe, ce

fut sa position intermédiaire entre le Nord et le Midi, entre les deux races qui formèrent ensemble la société du moyen âge. L'histoire de l'Europe pendant les dix siècles qui suivirent l'invasion n'est autre chose que l'histoire des peuples nouveaux se détachant peu à peu de la civilisation latine, tout en éclairant leurs premiers pas des lumières de l'antiquité. La France, province détachée de l'Empire romain, mais qui au temps de Charlemagne était encore à peu près germanique, la France, qui recevait à la fois l'influence du Midi et celle du Nord, devint le centre naturel de cette association de peuples qui constitue le monde chrétien et féodal. Tous les rayons qui traversaient ce monde encore obscur se croisaient là. Ce fut là aussi que la poésie chevaleresque fit sa première apparition.

Mais cette poésie que la France donnait à l'Europe, elle ne l'avait point trouvée dans les souvenirs de sa propre histoire. Car, on l'a vu, ce qu'il fallait à la société du treizième siècle, c'étaient des héros détachés de tout lien national. Les Germains des Nibelungen n'eussent point intéressé des lecteurs français, et si les compagnons de Roland devinrent populaires à l'étranger, ce fut par leurs qualités purement chevaleresques. Il fallait à la littérature nouvelle de simples héros d'aventure, et ces héros on les trouva chez quelques tribus celtiques, derniers débris d'une race autrefois puissante, que les invasions successives avaient refoulée aux extrémités de l'Europe, dans quelques presqu'îles où elle achevait lentement de s'éteindre.

Les Celtes avaient commencé, à une époque très-reculée, ce mouvement des peuples indo-germaniques vers l'Occident, un des faits historiques les plus anciens qui nous

soient connus. Ils avaient possédé une grande partie de l'Europe, et, lorsqu'ils furent suivis par les Germains, ils gardèrent encore la Gaule, les îles Britanniques et le nord de l'Espagne. Ils envahirent même l'Italie et firent trembler Rome naissante. Ils prononcèrent sur les Romains le « *Væ victis* » qui plus tard retomba sur eux-mêmes. La puissance romaine, en grandissant, s'étendit sur la Gaule et même sur la partie méridionale de la Grande-Bretagne. Un double rempart marqua, de ce côté, la frontière la plus septentrionale de l'Empire. Les Bretons insulaires restèrent pendant quatre siècles sous la domination étrangère. Leur soumission fut si complète, qu'ils perdirent l'habitude de porter les armes, désespérant de jamais secouer le joug, et abandonnant à leurs maîtres le soin de les défendre. Mais le temps arriva où Rome eut besoin de ses armées pour couvrir la Gaule et même l'Italie. Quand les légions se furent retirées de la Grande-Bretagne, celle-ci resta ouverte à toutes les incursions. Les tribus du nord, les Pictes et les Scots, franchirent facilement la barrière que les Romains avaient élevée contre eux. En même temps, des pirates venus de toutes les côtes voisines pillaient le littoral. Les Bretons demandèrent du secours, et, à différentes reprises, les généraux romains de la Gaule leur envoyèrent quelques troupes. Mais les légions se repliaient de plus en plus, se resserrant autour de l'Italie, et bientôt la Grande-Bretagne, comme les provinces du continent, fut envahie par les masses de Germains qui de toutes parts se répandaient sur l'Europe occidentale.

Quand les Anglo-Saxons abordèrent dans l'île, les Bretons les regardèrent d'abord comme des libérateurs, et invoquèrent leur secours contre les tribus de l'Écosse. Mais

les nouveaux venus se firent payer chèrement leurs services, et il fallut enfin les combattre à leur tour. Alors le désespoir fit retrouver aux Bretons une énergie qu'ils n'avaient pas montrée depuis l'époque romaine. De nouvelles bandes de pirates abordaient sans cesse, et bientôt toute la pointe sud-est de l'île se trouva occupée par une masse considérable de Germains qui s'avançaient versl'intéri eur. Les Bretons se retirèrent lentement, défendant le terrain pied à pied. Ils reprirent même plusieurs fois l'avantage, et forcèrent les ennemis à se réfugier sur leurs barques ; mais enfin ils durent céder devant l'invasion qui grandissait toujours. Les uns se renfermèrent dans les parties occidentales de l'île, où ils firent une longue résistance ; les autres franchirent le bras de mer qui les séparait de leurs frères du continent, et trouvèrent un asile dans la Bretagne française. Les Anglo-Saxons restèrent maîtres du pays, où ils fondèrent leurs sept monarchies ; mais ils ne régnèrent jamais sur cette côte montagneuse qui s'étend depuis la mer d'Irlande jusqu'à l'embouchure de la Saverne et même jusqu'à la pointe de Cornouailles. Le territoire appelé aujourd'hui le pays de Galles fut le dernier refuge de la nationalité bretonne, et aussi des traditions celtiques, qui continuèrent à s'y développer, et qui s'y sont même maintenues jusqu'à une époque très-récente.

Les relations les plus actives n'avaient jamais cessé d'exister entre les Bretons insulaires et les habitants de cette partie de l'ancienne Gaule qu'on appelait la Petite-Bretagne. Les uns et les autres naviguaient dans ces petits golfes qui coupent irrégulièrement les deux côtes et qui leur offraient des abris naturels. En cas de guerre, leur

sentiment national devenait plus vif : ils se secouraient mutuellement, et, après une défaite, la nation malheureuse trouvait un asile chez l'autre. Dès le temps de la conquête romaine, les habitants de la Grande-Ile avaient combattu à côté des Bretons du continent. Plus tard, tandis que les tribus galloises reculaient pas à pas devant l'invasion saxonne, la Petite-Bretagne cherchait à défendre son indépendance contre les Francs. Les rois mérovingiens l'envahirent plusieurs fois, sans pouvoir la soumettre. Les rois de la seconde dynastie ne furent guère plus heureux ; mais Charlemagne établit sur la frontière des comtes chargés de surveiller la presqu'île. Les chefs bretons promirent à différentes reprises le service féodal aux rois francs ; mais leur soumission ne fut jamais complète, et quand Charles le Simple donna au duc Rollon de Normandie l'investiture de la Bretagne, il disposait d'une province qui ne lui appartenait à lui-même que de nom.

Ainsi les tribus celtiques des deux Bretagnes avaient constamment résisté aux nations qui tentaient d'envahir leur territoire. Ils avaient essuyé plus de revers qu'ils n'avaient célébré de triomphes ; mais ils n'avaient jamais abandonné la lutte, et, réduits à l'extrémité, ils avaient émigré en masse. C'est grâce à leur énergie que la poésie bretonne qu'ils cultivaient encore fut sauvée ; et cette poésie fut enfin révélée aux nations européennes par les Normands, les derniers conquérants de la Grande-Bretagne.

Quand le roi Guillaume publia son ban de guerre, un grand nombre de Bretons du continent répondirent à son appel, séduits peut-être par la vague idée de reconquérir, sur leurs anciens ennemis les Saxons, une partie au moins des domaines de leurs ancêtres. Mais la conquête nouvelle

ne favorisa en rien les espérances celtiques; la situation du pays de Galles, en particulier, n'en devint pas meilleure. Après que les Normands eurent soumis les terres fertiles de l'est et du centre, quelques-unes de leurs bandes, qui n'avaient pas encore été dotées, se répandirent sur les côtes montagneuses de l'ouest. Guillaume et ses successeurs établirent sur la frontière du pays de Galles une ligne de forteresses, qui, se resserrant toujours, enferma les derniers Bretons de l'île dans un espace de plus en plus étroit, et prépara leur soumission définitive. Pendant que les Normands s'affermissaient en Angleterre, leurs possessions continentales ne cessaient de s'agrandir. Henri II, arrière-petit-fils de Guillaume, y ajouta enfin les domaines d'Éléonore de Guyenne : c'étaient le duché d'Aquitaine et le comté de Poitou. Lui-même tenait de son père l'Anjou et la Touraine. Il était duc de Normandie, et il devint peu de temps après, du chef de sa mère, roi d'Angleterre. Le royaume des Normands s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'aux montagnes de l'Écosse. Ils occupaient toute la partie occidentale de la France et l'Angleterre; et il ne restait, entre eux et l'Océan, que les deux presqu'îles habitées par les Gallois et les Bretons. Ils étaient désormais les seuls voisins des peuples celtiques; et le moment arriva où ils entrèrent en relations régulières avec eux et eurent connaissance de leur littérature.

Ces relations étaient rendues plus faciles par les conditions particulières que le système féodal créait entre les vainqueurs et les vaincus. Les peuples bretons, surtout ceux du continent, se pacifièrent, grâce à cette demi-liberté que laissait le lien du vasselage : ils gardaient au moins une apparence de nationalité. Au reste, leurs mœurs

n'étaient rien moins que sauvages. S'ils repoussaient énergiquement toute invasion sur leur territoire, ils accueillaient et fêtaient même l'étranger qui se présentait chez eux en temps de paix. Ils étaient généreux et hospitaliers, et ils gagnaient leurs voisins par ce caractère doux et bienveillant qui les distingue encore aujourd'hui. Leurs plaisirs favoris étaient le chant et la musique ; c'étaient les divertissements qu'ils offraient au voyageur qui venait s'asseoir à leur foyer. Les Normands cessèrent peu à peu d'être leurs ennemis, et alors ils découvrirent chez eux une littérature pleine d'originalité, des chants guerriers retraçant leurs anciennes luttes contre les Anglo-Saxons, des légendes nationales, derniers débris de leurs illusions patriotiques, enfin des contes plus merveilleux que tout ce que l'imagination des peuples du Nord avait jamais produit.

Les plus anciens souvenirs des peuples celtiques sont consignés dans les poésies des bardes. Nous y trouvons déjà quelques-uns des héros qui illustrèrent plus tard la Table-Ronde : le roi Arthur en première ligne, et, autour de lui, un groupe de guerriers qui jouissent d'une autorité presque égale à la sienne. Les bardes nous font assister à leurs victoires et à leurs défaites, et aussi à leurs dissensions, qui favorisèrent plus d'une fois les plans des conquérants étrangers. Mais la tradition nationale ne pouvait s'en tenir à ces simples faits. Toute légende tend à coordonner les événements dont elle transmet le souvenir ; elle attribue souvent à un seul personnage ce qui était l'œuvre de plusieurs générations. Arthur fut élevé de plus en plus au-dessus de ses compagnons d'armes. On se rappelait qu'il avait

vaincu les Saxons dans plusieurs batailles, et qu'il avait eu à lutter contre les chefs bretons eux-mêmes, jaloux de sa grandeur. Blessé à mort dans un combat contre son propre neveu, il s'était fait transporter, disait-on, loin du théâtre de la guerre, dans une île formée par l'embouchure de la Saverne, et qui s'appelait l'île d'Avalon. Était-il mort dans cette île? Personne ne le savait. Ce qui est certain, c'est qu'on attendit longtemps son retour. Lui seul ayant pu vaincre les Saxons, on espérait qu'il reviendrait. On ajouta plus tard qu'il avait été guéri et enlevé par la fée Morgane. La poésie bardique elle-même, point du départ de toute la légende, se personnifia dans Merlin, le musicien incomparable, l'enchanteur des romans chevaleresques. Merlin n'aimait que la solitude; il vivait retiré dans la profondeur des forêts. On voulut plusieurs fois le retenir dans les villes; mais il refusa toujours d'y demeurer. On se le figurait assis au bord des fontaines, comme les Muses antiques. D'autres fois, on le croyait endormi par la fée Viviane : véritable symbole de la poésie celtique, qui, par ses fantastiques images, ressemble à un long rêve.

Car nous ne sommes encore qu'au début de la légende. Plus la pression exercée sur les peuples celtiques devient forte, plus leur imagination s'exalte. Réduits à défendre un territoire de quelques lieues de large, ils se souviennent que leurs ancêtres ont possédé la moitié de l'Europe, ont régné sur la Gaule, sont allés à Rome. Ils se demandent alors s'il est bien vrai que tant de gloire soit évanouie, et, ne pouvant croire à une chute si profonde, ils continuent d'espérer des destinées meilleures. En attendant, leur tradition nationale se fixe et se précise, au gré de leur imagination et au mépris de la réalité. Lorsqu'un peuple pro-

teste ainsi contre les arrêts de l'histoire, il s'accomplit toujours en lui un grand travail idéal. Les nations celtiques rêvèrent la conquête du monde : le monde réel leur échappa, mais ils régnèrent par la poésie sur toute l'Europe du moyen âge.

La légende d'Arthur apparaît, toute formée, dans une histoire fabuleuse des rois bretons, écrite au commencement du douzième siècle par Geoffroy, archidiacre de Monmouth dans le pays de Galles [1]. Arthur commence son règne à l'âge de quinze ans, et dès lors il entreprend ses premières expéditions. Il attaque d'abord les Saxons, les anciens oppresseurs de sa race; il les défait dans une grande bataille, et ceux d'entre eux qui échappent à la mort se réfugient sur leurs vaisseaux, qui les ramènent en Germanie. Arthur se dirige ensuite vers le nord, et soumet les Pictes et les Scots. Ayant vaincu tous les ennemis de sa nation, il ordonne de grandes fêtes dans toute l'Angleterre. Il construit des palais et des églises, et donne des terres à ses chevaliers. Alors commencent ses expéditions lointaines. Il aborde successivement en Irlande, en Islande, en Norvége, et partout il remporte des victoires. Un tribun romain commandait en Gaule : il disperse les troupes romaines, et tue le tribun de sa main. Après la conquête de la Gaule, nouvelles fêtes, surtout à Clamorgan, capitale du pays de Galles. Arthur se fait couronner, dans une assemblée solennelle des rois ses tributaires, souverain de toutes les terres conquises. L'empereur romain lui ayant déclaré la guerre, il se remet en campagne, laissant le gouverne-

1. *De origine et gestis regum Britanniæ;* édition de San-Marte, Halle, 1854. — Voir Paulin Paris, *Les Romans de la Table-Ronde.* Paris, 1868 : tome Ier, Introduction.

ment de ses royaumes à son neveu Modred. Il triomphe une seconde fois dans la Gaule; mais, au retour, il apprend que Modred l'a trahi. Il marche contre lui, est blessé dans un combat, et meurt, selon l'ancienne tradition, dans l'île d'Avalon. Sa renommée, dit l'auteur, s'étendait sur toute la terre, et partout les plus fameux guerriers commençaient à s'armer et à se vêtir selon la mode des chevaliers d'Arthur [1]. Ce fut le commencement de la chevalerie nouvelle qui, à partir du treizième siècle, régna dans la littérature, de cette chevalerie d'aventure qui, dans toutes les contrées chrétiennes et féodales, prit modèle sur les héros de la Table-Ronde.

Voilà ce que peut rêver un peuple, à la veille de son dernier combat. Mais on voit d'abord combien ces victoires imaginaires sont différentes des victoires réelles chantées dans les poëmes germaniques. La légende d'Arthur et de ses compagnons est un exemple de ce que deviennent les traditions nationales chez les peuples vaincus. Une grande conquête aurait donné à cette légende un théâtre digne d'elle, au lieu de cet horizon vague où l'imagination celtique promène ses héros. Une épopée ne peut chanter qu'une victoire. Si cette victoire fait défaut, les traditions manquent de consistance; elles s'éparpillent en épisodes, et ce sont les nations étrangères, les conquérants, qui en recueillent les débris. Que resta-t-il des traditions celtiques? Ce qui reste des épopées qui périssent, c'est-à-dire des contes. Les légendes germaniques avaient du moins traversé une période de grand mouvement national, avant d'arriver à cet état : les légendes celtiques y tombèrent presque sans transition.

1. Livre IX, Chap. XI.

Un recueil d'anciens contes gallois a été publié, il y a une vingtaine d'années, avec une traduction anglaise, par Charlotte Guest, originaire elle-même du pays de Galles [1]. Elle eut le bon goût, en vrais contes que c'étaient, de les dédier à ses enfants. Si ces contes, tirés d'un manuscrit du quatorzième siècle, ont ressenti en quelque manière l'influence de la chevalerie européenne, ils ont gardé cependant une simplicité qui dénote un fond original et primitif de poésie populaire. Ils contrastent singulièrement, par une certaine allure vive et prompte, avec les longs développements des poëmes et des romans chevaleresques. Dans ces contes, Arthur règne paisiblement au milieu d'une cour brillante de dames et de chevaliers. Il n'a plus d'ennemis à combattre. Les a-t-il vaincus? La vérité est qu'ils sont oubliés. Le monde n'appartient plus aux puissances réelles, mais aux êtres merveilleux dont il plaît à l'imagination de le peupler. Le palais d'Arthur est presque aussi vaste qu'une ville entière. Des chevaliers y arrivent de toutes parts; il ne se passe point de jour où la sentinelle qui fait le guet ne signale de nouveaux hôtes. Dans un conte, le plus fantastique de tous, un jeune chevalier se présente à la cour, demandant aide et conseil. On lui avait prédit qu'il épouserait une jeune fille inconnue et difficile à conquérir, et on lui avait dit son nom : c'était tout ce qu'il en savait; déjà cependant il était pénétré pour elle d'un amour enthousiaste. Arthur lui promet le secours de ses chevaliers, et le récit se déroule ensuite de merveille en merveille. Le roi surtout paraît infatigable. A peine une aventure est-elle finie, qu'il demande à ses compagnons :

1. Les *Mabinogion*, publiés par LADY CHARLOTTE GUEST, en trois volumes, à Londres, 1838-1848.

« Quel nouvel exploit accomplirons-nous maintenant ? » Et quand la série est épuisée, il n'en est pas plus satisfait [1]. Tout ce qui peut se rêver a droit d'existence dans les contes gallois. Le merveilleux y devient la règle ; il y domine tellement, qu'il n'étonne plus. L'homme n'agit plus avec le sentiment de sa liberté, mais par un instinct supérieur et aveugle qui le conduit. Cette puissance qui fait agir l'homme anime aussi la nature autour de lui. Il n'est rien qui ne vive et qui ne parle. Des voix sortent des buissons, des rochers, des fontaines. Chaque chevalier est accompagné de sa bête familière, un faucon, un lion, un cygne. Des oiseaux vivent des siècles, et possèdent une science qui défie la sagesse des vieillards. Enfin, tous les enchantements chevaleresques sont là, enfantés par l'imagination d'un peuple qui se voyait repoussé du monde réel et à qui il ne restait, pour se consoler, que les illusions du rêve.

Les légendes d'Arthur et de ses chevaliers étaient communes aux deux branches de la famille celtique. Elles passaient et repassaient la mer, avec les migrations des peuples eux-mêmes. Les héros gallois furent également populaires dans la Bretagne armoricaine ; mais le théâtre de leurs aventures fut transporté sur le continent. Car la poésie populaire, par sa tendance à la précision, se rattache toujours à des localités connues. Ainsi, le roi Arthur, dans la tradition armoricaine, convoque sa cour à Nantes ; c'est là qu'il réside, dans le poëme d'*Érec*, de Chrétien de Troyes, et dans le *Perceval* allemand. La forêt enchantée et la fontaine magique d'Ivain deviennent la forêt de Brocéliande

1. Conte de *Kilhouch et Olwenn*.

et la fontaine de Baranton, que le paysan breton connaît encore. Au reste, c'étaient les mêmes aventures qui se racontaient des deux côtés de la Manche.

La poésie bretonne arriva ainsi, par deux chemins différents, chez les Normands, qui, en Angleterre comme en France, enserraient les territoires occupés par les peuples celtiques. Les chanteurs bretons voyageaient depuis longtemps sur le continent; on les vit bientôt en plus grand nombre dans les châteaux normands. Ces chanteurs se fixaient quelquefois à la cour des seigneurs. Les ménestrels et les jongleurs étaient des ornements nécessaires de toute cour féodale; et les ménestrels bretons étaient très-recherchés. On assure que le roi Henri II, grand amateur de poésie et de musique, allait souvent visiter le pays de Galles, pour entendre chanter les légendes d'Arthur. Il les mit en vogue dans ses vastes domaines, et on les chanta bientôt en français, aussi bien que dans les dialectes celtiques; car le français était resté, même en Angleterre, la langue des rois et des seigneurs normands. L'idiome anglo-saxon partagea le sort des vaincus; relégué dans les campagnes, il dépérit peu à peu. L'Angleterre vit naître un grand nombre de poëmes chevaleresques, mais elle ne fut pendant tout le treizième siècle, au point de vue littéraire, qu'une province de la France.

Le premier ouvrage considérable qui fut écrit en français sur les légendes bretonnes, c'est le *Livre du Saint-Graal et de la Table-Ronde*. Il se forma de la réunion de plusieurs romans d'auteurs différents. Les premières parties furent commencées dans la seconde moitié du douzième siècle, par ordre du roi Henri II; les dernières ne parurent qu'au siècle suivant. Pour qu'il fût possible de créer un aussi vaste

répertoire des traditions celtiques, il fallait que ces traditions fussent déjà bien populaires. Il s'y mêlait, du reste, des légendes pieuses ; car l'ouvrage se compose, comme le titre l'indique, de deux parties principales. L'une raconte les aventures d'Arthur et de ses compagnons, Merlin, Lancelot, Perceval, Tristan; l'autre contient l'histoire de la coupe merveilleuse, ou du Graal, où fut recueilli le sang de la blessure du Sauveur, et qui fut transporté en Occident par Joseph d'Arimathie. Il est même dit, dans un prologue, que le premier exemplaire du livre fut apporté du ciel par un ange, dans la nuit du jeudi au vendredi saint, et copié de la main d'un ermite ; le précieux exemplaire remonta au ciel, le jour de l'Ascension.

On voit que la littérature chevaleresque entrait grandement dans le monde, par une immense encyclopédie, et avec la sanction du ciel. Mais cet ouvrage était trop volumineux, même pour un temps avide de lecture comme le treizième siècle. Il se sépara de nouveau dans ses parties primitives : ainsi se formèrent les romans du Saint-Graal, de Merlin, du roi Arthur, de Lancelot, de Tristan, qui furent sans cesse recopiés et imités jusqu'à la fin du moyen âge. En même temps, les aventures des chevaliers de la Table-Ronde devenaient le sujet d'un grand nombre d'ouvrages en vers, composés d'après les romans en prose, ou directement puisés à la source bretonne. La France s'enrichit en peu de temps d'une vaste littérature qui fut portée ensuite de château en château, à travers toute l'Europe.

En Allemagne, ce furent surtout les empereurs de la maison de Hohenstaufen qui encouragèrent la poésie chevaleresque. Ils avaient des ménestrels français à leur cour ; ils étaient poëtes eux-mêmes ; ils donnaient l'exemple des

plaisirs délicats qui faisaient seuls diversion à la vie bruyante du monde féodal. Dans la Souabe où étaient leurs domaines, la plupart des châteaux étaient hospitaliers aux chanteurs, et il s'y forma une véritable école de poëtes. Dans le nord, c'étaient surtout les landgraves de Thuringe qui se faisaient remarquer par leur libéralité. C'est à leur cour que la tradition a placé cette fameuse lutte de chanteurs, peinture générale de la vie poétique en Allemagne au treizième siècle.

Nous voilà revenus en Allemagne. Il a été nécessaire de faire cette digression en France et en Angleterre, pour montrer comment se sont formés les sujets que nous allons voir traités par les poëtes allemands. Nous aurons souvent encore l'occasion de parler de la France; car les poëmes chevaleresques de l'Allemagne sont presque sans exception reproduits du français, avec plus ou moins d'originalité, selon que l'auteur était un vrai poëte ou un imitateur sans génie. Parfois les modèles français existent, et donnent lieu à d'intéressantes comparaisons; souvent les imitations allemandes sont seules conservées. Nous trouverons d'abord, dès la seconde moitié du douzième siècle, une traduction de la Chanson de Roland, et, presque en même temps, deux poëmes sur des sujets antiques, où Alexandre et Énée sont peints comme de vrais chevaliers; car c'est un caractère des siècles poétiques de transformer tout à leur image et de voir le passé à travers le présent. Enfin, à l'époque brillante de la poésie chevaleresque, c'est-à-dire dans la première moitié du treizième siècle, les héros de la Table-Ronde domineront, et trois des plus poétiques figures de la légende bretonne,

Ivain, Perceval et Tristan, fourniront le sujet d'ouvrages intéressants. Mais on voit dès maintenant comme cette poésie, née sur les côtes bretonnes et faisant ensuite le tour de l'Europe, a des racines profondes et de vastes ramifications. C'est que rien n'est simple au moyen âge. La littérature de ce temps est une trame dont il faut ramasser les fils à toutes les extrémités du monde chrétien. Pour que la poésie chevaleresque se formât, il a fallu d'abord que les semences de la vie féodale et chevaleresque fussent jetées dans les contrées de l'Occident par les Germains; il a fallu ensuite que les fictions des peuples celtiques fussent apportées en France par les Normands, et que ces fictions prissent la marque nette et précise de l'esprit français, pour pouvoir charmer pendant plusieurs siècles la société littéraire de l'Europe.

XI

LE CURÉ CONRAD ET LA CHANSON DE ROLAND

Traditions héroïques de la France. Guerres contre les Sarrasins d'Espagne. Le combat de Roncevaux, dans l'histoire et dans la poésie. La Chanson de Roland; son caractère épique. La traduction allemande du curé Conrad.

Nous avons vu que la France avait pris, dès le milieu du douzième siècle, une position prépondérante en Europe, pour tout ce qui tenait aux choses de l'esprit et du goût. C'était pour un livre une grande recommandation que d'avoir été apporté de France. La popularité de la littérature française ne se bornait pas aux poëmes chevaleresques : tout ce que l'esprit français avait produit jouissait de la même faveur auprès des nations étrangères. Même ce qui semblait le moins se prêter à une traduction fut traduit : témoin ce poëme de Roncevaux qui représentait, à l'origine, ce qu'il y avait de plus national et, par conséquent, de plus étranger à l'esprit de la chevalerie. Il est vrai que la version allemande de ce poëme, faite par le curé Conrad, montre seulement combien deux ouvrages peuvent être éloignés l'un de l'autre, malgré la plus grande ressemblance extérieure.

Nous possédons à la fois l'original et la copie. Ce sont, de part et d'autre, les mêmes héros, les mêmes événements ; mais ce n'est pas le même esprit. Que manque-t-il au poëme allemand ? un trait çà et là, mais de ces traits qui font le style et où se révèle le sens profond d'une œuvre. Le style tient souvent à peu de chose : à l'expression vive d'un sentiment, changez un mot, et l'inspiration n'y sera plus.

Ce qui manque surtout au poëme allemand de Roncevaux, c'est le sentiment patriotique. Les événements ayant perdu leur intérêt national, rien ne les distingue plus de la simple aventure. Ce qui, dans l'original français, avait le caractère épique, ne peut plus être considéré, dans la version allemande, que comme récit chevaleresque. Nous nous arrêterons cependant au poëme de Roncevaux, parce qu'il ouvre la série des poëmes français traduits en allemand, et aussi parce qu'il nous donnera l'occasion de compléter ce qui a été dit précédemment sur la poésie héroïque en général.

La Chanson de Roland joue dans l'ancienne poésie française le rôle que les Nibelungen jouent dans la poésie des Germains. Les deux poëmes sont le résultat de deux luttes de races rivales. Au cinquième siècle, les peuples germaniques franchissent la ligne du Rhin et du Danube, qui les séparait de l'Empire romain, et chacune de leurs victoires est marquée par un nouvel accroissement de leurs légendes nationales. Deux siècles plus tard, les Arabes commencent, au midi de la Méditerranée, un mouvement semblable, et les deux races envahissantes se rencontrent à l'extrême Occident. Pour la seconde fois, une tradition héroïque consacre la victoire. Quant aux épopées qui sortirent de ces traditions, elles furent aussi parfaites qu'elles pouvaient

l'être. Elles cessèrent de se développer, lorsque le sentiment qui les avait inspirées perdit sa vigueur. Elles furent sacrifiées à l'esprit féodal; mais, à défaut de perfection littéraire, elles intéressent encore par un caractère grandiose qui en fait des œuvres à part.

Ce serait bien diminuer l'importance de la Chanson de Roland que de la présenter comme une complainte sur le désastre de Roncevaux. Elle peint en un seul tableau cette série de combats qui furent livrés, des deux côtés des Pyrénées, entre les Francs et les Sarrasins, et qui décidèrent du sort de la civilisation chrétienne dans l'Occident. Le sujet du poëme était donné, le jour où Charles Martel arrêta l'invasion musulmane dans les champs de Poitiers. Il s'agissait, en ce jour, de la possession de la France et peut-être de l'Europe. Les Arabes occupaient toute l'Aquitaine et le bassin du Rhône. De Narbonne, où ils s'étaient solidement établis, ils dirigeaient leurs incursions, d'un côté, le long des Alpes et du Jura, et, de l'autre, vers les parties centrales de la Gaule. Le duc d'Aquitaine vaincu, il ne restait que les Francs pour les arrêter. Qu'on suppose les Francs battus à leur tour : ce ne sont pas les tribus disséminées dans la Germanie et dans l'Italie septentrionale, ni les Grecs d'Orient, qui repousseront l'invasion nouvelle. L'Europe sera musulmane ; à la place de l'Empire de Charlemagne, se formera un grand califat d'Occident, qui héritera peut-être à son tour de la puissance des Césars.

C'était donc une lutte de deux civilisations qui s'accomplissait. Commencée en France, elle se continua en Espagne. Quand l'Aquitaine et le Languedoc furent occupés par les Francs, le second Charles, petit-fils du premier, porta la guerre au delà des Pyrénées.

Les campagnes des Francs en Espagne, quoique victorieuses en général, furent mêlées de revers qui servirent à entretenir dans les esprits l'idée d'une guerre périlleuse, et qui ne furent pas défavorables au développement de la tradition poétique. Charlemagne, voulant profiter des discordes des Arabes, dirigea, en 778, de grandes forces sur la péninsule. Il comptait sur l'alliance du gouverneur de Saragosse, qui espérait se rendre indépendant de l'émir de Cordoue en se plaçant sous la suzeraineté nominale du roi des Francs. Deux armées franchirent les Pyrénées, à l'est et à l'ouest, et se réunirent devant Saragosse, après avoir reçu les otages des villes qui s'étaient trouvées sur leur passage. Mais, à la vue de cette puissante invasion des hommes du Nord, le zèle religieux des musulmans se réveilla. Le gouverneur de Saragosse dut céder à l'entraînement de sa nation; les portes de la ville restèrent fermées. Les Francs n'étaient pas préparés à entreprendre un long siége : Charlemagne se contenta de recevoir des otages et des présents, et ramena ses troupes réunies par les Pyrénées occidentales.

Les deux versants des montagnes étaient occupés, de ce côté, par une population qui n'était l'alliée ni des Francs ni des Sarrasins, mais qui, jalouse de son indépendance, voyait avec déplaisir une armée étrangère passer sur ses terres : c'étaient les Basques. Déjà la plus grande partie des Francs avait gagné les hauteurs et redescendait vers les plaines de la Garonne. Les derniers bataillons montaient, par la vallée de Roncevaux, vers le *port* d'Ibayéta; ils comptaient dans leurs rangs la fleur des chevaliers. C'est alors que les Basques firent tomber de la montagne une avalanche de rochers qui couvrit le chemin. Une

partie de l'arrière-garde franque fut écrasée; le reste, rejeté au fond de la vallée, fut assailli par un ennemi supérieur. La pesante armure des Francs ne servit qu'à les embarrasser; ils tombèrent tous, disent les historiens, sous les flèches des Basques.

Éginhard, l'historien de Charlemagne, sans chercher à atténuer la grandeur du désastre, l'explique par les conditions désavantageuses où étaient placés les Francs. Il ajoute que les Basques, après avoir pillé les bagages, se dispersèrent dans leurs montagnes, où il fut impossible de les poursuivre. « Là périrent, dit-il dans la Vie de Charlemagne, Eghihard, prévôt de la table royale, Anselme, comte du palais, et Roland, préfet des marches de Bretagne. » Dans un passage des Annales, il est plus explicite. « Ce revers, dit-il, obscurcit fort dans le cœur du roi la joie des succès obtenus en Espagne. » La réserve des paroles d'Éginhard, l'explication qu'il se croit obligé de donner de la défaite, montrent l'impression profonde que produisit ce combat d'arrière-garde. L'imagination populaire en fut d'autant plus émue, que les chefs les plus renommés étaient au nombre des victimes. « Je n'ai pas besoin de citer les noms des martyrs, dit un biographe de Louis le Débonnaire : ils sont connus de tout le monde. »

Le désartre de Roncevaux ne serait certes pas devenu un sujet d'épopée chez les Francs, s'il n'avait été vengé. Il ne le fût pas seulement sur les Basques, mais encore sur les Sarrasins. Le duc des Basques fut fait prisonnier, et exécuté. Les Francs reprirent l'offensive en Espagne, sous la conduite de Louis, fils de Charlemagne, et s'y établirent définitivement. Une vingtaine d'années après le combat de Roncevaux, deux comtés furent créés au delà des Pyrénées :

conquête durable dont sortirent le comté de Catalogne et le royaume d'Aragon. La suzeraineté des Francs s'étendait jusqu'à l'Èbre. Roncevaux était vengé sur les Arabes, et devait l'être principalement sur eux ; car c'est aux infidèles qu'on attribuait, de prime abord et de parti pris, tous les revers que l'on pouvait éprouver sur la frontière méridionale. Au reste, la tradition, en mettant le massacre de Roncevaux sur le compte des musulmans, s'appuyait sur un fait historique. Une seconde armée périt, sous Louis le Débonnaire, dans ces mêmes défilés où étaient tombés les paladins de Charlemagne ; et, cette fois, les Arabes étaient unis aux Basques. Les deux faits se confondirent dans les mémoires ; puis on oublia les Basques, qui n'avaient paru qu'accidentellement sur le théâtre de la guerre ; on ne pensa plus qu'aux Sarrasins, aux constants ennemis de la foi chrétienne et de la nationalité franque ; on les rendit responsables de tout le sang versé, et leur triomphe d'un moment ne fut regardé que comme un forfait de plus, à ajouter à tous ceux qui appelaient sur leur tête le châtiment divin.

Dans la forme définitive de la tradition héroïque, le combat de Roncevaux n'apparaît que comme une occasion d'assurer le triomphe complet des armes franques et chrétiennes. L'issue désastreuse du combat est le résultat d'une trahison. La vengeance est immédiate. Les guerriers morts sont présentés comme des martyrs ; ils ont versé leur sang pour la patrie et pour la religion. Enfin, le souvenir des expéditions contre les Sarrasins se transmettant jusqu'à l'époque où surgirent les premiers projets de croisade, Charlemagne fut élevé au rang de chef souverain de la chrétienté, destiné à repousser les infidèles jusqu'en Asie.

Ainsi la tradition héroïque étendit de plus en plus son

horizon. De même que dans la poésie germanique Attila était considéré comme le roi des rois, craint et obéi jusqu'aux extrémités de la terre, de même Charlemagne devint le souverain d'une monarchie idéale, qui finit par comprendre Jérusalem, la ville sainte. L'histoire elle-même a pu fournir quelques traits à ce tableau poétique d'un vaste Empire chrétien. Deux fois, Charlemagne avait reçu des ambassades d'Orient, qui paraissent avoir singulièrement frappé l'imagination des contemporains. Le calife Haroun al-Reschid, disent les chroniqueurs, avait soumis les lieux saints à sa puissance. Le patriarche de Jérusalem lui avait envoyé l'étendard et les clefs du Saint-Sépulcre. L'empereur protégeait les chrétiens d'Orient, en même temps qu'il se faisait le champion de la foi sur la frontière espagnole. Tous ces souvenirs, joints au sentiment national, âme de toute poésie héroïque, aidèrent à tracer la grande figure de Charlemagne, entourée de gloire et de vénération, que nous montre la Chanson de Roland [1].

Autour de lui se rangent d'autres héros, qui lui sont inférieurs en autorité, mais non pas en vaillance. Parmi eux se trouve un personnage, unique dans toutes les traditions héroïques, mais dont la présence s'explique par le caractère religieux du poëme : c'est l'archevêque de Reims Turpin, qui combat les païens « à la fois par beaux sermons et par grandes batailles », symbole vivant d'une guerre à la fois nationale et religieuse. Les évêques portant les armes n'étaient pas rares à l'époque carlovingienne. On en voyait qui conduisaient leurs vassaux à la guerre : quand c'était une guerre sainte, ils en avaient d'autant moins de

1. Voir, sur l'ensemble des traditions carlovingiennes : GASTON PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*. Paris, 1865.

remords. La Germanie eut des apôtres qui avaient combattu dans les armées de Charlemagne. La papauté protesta plusieurs fois contre ces entraînements guerriers qui tendaient à assimiler l'homme d'église à un seigneur féodal; mais les prêtres batailleurs n'en jouissaient pas moins d'une grande popularité. Quelquefois ils s'armaient d'une massue pour ne pas répandre le sang; mais Turpin n'a pas ce scrupule. Il immole tout ce qui n'est pas converti au dieu qu'il proclame. Il est le digne frère d'armes de Roland et d'Olivier et l'un des plus vaillants paladins de Charlemagne.

La Chanson de Roland retrace la dernière lutte de ces trois héros et de leurs compagnons dans le val de Roncevaux; mais d'abord elle nous transporte au milieu des expéditions victorieuses qui précèdent le retour de Charlemagne en France.

Charles a passé sept ans au delà des Pyrénées. Toutes les villes se sont rendues à lui, excepté Saragosse, assise au haut d'une montagne. C'est Marsille qui la défend; sa tente est dressée au milieu d'un verger; il est entouré de ses chefs, et leur demande conseil. L'un d'eux se lève : c'est Blancandrin, brave au combat, mais surtout conseiller subtil. « Vous ne pouvez résister à Charlemagne, dit-il au roi. Envoyez-lui des messagers; assurez-le de votre amitié; faites-lui de riches présents. Dites-lui que c'est assez guerroyé, et qu'il s'en retourne à Aix, où vous le rejoindrez pour recevoir le baptême et devenir son vassal. Demande-t-il des otages, vous lui en donnerez; j'enverrai mon propre fils, s'il le faut. Il vaut mieux que nos enfants perdent la vie que de perdre nous-mêmes nos biens et notre honneur. Quand Charlemagne sera de retour à Aix, il n'entendra plus parler de nous. Il fera

peut-être mourir nos otages; mais du moins nous garderons la belle et claire Espagne. »

Le conseil est suivi, et les messagers partent. Charles était à Cordoue, qu'il venait de prendre : quantité de païens y avaient été tués ou baptisés. L'empereur réside, comme Marsille, au milieu d'un verger, et son trône d'or est dressé à l'ombre d'un grand arbre. « Charles a la barbe blanche et le chef tout fleuri. Il est beau de corps, et sa contenance est fière. » Autour de lui, ses chevaliers se divertissent, les plus jeunes au maniement des armes, les autres au jeu d'échecs.

Les messagers se présentent devant l'empereur, et Blancandrin demande la paix pour son maître. « Charles tient sa tête inclinée : il ne fut jamais hâtif de sa parole; sa coutume est de parler à loisir. » Il exige des garanties. Alors Blancandrin promet des otages, ajoutant qu'il enverrait son propre fils. Le lendemain, Charlemagne, ayant entendu la messe, rassemble son conseil; car il ne faisait rien sans l'avis de ses barons. Roland veut continuer la guerre; mais son beau-père Ganelon recommande la paix, et la plupart des seigneurs se rangent de son avis. « Et qui portera la réponse au roi Marsille? » demande Charlemagne. Plusieurs des paladins, Roland lui-même, se présentent; mais l'empereur refuse leur offre, car la mission est périlleuse, et il ne veut pas y risquer la vie de ses plus braves. « Envoyez mon beau-père, dit enfin Roland : vous ne sauriez trouver un messager plus habile. »

Ici commence le ressentiment de Ganelon contre Roland. « Tu as fait tomber le choix sur moi, lui dit-il : si je reviens de l'ambassade, je te garderai une reconnaissance qui durera le reste de mes jours. » Et, s'adressant à

l'empereur : « J'ai épousé votre propre sœur, et j'ai d'elle un fils qui sera bientôt un brave chevalier ; je lui laisse mes fiefs et vous le confie, car je ne le verrai plus. » — « Vous avez le cœur trop tendre, répond l'empereur. Quand je l'ordonne, il faut partir. » Mais, au moment où Ganelon veut prendre le gant de la main de Charlemagne, le gant tombe à terre. « Que présage ceci? » s'écrient les Francs. — « Vous en aurez des nouvelles, » dit Ganelon. Alors Charles lui donne son congé, et « de sa main droite l'absout et le bénit ».

Ganelon part, décidé à se venger de Roland. Tandis qu'il chevauche vers Saragosse avec les envoyés de Marsille, Blancandrin lui dit : « Rien n'égale la puissance de Charles : il possède, outre la France, l'Italie et l'Angleterre. Pourquoi vient-il nous chercher sur notre terre d'Espagne? » Ganelon répond : « C'est l'orgueil de Roland qui l'entraîne : Roland mort, nous aurions tous la paix. Alors les deux chevaliers se promettent d'unir leurs efforts pour perdre Roland.

Ganelon, tout félon qu'il est, n'en est pas moins vaillant. Au camp des Sarrasins, se voyant menacé, il parle avec hauteur, la main appuyée sur la garde de son épée. Mais Blancandrin le fait paraître seul devant le roi, et alors Marsille lui dit : « Beau sire, j'ai de l'amitié pour vous. Parlez-moi de Charlemagne. Il est bien vieux : j'ai ouï dire qu'il avait deux cents ans passés. Par tant de contrées il a démené son corps, et mis tant de rois à l'aumône! Quand donc sera-t-il las de guerroyer ? » — « Jamais, répond Ganelon, tant que Roland vivra. » — « Beau sire, reprend Marsille, j'ai quatre cent mille preux pour combattre les Francs. » — « Ne vous y fiez pas, dit Ganelon : vous les perdriez

tous. Ayez recours à la ruse. Envoyez des présents à l'empereur, et donnez-lui des otages : il s'en retournera en *douce France*. Son arrière-garde le suivra de loin, et Roland y sera, je l'espère. Lui mort, l'orgueil de Charles tombera, et la *Grande-Terre* sera en repos. »

Marsille et Ganelon forment une alliance, que le roi païen jure sur la loi de Mahomet, et le chevalier chrétien sur la relique renfermée dans le pommeau de son épée. Ici finit ce qu'on pourrait appeler le premier acte du poëme : le second se passe dans le val de Roncevaux.

Après le retour de Ganelon, les Français se remettent en marche vers les Pyrénées. Roland conduit l'arrière-garde, avec vingt mille hommes et les douze pairs. Déjà le gros de l'armée a passé les dernières hauteurs; mais Charlemagne pense avec inquiétude à ceux de ses chevaliers qui sont derrière lui.

« Hauts sont les pics, les vallons ténébreux, les rochers noirs, les défilés sinistres. Les Français passent cette journée dans une sombre tristesse. Le bruit de leur passage s'entend à quinze lieues. Ils approchent de la Grande-Terre, et voient déjà la Gascogne, une contrée française. Alors il leur souvient de leurs fiefs et domaines, de leurs fiancées et de leurs femmes. Il n'est aucun d'eux qui ne soit attendri; mais, plus que les autres, Charles est plein d'angoisse, car, dans les défilés, il a laissé son neveu. Il a le cœur oppressé ; il ne peut s'empêcher de gémir...

« Sous son manteau, il déguise son maintien. Le duc Naymes chevauchait à côté de lui. « Qu'est-ce qui vous fait peine? » demanda-t-il. Et Charles répond : « Peut-on le demander? J'ai si grand deuil : comment ne pas gémir? Par Ganelon la France sera détruite. Un ange, cette nuit,

me l'a fait voir qui brisait ma lance entre mes mains. C'est lui qui a fait désigner Roland pour conduire l'arrière-garde. Si je perds mon neveu, nul ne me le remplacera. »

« Et Charles le Grand ne peut s'empêcher de pleurer. Cent mille Français s'attendrissent avec lui, et tous, pour Roland, ont crainte merveilleuse... [1]. »

C'était le moment, en effet, où quatre cent mille Sarrasins environnaient les défilés. Quand le bruit de leur marche arrive jusqu'à l'arrière-garde française : « Je crois, dit Olivier, que nous aurons grande bataille des païens. » Roland lui répond : « Que Dieu nous l'octroie! Nous sommes ici pour notre seigneur et roi. Pour son seigneur, un homme doit tout souffrir, endurer chaud et froid, risquer sa tête et sa peau. Que chacun pense à fournir de grands coups ! Faisons en sorte qu'on ne dise pas sur nous de mauvaises chansons. Les païens ont tort, et les chrétiens *ont droit*. Jamais, de moi, vous n'aurez mauvais exemple. »

Olivier l'engage à faire entendre son cor, pour que Charlemagne soit averti ; mais Roland se croirait déshonoré s'il demandait du secours contre des païens. « Jamais on ne dira, répond-il, que j'ai corné pour des païens; je ne veux pas donner cette honte aux hommes de mon lignage. Quand je serai dans la bataille, je frapperai mille coups et davantage. L'acier de ma Durandal sera rouge de sang. Les Français tiendront bon ; mais ceux d'Espagne seront livrés à la mort. » — « Qui vous blâmerait? dit Olivier. Les Sarrasins couvrent la plaine, les coteaux et les montagnes, et nous ne sommes qu'un petit nombre. »

1. *La Chanson de Roland*, édition de TH. MULLER. Gœttingue, 1863. Vers 814 et suiv.

— « Mon courage est d'autant plus grand, répond Roland. A Dieu ne plaise, ni à ses saints, ni à ses anges, que par moi l'honneur de la France soit terni ! »

Avant le combat, tous les chevaliers chrétiens se confessent. L'archevêque Turpin monte sur une éminence, et leur dit : « Demandez grâce à Dieu, et je vous absoudrai pour le salut de vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs, et vous prendrez place au haut du paradis. » Tous mettent pied à terre, et se prosternent. L'archevêque les bénit, et, pour pénitence, leur enjoint de bien frapper.

La bataille s'engage : ce n'est bientôt qu'une horrible mêlée. Toute l'avant-garde des païens est détruite ; mais aussi, « que de Français y perdent leur jeunesse ! ne reverront leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui ont déjà franchi les monts ! » En France, pendant ce temps, des signes annoncent un grand désastre. Le sol tremble, et les ténèbres règnent en plein midi. Les populations effrayées croient que c'est la fin du monde ; mais ce n'est que « le grand deuil pour la mort de Roland ».

Lorsqu'il ne reste plus que soixante chevaliers français, et que les païens font leur cinquième assaut, Roland se décide enfin à prendre son olifant, non pour appeler du secours, mais afin que Charles puisse venger les siens, et que les morts reçoivent la sépulture. Charlemagne l'entend, et revient avec toute l'armée. En attendant, la bataille continue à Roncevaux, et le nombre des Français diminue toujours. Olivier, que Roland appelait son frère, tombe un des derniers ; mais, avant de mourir, il frappe encore dans la mêlée. Déjà son regard se trouble ; mais son bras continue d'abattre des païens. Un de ses coups at-

teint son frère qui venait à son secours. «Mon compagnon, lui dit Roland avec douceur, avez-vous fait cela de bon gré? Je suis Roland, qui vous ai tant aimé. Vous ne m'aviez point défié, ce me semble! » Olivier lui répond : « J'entends votre voix, mais mes yeux ne vous voient plus. Que Dieu vous garde, et pardonnez-moi! »

Roland, voyant qu'il reste seul avec l'archevêque, saisit une seconde fois son cor; mais il n'en tire plus qu'un son plaintif. Charlemagne l'entend cependant, et, pour annoncer le retour de l'armée, fait sonner tous les clairons. La montagne en retentit, et le bruit en arrive aux oreilles des païens. Ils commencent à fuir; mais, avant de quitter le lieu du combat, ils font pleuvoir leurs dards et leurs épieux sur les deux guerriers. Turpin est blessé à mort. L'écu de Roland est brisé; son cheval tombe sous lui; mais lui-même n'est pas atteint. Il est à pied, mais il est maître du champ de bataille.

Roland, resté seul, gravit une hauteur, d'où l'on découvre l'Espagne, et là, se sentant faiblir, il attend la mort. Mais un Sarrasin le guette et, le voyant évanoui, veut lui prendre son épée. « Le neveu de Charles est vaincu! s'écrie-t-il, j'emporterai son épée en Arabie! » A ces mots, Roland se retourne et, d'un coup de son olifant, abat le païen à ses pieds. Alors, de peur que son épée ne tombe aux mains des infidèles, il veut la briser contre un rocher; mais c'est le rocher qui se brise, et l'épée rebondit. « Ma Durandal, dit-il, par vous j'ai gagné tant de batailles, conquis tant de terres, que possède Charles à la barbe fleurie! Jamais homme ne vous tiendra, qu'un autre homme fera fuir! » Trois fois, il cherche vainement à la briser. Sentant alors que sa mort appro-

che, il se couche, son épée et son olifant sous lui, et le visage tourné vers l'Espagne, afin que Charles, en le retrouvant, puisse dire qu'il est mort en conquérant. Puis il se recommande à Dieu, et tend son gant vers le ciel. Alors « de mainte chose lui souvient, de toutes les terres conquises par lui, mais surtout de douce France et des hommes de son lignage, et il ne peut s'empêcher d'en pleurer. » Trois anges descendent du ciel, et emportent son âme.

Si la Chanson de Roland n'était qu'une complainte sur le désastre de Roncevaux, elle finirait ici; mais elle est un chant de victoire. Toute l'arrière-garde des Français a péri ; mais le héros qui la conduisait est resté maître du champ de bataille. Comment les païens pourraient-ils vaincre, puisqu'ils ont tort, et que les chrétiens *ont droit?* Roland est mort, le visage tourné vers l'Espagne, sa dernière conquête. Charlemagne, revenu à Roncevaux, n'a qu'à poursuivre les Sarrasins; il les atteint vers l'Èbre, et il détruit les restes de leur armée. Il ne repasse les Pyrénées qu'après la soumission complète de l'Espagne. Tous les païens sont tués ou baptisés. Quant à Ganelon, il est jugé selon la coutume féodale; il est déclaré coupable et mis à mort, après que son défenseur a été vaincu en combat singulier par le champion de Charlemagne. Le poëme se termine par une dernière allusion à l'idée générale qui domine tout le récit. Lorsque Charles est rentré dans son palais d'Aix-la-Chapelle, un ange lui apparaît de nuit, et lui commande de secourir les chrétiens dans d'autres contrées [1]. L'empereur n'y voudrait aller, ajoute le texte.

1. En Syrie, selon la leçon adoptée par Génin (*la Chanson de Roland, poëme de Théroulde.* Paris, 1850).

« Que ma vie est remplie de peine ! » dit-il ; et il gémit de la dure mission que Dieu lui impose.

Les dernières parties du poëme contiennent un touchant épisode, qui frappe d'autant plus qu'il est unique dans une série d'aventures toutes guerrières : ce sont quelques vers où est racontée la mort de la princesse Aude, la fiancée de Roland. Les voici, transcrits en langage moderne, avec la versification ancienne :

Charles le Grand est revenu d'Espagne.
Il vient à Aix, premier siége de France,
Monte au palais, est entré dans la salle.
Voici venir Aude, la noble dame,
Qui dit au roi : « Où est le preux Roland,
Qui me jura qu'il me prendrait pour femme ? »
Charles en a et douleur et pesance,
Verse des pleurs, tire sa barbe blanche.
« Sœur, chère amie, d'homme mort du demandes ;
Mais je saurai te rendre bon échange,
Avec Louis : je ne peux mieux parler :
Il est mon fils ; il tiendra mes États. »
Aude répond : « Ce mot me semble étrange.
Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges,
Après Roland, que je reste vivante ! »
Elle pâlit, tombe aux pieds du roi Charles,
Morte à jamais : Dieu ait merci de l'âme !
Barons français la pleurent et la plaignent [1].

Le poëme est formé ainsi d'une série de couplets d'un nombre inégal de vers de dix syllabes, ayant une césure après la quatrième syllabe. Tous les vers d'une strophe reproduisent la même voyelle dans la syllabe finale. Ce retour de la voyelle, sans égard aux consonnes, s'appelle l'assonance : c'est la rime élémentaire. La variation de la voyelle finale d'une strophe à l'autre, et les élisions dans l'intérieur du vers, rompent seules le mouvement uni-

1. Vers 3705-3722.

forme de cette versification, simple et solennelle comme les sujets où elle est employée.

La Chanson de Roland contraste, par sa simplicité, non-seulement avec les productions de la littérature chevaleresque, mais encore avec les poëmes héroïques de l'Allemagne. Cette simplicité tient à la formation rapide, presque hâtive, de la légende nationale dont elle est le couronnement. Les traditions héroïques de la France n'ont eu guère que deux siècles de durée. Commencées à l'époque où la nationalité française sortit triomphante des guerres musulmanes, elles s'arrêtèrent, comme toutes les traditions héroïques, au temps où le sentiment national disparut devant la féodalité. Les chants épiques qui célébraient les exploits des armées françaises se groupèrent trop rapidement ; ils n'eurent pas le temps de se développer en épisodes nombreux, représentant la vie nationale par tous les côtés. C'est à peine si, dans toute l'étendue du poëme de Roncevaux, nous sortons des camps et des combats. A l'époque où la poésie héroïque des Francs aurait pu élargir son horizon et varier ses tableaux, elle avait déjà perdu son énergie créatrice. L'ésprit poétique du moyen âge avait pris une autre direction. La littérature chevaleresque régnait déjà, et la Chanson de Roland tomba aux mains des copistes, qui, pour tout développement, la chargèrent de froides amplifications.

La légende héroïque des Francs s'était formée dans un temps déjà littéraire. Charlemagne, son principal héros, n'avait-il pas fait recueillir les anciennes poésies de sa nation? N'était-il pas lui-même un lettré? Cette légende ne pouvait donc tarder à prendre une forme définitive, et elle paraît avoir été fixée dès la fin du onzième siècle.

C'est à cette époque que semble remonter le texte signé du nom de Turold, ou, comme l'appelle l'éditeur Génin, Théroulde. On jugera de ce que sont les remaniements postérieurs par un seul fait : le simple et touchant récit de la mort de la princesse Aude devient dans un manuscrit une longue déclamation de plusieurs centaines de vers.

La Chanson de Roland fut traduite, vers le milieu du douzième siècle, par un poëte allemand, nommé le curé Conrad, qui vivait probablement en Bavière. Mais ce que Conrad ne réussit pas à traduire, c'est le sentiment patriotique qui avait inspiré le poëme français. Son récit a quelquefois de la vivacité; mais il n'atteint presque jamais à la grandeur du modèle. La chanson épique est devenue, entre ses mains, une chronique chevaleresque. L'ouvrage de Conrad lui-même fut remanié et développé au siècle suivant par un poëte nommé *Stricker*.

Avec la Chanson de Roland, nous quittons définitivement la poésie héroïque; avec la version allemande, nous abordons la poésie chevaleresque. Qu'avons-nous trouvé, dans toute la série de nos recherches précédentes? De belles traditions épiques en France et en Allemagne, mais pas une œuvre qui puisse se comparer à l'*Iliade*. Cependant la poésie épique est par elle-même d'un si grand prix, qu'une épopée, même imparfaite, est encore un trésor dans une littérature. Les poëmes chevaleresques que nous allons rencontrer maintenant ne sont pas moins défectueux que les Nibelungen; mais leurs sujets sont loin d'être toujours aussi intéressants.

XII

LE CURÉ LAMPRECHT ET LA LÉGENDE D'ALEXANDRE

Le Curé Lamprecht et son modèle français. Caractère historique d'Alexandre. Formation de sa légende. Le *Pseudo-Callisthène*. La légende d'Alexandre dans l'Occident. Le poëme du Curé Lamprecht.

On aurait singulièrement étonné un homme du treizième siècle si on lui avait parlé de ce que nous appelons la vérité historique. Le treizième siècle aurait été moins poétique s'il avait eu plus de science critique. Les âges critiques comme le nôtre n'arrivent à comprendre le passé et à se pénétrer de l'esprit des différentes nations qu'en sacrifiant une partie de leur propre originalité. Au contraire, dans les temps d'enthousiasme, le poëte ne saisit avec tant de vivacité les choses qui l'environnent que parce qu'il ne voit rien au delà et qu'il est complétement sous le charme de l'illusion présente. La chevalerie avait produit sur les esprits une sorte d'entraînement et comme un retour de jeunesse qui ressemblait à la naïveté des âges primitifs. Un des caractères de la naïveté, c'est de croire que tous les hommes pensent comme nous, que le monde a toujours été et sera toujours tel qu'il s'offre à

nos regards. Au treizième siècle, on s'imaginait volontiers que la chevalerie avait toujours existé. On faisait endosser de bonne foi aux héros de la Grèce et de Rome l'armure des soldats de Bouvines. Des échos poétiques venaient de toutes parts, de l'Espagne musulmane, du Nord à moitié païen, de l'Orient surtout, et se rencontraient dans un monde où une seule idée dominait, la chevalerie, avec tout ce que cette idée éveillait de sentiments nobles et, délicats. On déplorait seulement que certains héros n'eussent pas été chrétiens ; on était quelque peu embarrassé de l'intérêt qu'on prenait au récit de leurs aventures, et lorsqu'on les chérissait beaucoup, on ne résistait pas à l'envie de les convertir.

Un des poëmes chevaleresques les plus anciens qui se soient produits en Allemagne, c'est un *Poëme d'Alexandre*, presque contemporain de la traduction allemande de la Chanson de Roland, et dont l'auteur est un ecclésiastique, nommé Lamprecht. On ne sait rien de la vie de ce poëte, pas plus que de celle de la plupart des poëtes chevaleresques. Mais il nomme lui-même l'auteur français qui lui a servi de modèle : c'est Albéric de Besançon. L'ouvrage de ce dernier est resté longtemps inconnu ; on en a découvert récemment un fragment d'une centaine de vers. Le principal résultat de cette découverte a été de réduire à sa juste valeur le mérite du traducteur. On faisait honneur à Lamprecht d'une certaine brièveté énergique qui caractérise son style et qui le distingue des poëtes chevaleresques plus récents. Il est reconnu maintenant que ce mérite appartient tout entier et à un plus haut degré au modèle français [1].

1. Le poëme de Lamprecht a été publié, avec un grand nombre de

Il existe en français un autre poëme sur Alexandre, plus récent que celui d'Albéric, et beaucoup plus développé ; d'un mérite très-inférieur, à en juger seulement par la traduction allemande de l'ancien poëme, mais qui a laissé dans la littérature française le vers nommé *alexandrin*. Nous ne parlons point des autres ouvrages composés sur le même sujet en France, en Angleterre, en Allemagne ; car Alexandre a eu sa légende au moyen âge, non moins que Charlemagne, et a été chanté dans toutes les langues de l'Europe.

Alexandre était fait, plus que tout autre personnage de l'antiquité, pour devenir un héros de roman au moyen âge. Il avait profondément étonné ses contemporains ; mais nul grand poëte ne s'était offert pour consacrer son immense renommée. Lui-même pensait, à en croire les historiens, qu'une seule chose manquait à sa fortune : d'être chanté par un Homère ; et, par une singulière dérision du sort, il fut chanté à l'envi par les Homères du moyen âge. Son caractère se prêtait au rôle que les poëtes chrétiens lui firent jouer. Il n'avait qu'une passion : celle de la gloire, qu'un but : paraître grand aux yeux des hommes. Il aimait, dit Plutarque, à être loué, et même à se louer soi-même. Arrivé au bord de l'océan Indien, comme ses troupes refusaient de marcher, il se fit conduire dans une île, et, là, il offrit aux dieux des sacrifices et leur demanda de ne jamais permettre qu'un homme allât plus loin. On pourrait croire qu'il se préparait déjà à sa carrière de héros de légende. Alexandre était, en un sens,

documents relatifs à la légende d'Alexandre, par WEISMANN, en 2 vol. Francfort 1850. — Le fragment d'Albéric de Besançon se trouve dans : K. BARTSCH, *Chrestomathie de l'ancien français*. Leipsick, 1866.

un vrai chevalier d'aventure. Des critiques trop sages l'ont traité de fou. Boileau, dans un vers connu, le condamne aux Petites-Maisons. Il faut convenir cependant que sa folie n'a pas été inutile à l'humanité. Il semble même avoir eu le vague sentiment de son importance historique; et ce sentiment lui donne une grandeur réelle. L'Empire qu'il avait créé en quelques années s'écroula le jour de sa mort; mais la civilisation grecque qu'il avait apportée en Orient continua d'y fleurir. L'une des nombreuses villes qu'il avait fondées et appelées de son nom fut pendant plusieurs siècles le centre intellectuel du monde. C'est à Alexandrie en Égypte que se fit la transition entre la culture ancienne et la culture moderne; la littérature grecque acheva de s'y éteindre, et la philosophie chrétienne en sortit. C'est de là aussi que partit la légende d'Alexandre.

Après la mort du conquérant, son Empire se divisa en plusieurs royaumes, dont le plus important resta celui des Ptolémées. Les rois d'Égypte n'étaient pas éloignés de se croire les vrais héritiers d'Alexandre; ils lui trouvèrent même des relations de parenté avec des princes fabuleux, leurs prétendus ancêtres. Selon la tradition alexandrine, un roi d'Égypte, nommé Nectanébus, chassé de son pays par le roi des Perses Darius, se réfugia à la cour de Philippe de Macédoine, et fut le père d'Alexandre. Des prodiges signalèrent la naissance de l'enfant prédestiné par qui l'Égypte, la Macédoine et toute l'Asie devaient être affranchies de la domination des Perses; car, selon la légende, le roi Philippe lui-même était tributaire de Darius, et les Perses étaient reconnus comme les souverains arbitres de l'Orient.

En même temps qu'on entourait de merveilles la jeunesse du héros, on composait de prétendues relations de ses voyages, qu'on attribuait à ses compagnons. On y réunissait tout ce qu'on savait d'extraordinaire sur les pays lointains. On y parlait de climats inconnus et de peuples étranges. La terre et les hommes, les animaux et les plantes, tout y prenait un aspect nouveau et bizarre. Pour comprendre ce que pouvaient être de telles inventions, qu'on se rappelle ce que l'Inde était pour les anciens, et ce que ce seul mot faisait naître en eux d'idées superstitieuses : c'était la terre des prodiges. On pensait qu'Alexandre avait dû être placé sous la protection particulière des dieux pour pouvoir y pénétrer.

Tous les récits dont on orna la mémoire du conquérant, les lettres et les discours qu'on lui attribua, furent réunis, au deuxième siècle de notre ère, dans une sorte de roman historique ; et, pour donner à ce roman plus de crédit, on le mit sous le nom de Callisthène, historien grec, compagnon d'Alexandre et disciple d'Aristote. Un manuscrit attribue le livre à Aristote lui-même. L'ouvrage du Faux-Callisthène, source première de toute la légende alexandrine, fut d'abord traduit en latin. La plus ancienne traduction connue dans cette langue, celle de Jules Valère, semble remonter au commencement du quatrième siècle. Elle fut souvent reproduite, et elle devint la souche commune de ces *Gestes d'Alexandre,* écrits en latin, qui précédèrent les ouvrages en langue vulgaire [1].

D'Alexandrie, la légende passa à Constantinople ; elle y reçut de nouveaux accroissements. On fit d'Alexandre le

1. Voir J. Zacher, *Pseudocallisthenes. Julii Valerii Epitome.* Halle, 1867.

premier fondateur de l'Empire d'Orient, le précurseur de Constantin. Une secrète jalousie régnait entre Constantinople et Rome. Alexandre devint, dans la tradition, le champion des prétentions byzantines vis-à-vis de la capitale de l'Occident. On lui fit conquérir Rome et l'Italie, l'Afrique et Carthage, et grossir son armée des contingents de tous les pays tributaires, avant d'entreprendre la conquête de l'Asie.

Ainsi chaque peuple accommodait l'histoire à ses préjugés; mais le héros lui-même grandissait toujours. En même temps que, par la langue latine, la légende se répandait dans l'Occident, elle gagnait, dans une autre direction, les peuples qui avaient succédé en Asie à la domination grecque. On la trouve dans le *Livre des Rois* persan, composé à la fin du dixième siècle. Elle inspira plusieurs poëmes en langue persane et en langue turque. Alexandre fut un héros favori des littératures orientales du moyen âge, si riches en contes merveilleux. Il devint conquérant une seconde fois, et fit le tour de l'Orient comme de l'Occident. Sa légende régna sur la plus grande partie du monde civilisé, et, chose rare, il fut célébré avec un égal enthousiasme par les juifs, les chrétiens et les musulmans.

Tout en se transmettant d'un siècle à l'autre, la légende d'Alexandre prenait quelque chose à chaque civilisation qu'elle traversait. C'est sans doute de l'Orient qu'elle reçut le caractère sentencieux et moral qui la distingue déjà dans le Faux-Callisthène et qu'elle garda pendant tout le moyen âge. Ici, les souvenirs historiques venaient en aide à l'imagination poétique. On savait qu'Alexandre aimait à s'entourer de philosophes, qu'il avait été l'élève d'Aristote, un des hommes qui furent le plus populaires au moyen âge.

La légende, enchérissant sur ces données, le mit en contact avec des sages de tout pays, recevant leurs enseignements, leurs conseils, et même leurs réprimandes. La vie même du héros et la rapidité de sa fortune, cette conquête du monde réalisée en quelques années, et le conquérant mourant au milieu de sa carrière et laissant un immense Empire à ses généraux embarrassés d'un tel héritage : tout cela excitait à la réflexion. Quelle belle matière à moraliser que ce jeune homme ayant la passion des grandes choses et croyant tout possible, mais surtout jaloux de sa gloire et ne rêvant que de fournir un beau sujet aux poëtes à venir ! On le cita en effet comme un exemple aux âges suivants, mais surtout comme un exemple de la vanité de toutes choses. Tantôt on le faisait arriver chez des peuples qui vivaient dans la simplicité primitive et dont il troublait inutilement le repos, tantôt on lui donnait, par la bouche des faibles et des vaincus, des leçons de modération et de justice ; ou bien on le conduisait devant la porte du paradis, où il sollicitait en vain l'immortalité sur terre. De tels contrastes plaisaient à une époque où l'histoire ne semblait intéressante que par la matière qu'elle fournissait à la réflexion et à la poésie.

Le poëte allemand Lamprecht est tout à fait dans le ton et dans l'esprit de la légende lorsqu'il commence son ouvrage par une réflexion morale. « Quand Albéric composa son poëme, dit-il, il le fit avec des pensées semblables à celles qui remplissaient l'âme du roi Salomon, prononçant cette grande parole : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas :* ce qui veut dire que le soleil ne se lève et ne se couche que sur des choses périssables. Salomon avait éprouvé cette vérité ; elle était la cause de sa tristesse ; elle fut l'inspira-

trice de ses écrits : car, sachant qu'il est salutaire à l'homme d'occuper son esprit et son corps, il résolut de mettre par écrit sa grande sagesse. Maître Albéric se rappelait la pensée de Salomon, et c'est avec cette pensée que moi-même je commence mon ouvrage [1]. »

La naissance d'Alexandre et ses premières années sont entourées de prodiges. Son éducation est successivement confiée à six maîtres. Le premier lui enseigne le grec et le latin et l'écriture sur parchemin, le second la musique et le chant, le troisième la physique, le quatrième, qui est Aristote, l'astronomie, le cinquième les armes, le sixième la morale et la jurisprudence. Cet enseignement comprenait à peu près ce que devait savoir un prince chevalier du moyen âge.

Ayant succédé à son père Philippe sur le trône de Macédoine, Alexandre commence par rendre la Grèce, la Sicile, Rome et Carthage tributaires. Puis il fonde Alexandrie, la plus grande ville du monde, dit l'auteur. C'est de là qu'il part pour la conquête de l'Asie. On voit que cet itinéraire, qui n'a rien d'historique, n'a pu être tracé qu'en Égypte. La prise de Tyr est longuement décrite ; le feu grégeois y joue un grand rôle. Le conquérant ravage deux fois l'Asie occidentale ; ensuite il franchit l'Euphrate, et détruit les ponts derrière lui pour ôter aux siens tout espoir de retraite. Il atteint le roi Darius au fond de la Bactriane. Une particularité du récit, c'est un échange continuel de lettres entre les deux rois : exercices de rhétorique auxquels se livraient les écrivains grecs et que les romanciers du moyen âge conservaient comme documents his-

1. Vers 19-34 : WEISMANN, Ier volume.

toriques. Parfois les messages sont symboliques. Un jour, par exemple, Darius envoie à Alexandre un boisseau de blé, et lui fait dire de compter les grains s'il veut savoir combien l'armée des Perses est nombreuse. Alexandre renvoie le messager avec une poignée de grains de poivre, en ajoutant ces mots : « Les grains sont moins nombreux, mais ils ont plus de saveur et de force. »

Effectivement, c'est le grain fort qui l'emporte ; Darius est vaincu. « Quand la nouvelle se répandit en Perse, que le roi était vaincu, une grande désolation régna dans toutes les provinces qui reconnaissaient l'autorité de Darius. Il n'était personne qui n'eût perdu un parent ou un ami. Le père pleurait son fils ou son gendre, la sœur son frère, la mère son fils. La femme pleurait son mari, et la jeune fille son fiancé, non moins que s'il eût déjà été son époux ; et celle qui aimait en secret regrettait son ami. Les enfants qui jouaient devant la maison ne voyaient pas revenir leurs pères ni leurs parents ; et les petits enfants au berceau, voyant tout en larmes, se firent conter la nouvelle et pensèrent en mourir [1]. »

Avec l'expédition contre Porus, roi des Indes, finit la partie historique, si l'on peut ainsi dire, du récit. La suite est de plus en plus romanesque. Nous entrons dans le pays des Mille et une Nuits. Les Macédoniens, à peine sortis de l'Inde, se trouvent devant une forêt enchantée. Ils entendent de loin des accords de chant et de musique. Ils approchent, et voient un groupe de jeunes filles, assises au bord d'une fontaine, et jouant de la harpe et de la lyre. Ces jeunes filles n'étaient autres que les esprits des fleurs ; elles nais-

1. Vers 3191-3223.

saient et mouraient avec le feuillage qui les couvrait de son ombre. Au printemps, quand la séve montait, le sol commençait à fleurir. A mesure que les arbres et les buissons donnaient plus de fraîcheur, les fleurs grandissaient, s'ouvraient, prenaient forme humaine. Elles n'avaient que deux couleurs, le rose et le blanc. Les jeunes filles gardaient les couleurs des fleurs dont elles sortaient; mais fleurs et jeunes filles ne vivaient que grâce à l'ombre épaisse qui les environnait. Le premier rayon d'automne les frappait à mort. Cette aventure est racontée par Alexandre dans une lettre. « Elles chantaient si doucement, dit-il, que moi et mes compagnons oubliâmes toutes nos fatigues. Il nous sembla que dès ce moment nous avions eu assez de bonheur dans notre vie. Tout ce que chacun avait pu souffrir depuis son enfance s'effaça de sa mémoire, et si nous avions pu rester là, rien ne nous aurait plus semblé à craindre, pas même la mort [1]. — Mais quand le terme fut arrivé, quand nous vîmes les fleurs se faner et les jeunes filles perdre leurs couleurs, quand les fontaines furent taries et que les oiseaux mêmes cessèrent de chanter, alors nous fûmes saisis de tristesse, et, voyant que chaque jour augmentait nos regrets et que tout défleurissait et mourait sous nos yeux, nous nous éloignâmes de la forêt [2]. »

L'idée du poëme se révèle déjà dans ce récit, et les aventures qui vont suivre la mettront encore plus en lumière. Cette idée, c'est que les choses les plus grandes et les plus belles sont aussi les plus périssables. A mesure que

1. Vers 5067 et suiv.
2. Vers 5188 et suiv.

le sujet s'élève de la réalité des faits à la poésie pure, le mot que Lamprecht avait inscrit en tête de son livre se confirme. La légende d'Alexandre commence par l'orgueil et l'ambition ; elle finit par la déception et l'humilité. Elle ne conduit son héros au faîte de la puissance humaine que pour lui montrer, de ce haut point de vue, la vanité de toutes choses.

Alexandre continue de marcher, aussi longtemps qu'il rencontre des villes et des châteaux. Selon la croyance ancienne, l'océan Indien limitait le monde du côté de l'orient. Avant d'arriver là, le conquérant passe chez des hommes complétement dépourvus de culture et d'industrie. Tout abri leur servait de demeure ; ils n'avaient ni villes ni villages ; mais ils vivaient sur un sol abondant, et les fruits que la terre produisait d'elle-même leur suffisaient. Le roi du pays, apprenant la venue d'Alexandre, lui envoie des messagers, avec une lettre ainsi conçue : « Alexandre, as-tu bien pensé à ce que tu venais chercher ici ? Que tu viennes pour piller, pour brûler ou pour combattre, tu trouveras peu de gloire chez nous. Nous n'avons rien à te donner, et tu ne pourras rien nous prendre. Nous n'avons même ni glaive ni bouclier pour t'offrir le combat, et tu feras bien de continuer ta route et de chercher d'autres occasions de te signaler. »

Alexandre offre la paix, mais il veut visiter le pays. Il s'informe de la façon de vivre des habitants ; il leur demande pourquoi ils n'ont ni villes ni villages, et voici ce qu'ils lui répondent : « Nous n'avons ni maisons ni châteaux, et cependant nous vivons sans inquiétude. Notre tombeau sera notre première et notre dernière demeure, d'où personne ne nous chassera. Une seule chose nous ras-

sure : c'est que la voûte du ciel nous couvrira toujours. »

Là-dessus, dit le poëte, Alexandre ne leur fit plus aucune question, mais il les invita à lui demander une faveur. Ils répondirent : « Fais que nous soyons immortels. » — « Comment le pourrais-je, dit Alexandre, puisque je mourrai moi-même ? » Alors l'un d'eux lui demanda pourquoi, sachant qu'il devait mourir, il faisait tant de bruit sur la terre. Alexandre s'impatienta enfin, et dit : « La volonté du Très-Haut assigne à chacun sa destinée ; mais elle seule a le droit d'intervenir dans nos actes, de même que la tempête a seule le pouvoir de soulever la mer. Aussi longtemps que la mort restera loin de moi, je veux agir à ma guise et accomplir ce qui flatte mon esprit. Si tous les hommes qui sont sur terre vivaient comme vous, à quoi servirait-il de vivre, et que deviendrait la vie humaine ? »

Alors, continue Lamprecht, il leur dit adieu, et, sans prendre de repos, se remit à chevaucher, jusqu'à ce qu'il atteignît, à travers mille peines et mille périls, l'extrémité de la terre, « là où est l'abîme du monde, et où l'on voit tourner le ciel, comme une roue tourne autour de son axe. » Et là, se sentant complétement isolé, Alexandre écrivit une lettre à sa mère Olympias et à son maître Aristote, où il leur raconta ses dernières aventures.

La colère d'Alexandre envers les hôtes qu'il vient de quitter montre que sa conviction commence à être ébranlée. Mais son ambition, avant de s'avouer vaincue, s'exalte et s'irrite, et l'engage dans une dernière entreprise, la plus extraordinaire de toutes. Il avait conquis le monde entier : cela ne lui sembla point suffisant, dit Lamprecht, et son orgueil le poussa à tenter la conquête du Paradis et à exiger que les chœurs des anges se reconnussent ses tributaires.

Il consulte les chefs de son armée. Les plus âgés sont d'avis qu'il est temps de s'arrêter et qu'il ne faut pas tenter Dieu. Mais un jeune homme prend la parole : « Seigneur, dit il, ces gens sont vieux et craignent pour leur vie ; parce qu'ils sont las, ils te conseillent de te reposer. Mais mon avis est différent : fais-toi indiquer le chemin du Paradis, et les jeunes hommes de ton armée suffiront pour t'y faire entrer. »

De ces deux conseils, dit l'auteur, Alexandre suivit le moins sage, « car il était devenu semblable à l'abîme d'Enfer, qui engloutirait le ciel et la terre sans être rassasié, et qui ne dit jamais : Je suis satisfait. » Une troupe choisie parmi les plus braves se remet donc en marche; elle traverse d'abord une terre déserte qui n'est hantée que par des orages continuels. Pour la première fois, Alexandre hésite. Il serait prêt à renoncer à l'entreprise, s'il n'avait honte de revenir sur ses pas. Il songe à la Grèce, mais il n'ose avouer sa crainte et ses pressentiments. Les voyageurs se retrouvent enfin sur les bords de l'Euphrate, et, sachant que le fleuve prend sa source au Paradis, ils le remontent à grand'peine dans des barques, luttant contre le courant et la tempête. Cependant, à mesure qu'ils approchent de la demeure sainte, le pays recommence à être habité, et de gracieuses cabanes s'élèvent sur les deux rives. L'onde charrie de beaux feuillages, des fruits savoureux, des fleurs brillantes, provenant des bosquets du Paradis. Ils aperçoivent enfin un mur très-élevé, construit en pierres précieuses. Il frappent à une porte : on ne leur répond point. Cependant ils entendent des chants à l'intérieur. Un vieillard se présente enfin, et s'informe de l'objet de leur visite. « Laissez vos chants, dit un officier, et venez porter

vos tributs au maître de la terre. » Mais, au grand étonnement des Macédoniens, le vieillard ne connaît point Alexandre. Il leur donne cependant une pierre précieuse qui, dit l'auteur, n'est pas plus grosse que l'œil d'un homme ; et il ajoute ces mots : « Un homme vaut un autre homme, car ils sont tous faits de chair et d'os. Que votre maître garde cette pierre, qui est de grand prix et de vertu merveilleuse, et que peu de gens connaissent ! Qu'il quitte ce pays sans tarder, s'il veut sauver ses jours, et qu'il ne songe à revenir ici que lorsqu'il saura ce que la pierre signifie ! »

On délibère de nouveau dans la troupe macédonienne. Les jeunes gens veulent escalader l'enceinte du Paradis ; mais, cette fois, les vieillards l'emportent. « Ceux qui habitent ces murs, dit l'un d'eux, sont des enfants de Dieu. Tous les hommes qui vivent ne pourraient rien contre eux. Dieu les protége et les rend forts, parce qu'ils gardent son commandement, et il leur donne la vie éternelle. Recommandez vos âmes aux chœurs des anges, afin qu'ils nous accordent au moins un heureux retour. »

L'expédition revient. Les armées grecques quittent l'Asie, et Alexandre promet des trésors à qui lui révélera le secret de la pierre précieuse. Les sages accourent ; le premier dit : c'est un saphir ; le second, une escarboucle. En peu de temps la pierre a douze noms différents, mais c'est tout ce qu'ils en peuvent dire. Enfin on cite à Alexandre un sage Israélite, tellement vieux que personne ne savait son âge, et si faible qu'il fallut le porter au palais. Le vieillard se fait donner une balance. Dans l'un des plateaux, il pose la pierre ; dans l'autre, une barre d'or, à laquelle il en ajoute une autre, puis d'autres encore. Mais le plateau qui contient la pierre reste toujours baissé. En-

suite, à la place de l'or, il met un peu de terre, et une plume, la plus légère qu'il peut trouver. Aussitôt le plateau remonte, et le vieillard dit : « La pierre, c'est la pierre du salut. Une plume, c'est la vie de l'homme; un peu de poussière, c'est sa mort. Méditez cette vérité, et vous entrerez au Paradis. » Il ajoute : « Alexandre possède maint royaume, mais il est homme, et il mourra. Qu'il cesse d'être la terreur des enfants et des mères, et qu'il guérisse une partie des blessures qu'il a faites, afin qu'à son jour suprême il soit mis par Dieu au nombre des élus! »

Cette fois, Alexandre ne se mit point en colère. Il récompensa le vieillard, dit le poëte; il suivit ses recommandations; il le fit reconduire avec toutes sortes d'honneurs. De ce moment, Alexandre changea sa manière de vivre. Il fut bon et généreux, modéra ses désirs, montra du respect pour l'humanité. Il ne fit plus aucune guerre, et régna en paix pendant douze années.

Si le poëme du Curé Lamprecht n'est pas très-habilement combiné dans toutes ses parties, les derniers épisodes révèlent du moins une idée générale. Cette idée est celle qui domine la légende dès l'origine. Le poëte allemand, et plus encore son modèle français, eurent du moins le mérite de ne pas l'obscurcir par trop de développements chevaleresques. On ne peut pas en dire autant des poëtes qui vinrent après eux. Le poëme français le plus connu sur Alexandre, celui de Lambert le Court et d'Alexandre de Bernai, se distingue en particulier par un abus du style descriptif et une recherche du merveilleux qui ne laissent plus au lecteur d'autre impression que la fatigue. Joutes et tournois, fêtes guerrières et cérémonies de cour, peintures

de palais, de tentes et d'armures, rien n'y manque. Les fictions naïves de l'ancienne légende, où une philosophie simple se mêlait à la fantaisie poétique, ne suffisent plus. On fait monter Alexandre dans les nuages, au moyen d'un ballon porté par des griffons ; on le fait descendre au fond de la mer, sous une cloche de cristal. Les poëtes chevaleresques qui écrivirent à la fin du douzième siècle eurent, en général, sur leurs successeurs le grand avantage de la simplicité. Plus tard, on crut embellir en amplifiant, et l'on poussa le merveilleux jusqu'à l'extravagance.

Pour le critique moderne, il est une chose plus intéressante, dans la poésie chevaleresque, que les ouvrages des poëtes : ce sont les légendes poétiques elles-mêmes. La plupart de ces poëtes avaient de beaux sujets à traiter, mais ils en profitaient mal. Ce qui fait pour nous l'importance des traditions qui se sont groupées autour de la personne d'Alexandre pendant les cinq siècles qui suivirent sa mort, c'est qu'en elles se résument les souvenirs que les peuples de la Grèce et de l'Orient avaient gardés de lui. L'histoire ne réside pas seulement dans la réalité des faits, mais aussi dans l'impression que les grands hommes ont produite sur leurs contemporains et sur les générations suivantes. Or, pour connaître cette impression, la légende est un guide important. L'histoire nous a légué trois noms illustres entre tous : Alexandre, César et Charlemagne. Pourquoi César a-t-il joué le moindre rôle dans la légende ? Parce que l'humanité a moins profité de son génie. Qu'y avait-il à faire au temps de César? Il y avait à organiser la décadence romaine : il s'est chargé de cette œuvre ingrate, et les siècles suivants lui en ont été peu reconnaissants. La poésie du moyen âge a gardé la mémoire

d'Alexandre, dont le nom rappelait vaguement tout ce que les nations modernes avaient reçu de l'Orient et de la Grèce. Elle a idéalisé Charlemagne, qui renouvela la civilisation latine ; et à ces deux noms elle a ajouté celui d'Attila, le représentant de l'invasion germanique. L'Orient par Alexandre, Rome par Charlemagne, la Germanie par Attila, voilà, au point de vue de la légende, les éléments de la civilisation moderne. La légende peut devenir une lumière pour l'histoire, car elle n'est que l'histoire vue à travers l'imagination des peuples.

XIII

HENRI DE VELDECK ET HARTMANN D'AUÉ

Autres sujets antiques. La *Guerre de Troie*, d'Herbort de Fritzlar. Henri de Veldeck ; direction nouvelle qu'il imprime à la poésie allemande. Ses chants lyriques et son *Énéide*. — Hartmann d'Aué. Ses poëmes d'*Érec* et d'*Ivain*. Caractère chevaleresque de sa poésie. Le poëme du *Pauvre Henri*.

Le sujet d'Alexandre avait, sur tous les sujets antiques, le double avantage de reposer sur un grand fait historique et de n'avoir pas été fixé par un chef-d'œuvre dans l'antiquité même. Il gardait toute sa nouveauté, après dix siècles de tradition poétique. Les fictions les plus variées s'étaient groupées autour du héros ; mais aucun poëte faisant autorité ne leur avait imprimé un caractère définitif. La légende restait flottante et, tombant au milieu d'un siècle littéraire, pouvait donner lieu à une création originale. Ainsi fut possible cet Alexandre à demi chrétien qui appartient en propre au moyen âge, et qui n'aurait pas vu le jour si le vœu du héros avait été exaucé et s'il avait trouvé dans l'antiquité même un Homère pour chanter sa conquête.

Achille et Énée furent introduits, à la suite d'Alexandre, dans le groupe des héros chevaleresques. Mais ces

nouveaux personnages se présentaient dans des conditions différentes. Il n'y avait pas là une légende à fixer, mais deux chefs-d'œuvre à refaire. Heureusement, les poëtes du moyen âge n'avaient pas conscience de la lutte poétique qu'ils engageaient. Ils accommodaient naïvement Homère et Virgile au goût de leur époque, sans penser à la comparaison que l'on pourrait faire de leur œuvre avec l'œuvre ancienne. L'histoire d'Énée et de Lavinie, celle d'Hélène et d'Achille, furent donc reprises, mais on y porta un esprit tout nouveau. Qu'aurait-on fait de ces héros si peu habiles à analyser les mouvements de leur cœur, de ces héroïnes qui sont le prix d'un combat dont elles n'ont pas été témoins ? Les négliger, on n'y pensait pas : il fallait bien les faire figurer dans le grand caravansérail chevaleresque. Ils étaient déjà si accomplis : avec un peu de courtoisie, on les rendait parfaits. Et voilà Virgile et Homère mis à la portée du treizième siècle.

Les événements de la guerre de Troie avaient déjà été racontés en prose par les romanciers grecs. Leurs récits furent traduits en latin ; les traductions latines servirent de modèles aux poëtes français. Le sujet de la guerre de Troie fut traité en français par un poëte de la fin du douzième siècle, nommé Benoist de Sainte-Maure. Son ouvrage fut traduit, dans les premières années du siècle suivant, par Herbort de Fritzlar, petite ville de la Hesse. Le poëme allemand d'Herbort commence à l'expédition des Argonautes, et finit aux voyages d'Ulysse et des autres héros grecs, regagnant leur patrie. Il contient donc l'Iliade et l'Odyssée, sans compter les Argonautiques et les récits du Retour des héros, tout cela resserré en une grande encyclopédie poétique : Homère lui-même n'avait pas eu la main

si puissante. Tout ce qu'on peut remarquer dans ce poëme, ce sont quelques beaux mouvements lyriques et quelques traits de malice naïve. Voici comment Herbort peint la douleur d'Hélène, enlevée de force avec ses suivantes par la troupe chevaleresque de Pâris : « Hélène pleura beaucoup, regrettant son mari, ses enfants, ses amis... Le lendemain, elle se plaignit moins. Après une semaine, elle cessa tout à fait de se plaindre. Après six mois, elle aima Pâris ouvertement, et après un an elle détesta Ménélas [1]. »

L'Énéide allemande est plus ancienne que l'ouvrage d'Herbort de Fritzlar ; elle appartient encore au douzième siècle. L'auteur, Henri de Veldeck, nous donne lui-même quelques détails sur la composition de son poëme. Il le commença pour la comtesse de Clèves. Le jour du mariage de la bonne et généreuse comtesse, comme il l'appelle, il lui présenta son ouvrage, encore inachevé, et qui tomba entre les mains d'un duc Henri de Schwartzbourg, lequel ne le rendit point. Le poëte ne rentra en possession de son manuscrit que neuf ans plus tard, lorsqu'il arriva à la cour des landgraves de Thuringe, grands protecteurs des lettres. Il le termina, et resta au service des landgraves. Il était, d'après son langage, d'origine basse-allemande.

Si Henri de Veldeck a joui d'un certain crédit à la cour des landgraves, il le devait à des qualités réelles. Il fut considéré, de son temps, comme chef d'école. Les meilleurs poëtes du treizième siècle, ceux qui se donnèrent pour mission d'assouplir la langue allemande et de la plier aux délicatesses du goût chevaleresque, l'ont regardé comme leur précurseur. « Il greffa, dit Gotfrit de Strasbourg, le premier

1. *Liet von Troye*, publié par FROMMANN. Quedlinbourg, 1837. — Vers 2655, 2719 et suiv.

rameau sur l'arbre de la poésie allemande, et de ce rameau sont sorties des branches sur lesquelles les maîtres les plus habiles ont cueilli les fleurs de leur art [1]. » Quand Gotfrit de Strasbourg parle de la poésie allemande, c'est la poésie chevaleresque qu'il veut dire; car les anciens chants héroïques paraissaient alors beaucoup trop grossiers pour être comparés à la littérature élégante du jour.

C'est Henri de Veldeck qui a donné à la poésie chevaleresque son caractère définitif de poésie galante et courtoise. Les accents guerriers s'affaiblirent de plus en plus; les combats sérieux firent place aux jeux du tournoi. C'était le temps où une victoire ne semblait désirable que si une dame en décernait le prix. On bataillait de château en château: c'était un moyen de se distinguer et de plaire; mais on gardait assez de loisir pour attendrir par le récit de ses aventures la dame dont on voulait mériter les faveurs. La muse des poëtes nouveaux fut la *Minne*, ou le penser amoureux. Ils s'appelèrent eux-mêmes *Minnesinger*, ou Chantres d'amour; et c'est le nom qu'ils ont gardé.

La direction nouvelle que prenait la poésie ne pouvait être que nuisible aux longs poëmes en y introduisant une monotonie qu'on essayait vainement de rompre par les grâces du style et l'éclat des descriptions. Mais la poésie lyrique prit un grand essor, et exprima avec toutes sortes de nuances l'unique sentiment qui remplissait les âmes. Il n'y eut guère de chevalier, ayant l'imagination un peu vive, qui ne se crût obligé d'offrir à sa dame ses hommages sur un rhythme connu; et, s'il avait un talent réel, ou même quelque génie, il enrichissait la langue de formes poétiques

1. *Tristan*, v. 4736 et suiv.

nouvelles. On compte près de deux cents Minnesinger. Leurs sujets ne varient guère : ce sont, ou des Chants de message (*Botenlieder*), missives poétiques du chevalier à sa dame, ou des dialogues (*Wechselgesänge*) chantés alternativement strophe par strophe, ou des Chants du guetteur (*Tagweisen*, *Wächterlieder*), qui annonçaient le lever du jour, c'est-à-dire le départ du chevalier et le moment de la séparation.

Si le fond de ces poésies est monotone, la forme en est d'autant plus savante. Il s'y montre un grand art de croiser les rimes, de varier le mouvement de la strophe, d'associer des vers de dimension inégale de manière à produire une cadence heureuse. Si l'on ne considère que le charme extérieur et musical, il n'y a de comparable aux Minnesinger que les poëtes provençaux. Aucune littérature moderne n'a poussé aussi loin la science de la versification et des effets d'harmonie. Ces qualités de forme expliquent en partie la faveur dont la poésie des Minnesinger jouit encore aujourd'hui parmi les Allemands : elle a pour eux tout l'attrait d'une littérature méridionale, tant elle est harmonieuse et sonore, et ils ont à peine besoin d'une traduction pour la comprendre.

La poésie des Minnesinger, surtout la poésie lyrique, représente la véritable jeunesse de la littérature allemande. Elle invente peu; mais elle est souvent éloquente et passionnée. Elle se plaît à redire sur tous les tons l'éternelle chanson du printemps et de l'amour ; mais elle chante ses refrains avec une verve si naturelle, qu'on lui pardonne aisément sa monotonie. Le Minnesinger ne se regarde lui-même que comme un messager du printemps ; il associe volontiers son chant au chant des oiseaux; il compare

les fleurs de sa poésie aux fleurs qui émaillent les prés. L'hiver n'est pas seulement, pour lui, le repos de la nature, mais aussi la mort de la poésie. « Que ne puis-je passer le temps de l'hiver dans un long sommeil! » dit Walther de la Vogelweide [1]. « Mais un jour viendra, ajoute-t-il, où le mois de mai disputera la campagne à l'hiver, et où je pourrai cueillir des fleurs sur ce sol que la gelée engourdit. » L'hiver est, pour le Minnesinger, la saison de deuil; il amène les pensées tristes et les méditations sérieuses. Isolé de la nature, le poëte réfléchit alors sur le sort de sa patrie, sur les troubles politiques et les guerres intestines, sur les divisions de l'Empire et du Saint-Siége. Il fait trêve un moment à la chanson amoureuse, pour y revenir avec le premier rayon du soleil.

Henri de Veldeck fonda l'école des Minnesinger à la fois par son Énéide et par ses pièces lyriques. Voici deux strophes de lui, où s'expriment les deux idées principales qui reviennent sans cesse dans ses œuvres, le souvenir de sa dame et la fuite du printemps : strophes gracieuses qui malheureusement perdent beaucoup à être traduites en prose :

« Tristan n'eut point de mérite à être fidèle à sa reine; car le philtre l'y contraignait, plus que la puissance de la *Minne*. Ma belle doit me savoir gré de n'avoir jamais pris un tel breuvage, et de l'aimer cependant, plus que Tristan n'aimait Iseult. Ne se peut-il point, belle dame, dame fidèle, que je sois à vous, et que vous soyez à moi?

« Depuis que le doux éclat du soleil a cédé devant les frimas, et que les petits oiseaux ont cessé leur chant, la tris-

1. *Möhte ich verslâfen des winters gezit.*

tesse s'est emparée de moi. C'est donc l'hiver qui approche, et qui nous donne déjà un signe de sa puissance en faisant pâlir les teintes éclatantes des fleurs? Oui, c'est bien lui; et c'est lui qui cause ma tristesse [1]. »

C'est avec les mêmes idées et les mêmes sentiments qu'Henri de Veldeck traita l'histoire d'Énée, d'après le poëte français Benoist de Sainte-Maure qui servit aussi de modèle à Herbort de Fritzlar. L'Énéide de Benoist de Sainte-Maure faisait suite à son poëme de la Guerre de Troie ; elle paraît avoir été composée d'après le texte même de Virgile [2].

Quelque inférieurs que soient les Virgiles du moyen âge si on les compare au poëte latin, on ne peut leur contester du moins le mérite de l'originalité. Ils transformèrent tellement le sujet, que leurs imitations sont en réalité des œuvres nouvelles. Le poëme d'Henri de Veldeck est un long hymne en l'honneur de la *Minne*. L'auteur passe rapidement sur les derniers épisodes de la guerre de Troie et sur les voyages d'Énée, jusqu'au moment où le vaisseau touche au rivage d'Afrique. Le sort de la reine Didon l'intéresse plus que les destinées de la maison de Priam. Mais son héroïne favorite, c'est la fille du roi Latinus, Lavinie. Elle avait été promise en mariage à Turnus, un des princes les plus puissants de l'Italie. Sa mère, pour la préparer à cette union, lui explique l'amour chevaleresque. « Si tu veux faire ma volonté, lui dit-elle, et te rendre heureuse toi-même, tu aimeras Turnus. » — « Comment l'aimerai-je? » demande la jeune fille. — « De ton cœur et

1. *Heinrich von Veldeke, herausgegeben von* L. Ettmuller. Leipsick, 1852.

2. Voir un article inséré dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* : année 1860.

de tes sens. » — « Comment puis-je donner mon cœur? demande-t-elle encore. Comment vivrai-je, après cela? » La conversation continue sur ce ton ; enfin la reine dit : « La *Minne* est, depuis l'origine des choses, toute-puissante sur le monde, et elle le sera de plus en plus jusqu'au dernier jour. Personne ne lui résiste ; on est vaincu par elle, avant qu'on la voie, avant qu'on l'entende [1]. »

La jeune fille fait des vœux pour que les dieux la préservent d'une si cruelle ennemie. Mais, quelque temps après, elle voit Énée, et le lendemain la reine reconnaît, à la pâleur de sa fille, que ses enseignements ont porté des fruits. Mais elle demande un aveu complet. « Je parlerais volontiers, dit Lavinie, mais la crainte et la honte m'en empêchent. » — « Alors laisse-moi lire, dit la mère, ce que tu n'oses me dire. » Et elle lui présente une ardoise, sur laquelle Lavinie écrit le nom d'Énée.

Voilà le genre d'embellissements que les poëtes du moyen âge ajoutaient à l'œuvre de Virgile. Ces subtiles analyses, mélange de naïveté et de raffinement, furent beaucoup imitées. Henri de Veldeck resta, en Allemagne, le modèle des Chantres d'amour. Les caractères de sa poésie sont exprimés symboliquement dans la vignette qui lui est consacrée par le manuscrit de Manesse. Le poëte est assis sur un tertre gazonné et fleuri. Le coude posé sur son genou, la tête appuyée sur sa main, il semble méditer. Une troupe d'oiseaux voltige familièrement autour de lui. D'autres emblèmes du printemps l'environnent : une cigogne est posée derrière lui ; un écureuil grimpe sur son épaule. Le miniaturiste a multiplié capricieusement les

1. Vers 9640 et suiv.

images qui rappellent la saison aimée du poëte et favorable à ses chants.

Le premier successeur d'Henri de Veldeck, un génie plus mâle cependant et d'un goût plus sévère, fut le chevalier Hartmann, engagé au service des seigneurs d'Aué, en Souabe. Hartmann d'Aué fut un poëte très-fécond. Il traita, d'après Chrétien de Troyes, les sujets d'Érec et d'Ivain, appartenant au cycle de la Table-Ronde; il rima l'histoire du *pauvre Henri*, d'après une tradition locale de la Souabe, et la légende du pape Grégoire d'après un original français; il composa en outre des pièces lyriques et didactiques[1].

Hartmann d'Aué prit part à une croisade, probablement à celle que commanda l'empereur Henri VI, en 1195. Ce fut la mort d'un seigneur d'Aué, son protecteur, qui le décida à partir, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même :

« Depuis que la mort m'a ravi mon seigneur, peu m'importent les affaires de ce monde.

« Il a emporté la meilleure part de mes joies, et je n'ai plus maintenant qu'à m'occuper du salut de mon âme.

« Puisse le voyage que j'entreprends contribuer à le sauver lui-même! Que le bénéfice lui en revienne de moitié, et puissé-je le revoir devant Dieu[2]! »

Revenu d'Orient, Hartmann écrivit, dans les loisirs de sa vie guerrière, ses derniers ouvrages, surtout l'*Ivain*, le meilleur de ses poëmes. Il mourut entre les années 1210 et 1220.

1. *Hartmann von Aue, herausgegeben von* Fedor Bech, 3 vol. Leipsick, 1867-1869.

2. *Sît mich der tôt beroubet hât — des herren min...* Hartmann von Aue, 2e vol.

Hartmann d'Aué était un homme instruit; il lisait, dit-il, les livres français. Il se passionna de bonne heure pour les récits chevaleresques, et traduisit dans sa jeunesse l'*Érec* de Chrétien de Troyes. Sa traduction a été conservée dans l'unique manuscrit de la bibliothèque d'Ambras qui contient aussi le poëme de Kûdrûn. C'est le plus faible des ouvrages d'Hartmann. Érec est un chevalier qui s'amollit dans les fêtes de la cour d'Arthur. Croyant avoir assez fait pour sa gloire, il ne pense plus qu'à jouir des richesses qu'il a conquises. Or le repos était regardé comme indigne d'un chevalier. Érec est enfin tiré de son inaction par les tendres remontrances de sa dame, Énite. Il commence une nouvelle série d'aventures, où il se fait accompagner par Énite elle-même chevauchant à côté de lui, et il prouve surabondamment que, si son ardeur s'est un instant refroidie, sa vaillance n'est point diminuée.

Avec Hartmann d'Aué, nous sommes en pleine chevalerie. Ses personnages en sont les types parfaits; ce sont les hôtes les plus distingués de la Table-Ronde. On admire chez eux cette suprême courtoisie qui met l'honneur encore au-dessus du devoir. Ils ont d'exquises délicatesses de conscience; leur dignité s'effarouche au moindre scrupule; ils frémissent à l'idée qu'une tache puisse ternir leur nom. Érec n'avait cédé qu'un moment à la tentation du repos : Ivain commet une faute plus grave; il manque à sa parole, non par déloyauté, mais par oubli. Il en est inconsolable, et il traverse les plus dures épreuves pour calmer ses remords.

Chevaleresque par les sentiments et les caractères, le poëme d'Ivain ne l'est pas moins par les incidents merveilleux du récit. Il a pour théâtre principal la forêt de Brocé-

liande et la fontaine de Baranton, lieux célèbres d'enchantements. Les fontaines étaient en grand honneur chez les peuples bretons; on les croyait hantées par les fées. Celle de Baranton, en particulier, et les bosquets qui l'ombrageaient, étaient regardés comme un séjour favori de Merlin et de Viviane. Le prestige des fontaines merveilleuses ne disparut même pas devant le christianisme; mais, pour donner à l'ancien culte une consécration nouvelle, on élevait parfois une chapelle près de la grotte d'où l'eau s'échappait. On sanctifiait ainsi le souvenir des fées, en les associant à la sainte Vierge; mais la prière qu'on adressait à celle-ci retournait bien souvent vers les charmantes divinités d'autrefois. Une coutume s'est conservée longtemps dans les villages bretons : en temps de sécheresse, on visitait processionnellement une fontaine réputée sacrée. Le seigneur ou le prêtre puisait un peu d'eau, et la répandait à l'entour : on espérait ainsi rassembler les orages. La fontaine de Baranton n'était pas la seule merveille de la forêt de Brocéliande : nul ne pouvait dire le nombre des aventures dont cette forêt avait été témoin. Dans la légende poétique, on la disait habitée par des nains, des géants, des bêtes fabuleuses. Elle était si célèbre, que des trouvères la visitèrent de bonne foi, dans l'espoir d'y rencontrer des miracles.

Le poëme d'Hartmann commence par une peinture des enchantements de Brocéliande. Nous sommes à la cour d'Arthur. C'est le jour de la Pentecôte, jour de grande fête. Les seigneurs sortent de la salle du festin, et, tandis que le bon roi fait un somme, quelques-uns, assis devant le palais, se divertissent par des récits. L'un d'eux raconte comment, dans ses voyages, étant arrivé par hasard dans la

forêt magique, il a été désarçonné par le chevalier qui garde la fontaine.

« Une chapelle s'élève tout près, dit-il ; elle est petite, mais gracieusement ornée. L'eau de la fontaine est fraîche et toute transparente. Elle est à l'abri de la pluie et du soleil, à peine effleurée des vents, et ombragée par un beau tilleul dont les larges branches retombent en voûte. L'arbre est haut et vigoureux; il ne laisse passer ni rayon de soleil ni goutte de pluie; il fleurit hiver comme été. [1] »

Au bord de la fontaine est un bloc de marbre ; un bassin y est attaché par une chaîne d'argent. Il suffit de répandre, avec le bassin, un peu d'eau sur le bloc, pour que les enchantements commencent. Le chevalier poursuit l'aventure jusqu'au bout. « Au moment où ma main répandit l'eau du bassin, continue-t-il, le soleil s'obscurcit, les oiseaux cessèrent de chanter, des nuages noirs passèrent, et les orages s'assemblèrent des quatre coins du ciel. A la faible lueur du jour qui s'éteignait, je voyais à peine le tilleul : ma détresse était grande. Autour de moi, mille éclairs sillonnaient les branches; et la foudre, éclatant au-dessus de moi, m'étendit à terre. Alors tombèrent une pluie et une grêle affreuses, et quand la tempête fut passée, je vis tous les arbres de la forêt dépouillés et leurs débris joncher le sol. [2] »

Au même instant, le chevalier voit accourir le gardien de la forêt, et — il finit modestement son récit en avouant qu'il fut renversé d'un coup de lance, mais que son adversaire lui laissa la vie en le renvoyant à pied de la forêt.

Pendant ce récit, le roi Arthur s'était réveillé, et il sor-

1. *Iwein*, v. 566 et suiv. *Hartmann von Aue*, 3e vol.
2. *Iwein*, v. 638 et suiv.

tit de la salle. Lorsqu'il parut au milieu des seigneurs, tous se levèrent. Mais le roi les gronda, dit le poëte, car il aimait à se considérer comme leur égal. Il publia son ban de guerre, et déclara que dans la nuit de la Saint-Jean il donnerait à ses compagnons le spectacle des merveilles de la forêt. Ivain n'attend pas le jour : il veut seul tenter l'aventure, et il en sort victorieux. Quand la troupe d'Arthur arrive en Bretagne, il est déjà devenu l'époux de la Dame de la Fontaine, et il règne sur une vaste contrée. Hartmann s'excuse malicieusement, en racontant la victoire d'Ivain, de ne pas profiter d'une si belle occasion de briller. « Je pourrais conter merveilles, dit-il, mais je serai court, et je vais en dire la raison. Les deux combattants étaient seuls, sans aucun témoin qui fût en état de me renseigner sur les incidents de la lutte. A qui m'en rapporterais-je pour peindre ce que personne n'a vu, leurs assauts de lance et leurs coups d'épée ? Celui qui fut tué certes ne m'en a rien dit ; et le vainqueur n'était pas homme à se vanter d'un genre de triomphes dont il avait l'habitude. »

Les chevaliers d'Arthur reçoivent au château d'Ivain une hospitalité royale. Mais quand les fêtes sont terminées et qu'ils s'apprêtent à repartir, ils pensent avec regret que le héros ne partagera plus leurs expéditions guerrières. Gauvain, autrefois son compagnon d'armes, le seul homme qui lui fût égal en vaillance, lui dit : « Vous avez conquis par votre courage une riche contrée et la main d'une reine. Mais prenez garde que ce succès ne vous soit funeste, et que, par la beauté de votre dame, votre gloire ne soit diminuée. N'imitez pas les chevaliers qui s'amollissent dans le repos et se bornent enfin à la société des dames. Ne pensez pas trop à vos aises, comme fit le seigneur Érec,

qui, pour sa dame Énite, perdit l'habitude des jeux guerriers. S'il ne s'était enfin relevé de son inaction, c'en était fait de sa renommée. Vous êtes riche comme lui : songez à rester vaillant. Partons, joutons et guerroyons, et que je n'aie pas le regret d'apprendre que vous ayez dérogé à la chevalerie [1] ! »

Ivain se décide à partir une dernière fois avec Gauvain ; il prend congé de sa dame, et promet de revenir après un an écoulé. Mais la cour d'Arthur était un lieu séduisant ; on n'y voyait que tournois, chasses et festins. Les deux amis se couvrent de gloire ; mais le terme fixé se passe sans qu'Ivain ait songé au retour. Il reçoit enfin un message de la Dame de la Fontaine, qui lui redemande l'anneau qu'elle lui avait donné au départ. Alors il se réveille comme d'un rêve ; il quitte le palais d'Arthur, seul et sans armes, erre dans la campagne, et se livre aux accès d'une noire tristesse. Les sentiments chevaleresques, outrés par leur nature, aboutissaient facilement à des états voisins de la folie. La chevalerie elle-même n'était-elle pas une sorte de folie sérieuse ? Son erreur fut de vouloir faire de l'enthousiasme un état permanent. En forçant tous les ressorts de l'âme, elle en rompait l'équilibre. Le Roland Furieux eut des précurseurs dès le treizième siècle ; mais il fallait un art bien délicat pour peindre de pareils héros, et Hartmann d'Aué n'est pas tout à fait au-dessous de sa tâche.

Ivain tombe enfin, endormi, au bord d'un chemin. Heureusement une dame, à qui la fée Morgane avait appris l'art de guérir, n'est pas loin. Elle met un baume sur le front du héros. Ivain se relève, et se plaint d'avoir re-

1. Vers 2781 et suiv.

trouvé, avec sa raison, le souvenir de sa faute. « Que ne suis-je encore endormi ! dit-il. Car j'ai rêvé, dans mon sommeil, toute une vie d'héroïsme. J'étais comblé d'honneurs, pendant que je dormais. J'étais plein de vaillance et de vertu ; j'étais jeune et de haute naissance, riche et beau de corps ; et l'on disait que j'étais courtois et de bon conseil. Nul triomphe ne m'était refusé, si toutefois mon rêve n'était pas un mensonge. Je me fiais à ma lance et à mon épée pour accomplir tous mes souhaits. Ma vaillance me fit obtenir, avec une riche contrée, la main d'une noble dame. Puis, si j'ai bien rêvé, je la négligeai, je l'abandonnai, pour suivre la troupe d'Arthur et Gauvain, mon fidèle compagnon. Mais je sais bien que tout cela n'est qu'une illusion [1]. »

Ivain se sent encore trop coupable pour espérer d'obtenir son pardon. Il recommence donc ses aventures. La dame qui l'avait guéri lui avait aussi donné des armes. Il la délivre d'abord elle-même d'un puissant ennemi. Puis il rencontre un lion et un serpent qui luttent ensemble, et, en vrai chevalier, il ne peut s'empêcher de prendre parti. Il se décide pour l'animal noble, et tue le serpent. Dès lors, le lion le suit comme un lévrier, et le seconde dans ses entreprises. Après avoir tué encore plusieurs géants, redressé beaucoup de torts, délivré beaucoup de prisonniers, il se retrouve enfin dans la forêt de Brocéliande, théâtre de son premier exploit, et une suivante, qu'il a défendue contre une injuste accusation, lui fait recouvrer les bonnes grâces de la Dame de la Fontaine. Il y a dans les derniers épisodes des scènes agréablement décrites, et l'on y ren-

1. Vers 3512 et suiv.

contre partout des traits où se montre l'esprit aimable, honnête, enjoué, du poëte.

Hartmann d'Aué est un des meilleurs conteurs du treizième siècle, le seul peut-être des romanciers allemands de cette époque qui se lise sans fatigue. Il évite le défaut habituel des poëtes chevaleresques, l'art facile de décrire longuement ce qu'on est incapable de peindre en quelques traits. Il est assez sobre de détails; son style est presque toujours gracieux; il a des mots frappants, et même de l'éloquence. Dans ses deux poëmes appartenant au cycle de la Table-Ronde, il doit beaucoup à son modèle français : car l'*Ivain*, de même que l'*Érec*, est imité de Chrétien de Troyes; mais il a montré, dans un petit ouvrage où sa part d'invention est entière, qu'il savait manier habilement un sujet poétique, lors même qu'il n'avait aucun modèle devant lui.

Dans le poëme du *Pauvre Henri*, Hartmann raconte l'histoire d'un seigneur d'Aué, un des ancêtres de son protecteur. Henri d'Aué était riche, puissant, honoré. Au milieu de sa fortune, il apprit à connaître tout à coup, dit le poëte, la fragilité des biens de la terre. Il fut atteint d'une lèpre qui éloigna de lui tout le monde. Abandonné, humilié, il quitte sa cour, et se met en quête d'un médecin qui puisse le guérir. Il se rend d'abord à Montpellier, et ensuite à la célèbre université de Salerne. Un maître lui déclare enfin qu'il ne pourra être guéri que par le sang d'une jeune fille qui se dévouera pour lui. Devant de pareils faits, un auteur moderne est déjà tenté de s'arrêter : Hartmann continue son récit, bien persuadé que ses lecteurs ne lui demanderont pas compte du degré de vraisemblance d'un sujet chevaleresque.

Le seigneur Henri, revenu en Souabe, et plus résolu que jamais à se retirer du monde, distribue ses biens aux couvents et aux pauvres, et habite ensuite chez un de ses fermiers. Celui-ci a une fille, élevée dans l'admiration de son maître, et très-pieuse. « Elle avait des manières douces, où paraissait toute sa bonté. Elle ne quittait pas son maître, le servait toujours, cherchait à lui faire oublier son mal, était heureuse quand elle recevait de lui un signe de bienveillance. Elle était si belle aussi, qu'elle aurait pu être la fille d'un roi [1]. »

La jeune fille s'offre à la mort pour son seigneur. Celui-ci refuse le sacrifice ; mais alors un miracle lui rend la santé. Il épouse celle qui se dévouait pour lui, et, convaincu désormais de l'instabilité des choses humaines, il se consacre à l'exercice des vertus chrétiennes. Le poëme du Pauvre Henri est à la fois un récit chevaleresque et une légende pieuse. Toute la poésie d'Hartmann d'Aué a une teinte religieuse et morale. Il composa même une légende proprement dite, celle du Pape Grégoire, que nous examinerons plus tard avec d'autres ouvrages du même genre : nous nous bornons, pour le moment, à la partie chevaleresque de ses œuvres.

Hartmann d'Aué, malgré la délicatesse de son goût, ne pouvait corriger les vices inhérents à la poésie chevaleresque. Que demandait-on au poëte de cour du treizième siècle ? Des récits, des récits encore. Le temps n'était plus, où les peuples se passionnaient pour une entreprise nationale, où les Germains prenaient possession de l'Occident, où les Francs repoussaient l'invasion musulmane, où la poésie s'élevait sans peine, ayant de grandes choses à

1. *Der Arme Heinrich*, v. 304 et suiv. *Hartmann von Aue*, 2e vol.

chanter. Les poëtes chevaleresques étaient des chroniqueurs qui racontaient des faits imaginaires, parfois avec des scrupules d'exactitude. Les meilleurs d'entre eux n'osèrent pousser la hardiesse jusqu'à concevoir un plan, jusqu'à combiner une œuvre où il y eût de l'unité, de l'harmonie, de l'art enfin. Ils se distinguèrent seulement par l'élégance du style, par la grâce et la sobriété des détails. Leur effort n'allait pas au delà : on leur demandait de l'*aventure*, et rien de plus.

Pour nous, que la chevalerie elle-même intéresse moins, la simple aventure nous semble insuffisante lorsque nous lisons aujourd'hui les récits du treizième siècle, et nous souhaiterions des héros qui eussent plus de physionomie et d'individualité. Ivain, Érec, Énée lui-même, se ressemblent trop. Les prouesses qui sont attribuées à l'un pourraient aussi bien être accomplies par les autres. Ce sont des hommes qui ont lance au poing et casque en tête, et qui sont très-vaillants : ce ne sont pas des caractères. Le caractère se forme quand l'homme est aux prises avec la vie. Or les héros chevaleresques n'ont jamais connu la vie; ils ne sont jamais sortis de leurs rêves. Où est leur patrie? où est leur maison? A quoi s'intéressent-ils? On ne saurait le dire. Est-il même bien vrai qu'ils soient passionnés? La plupart paraissent amoureux par coutume, et pour ainsi dire par état. Ils ont des sentiments de convention, de même qu'ils obéissent à des devoirs de convention.

Cependant, à côté de la chevalerie, et au-dessous de cette aristocratie qui se livrait à la fête incessante des tournois, s'agitaient des intérêts réels. Les populations des villes s'élevaient par un commencement d'activité libre. La France constituait son unité nationale; l'Allemagne prépa-

rait sa réforme religieuse. Le jour arriva, où la chevalerie, se réveillant de son rêve, put s'apercevoir, comme le héros d'Hartmann d'Aué, qu'elle avait poursuivi des chimères, et qu'elle avait été trompée par une illusion; et il se trouva des écrivains comme Cervantès pour le lui faire comprendre.

XIV

WOLFRAM D'ESCHENBACH ET LA LÉGENDE DU SAINT-GRAAL

Le poëme de *Parcival;* son caractère chevaleresque et religieux. La légende galloise de Pérédur ; la légende ecclésiastique du Saint-Graal ; leur réunion dans le Parcival. Le château de Montsalvat et les Rois du Graal. Jugement sur Wolfram d'Eschenbach.

La littérature chevaleresque resta fidèle, dans son ensemble, à la direction que lui avait imprimée Henri de Veldeck. Quelques poëtes essayèrent cependant de lui donner un caractère plus élevé, en mêlant la légende sacrée aux récits profanes. Le poëme de Parcival, de Wolfram d'Eschenbach, est le résultat d'une tentative de ce genre : tentative importante, en ce qu'elle montre un nouveau côté de la chevalerie et qu'elle nous donne l'occasion d'étudier une légende intéressante par elle-même.

Le *Parcival* est un poëme à la fois chevaleresque et religieux, mêlant aux aventures d'un chevalier de la Table-Ronde la légende du Saint-Graal, ou de la coupe qui servit à l'institution de l'Eucharistie. Wolfram d'Eschenbach a laissé, outre le Parcival, deux fragments sur *Titurel*, sujet appartenant au même ordre de légendes

pieuses, et un poëme inachevé sur *Willehalm* ou Guillaume d'Orange, emprunté aux traditions héroïques de la France, et célébrant la défense de Narbonne contre les armées musulmanes.

Wolfram appartient par son activité littéraire au premier quart du treizième siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la poésie chevaleresque en Allemagne. Le château d'Eschenbach, sa patrie, était voisin de la petite ville d'Anspach en Bavière. Wolfram, en sa qualité de cadet, n'avait point de part à l'héritage paternel. Son seul patrimoine fut son titre de noblesse, qui lui permit de tenir un rang honorable, malgré sa pauvreté. Il vécut longtemps à la cour des landgraves de Thuringe, et il joue le principal rôle dans le petit poëme légendaire de la Lutte des chanteurs à la Wartbourg. Il n'était pas bien lettré : il ne savait ni lire ni écrire. Il se faisait réciter les poëmes français, ses modèles, et dictait sa traduction ; car il comprenait au moins le français, et il en était très-fier.

Le poëte à qui Wolfram emprunta le Parcival est appelé par lui Kiot le Provençal. Quel est ce nom, défiguré peut-être par l'orthographe allemande? Que signifie l'épithète de Provençal? Questions oiseuses, aussi longtemps que le modèle de Wolfram ne sera pas retrouvé. Ce qui est certain, c'est que les mots français semés dans le récit allemand appartiennent à la langue de la France du nord.

Où Kiot lui-même avait-il puisé ses récits? Wolfram nous donne là-dessus des renseignements qu'il avait sans doute transcrits du poëme français. Kiot avait lu le *Perceval* de Chrétien de Troyes, et il n'en était pas satisfait. Or, étant à Tolède en Espagne, dit Wolfram, il eut connaissance du livre d'un astrologue, nommé Flégétanis, des-

cendant de Salomon par sa mère, mais païen par son père, et très-versé dans les sciences occultes. Ce grand sage lisait dans les étoiles les destinées des hommes; il y avait lu aussi le nom du Saint-Graal, et il avait découvert que les anges avaient apporté du ciel le vase sacré et l'avaient confié à une troupe élue, les plus vertueux des hommes. Kiot, ayant trouvé ces détails dans un écrit arabe tracé de la main de Flégétanis et qu'il put déchiffrer avec l'aide du Saint-Esprit, fut désireux de savoir à quel peuple de la terre était échu l'honneur de garder la coupe sainte; et, ayant fait des recherches dans les histoires d'Irlande, de Bretagne et de France, il découvrit enfin la généalogie des rois du Graal dans les chroniques de la maison d'Anjou. Ce qui semble résulter de tout ceci, c'est que le trouvère traduit par Wolfram, en reprenant le sujet de Perceval, l'ancien héros gallois, y mêla l'histoire des rois du Saint-Graal, qu'il avait prise dans les chroniques angevines où un compilateur complaisant l'avait sans doute fait entrer[1].

Ce qui nous intéresse surtout, ce sont les légendes mêmes. Nous examinerons donc successivement la légende chevaleresque de Perceval et la légende pieuse du Saint-Graal, et nous tâcherons d'apprécier ensuite l'œuvre de Wolfram, où ces deux légendes sont réunies.

Perceval est un de ces héros bretons que les conquérants normands firent connaître à l'Europe occidentale, et qui devinrent, entre les mains des trouvères, des types accomplis de vertu chevaleresque. En même temps que sa légende, plus ou moins modifiée, passait dans les littéra-

1. *Wolfram von Eschenbach, herausgegeben von* K. LACHMANN; deuxième édition, Berlin 1854. Voir *Parcival*, 416 (25), 453 (11), et à la fin.

tures européennes, elle continuait de se transmettre parmi les tribus celtiques. Elle forme le sujet d'un de ces contes qui ont été publiés par Charlotte Guest[1]. Ces contes représentent-ils la pure tradition galloise? N'ont-ils pas ressenti eux-mêmes l'influence de la poésie chevaleresque? Au moyen âge, où tout se mêle, il serait téméraire d'affirmer qu'une tradition quelconque fût restée pure d'éléments étrangers. Mais les contes gallois, par cela même qu'ils se sont formés dans une région isolée, loin du grand théâtre chevaleresque, ont gardé un caractère à part; et, si l'on veut connaître le sujet de Perceval dans sa forme la plus rapprochée de la légende primitive, c'est toujours dans le simple conte de Pérédur qu'il faudra le chercher.

Le père de Pérédur et tous ses frères avaient été tués dans les combats. Sa mère, craignant pour l'unique enfant qui lui restait, l'emmena dans une solitude. Elle ne l'entoura que de femmes et de serviteurs; elle défendit qu'on lui parlât de guerre et qu'on lui laissât voir des armes. L'enfant grandit, sans autre occupation que de garder les troupeaux et d'abattre du bois dans la forêt. Un jour, trois chevaliers d'Arthur passent sur le grand chemin : il court à eux, les interroge sur leur état si naïvement, qu'ils ne refusent pas de lui répondre, et se fait décrire tous les détails de leur armure. Plein de joie, il fait part de sa découverte à sa mère, et, tandis que celle-ci reste à demi morte d'effroi, il prend à l'écurie la meilleure monture parmi les chevaux de charge. D'un sac, il se fait une selle; avec des branches entrelacées, il compose un harnais, et, ainsi

1. Les *Mabinogion*. Voir plus haut, page 168.

équipé, il se présente devant sa mère. La dame, voyant sa résolution inébranlable, le laisse partir, non sans lui donner quelques bons conseils.

« Rends-toi, mon fils, lui dit-elle, à la cour d'Arthur, où sont les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants chevaliers. Si tu rencontres une église, dis tes prières. Si tu trouves à boire et à manger, et que tu aies faim ou soif, et si personne n'a l'attention ni la bonté de te rien offrir, sers-toi toi-même. Si tu entends une voix gémir, dirige-toi vers elle, surtout si c'est la voix d'une femme. Si tu trouves quelque beau diamant, prends-le, et offre-le en cadeau, car c'est ainsi que tu mériteras des louanges. Si tu vois une jolie femme, fais-lui la cour, avant même qu'elle te l'ait permis : ainsi tu deviendras meilleur et tu seras plus estimé. »

Pérédur monte sur son cheval, et, après avoir pris dans sa main une poignée de javelots, il se met en route. Il arrive devant le palais d'Arthur, et demande où est le roi. — « Que lui veux-tu ? » demande l'échanson Kaï. — « Ma mère, répond Pérédur, m'a conseillé d'aller trouver Arthur pour être armé chevalier. » — « Par ma foi, dit l'échanson, tu es trop mal équipé pour cela. »

En ce moment, un chevalier sortait du palais, défiant tous les vassaux d'Arthur. Pérédur court à lui, et lui offre le combat. L'étranger le renverse d'un coup de lance. « Les serviteurs de ma mère ne jouaient pas ainsi avec moi ! » s'écrie Pérédur. Mais en même temps il brandit un de ses javelots qui atteint l'adversaire à la tête et le renverse mort. Ivain, qui était accouru pour l'empêcher de se battre, lui dit : « Prends l'armure et le cheval de l'inconnu, et viens avec moi trouver Arthur pour qu'il t'ordonne che-

valier, car tu mérites de l'être. » Mais Pérédur refuse ; il veut d'abord s'illustrer par d'autres faits d'armes, et il se remet en route.

« Et comme il chevauchait, il vit venir à sa rencontre un chevalier. — D'où viens-tu ? lui dit le chevalier. — De la cour d'Arthur, répondit Pérédur. — Serais-tu un de ses vassaux ? — Oui, vraiment. — Un beau vasselage que celui d'Arthur ! — Pourquoi parles-tu ainsi ? demanda Pérédur. — Je vais te l'apprendre, répondit l'autre : j'ai toujours détesté Arthur, et je n'ai jamais combattu aucun de ses chevaliers que je ne l'aie tué.

« Sans perdre de temps à discourir, ils se battirent, et Pérédur ne tarda pas à le désarçonner et à lui faire faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval. Et le chevalier cria grâce [1]. »

Pérédur lui laisse la vie, à condition qu'il fasse hommage à Arthur. Lui-même continue de combattre les chevaliers qu'il rencontre, et envoie tous les jours de nouveaux hôtes à la cour. Cependant son éducation était loin d'être complète. Il ne savait encore se servir que de la lance, et il ignorait les usages de la chevalerie. Ses voyages le conduisent chez un seigneur, son oncle, qui habitait au bord d'un grand lac, et que les poëtes français ont appelé le Roi Pêcheur. Pérédur reste quelque temps auprès de lui pour recevoir ses premières leçons de courtoisie et pour être armé chevalier. Ayant repris sa route, il traverse une grande forêt, et rencontre un château. Il y est accueilli par un vieillard, qui, après l'avoir fait asseoir à table et l'avoir fait servir, lui demande s'il sait manier l'épée. « On ne me l'a point encore appris, » répond Pérédur. Mais, saisissant une épée, il en frappe trois fois et réduit en morceaux un énorme crampon de fer fixé au sol

1. Les citations sont empruntées à la traduction de H. DE LA VILLEMARQUÉ : *Les Romans de la Table-Ronde et les Contes des anciens Bretons*. Paris, 1861.

et où l'on attachait les chevaux. « Enfant, dit alors le vieillard, tu manies l'épée comme les plus vaillants du royaume. Quand tu seras dans la force de l'âge, nul ne pourra lutter avec toi. Viens auprès de moi, que je te bénisse; car tu es le fils de ma sœur; et le vieillard qui t'a reçu la nuit dernière est mon frère. »

Voilà Pérédur chevalier et formé au métier des armes. Sa vaillance grandit tous les jours; ses batailles deviennent de plus en plus remarquables. Nous passons sur son expédition dans la Vallée-Ronde, où il défait un roi païen, et l'envoie se faire baptiser par le chapelain d'Arthur. Il lui manquait encore, pour être un chevalier accompli, d'avoir délivré une dame et mérité sa reconnaissance. Or, un jour, il arrive devant un château dont les environs sont déserts, et qui lui paraît d'abord abandonné. En entrant, il reçoit une hospitalité empressée, mais pauvre, et il apprend que le seigneur est mort depuis peu, laissant une fille qu'un comte voisin avait déjà dépouillée d'une partie de ses domaines et se proposait d'assiéger dans le château. Le lendemain, en effet, la prairie est couverte de chevaliers, et Pérédur descend seul pour leur offrir le combat.

« Là chevauchait fièrement un chevalier qui venait de donner le signal de l'assaut. Et ils s'assaillirent, et Pérédur lui fit faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval. Et, à la chute du jour, un des principaux chevaliers vint pour se battre avec Pérédur; et Pérédur le renversa aussi, et le força à demander grâce. — Qui es-tu? dit Pérédur. — Je suis, répondit-il, le préfet du palais du comte. — Et quelle part as-tu des biens de la comtesse? — Le tiers. — Eh bien, dit Pérédur, rends-lui le tiers de ses biens, plus l'intérêt que tu en as retiré, et fais porter ce soir à la cour à boire et à manger pour cent personnes et cent chevaux, et des armes; et tu vas rester prisonnier de la dame du château, à moins qu'elle ne veuille ta vie.

« Ce qui fut fait tout de suite. Et, cette nuit, la jeune fille fut bien joyeuse, et ils eurent des provisions en abondance. Et le jour suivant Pérédur se rendit de nouveau dans la prairie; et ce jour-là il vainquit une foule de guerriers de l'armée; et vers le soir se présenta un cheva-

lier noble et fier, et Pérédur le renversa, et lui fit crier grâce. — Qui es-tu ? dit Pérédur. — Je suis le maître d'hôtel du palais. — Et quelle part régis-tu des biens de la comtesse ? — Le tiers. — Eh bien, dit Pérédur, tu vas rendre tous ses biens à la dame du château, et, de plus, tu lui donneras à boire et à manger pour deux cents hommes et deux cents chevaux, et des armes ; quant à toi, tu seras son prisonnier.

« Ce qui fut aussitôt fait. Et le troisième jour Pérédur se rendit de nouveau dans la prairie. Et il vainquit encore plus de guerriers ce jour-là que les jours précédents ; et vers le soir un chef se présenta pour le combattre, et Pérédur le renversa, et il le força de demander grâce. — Qui es-tu ? dit Pérédur. — Je suis le comte, répondit-il, je ne veux pas te le cacher. — Bien ! dit Pérédur, tu vas rendre à la dame du château son comté, et tu y joindras le tien, et à boire et à manger pour trois cents hommes et trois cents chevaux, et des armes.

« Et il fut fait ainsi. Et Pérédur passa trois semaines dans le pays, et il fit rendre hommage et payer tribut à la dame du château, et il la rétablit dans sa puissance. — Avec ta permission, dit alors Pérédur, je vais partir. — En vérité, mon frère, le voudrais-tu ? — Oui, vraiment, et, sans l'amour que j'ai pour toi, je n'aurais point passé autant de temps ici. — Mon cœur, dit-elle, qui es-tu ? — Je suis Pérédur, fils d'Évrok du Nord ; si tu te trouves jamais en peine ou en danger, fais-le-moi savoir ; si je puis, je viendrai à ton aide. »

Pendant ce temps, Arthur et les chevaliers de sa maison, recevant tous les jours des nouvelles de Pérédur, se sont mis à le chercher par toute l'île de Bretagne. Ils le rencontrent enfin, plongé dans une rêverie tellement profonde, qu'il reste longtemps sans répondre à leurs questions. A quoi songeait-il ? A la beauté de sa dame ; et voici quelle était la cause de sa rêverie.

« Un matin, il entra dans une vallée et, à l'extrémité de cette vallée, il trouva un ermitage, et l'ermite l'accueillit bien, et il passa la nuit chez l'ermite. Le lendemain, il se leva ; et en sortant il vit de la neige qui était tombée pendant la nuit, et devant l'ermitage une sarcelle qu'un faucon venait de tuer ; et le bruit du cheval avait fait fuir le faucon, et un corbeau s'était abattu sur la sarcelle pour en dévorer la chair. Pérédur s'arrêta, comparant la noirceur du corbeau, et la blancheur de la neige, et la rougeur du sang, aux cheveux de sa bien-aimée, qui étaient plus noirs que jais, à sa peau qui était plus blanche que neige, et aux deux pommettes roses de ses joues qui étaient plus roses que le sang sur la neige.

« Cependant Arthur et sa maison étaient à la recherche de Pérédur. — Savez-vous, dit Arthur, quel est ce chevalier à la longue lance qui se

tient là-bas sur le bord de la rivière ? — Seigneur, répondit un jeune homme, je vais savoir qui il est.

« Et il vint trouver Pérédur, et lui demanda ce qu'il faisait là, et qui il était. Et comme la pensée de sa bien-aimée tenait Pérédur dans une profonde rêverie, il ne répondit pas. Et le jeune homme frappa Pérédur de sa lance ; et Pérédur, se détournant, lui fit faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval. Vingt-quatre autres jeunes gens s'approchèrent tour à tour, et Pérédur ne répondit pas plus à l'un qu'à l'autre ; mais il les reçut tous de la même manière, et les mit d'un seul coup à terre. »

Il faut toute l'adresse de Gauvain à la Bouche-d'Or pour le décider à rompre enfin le silence et à se joindre à la troupe d'Arthur. Pérédur suit le roi à Kerléon, et y reçoit de grands honneurs, mais il repart presque aussitôt. Ses aventures deviennent de plus en plus fabuleuses. Il règne pendant quatorze ans, dit le conte, avec l'impératrice d'Orient, sans que le lieu des événements cesse, en apparence, d'être en Bretagne. Au milieu des bizarres images d'un récit de plus en plus fantastique, on voit percer par intervalles une idée religieuse. Traversant un jour une vallée déserte, Pérédur rencontre un prêtre et lui demande sa bénédiction.

« — Je ne bénirai point, répondit l'autre, et je n'obligerai point un misérable qui porte les armes un jour comme celui-ci. — Et quel jour est-ce donc ? demanda Pérédur. — C'est aujourd'hui le vendredi saint. — Ne me blâme pas, je l'ignorais ; voilà un an que je voyage loin de mon pays.

« Et là-dessus, il descendit et prit son cheval par la bride. Et, s'étant un peu écarté de la grande route, il trouva un chemin de traverse ; et ce chemin passait par un bois, et dans le fond du bois il vit une masure qui semblait habitée, et il s'y rendit ; et à la porte de cette masure il retrouva le prêtre, et il lui demanda sa bénédiction. — Que Dieu te bénisse ! répondit le prêtre. Il est plus convenable de voyager ainsi : tu passeras cette nuit chez moi.

« Et Pérédur y passa la nuit. Le lendemain, il voulut partir : — Il n'est pas permis de voyager aujourd'hui : tu passeras avec moi cette journée, et celle de demain, et la suivante ; et je te mettrai de mon mieux sur la voie de ce que tu cherches.

« Et, le quatrième jour, Pérédur prit congé du prêtre, et lui demanda le chemin du château des Merveilles. »

La conquête du château des Merveilles est le dernier exploit de Pérédur. D'antiques prophéties le désignaient pour cette conquête : seul des chevaliers d'Arthur, il était jugé capable de l'entreprendre. Le château était situé dans une île au milieu d'un lac. Un cerf venait chaque nuit boire l'eau du lac, de sorte que les poissons mouraient : Pérédur tue le cerf. En entrant au château, il voit un échiquier dont les pièces se disposent d'elles-mêmes en deux camps et jouent les unes contre les autres. Pérédur prend parti, et perd. De colère, il lance l'échiquier dans le lac. Il est ensuite obligé de combattre un géant pour le retrouver.

Aux environs du château, habitaient les sorcières de Kerloïou. C'était une idée familière aux romanciers celtiques de mettre les chevaliers d'Arthur en lutte avec des êtres surnaturels. Mais, en tuant les sorcières du château des Merveilles, Pérédur accomplissait un devoir de vengeance. Nous voici enfin en présence de ces symboles mystérieux qui ont tant occupé les trouvères et qui ont pris une place si importante dans la légende de Perceval.

Dans un des premiers épisodes du récit, quand Pérédur est reçu chez le vieillard qui déclare être son oncle, il voit entrer dans la salle deux hommes portant une lance; et, de la pointe de la lance, dit le conte, des gouttes de sang tombaient à terre. Ensuite deux jeunes filles apportent un bassin, et dans le bassin est couchée une tête d'homme. Qu'est-ce que cette lance et ce bassin ? Dans le conte gallois, ce sont les symboles du crime des sorcières et du châtiment qui les attend. Elles ont tué un jeune chevalier, parent de Pérédur; elles ont blessé le vieillard, et la

blessure ne se fermera que le jour où leur puissance sera détruite. Pérédur, en les immolant, remplit un devoir; en même temps il remporte sur les esprits de l'enfer une victoire qui le fera reconnaître comme le plus grand des chevaliers bretons.

L'idée générale du récit gallois est contenue dans cette dernière aventure que tout prépare dès le commencement. Pérédur a été élevé loin du monde; il ignore les élégances de la vie courtoise; mais il a gardé toute l'énergie de ses vertus natives. Moins brillant que ses compagnons d'armes, il leur est en réalité supérieur. A lui seul appartient le rôle de combattre un ennemi en qui la croyance populaire personnifiait toutes les influences pernicieuses, et contre lequel tous les efforts de la chevalerie d'Arthur avaient échoué jusque-là.

Le caractère merveilleux des aventures de Pérédur devait séduire les trouvères. En les dépouillant de ce qu'elles avaient de trop exclusivement celtique, et en développant les idées chrétiennes qu'elles contenaient déjà, on les appropriait sans peine au goût de la société féodale. Le changement le plus considérable qu'on y introduisit, ce fut de substituer au bassin magique un symbole chrétien. A la légende chevaleresque de Pérédur on mêla la légende pieuse du Saint-Graal, qui était sans doute elle-même originaire des contrées celtiques.

Le Saint-Graal était la coupe dont Jésus et les apôtres se servirent le jour de la Sainte-Cène. Plus tard, Joseph d'Arimathie, s'étant rendu au Calvaire, y recueillit le sang qui coulait de la blessure du Sauveur, et il resta possesseur de la précieuse relique. La légende pieuse s'occupait très-particulièrement des personnes que l'on disait avoir

touché de leurs mains le corps de Jésus-Christ. Joseph d'Arimathie et sainte Véronique étaient en grand honneur dans l'ancienne Église. Le premier passait pour avoir contribué par sa prédication et ses miracles aux progrès de la religion naissante : c'est à ce titre surtout que la légende fit de lui le dépositaire du Saint-Graal. Jeté en prison par les Juifs, il ne garda entre ses mains que cet unique trésor, qui éloigna de lui toute souffrance et le préserva même des atteintes de la vieillesse. Lorsqu'il fut délivré après quarante ans, il lui sembla que sa captivité n'avait duré que le nombre de jours qui s'étaient écoulés entre la mort du Sauveur et sa résurrection. Il engagea quelques fidèles à se joindre à lui, et, avec eux, il commença son apostolat. Dénués de tout, mais réconfortés par la vue du Graal, ces premiers missionnaires parcoururent d'abord l'Asie. Ensuite, avertis par un ange, ils se dirigèrent vers l'Occident; car c'est là que le Graal devait trouver son asile définitif. Lorsqu'ils arrivèrent au bord de la Méditerranée, la mer se retira devant eux. Ils la traversèrent à pied sec, et, partis le soir, ils touchèrent le lendemain matin le rivage de la Grande-Bretagne [1]. Déjà le neveu de Joseph d'Arimathie avait été consacré évêque du Saint-Graal. Son successeur fut Alain le Pêcheur, ainsi nommé d'une pêche miraculeuse qu'il avait faite et par laquelle il avait nourri une multitude d'hommes. C'est en souvenir de lui que les rois du Graal furent appelés les Rois Pêcheurs; et, pour expliquer ce nom, les trouvères, ignorant la tradition primitive, les firent habiter au bord d'un lac où

1. D'après une autre tradition, la chemise de Joseph d'Arimathie, étendue sur les flots, et miraculeusement agrandie, leur servit d'embarcation.

quelques chevaliers jettent constamment leurs filets. Mais la pêche miraculeuse n'était que l'image des bénédictions répandues par le Graal. La troupe sacrée construisit, dans la Grande-Bretagne, un château qui fut la demeure des Rois Pêcheurs, et où la sainte coupe, précieusement conservée, continua d'exercer ses vertus merveilleuses [1].

Cette légende, qui exprimait sous forme symbolique la puissance de la vie religieuse, en même temps qu'elle consacrait le mystère de l'Eucharistie, se forma sans doute dans les monastères de l'Irlande et du pays de Galles, où des écoles célèbres florissaient dès le huitième siècle. On imagina pour le Saint-Graal toute une lignée de rois; et, naturellement, on ne choisit pour cette dignité exceptionnelle que les hommes à la fois les plus vaillants et les plus vertueux. Mais où les trouver dans la troupe brillante et mondaine de la Table-Ronde? Et qui méritait mieux que l'honnête Pérédur d'être revêtu d'un sacerdoce guerrier? On fit donc de lui le chef de la sainte milice. Au lieu de le conduire à travers mille périls jusqu'au château des Merveilles, où il était appelé à détruire la puissance des mauvais esprits, la tradition, dans sa forme nouvelle, le mit à la recherche de la demeure sainte où le Graal était conservé comme un symbole de lumière et de vérité divines, communiquant une puissance surnaturelle à ceux qui étaient jugés dignes d'en approcher.

Dans le Parcival de Wolfram d'Eschenbach, la demeure du Saint-Graal est au château de Montsalvat, inaccessible à tout homme, à moins d'une vocation spéciale. Aucun che-

1. Voir : Paulin Paris, *Les Romans de la Table-Ronde*. Tome premier : Joseph d'Arimathie, le Saint-Graal. Paris, 1868.

min frayé n'y conduit. Une milice, organisée à l'instar des Templiers, et qui porte un nom analogue, en défend les approches. Le hasard, ou plutôt une volonté supérieure, y dirige les pas de Parcival. Le jeune héros vient de remettre en possession de ses domaines la comtesse dont parle le récit gallois, la Blanchefleur de Chrétien de Troyes, la Condviramur du poëme allemand. Errant à l'aventure, il arrive au bord du lac qui baigne le château. Il y rencontre plusieurs chevaliers occupés à la pêche. Un vieillard, le Roi Pêcheur, lui offre l'hospitalité. On le fait passer par une cour où croissent de hautes herbes. Il est frappé de l'aspect morne du château. Mais le soir on l'introduit dans une vaste salle éblouissante de lumières; et, pendant qu'on dresse les tables du festin où quatre cents convives prennent place, un valet d'armes traverse la salle, portant la lance, symbole de l'Église militante. Ensuite des jeunes filles, tenant des flambeaux, s'avancent par groupes réguliers ; et l'une d'elles, richement vêtue, pose devant le roi la coupe sacrée, dont la vertu est telle, que les tables se couvrent de mets au gré des convives. Parcival est saisi d'étonnement; mais sa simplicité l'empêche de demander le sens des symboles qui sont exposés devant ses yeux. Or les gardiens du Graal attendaient sa question pour reconnaître en lui le sauveur prédestiné. Un homme leur était annoncé, qui s'informerait de la cause de la cérémonie : Parcival ne dit rien. Le lendemain, à son réveil, il voit le château désert. Il descend dans la cour, trouve son cheval attaché près de la porte, et s'éloigne rapidement. A peine a-t-il fait quelques pas, que tout disparaît et que tous les chemins se referment derrière lui.

Il faut que l'ermite Trévizent, le prêtre que nous avons

rencontré dans le conte gallois, lui donne la clef des mystères dont il a négligé de s'enquérir. Il apprend alors qu'un de ses ancêtres, Titurel, a été roi du Graal, et que le roi actuel souffre d'une blessure envenimée pour avoir oublié sa mission dans des aventures coupables, et sera guéri le jour où il pourra se retirer devant un successeur plus digne. Tous les hommes destinés au service du Graal sont désignés par une inscription miraculeuse qui apparaît au bord du vase. Les habitants de Montsalvat attendent qu'une main invisible y trace le nom de Parcival. En attendant, le héros, plein de remords, continue de chevaucher à travers toute la Bretagne. Sachant que le chemin du château se dérobe aux yeux de ceux qui le cherchent, il se console en espérant qu'un sort heureux le lui fera retrouver. Il revient en effet à Montsalvat, après beaucoup d'aventures. Il y conduit sa dame Condviramur, et prend possession de sa royauté spirituelle. Quant au vieux roi, lorsque l'heure de sa mort est venue, il faut qu'on éloigne de lui le Graal, d'où la vie rayonne sans cesse, et dont le seul aspect empêche de mourir.

Nous n'avons touché que la moindre partie des aventures racontées dans le *Parcival*. Ce poëme est un vaste labyrinthe où il est périlleux de s'engager, et où le fil conducteur échappe à chaque instant des mains de l'auteur lui-même. Nous n'avons signalé que les récits qui se rapportent directement à la légende du Saint-Graal. Mais ces récits, qui forment ou qui devraient former le fond du sujet, sont perdus dans un amas d'épisodes sans lien, sans ordre et sans but, où tout se mêle, le sacré et le profane, le roman et la théologie, et où le poëte nous a donné,

involontairement sans doute, une image de la confusion où se débattait son siècle. Une grande partie du poëme est consacrée aux exploits de Gauvain. Wolfram d'Eschenbach a-t-il voulu, comme on l'a supposé, établir un contraste entre le caractère sérieux du héros principal et l'esprit mondain de son compagnon d'armes? Gauvain est-il le représentant de la chevalerie courtoise, comme Parcival est le type de la chevalerie sainte? Les poëtes du treizième siècle, et Wolfram en particulier, ne faisaient pas de si profonds calculs. Parcival lui-même se rencontre avec Gauvain dans des aventures qui n'ont certes rien de sacré. Il se laisse aller à des distractions infinies le long de la route qui conduit à Montsalvat; et, lorsqu'il est jugé digne, par les gardiens du Graal, de recevoir la haute investiture, on le trouve bataillant à la cour d'Arthur et tout émerveillé de sa vocation inattendue. Ne soyons pas plus subtils pour Wolfram d'Eschenbach qu'il ne l'est lui-même. Wolfram est un conteur, qui redit les contes d'autrui, mais qui ignore trop souvent l'art de conter.

Est-ce à dire que Wolfram d'Eschenbach manque d'inspiration? Il a prouvé le contraire dans ses poésies lyriques, et aussi dans ce fragment sur Titurel où il chante gracieusement la *Minne* par la bouche de deux enfants. On trouve dans le Parcival même de brillantes images, de nobles pensées, des élans de vraie passion; mais ces beautés sont trop clair-semées dans un ouvrage de près de vingt-cinq mille vers. Dans un long récit où la fantaisie seule domine, il faut que l'absence d'unité se rachète par le charme incessant des détails. Qui songerait à reprocher à l'Arioste les allures capricieuses de sa muse? Mais le poëme de Wolfram est un épais fourré que l'on traverse avec peine

et où l'on ne rencontre que de rares éclaircies. Certes, il ne faut pas appliquer des règles trop sévères à l'école des Minnesinger; mais l'exemple d'un poëte comme Hartmann d'Aué, que la critique allemande met fort au-dessous de Wolfram, montre que l'on savait au moins agréablement conter.

Le Parcival prouve une fois de plus que les écrivains chevaleresques ne sentaient pas la valeur d'une composition régulière. Le sujet avait de la grandeur; on pouvait y faire entrer toute la vie du moyen âge; et c'est sans doute le sujet qui a séduit les modernes admirateurs de Wolfram d'Eschenbach. Lorsqu'au commencement de ce siècle une fraction de l'école romantique essaya de renouveler dans la poésie allemande les symboles du moyen âge, un concert de louanges s'éleva autour du nom de Wolfram, et le jour ne sembla pas loin où l'Allemagne serait fière de lui comme d'un émule de Dante ou pour le moins de l'Arioste. Cette admiration passionnée se faisait illusion à elle-même; ces louanges s'adressaient, en réalité, aux légendes qui font le sujet du Parcival, non au Parcival lui-même. Les poëtes chevaleresques, et Wolfram en particulier, sont surtout intéressants par les traditions qu'ils nous ont conservées. La manière la plus utile de les lire, c'est de détacher ces traditions des œuvres où elles sont contenues et dont la plupart, il faut bien le dire, sont loin d'être des chefs-d'œuvre.

XV

GOTFRIT DE STRASBOURG

La légende de Tristan. L'ancien poëme d'Eilhart d'Oberg. Le trouvère Thomas de Bretagne et ses imitateurs. Le *Tristan* de Gotfrit de Strasbourg, complété par les fragments de Thomas. Les continuateurs de Gotfrit de Strasbourg.

Gotfrit de Strasbourg est encore un traducteur, car son *Tristan* est composé d'après un poëme français; mais, le seul peut-être des poëtes chevaleresques de l'Allemagne, il a dépassé son modèle. Si l'on compare la Chanson de Roland à la traduction du Curé Conrad, le court fragment d'Albéric de Besançon à l'Alexandre allemand de Lamprecht, les poëmes d'Henri de Veldeck et d'Hartmann d'Aué aux originaux français de Benoist de Sainte-Maure et de Chrétien de Troyes, la part d'invention des auteurs allemands paraît petite; souvent même on trouve qu'ils traduisent faiblement. Gotfrit de Strasbourg a traité son modèle avec plus de liberté et son sujet avec plus d'inspiration. Il parle avec éloge de ses dévanciers, à l'exception de Wolfram, dont le génie inculte le blessait; mais il marque lui-même l'apogée de la poésie chevaleresque. Il mit de vraies

passions à la place de la froide galanterie, et il porta la vie et le mouvement dans la masse confuse des récits d'aventure.

Tristan est le plus brillant des chevaliers de la Table-Ronde. Si une épopée avait pu sortir des traditions celtiques, il en aurait été le Sîfrit. Vaillant, téméraire, enthousiaste, comme son émule des bords du Rhin, il a, de plus, cette exaltation rêveuse qui caractérise les héros celtiques. Il est musicien et poëte. Intrépide à la chasse et aux tournois, il anime, le soir, les festins avec sa harpe. Il connaît les *lais* bretons et français les plus estimés; il compose lui-même des chansons, et les trouvères ont gardé des refrains qu'on lui attribuait. Un reflet mythique a passé sur sa légende, comme sur celle de Sîfrît. Ainsi que Sîfrît, le héros du printemps et de la lumière, il faut qu'il combatte le noir dragon, avant de ramener la blonde Iseult, que les poëtes chevaleresques désignent encore comme la fille de l'Aurore. Suivant une ancienne tradition, à laquelle Gotfrit de Strasbourg refusait déjà de croire, Tristan avait quitté la côte de Cornouailles, seul dans une barque, n'ayant que sa harpe auprès de lui; la barque, d'elle-même, s'était arrêtée au rivage d'Irlande, où habitait Iseult; mais les messagères du printemps, les hirondelles, avaient guidé le voyage. D'autres allusions percent à travers les récits des trouvères, et à leur insu : rayons furtifs d'antique sagesse, que chacun peut suivre, pour peu qu'il soit curieux de légendes. N'insistons pas trop sur ces vagues données, et, sans reprocher aux trouvères d'avoir négligé ce qu'ils ne comprenaient plus, prenons le récit tel qu'ils nous le donnent.

Le sujet de Tristan avait été traité en Allemagne, dès la

fin du douzième siècle, par un chevalier attaché au service d'Henri le Lion, duc de Bavière, et qui se nommait Eilhart d'Oberg. L'ouvrage d'Eilhart, tel que nous le connaissons par un roman qui s'en est inspiré, et par quelques pages qu'en a publiées Hoffmann de Fallersleben, avait un caractère plus mythique que celui de Gotfrit de Strasbourg. Le poëme de Gotfrit, plein d'allusions à d'anciens contes rejetés comme absurdes, représente la véritable forme chevaleresque du sujet, appropriée au goût du treizième siècle, et définitivement dégagée de toute réminiscence celtique [1].

Le modèle de Gotfrit de Strasbourg est désigné par lui-même sous le nom de Thomas de Bretagne. C'était un de ces poëtes qui, habitant l'Angleterre, se servaient de la langue française qui était restée, après Guillaume le Conquérant, la langue de l'aristocratie normande. Il était seigneur d'Erceldoune, aujourd'hui Earlstown, sur la frontière d'Écosse. D'après les témoignages qui nous sont parvenus sur lui, c'était un homme doué de facultés exceptionnelles, à qui il n'a manqué peut-être, pour devenir un grand poëte, que d'arriver au moment propice. Il exerça un tel prestige sur ses contemporains, qu'il eut lui-même une sorte de légende. Après sa mort, on lui attribua des prophéties, qui furent recueillies par les chroniqueurs du siècle suivant, lorsque l'événement les avait déjà confirmées.

Son poëme fut traduit en anglo-saxon. L'œuvre du tra-

1. Voir ce qui reste du poëme d'Eilhart d'Oberg dans : HOFFMANN, *Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur*, premier vol., Breslau 1830 ; et dans l'édition des œuvres de Gotfrit de Strasbourg publiée par VON DER HAGEN, au second volume. Le roman se trouve dans : BUSCHING et VON DER HAGEN, *Buch der Liebe*. Berlin, 1809.

ducteur a été conservée presque en entier. Walter Scott, en la publiant, n'a eu que quinze strophes à y ajouter pour la rendre complète : car elle a la forme lyrique, et, par le développement qu'elle donne aux récits de bataille, elle ressemble à un vrai chant de guerre. S'il fallait en croire l'auteur, il aurait connu le poëte Thomas et serait allé lui-même, au château d'Erceldoune, entendre de sa bouche le récit des aventures de Tristan. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de savoir que l'Angleterre avait réellement alors deux littératures, l'une française, destinée à la noblesse, l'autre anglo-saxonne, abandonnée au peuple [1].

Gotfrit de Strasbourg, plus lettré que son contemporain Wolfram d'Eschenbach, déclare avoir eu entre les mains un exemplaire du *Tristan* de Thomas. Après avoir fait de longues recherches dans des ouvrages français et latins, il découvrit enfin, dit-il, la véritable *aventure* dans le livre de Thomas de Bretagne. Peut-être le feuillet qui a été retrouvé à la Bibliothèque du Séminaire protestant de Strasbourg, et qui a été détaché d'une couverture de parchemin, faisait-il partie de l'exemplaire dont Gotfrit s'est servi. Ce feuillet et deux fragments plus étendus, le tout formant un ensemble de près de 2800 vers, et se rapportant aux dernières aventures du héros, voilà ce qui reste de Thomas de Bretagne. Quant à Gotfrit de Strasbourg, la mort l'empêcha de terminer son ouvrage ; et, par une coïncidence remarquable, il s'arrêta à l'endroit même où les fragments de Thomas reprennent le récit. Une seule page est commune aux deux poëtes : elle finit le texte allemand, et elle commence le premier fragment français. Elle achève de

1. *Sir Tristrem.* Cinquième volume des œuvres poétiques de W. Scott. Édimbourg 1833. Avec une Introduction.

prouver l'identité des deux poëmes; elle montre aussi comment Gotfrit, tout en profitant de son modèle, redevenait poëte original par le choix ingénieux des détails et par l'allure vive et passionnée de son style. Nous allons entrer dans l'examen du poëme allemand, et, là où ce poëme nous abandonnera, les fragments français nous en fourniront le complément naturel[1].

Quant à la vie de Gotfrit de Strasbourg, elle est aussi peu connue que celle des autres Minnesinger. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il faisait exception parmi les poëtes chevaleresques en ce qu'il n'était ni clerc ni seigneur. Il appartenait à la classe bourgeoise: c'est ce qu'indique du moins le titre de *maître* qui accompagne ordinairement son nom. Ce qui le détermina dans le choix de son sujet, ce fut, d'après sa propre déclaration, le spectacle de la froide galanterie de son temps. « Nous semons des chardons, dit-il, et nous voulons cueillir des roses[2]. » Il se proposa d'enseigner aux hommes à aimer véritablement, et la popularité qui accueillit ses deux héros, Tristan et Iseult, prouve qu'il ne prêcha pas tout à fait en vain.

Les héros du cycle breton que nous avons connus jusqu'ici étaient originaires du pays de Galles: Tristan appartient à la Bretagne française. Orphelin dès la plus tendre

1. Francisque Michel, *Tristan, Recueil de ce qui existe des poëmes relatifs à ses aventures*; trois volumes, Londres et Paris, 1835 et 1839. Les parties qui appartiennent au poëme de Thomas sont : le premier et le troisième fragment du troisième volume, et la première pièce du deuxième volume. — Le *Tristan* de Gotfrit de Strasbourg a été publié, avec les poésies lyriques qu'on lui attribue, les ouvrages de ses continuateurs, le *Tristrem*, et d'autres pièces, par Von der Hagen : *Gottfrieds von Strassburg Werke*; deux volumes, Breslau 1823.

2. Tristan, vers 12232.

enfance, et dépouillé de son héritage par les vassaux de son père, il est recueilli par son oncle, le roi Mark de Cornouailles. Mark prépare une fête pour le faire armer chevalier avec trente de ses compagnons. Ici Gotfrit de Strasbourg donne d'abord une leçon de goût aux poëtes de son temps, en passant rapidement sur les détails de la cérémonie. « Si quelqu'un me demande, dit-il, comment était fait le costume des chevaliers, je le lui indiquerai en peu de mots. Il était formé de quatre étoffes : le courage, la richesse, l'adresse, la courtoisie [1]. » Il refuse même de décrire l'armure de Tristan. « Si tous les dons des Muses m'étaient accordés, dit-il, si je pouvais rendre mon langage aussi doux que l'est au voyageur l'ombre d'un vert rameau de tilleul, si mon discours était facile et uni, si la route que j'ai à parcourir s'aplanissait à chaque pas devant moi, si je ne m'avançais enfin que sur l'herbe fraîche et les fleurs, cependant je ne tenterais point ce que d'autres ont tenté. A quoi bon vous entretenir de l'équipement d'un chevalier, vous dire comment le grand, l'habile, l'ingénieux Vulcain forgea de ses mains l'armure et l'épée de Tristan, tailla le sanglier sur l'écusson, et travailla le casque surmonté d'une flamme, symbole des peines amoureuses ; comment enfin la Troyenne Cassandre prépara par la magie le vêtement du héros ? N'ai-je pas suffisamment ordonné la cérémonie en armant les chevaliers de courage, de richesse, d'adresse et de courtoisie ? Cet équipement vaut mieux, ce me semble, que tous les artifices de Cassandre et de Vulcain [2]. »

La messe, la prise d'armes, le tournoi, sont brièvement racontés, et le poëte finit par ces mots : « Voulez-vous

1. Vers 4553 et suiv.
2. Vers 4906 et suiv.

savoir combien ils rompirent de lances ? Demandez-le aux pages qui en ramassèrent les tronçons. Quant à moi, je n'ai plus qu'une chose à dire : puisse leur honneur s'accroître et Dieu leur donner bonne chevalerie ! »

Tristan, pour premier exploit, tue le géant Morolt, qui venait chaque année, au nom du roi d'Irlande, prélever un tribut sur l'Angleterre et le Cornouailles. Mais la victoire lui coûte cher. Il est blessé d'une arme empoisonnée, et son adversaire mourant lui déclare que la blessure ne pourra être guérie que par l'art de la reine d'Irlande.

On rencontre fréquemment, dans les contes gallois et dans les poëmes chevaleresques, des dames qui exercent l'art de guérir. La reine d'Irlande avait une très-vaste science ; elle préparait des philtres ; elle lisait dans les étoiles ; elle avait des songes prophétiques. C'est un personnage qui, même dans la poésie chevaleresque, a gardé quelque-chose du merveilleux de l'ancienne tradition celtique. Elle ignore cependant que c'est l'ennemi de sa famille qu'elle va recevoir dans son palais. Tristan, voyant son mal s'aggraver, et se rappelant les dernières paroles de Morolt, se présente à la cour d'Irlande comme musicien, sous le nom de *Tantris*. Il est accueilli d'abord par pitié, et bientôt apprécié pour ses talents ; et, en attendant que sa guérison s'achève, la reine lui confie l'instruction de la princesse Iseult.

La jeune Iseult était déjà très-savante, pour une châtelaine. Elle savait le français et même le latin ; elle connaissait la musique ; elle charmait les hôtes du palais par son chant, non moins que par sa beauté, ajoute le poëte, « musique muette et plus douce qui, par les yeux, s'insi-

nuait au cœur. » Tristan lui enseigne encore une science que Gotfrit de Strasbourg appelle *moralité* et qu'il considère comme le complément indispensable de toute éducation, surtout féminine. « Cette science nous apprend, dit Gotfrit, à plaire à Dieu et au monde ; elle est donnée aux âmes élevées comme une nourrice, afin qu'elles puisent dans son enseignement leur nourriture et leur vie. Elles n'ont ni bien ni honneur que par son secours. Telle fut la principale occupation de la jeune reine, l'amusement de son esprit et de ses pensées ; elle eut ainsi de bonnes mœurs, un cœur joyeux, et des manières aimables [1]. »

Tristan, revenu à la cour de Mark, et guéri, parle avec enthousiasme de la beauté d'Iseult. « Désormais, dit-il, Hélène ne passera plus pour la plus belle des femmes : à qui regarde Iseult, ce regard purifie l'âme, comme la flamme purifie l'or. » Les courtisans, à qui la gloire du jeune chevalier commence à porter ombrage, cherchent dans ces paroles une occasion de le perdre. Ils engagent le roi à faire demander la main d'Iseult et à charger Tristan de cette périlleuse mission.

Tristan débarque une seconde fois en Irlande. Il se fait passer pour un marchand, et reprend son faux nom de Tantris. Pour obtenir la main d'Iseult, il fallait tuer un dragon qui infestait le pays. Tristan livre au monstre un long et terrible combat ; mais sa victoire est sans témoin ; le sénéchal du roi lui en dispute l'honneur, et il faut qu'il promette de gagner Iseult une seconde fois en champ clos. La jeune fille attend avec inquiétude le jour du combat. Ce qu'elle craint le plus, c'est d'être l'épouse du sénéchal, qui

1. Vers 8916 et suiv.

est laid, peu courtois, et encore moins vaillant. Par un mouvement de curiosité, tandis que le page prépare les armes, elle prend dans ses mains l'épée de Tristan. Et elle jette un cri d'effroi, dit Gotfrit, car elle y remarque une brèche, et elle se rappelle qu'un fragment d'épée a été retiré des blessures de Morolt. Tristan est reconnu sous le masque de Tantris; il est au pouvoir de ses ennemis. Mais les barons irlandais conseillent de finir la guerre par un mariage. Iseult, promise au roi d'Angleterre et de Cornouailles, s'embarque avec une suite nombreuse de jeunes filles, sur un vaisseau richement équipé.

D'après un usage des peuples celtiques, les époux buvaient à la même coupe lorsqu'ils présidaient le festin des noces : c'était le signe d'une alliance librement consentie. La reine d'Irlande avait composé, par des procédés magiques, un breuvage qui avait la vertu de faire aimer ; elle l'avait confié à une suivante, Brangien, avec ordre de le verser à Mark et à Iseult dans la coupe nuptiale. Ceux qui en buvaient, disait-elle, ne pouvaient plus avoir ensuite que mêmes joies et mêmes peines, vie et mort communes. Pendant la traversée, une jeune fille présente imprudemment la coupe à Iseult et à Tristan; et ils boivent tous deux, dit le poëte, la longue misère dont la mort seule les délivrera. Brangien accourt trop tard, et ne peut que jeter la coupe vide à la mer.

Gotfrit de Strasbourg montre un grand art dans la peinture de cette passion naissante qui, toute violente qu'elle est, cherche à se faire illusion. « Tristan, comme un captif, cherche à se délivrer. Il voudrait diriger son esprit ailleurs, et changer de désir ; mais il est toujours retenu dans les mêmes liens, et lorsqu'il rentre en lui-même et

qu'il interroge son cœur, il n'y trouve que deux choses, l'amour et Iseult, inséparables [1]. »

Plein d'enthousiasme pour ses héros, Gotfrit fait un retour sur les mœurs frivoles de son temps ; il se prend sincèrement de pitié pour le monde où il vit, et où il ne trouve plus, dit-il, que vanité, inconstance, égoïsme, sans nulle trace des sentiments héroïques d'autrefois. La mer isole complaisamment le couple heureux ; mais le vaisseau ne touche que trop tôt la côte de Cornouailles. Mark célèbre ses noces avec Iseult. On lui présente la coupe, mais non celle que la reine d'Irlande lui avait préparée. Tristan, Iseult, Brangien, s'entendent pour déjouer les soupçons. Les amoureux sont des enfants, dit Gotfrit, mais ces enfants-là ne sont pas dépourvus de conseil comme les autres.

Mark est le dernier à prendre ombrage ; mais les courtisans jaloux épient les pas de Tristan. Un nain découvre un jour la vérité, en observant les étoiles : c'était chercher bien loin des preuves, dit Gotfrit, car il suffisait d'observer les regards. Sur le conseil du nain, le roi interdit à Tristan l'entrée du palais. Mais alors la suivante, Brangien, vient en aide à sa maîtresse. Une fontaine était au milieu du jardin, à l'ombre d'un grand olivier. L'eau de la source coulait vers l'appartement d'Iseult. Il est convenu que, toutes les fois que Tristan verra le jardin solitaire, il taillera des planchettes de bois, sur lesquelles il gravera un T d'un côté, et un I de l'autre. L'onde portera le message, que Brangien aura soin de recueillir.

Ainsi fut fait, et l'olivier couvrit de son ombre les entrevues. Mais rien ne pouvait échapper longtemps à la

1. Vers 11781 et suiv.

sagacité du petit astrologue. Un soir, il se perche, avec le roi, dans l'arbre. Mais ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre que la lune était dans son plein : leurs ombres, projetées sur le gazon, les trahissent. Tristan se tient à distance, et, annonçant à haute voix son départ, il fait ses adieux à Iseult, en la priant d'intercéder pour lui auprès du roi. « Qu'il me montre de l'amitié encore quelques jours, dit-il, afin que les courtisans ne puissent attribuer mon départ à des soupçons outrageants pour vous ! »

Il reste cependant, et Mark lui rend sa confiance. Mais enfin, cédant à ses conseillers, le roi cite Iseult et Tristan devant l'assemblée des barons, répudie la première, et les condamne tous deux à l'exil. Les voilà séparés du monde : où le poète va-t-il les conduire ? Tristan avait découvert, dans ses chasses, une grotte située au plus profond de la forêt, et qui avait été construite, dit Gotfrit, au temps des faux dieux, quand les géants régnaient encore sur le pays de Cornouailles. Elle s'appelait la *Grotte-des-Amants ;* elle était taillée en voûte dans le flanc d'une montagne, et recevait le jour par trois ouvertures percées vers le sommet. « Près de la grotte était une prairie ; là coulait une source, une eau fraîche et pure. Trois beaux tilleuls dominaient la source, la couvraient d'ombre, la préservaient contre la pluie. Les vives teintes des fleurs, la verdure du gazon, paraient la prairie, luttaient d'éclat, croisaient leurs rayons. Les oiseaux y chantaient en leur temps, et leur chant y était plus beau qu'ailleurs. Les yeux et les oreilles trouvaient là leur pâture et leur charme : l'oreille son charme, l'œil sa pâture. L'ombre coupait la lumière ; les vents étaient attiédis. Autour de cette montagne et de cette grotte, à une journée de marche, s'étendaient des rochers

nus et un terrain sauvage. On n'y arrivait par aucun chemin frayé. Mais, quelque inabordable que fût ce lieu, Tristan et sa compagne le trouvèrent ; et ils prirent leur demeure dans ce recoin de la montagne [1]. »

Gotfrit de Strasbourg épuise toutes les grâces de son style pour peindre la vie de ses héros dans leur séjour solitaire. « Le matin, dans la rosée, ils sortaient. L'herbe et les fleurs étaient humides. La fraîche prairie les réjouissait. Ils s'y promenaient, devisant entre eux, et, tout en marchant, prêtaient l'oreille au chant des oiseaux. Ils se dirigeaient du côté où ils entendaient tomber l'eau de la source. Ils écoutaient son murmure, suivaient ses détours, le long de la pente. Ils s'asseyaient ensuite : l'onde coulait à leurs pieds, murmurant toujours, et c'était pour eux un nouveau plaisir. Quand le soleil commençait à s'élever, et que la chaleur descendait, ils allaient vers le tilleul, au-devant des zéphyrs ; et l'arbre, à son tour, charmait leurs yeux, charmait leurs cœurs. L'ombre était plus douce, l'air plus embaumé, sous le feuillage du tilleul. Les vents passaient sous la verdure, frais et caressants. Le pied du tilleul était entouré de gazon fleuri : jamais banc sous un tilleul ne fut plus verdoyant. Là, ils s'asseyaient, et faisaient leur discours de ceux qui avaient péri jadis par l'amour. Ils rappelaient, ils plaignaient les malheurs de Phyllis et de Canacé, de Byblis, à qui le regret de son frère brisa le cœur, de la reine de Tyr, la triste Didon ; et ces récits remplissaient leurs loisirs [2]. »

Pendant ce temps, Mark se console en se livrant avec entrain aux divertissements de la chasse. Un jour, il s'égare

1. Vers 16741 et suiv.
2. Vers 17151 et suiv.

à la poursuite d'un cerf. N'ayant pu l'atteindre, il passe la nuit dans la forêt, et le lendemain il continue sa recherche. Déjà il avait laissé loin derrière lui ses compagnons, lorsque le hasard le conduisit sur la montagne qui abritait les deux fugitifs. Par l'une des ouvertures percées au haut de la grotte, il aperçoit Iseult endormie, et, en la revoyant, il sent toute sa haine s'évanouir. « L'amour aux apparences dorées, l'amour qui fait croire à l'innocence, enlaça son esprit, et attira ses yeux là où était couché le printemps de sa vie. Il regarda Iseult, autrefois sa joie, en ce moment plus belle que jamais. L'*aventure* dit qu'elle avait le teint animé par la peine qu'elle avait prise. Son gracieux visage, comme une rose bigarrée, rayonnait vers le haut de la grotte, et sa bouche ressemblait à un charbon ardent. Je sais quelle a pu être cette peine dont parle l'aventure : le matin, dans la rosée, elle était allée à la prairie ; c'est ce qui avait animé son teint. Un rayon de soleil descendait aussi dans la grotte, et tombait sur sa joue, sur sa bouche et sur son menton. Deux lumières se rencontraient ainsi, un soleil et un soleil ; deux splendeurs s'unissaient et se confondaient sur la face d'Iseult. Sa bouche, son front, tous ses traits étaient si remplis de charme, que Mark fut séduit, et que, pris de désir, il aurait volontiers, sur ce visage, mis un baiser. L'amour lui lança ses flammes, à la vue de ce beau corps ; la beauté de cette femme le gagna et le captiva complétement : il ne pouvait en détacher ses yeux. Il observa comme le vêtement, avec grâce, laissait paraître le cou et les épaules, les bras et les mains. Une couronne de trèfle était tressée dans les cheveux dénoués. Jamais Iseult n'avait paru à son seigneur si pleine de volupté. Lorsqu'il vit que le soleil, d'en haut, par la lucarne, laissait

tomber un rayon sur le visage d'Iseult, il craignit que le teint de ce visage ne fût flétri. Il prit des herbes, des fleurs, du feuillage, avec lesquels il ferma l'ouverture ; puis, bénissant la dame, il la recommanda à Dieu, et s'éloigna en pleurant [1]. »

Iseult est ramenée à la cour. Quant à Tristan, il cherche aventure sur le continent. Pour fixer sa vie errante, il épouse enfin la fille du duc d'Arondel, qui avait même nom que la reine de Cornouailles, et que les trouvères ont appelée Iseult aux Blanches-Mains. Mais il n'a pas oublié la première Iseult. Il compose des chansons en souvenir d'elle, et toutes se terminent par ce refrain : *Isot ma drue, Isot ma mie, — en vus ma mort, en vus ma vie,* que la jeune dame prenait pour elle-même. Tristan n'a pas trouvé le repos qu'il cherchait. Il se reproche d'avoir quitté la reine Iseult ; ensuite, pour calmer ses remords, il l'accuse d'infidélité, et c'est par ces plaintes que le poëme finit. Le récit s'interrompt brusquement sur deux vers que l'on peut mettre dans la bouche du poëte aussi bien que de son héros : « Je vieillis dans la tristesse, mes jours se consument dans le deuil.»

Dans un fragment français que Gotfrit sans doute ne connaissait pas, et dont l'auteur se nomme Bérox, l'effet du philtre est fixé à *trois ans d'amitié.* Ce terme expiré, Tristan et Iseult se confessent à un ermite, qui les réconcilie avec le roi [2]. Chez Gotfrit de Strasbourg et chez Thomas de Bretagne, leur passion ne peut finir que par la mort. Le plus étendu des fragments de Thomas raconte avec beaucoup d'animation la dernière aventure du héros. Tristan a été

1. Vers 17555 et suiv.
2. Fr. Michel, *Tristan*, premier volume.

blessé dans un combat. Il envoie un message à la reine Iseult, pour qu'elle vienne le guérir; car elle possédait, ainsi que sa mère, l'art de fermer les blessures. Tristan attend avec anxiété le retour du vaisseau. Il est convenu qu'une voile blanche annoncera l'arrivée d'Iseult; une voile noire sera le signe de son refus. Mais la dame aux Blanches-Mains avait surpris le secret. Elle se tient près de la fenêtre au moment où le vaisseau entre au port. Pénétrée de jalousie : La voile est noire! s'écrie-t-elle. A ces mots, Tristan retombe mort sur son lit. C'était cependant la reine de Cornouailles qui arrivait; et elle mourut elle-même, en apprenant qu'elle n'avait pu sauver Tristan [1].

Les trois fragments de Thomas laissent entre eux des lacunes que l'on peut combler à l'aide du *Tristan* anglais. En rapprochant ainsi ce qui reste de trois poëtes, un Allemand, un Français et un Anglais, on arrive à reconstituer le sujet en entier. De pareils rapprochements sont souvent nécessaires dans la littérature chevaleresque. Le moyen âge est surtout une époque de grandes entreprises et de vastes projets; il nous a légué moins d'ouvrages terminés que de travaux interrompus, et ce que la main de l'artiste a pu finir n'a pas toujours été épargné par le temps. Que le *Tristan* de Gotfrit de Strasbourg soit resté incomplet, cela est d'autant plus regrettable, qu'on ne retrouve dans aucun autre poëme chevaleresque les mêmes qualités d'imagination et de style. Nous n'avons plus ici une série d'aventures contées au hasard, mais la peinture d'une passion vraie, amenant des complications réelles, et entrant profondément dans la vie. C'était un drame qui

1. Fr. Michel, *Tristan*, deuxième volume.

appelait un dénouement, dût ce dénouement être apporté par des mains étrangères.

Gotfrit de Strasbourg eut des continuateurs; mais aucun ne retrouva le style ni l'inspiration du maître. Le premier fut un chevalier souabe, nommé Ulric de Türheim, qui vécut dans la seconde moitié du treizième siècle. Il fit son travail pour un seigneur de Winterstetten, dont le frère était poëte, et dont la dame prenait grand plaisir au récit des aventures de Tristan. Ce seigneur de Winterstetten eut une destinée romanesque. Il perdit tout son avoir, à force de batailler; et, sur la fin de sa vie, il errait de château en château pour trouver un gîte : c'est du moins ce que racontent de lui les chroniques de Saint-Gall. La continuation d'Ulric de Türheim est presque une parodie de l'œuvre de Gotfrit, tant elle est prosaïque et vulgaire. Ulric admire les coups d'épée de Tristan ; mais il plaint sa triste folie, et s'inquiète même pour le salut de son âme. Heureusement, après la mort du héros, Mark prie pour lui, et l'auteur espère que les lecteurs en feront autant. « Si Tristan est maintenant en enfer, dit-il, faites des vœux pour que Dieu le prenne en son royaume. »

Le second continuateur, Henri de Frîberg, se rapproche davantage de la manière de Gotfrit. Il l'imite consciencieusement; il lui emprunte des vers entiers; il a lui-même de la grâce, et parfois de l'éloquence. Henri de Frîberg appartient au quatorzième siècle. Il vivait à la cour des comtes de Leuchtenberg et des rois de Bohême, et il est probable qu'il prit part à leurs guerres contre Rodolphe de Habsbourg.

Pour le fond du sujet, les deux continuateurs reviennent à l'ancienne tradition représentée par Eilhart d'O-

berg. Il est douteux qu'ils aient connu Thomas de Bretagne. Ce qu'il y a de plus intéressant à recueillir dans leur ouvrage, c'est un gracieux détail par lequel l'un et l'autre terminent le récit. Mark fait transporter en Cornouailles les corps de Tristan et d'Iseult. Il plante de ses mains un rosier sur la tombe de Tristan, une vigne sur celle d'Iseult, et les deux arbustes se rejoignent. « Le rosier et la vigne, dit Henri de Frîberg, s'enracinèrent dans les cœurs des deux amants. L'ardent breuvage, qui couvait encore dans ces cœurs morts, montra sa force : les arbustes se penchèrent l'un vers l'autre, et s'enlacèrent amoureusement. »

Les deux héros sont ensevelis sous les fleurs; Mark passe le reste de ses jours à prier pour leurs âmes; dames et chevaliers les admirent et les imitent à l'envi; enfin, rien ne manque à leur apothéose. La légende de Tristan et d'Iseult fut une des plus populaires au moyen âge ; mais aucun poëte ne sut la raconter avec un sentiment aussi profond que Gotfrit de Strasbourg. Lui aussi paya son tribut au goût de son époque : son art l'abandonne dans les récits de simple aventure; en vain s'efforce-t-il d'orner des épisodes qu'il lui était interdit de négliger; mais il a des ressources infinies dans les scènes qui forment la partie importante du sujet. Là, tout s'anime et se colore, tout est vivant et vrai ; et c'est là peut-être qu'il faut chercher ce que la littérature chevaleresque a produit de plus original.

XVI

WALTHER DE LA VOGELWEIDE

Le groupe lyrique des *Minnesinger*. Chanteurs ambulants et chevaliers poëtes. Collections manuscrites. — Poëtes de la fin du douzième siècle ; Ditmar d'Ast et Frédéric de Hausen. La poésie *courtoise* de Reimar le Vieux. — Walther de la Vogelweide. Intérêt historique de ses poésies. Son séjour à la cour d'Autriche. Ses relations avec les empereurs et en particulier avec Frédéric II. Ses satires contre la papauté. Sa croisade. Ses poésies élégiaques. — Walther dans la légende populaire. La Lutte des chanteurs à la Wartbourg.

Les Minnesinger se partagent, d'après les genres, en deux groupes : les épiques et les lyriques, les conteurs et les chanteurs. La poésie narrative atteignit, avec Gotfrit de Strasbourg, son plus haut point d'éclat. Après lui, c'est-à-dire après l'année 1230 à peu près, elle ne fit plus que déchoir ; elle se perdit en imitations de plus en plus faibles, en compilations de plus en plus verbeuses et emphatiques. Même parmi les poëtes de la meilleure époque, nous n'avons considéré que ceux qui se distinguaient par un talent réel ; mais c'est précisément un des caractères de cette époque que la grande quantité d'ouvrages qui se produisirent dans un espace de temps assez restreint, et qui témoignent, sinon d'une puissante originalité, du moins d'une activité littéraire peu commune.

Les relations que les guerres continuelles, les alliances féodales, les croisades surtout, établissaient entre les différents pays, venaient en aide à cette activité. En Allemagne, on était avide de manuscrits français. Les seigneurs amis des lettres les recherchaient avec empressement, et les faisaient traduire par leurs vassaux ou leurs poëtes de cour. C'est ainsi que le *Lancelot* d'Ulric de Zazikhoven fut composé d'après un manuscrit qu'un seigneur de Morville, compagnon de Richard Cœur-de-Lion, avait laissé aux mains du landgrave Hermann de Thuringe. Des ménestrels français voyageaient en Allemagne. Souvent aussi un chevalier ou un page, engagé au service d'un seigneur allemand, fournissait par ses récits un sujet de poëme. Ainsi Wirnt de Grafenberg mit par écrit les aventures de Wigalois après les avoir apprises de la bouche d'un écuyer français. Si l'on songe que les armées qui se dirigaient sans cesse vers l'Orient étaient composées d'hommes de tout pays, et que ceux qui revenaient de Terre-Sainte ne rentraient pas toujours dans leur patrie, on conçoit que les échanges littéraires aient dû être fréquents, malgré la difficulté matérielle des moyens de communication.

Ce qui donne la plus grande idée du mouvement littéraire en Allemagne au treizième siècle, c'est le développement de la poésie lyrique. Une riche collection de chansons des Minnesinger est arrivée jusqu'à nous : toutes plus ou moins œuvres de hasard, inspirées par le moment, fruits d'un heureux caprice, que la réflexion mûrissait quelquefois. On voyait partout des chanteurs ambulants. Leur vielle suspendue à leur épaule, légers d'humeur et plus légers de bourse, ils allaient, répétant quelque refrain, d'une ville à l'autre, recueillaient en passant l'obole du bour-

geois, mais s'arrêtaient surtout dans les demeures seigneuriales. Se présentaient-ils devant un château, de jour, de nuit, toujours la porte s'ouvrait : car il était déshonorant de renvoyer un chanteur. Si la société était peu courtoise, ils ne demandaient qu'un gîte, et repartaient le lendemain, non sans égayer par quelque chanson le réveil du maître. Les recevait-on au milieu d'une fête, c'était pour eux une aubaine : ils s'en retournaient comblés de présents et la tête remplie de joyeuses inspirations pour des chansons nouvelles. Parfois aussi, il leur arrivait de mettre trop de vérité dans leur chant et d'émouvoir, par quelque peinture du printemps ou de la *Minne*, le cœur d'une châtelaine : là était le danger, et plusieurs d'entre eux ont cruellement expié le tort d'avoir porté leurs vœux trop haut.

Le chanteur subissait un apprentissage pour la partie matérielle de son art. Il s'attachait à un maître, comme l'écuyer au chevalier, le suivait dans ses voyages, apprenait de lui les mélodies en vogue, les chansons connues et aimées. Du jour où il était assez maître de sa voix et de son instrument pour se présenter devant une assemblée, il avait conquis son indépendance. Alors il luttait d'adresse avec ses compagnons, semblable au chevalier qui disputait le prix en champ clos. Mais tous les poëtes n'étaient pas des chanteurs de profession. Des seigneurs chantaient, dans l'unique but de célébrer leurs dames, ou parce que, dans la vie joyeuse qu'ils menaient, la poésie prenait naturellement sa place. Dans la famille des Hohenstaufen, qui occupa le trône impérial pendant la période la plus brillante des Minnesinger, il était presque de tradition que l'on fût poëte. Les deux Frédéric, l'empereur Henri VI, le jeune Conradin, cultivaient la *gaie science*, comme on

disait dans le langage des troubadours : car troubadours et trouvères eux-mêmes ne manquaient pas, et mêlaient quelques notes françaises à ce concert dont les échos se répondaient de château à château à travers toute l'Allemagne.

Les poésies des Minnesinger se transmettaient surtout de vive voix. Un grand nombre de ces poëtes ne savaient ni lire ni écrire. Cela n'était pas toujours un mal : les pièces qui avaient quelque valeur se gravaient seules dans la mémoire, en attendant qu'elles fussent recueillies et mises par écrit. Il se trouva bientôt des amateurs passionnés qui firent collection de poésies intéressantes. Ainsi se formèrent les manuscrits, où les œuvres de différents poëtes sont réunies, et mêlées à des pièces anonymes.

Vers la fin du treizième siècle, un conseiller de Zurich, Roger Manesse, se mit à rassembler par toute l'Allemagne les chants des Minnesinger. Il les prit soit dans la tradition orale, soit dans des recueils antérieurs. Lui et son fils les copièrent de leur main, et ce qu'ils mirent dans leur travail de soin, d'attention et de persévérance, il suffit d'y jeter un regard pour s'en convaincre : car on pense que ce travail n'est autre que le manuscrit aujourd'hui connu sous leur nom et qui passa, pendant la guerre de Trente ans, de la bibliothèque de l'Électeur palatin, dans la grande Bibliothèque de Paris. Ce qui montre combien la littérature des Minnesinger était riche, c'est que d'autres manuscrits moins importants contiennent un nombre considérable de pièces qui avaient échappé aux recherches patientes des deux archéologues de Zurich [1].

1. Von der Hagen, *Minnesinger, deutsche Liederdichter des XII. XIII. und XIV. Jahrhunderts :* quatre parties, Leipsick, 1838. — Les

La poésie lyrique est très-ancienne en Allemagne. Dès le milieu du douzième siècle, on rencontre quelques Minnesinger. Disons un mot de ces premiers bégaiements de la muse chevaleresque.

Il faut citer comme l'un des plus anciens poëtes connus de l'Allemagne un seigneur de Thurgovie, nommé Ditmar d'Ast, qui procède directement du chant épique. Ses poésies sont de petites peintures d'un contour très-précis. Les sentiments y sont délicatement exprimés, quelquefois relevés par une image, développés dans un court dialogue. Le ton populaire domine : nulle trace de raffinement ni de recherche. Même simplicité dans la forme : le plus souvent la rime plate, quelquefois de simples assonances.

Voici, comme exemple, un petit dialogue, un de ces chants du matin (*Tagweisen*) qu'on rencontre fréquemment chez les Minnesinger :

« Dors-tu, mon bel ami? Déjà l'oiseau qui se balance sur la branche annonce le jour. — Je sommeillais doucement : pourquoi m'appelles-tu, enfant? Amour sans peine n'existe pas; mais ce que tu commanderas, je le ferai. — La dame se prit à pleurer : « Ton coursier t'attend : je resterai seule. Quand reviendras-tu? Toute joie, avec toi, s'en va [1]. »

Après Ditmar d'Ast, voici un chevalier que peut-être sa

deux premières parties contiennent la collection de Manesse ; la troisième, la collection du manuscrit d'Iéna et des poésies empruntées à d'autres manuscrits, notamment à ceux d'Heidelberg et de Weingarten. La quatrième partie contient les biographies des poëtes. — Les manuscrits de Weingarten et d'Heidelberg ont été publiés séparément par Franz Pfeiffer : *Die Weingartner Liederhandschrift*, Stuttgart 1843 ; — *Die alte Heidelberger Liederhandschrift*, Stuttgart 1844. — Le premier de ces deux manuscrits, qui appartenait autrefois au couvent des bénédictins de Weingarten, se trouve depuis 1810 dans la bibliothèque des rois de Wurtemberg.

1. *Sîdvestu, vriedel ziere?...* Von der Hagen, *Minnesinger*, tome Ier.

vie errante rendit poëte : c'est Frédéric de Hausen. Il accompagna l'empereur Frédéric Ier en Italie, et y composa quelques chansons. Ayant passé les Alpes, il se souvint de sa dame et lui dédia cette strophe :

« Je croyais lui être bien étranger, et maintenant je voudrais vivre près d'elle. Je sens maintenant combien l'éloignement fait souffrir. Il est donc vrai que j'aimais? Si je pouvais retourner vers le Rhin, j'y trouverais peut-être quelque bonheur ; j'y entendrais peut-être une parole que jamais je n'ai entendue de ce côté-ci des monts [1]. »

Le poëte revint dans sa patrie, mais bientôt il partit pour la croisade, et il y mourut, victime de son audace belliqueuse. Dans un des premiers combats qui furent livrés en Asie Mineure, son cheval s'abattit et écrasa le cavalier. La douleur fut si grande dans l'armée, dit une chronique, que le combat fut interrompu, et que les croisés se retirèrent dans leur camp. La plupart des poésies de Frédéric de Hausen ont été composées en Italie ou en Asie : ce sont de lointains souvenirs de la patrie.

A mesure que nous avançons vers le treizième siècle, la poésie amoureuse, le genre préféré des Minnesinger, prend plus d'importance. Nous connaissons déjà l'un des principaux représentants de cette poésie, Henri de Veldeck. Il faut placer à côté de lui son contemporain, Reimar le Vieux, qui jouissait d'une autorité presque égale, et que Gotfrit de Strasbourg célèbre comme le véritable fondateur de la poésie lyrique en Allemagne [2]. Nous avons quelque

1. *Ich wande ir é vil verre sîn...* Minnesinger, tome Ier.

2. Il est vraisemblable que le *poëte de Haguenau* (*von Hagenonwe*) dont il est question dans le *Tristan* (vers 4772 et suiv.) n'est autre que Reimar le Vieux.

peine aujourd'hui à comprendre l'admiration de Gotfrit, mais il faut considérer que la poésie de Reimar, presque toute consacrée à l'expression d'un seul sentiment, paraissait moins monotone à ses contemporains qui vivaient en pleine courtoisie chevaleresque.

Reimar passa la plus grande partie de sa vie à la cour brillante des ducs d'Autriche. Il prit part à une croisade; mais le souvenir de sa dame ne le quitta pas en Terre-Sainte.

« Le jour où je pris la croix, dit-il, je voulus retenir mes pensées, comme il convenait au signe sacré que je portais sur mes vêtements. J'espérais les affermir en Dieu, si bien qu'elles seraient à jamais vouées à son service. Mais voici qu'elles se montrent rebelles et veulent être libres comme autrefois [1]. »

Le poëte supplie alors la sainte Vierge de l'aider à diriger ses pensées vers le but sacré qu'il leur assignait. Encore faut-il qu'elle ne les tienne pas trop en laisse, mais qu'elle leur permette d'aller de temps en temps vers la bien-aimée, et qu'elle les rappelle aussitôt. Reimar composa un chant sur la mort du duc Léopold d'Autriche; mais il mit ses plaintes dans la bouche d'une dame, tant il est vrai que la courtoisie était alors la forme obligée de toute poésie. Pour trouver à la fois plus de variété et de vigueur, il faut que nous arrivions au poëte qui apprit de Reimar l'art du chant, à Walther de la Vogelweide.

Une légende se rattache à ce nom de *Vogelweide*, qui désigne un lieu verdoyant, rendez-vous des oiseaux [2]. On

1. *Des tages, do ich das kriuze nam....* Minnesinger, tomo Ier.
2. Littéralement, la *Pâture-aux-Oiseaux.*

voyait encore au quatorzième siècle, dans le cloître de la cathédrale de Würzbourg, une tombe qu'un tilleul couvrait de son ombre. Aux quatre coins de la pierre horizontale étaient creusées des cavités que les moines et les habitants remplissaient régulièrement d'eau fraîche et de grains. Le lieu était le rendez-vous des oiseaux qui hantaient les galeries du cloître, et qui venaient boire l'eau et manger les grains. Une chronique manuscrite de la ville de Würzbourg rapporte que le poëte Walther était enterré là ; et il avait ordonné par testament que les oiseaux qu'il avait aimés et chantés pendant sa vie fussent nourris sur sa tombe. Plus tard, ajoute la même chronique, le chapitre de la cathédrale transporta le legs sur le couvent même, et fit convertir les grains destinés aux oiseaux en gâteaux de farine blanche que l'on distribua aux chanoines le jour anniversaire de la mort du poëte. Aujourd'hui, la pierre a disparu ; elle a été remplacée par un modeste monument, où l'on a rétabli l'ancienne inscription :

« Walther, toi qui t'appelas, pendant ta vie, la Pâture-aux-Oiseaux, — tu mourus, fleur d'éloquence, bouche de sagesse ! — Afin que ta vertu soit récompensée de l'auréole des bienheureux, — que celui qui lit cette inscription dise : Seigneur, aie pitié de lui [1] ! »

Ainsi Walther de la Vogelweide avait sa légende au moyen âge ; ce n'était donc pas un poëte ordinaire. L'imagination d'un peuple ne s'intéresse qu'aux hommes qui ont par eux-mêmes quelque grandeur. Et, en effet, Walther peut être considéré à plus d'un titre comme le chef du

1. *Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,*
Qui flos eloquii, qui Palladis os, obiisti.
Ergo, quod aureolam probitas tua possit habere,
Qui legit, hic dicat : Deus, istius miserere !

groupe lyrique des Minnesinger. Il chanta d'abord, comme ses contemporains, les fleurs, les oiseaux, le printemps, l'amour ; mais il les chanta avec plus de vérité. Les sentiments intimes prirent chez lui une expression moins vague et plus personnelle. En même temps, il élargit l'horizon poétique. Quittant le cercle étroit où s'allanguissait la muse des Minnesinger, il observa le monde où il vivait, il s'intéressa au sort de sa patrie. Il osa demander compte aux empereurs et aux papes de ce qu'ils faisaient pour le salut de l'Empire et de la chrétienté. Enfin, il donna plus d'importance à la satire qu'à l'élégie, et, le premier, il jeta une note énergique dans la molle harmonie des chantres d'amour.

La plupart des Minnesinger sont à peine de leur temps. Ils ont à peine un souvenir pour les malheurs publics. Et pourquoi s'en inquiéteraient-ils? La nature en est-elle moins belle, et les tournois moins brillants? Avec Walther, au contraire, on est en présence de toutes les grandes questions qui agitaient le siècle. C'était l'époque où les Guelfes et les Gibelins se combattaient en Allemagne et en Italie, les premiers soutenant la papauté, les seconds défendant le parti impérial. Les papes suscitaient aux empereurs des ennemis en Allemagne, pour les éloigner de l'Italie ; les empereurs, de leur côté, entretenaient les discordes des villes italiennes, pour empêcher les papes d'intervenir dans les affaires de l'Allemagne. Les armées impériales ne cessaient de franchir les Alpes, les papes ne cessaient d'excommunier les empereurs, et, de la Baltique à la mer de Sicile, tout prenait parti dans la querelle ; car il s'agissait, au fond, d'une question où était engagé l'avenir de la société moderne. Il était naturel qu'un poëte animé de

sentiments patriotiques élevât la voix, soit pour louer, soit pour blâmer, selon que les événements lui semblaient favorables à la cause qu'il défendait.

Sous Frédéric Barberousse, l'Empire parut un instant devoir triompher. Le parti guelfe était vaincu en Allemagne; le duc Henri le Lion était dépossédé de la Bavière; la papauté elle-même avait consenti à une trêve. A la splendeur déployée par les princes de la maison de Souabe, on pouvait croire que le nouvel Empire romain allait enfin être une réalité. Frédéric se voyait entouré de la plus brillante noblesse des États allemands; ses tournois étaient renommés dans toute l'Europe; et, lorsqu'il mourut en Orient, le peuple l'immortalisa dans la légende.

A la mort de son fils Henri VI, les déchirements commencèrent. Deux compétiteurs se disputèrent l'Empire. Le pape se déclara d'abord pour Otton de Brunswick, fils d'Henri le Lion, moins à craindre pour Rome que son rival Philippe de Souabe, qui appartenait à la puissante famille des Hohenstaufen. Philippe fut assassiné; Otton resta empereur. Aussitôt la politique du Saint-Siége fut changée. Innocent III excommunia son ancien protégé; la guerre recommença. La papauté fut un instant l'alliée du parti gibelin; Frédéric II, petit-fils de Barberousse, s'éleva avec l'appui de Rome; mais à peine fut-il empereur, que les papes lui cherchèrent des ennemis en Italie et en Allemagne. Ainsi, deux fois la papauté avait passé dans un autre camp. Deux empereurs avaient été tour à tour favorisés par le Saint-Siége, aussi longtemps qu'ils étaient peu redoutables, et frappés d'anathème, dès qu'ils menaçaient de devenir forts. La conduite des papes était dictée par les intérêts de Rome; mais l'honnêteté allemande n'en

était pas moins scandalisée des variations de la politique romaine; et Walther se fit, dans plusieurs de ses poésies, l'interprète de l'indignation de ses compatriotes.

Walther fut successivement en rapport avec trois empereurs, Philippe de Souabe, Otton de Brunswick et Frédéric II; mais il fut toujours l'adversaire des papes. Nous allons le suivre à travers les événements de sa vie, en nous guidant d'après les seuls renseignements authentiques que nous ayons sur lui, c'est-à-dire d'après ses œuvres [1].

Walther de la Vogelweide était un de ces poëtes qui n'avaient d'autre ressource que leur art. On ne sait s'il était de naissance noble ou bourgeoise. Ce qui est certain, c'est qu'il se plaignait de sa pauvreté, et qu'il fut toute sa vie à la merci des seigneurs qui le faisaient vivre. On le trouve d'abord à la cour des ducs d'Autriche. Tout porte à croire qu'il eut pour maître Reimar le Vieux : il parle de lui avec admiration; il déplore sa mort dans une pièce touchante. Le duc Frédéric tenait le poëte Walther en grande estime; mais le duc prit la croix, et mourut en Palestine : le poëte resta sans protecteur. Il lui sembla, dit-il, que la maison d'Autriche s'écroulait en ce jour. Il avait pensé y trouver un asile : il partit, comme on part pour l'exil. Il commença une vie errante, et, de château en château, ses voyages le conduisirent, dit-il, de l'Elbe au Rhin, et jusqu'en France et en Italie.

Il s'arrêta d'abord à la cour de Philippe de Souabe, qui était alors en guerre avec Otton de Brunswick, soutenu par le pape Innocent III. Voyant l'Allemagne se partager

1. *Walther von der Vogelweide, herausgegeben von* FRANZ PFEIFFER. Deuxième édition. Leipsick, 1866.

en deux camps, le poëte s'indigne contre Rome, qu'il accuse de diviser la chrétienté.

« J'ai observé, dit-il, ce qui se passait dans le monde. J'ai écouté, j'ai regardé ce qui se disait, ce qui se faisait. A Rome, j'ai entendu que l'on mentait, que l'on trompait deux rois l'un par l'autre. J'ai vu les prêtres se séparer des laïques, et il en est résulté la plus grande discorde qui ait jamais troublé l'humanité, et nos corps et nos âmes en ont également souffert. Les prêtres ont lutté avec ardeur ; mais les laïques avaient l'avantage du nombre. Alors les prêtres posèrent le glaive, et prirent les armes sacrées. Ils lancèrent l'anathème, non contre ceux qui le méritaient, mais contre ceux qui leur déplaisaient. Les maisons de Dieu tombèrent en ruines ; et, du fond de la cellule d'un pauvre ermite, j'entendis sortir une plainte. L'ermite gémissait et criait vers Dieu : « Seigneur, le pape est trop jeune, sois en aide à la chrétienté [1] ! »

En même temps, s'adressant à Philippe, le poëte le conjure de mettre fin à la guerre civile et de faire respecter l'autorité impériale. « Peuple allemand, s'écrie-t-il à la fin d'une strophe, où est la loi qui te gouverne ? Le moindre insecte reconnaît une autorité ; mais tes honneurs sont déchus. Reviens de ton égarement ! Tes princes sont trop orgueilleux ; tes roitelets s'agitent trop. Philippe, pose la couronne sur ta tête, et qu'ils s'humilient devant toi ! »

Lui-même ne fit pas fortune à la cour du duc Philippe de Souabe. Philippe manquait-il de générosité, de délicatesse ? On est tenté de le croire en lisant une strophe que

1. *Ich sach mit mînen ougen....* PFEIFFER, *Walther von der Vogelweide.*

Walther lui adresse, et où il lui dit qu'il est bon de donner, mais surtout de donner avec grâce; il lui rappelle aussi le mot de Saladin qui pensait que la main des princes devrait être percée, afin que l'or s'en échappât sans qu'ils eussent besoin de l'ouvrir. Walther quitta Philippe de Souabe, et se rendit à la cour de Thuringe, cour brillante, bruyante même, si elle ressemblait à la description qu'il en donne :

« Celui qui, par accident, serait malade des oreilles, qu'il évite la cour de Thuringe, s'il m'en croit, et, s'il ne veut pas être assourdi tout à fait. Je m'y suis poussé, aussi bien que j'ai pu. Un convoi part, un autre arrive, le jour, la nuit : on s'étonne seulement qu'un homme y puisse faire entendre sa voix. Aussi, le landgrave est si généreux, qu'il dépense tout son avoir avec ses hôtes, nobles seigneurs, il est vrai, et dignes de toute considération. J'ai été témoin de son magnifique train de vie. Quand la mesure de bon vin vaudrait mille livres, jamais cependant, chez lui, la coupe d'un chevalier ne serait trouvée vide [1]. »

La cour des landgraves était le rendez-vous de l'Allemagne chevaleresque. Tout poëte considérable y paraissait une fois dans sa vie, tout chevalier venait y rompre une lance. Walther n'y resta pas longtemps ; il reprit ses voyages, sans trouver nulle part ce qu'il réclamait sans cesse : une demeure qui fût à lui, un lieu où il ne fût pas un étranger. En attendant, il continuait de suivre les affaires de l'Allemagne, et il recommandait, dans ses poésies, la concorde aux princes, la modération aux gens d'église, et aux empereurs le maintien énergique de leurs droits.

1. *Der in den ôren siech von ungeschihte sî....*

Philippe de Souabe venait d'être assassiné. Otton de Brunswick fut reconnu par les princes allemands réunis à la diète de Francfort. Le pape Innocent III confirma l'élection ; mais l'excommunication ne se fit pas attendre. Walther protesta, et prit parti pour l'empereur excommunié.

« Seigneur pape, dit-il, je ne compromets point mon salut, car j'obéis à votre commandement. Nous vous avons entendu, devant toute la chrétienté, nous prescrire nos devoirs envers l'empereur. Vous lui avez donné votre bénédiction; vous nous l'avez présenté comme notre seigneur, ayant droit à votre obéissance. Souvenez-vous des paroles que vous lui avez adressées ce jour-là : « Celui qui te bénira, qu'il soit béni ! celui qui te maudira, que sa malédiction retombe tout entière sur lui-même ! » Pour l'amour de Dieu, rappelez-vous ces paroles, si toutefois l'honneur de l'Église vous tient à cœur [1]. »

« C'est Dieu qui fait les rois, dites-vous : je le veux bien; mais l'enseignement des prêtres nous surprend nous autres laïques. Hier ils nous commandaient une chose, aujourd'hui ils nous en commandent une autre. Que, pour l'amour de Dieu et pour leur propre honneur, ils nous disent quel jour ils nous ont trompés ! Est-ce la première ou la seconde parole qu'il faut que nous croyions? Car l'une ou l'autre est sûrement un mensonge. Deux langues ne se trouvent point dans une même bouche [2]. »

L'empereur Otton n'avait pas l'énergie nécessaire pour faire respecter sa couronne. Sa défaite à Bouvines le dé-

1. *Hêr bâbest, ich mac wol genesen...*
2. *Got gît ze künege swen er wil...*

considéra. Déjà le pape lui opposait un brillant compétiteur, Frédéric II, qui vivait à Palerme, au milieu d'une cour de poëtes, italiens, provençaux, allemands, en attendant qu'il s'occupât des affaires de l'Empire. C'est de ce temps où le véritable empereur était en Italie et où l'état provisoire durait en Allemagne, que datent les plus vives attaques de Walther contre la papauté.

« Enfin, s'écrie-t-il, voilà le siége de Rome dignement occupé ! Le magicien Gerbert [1] est dépassé par le pape actuel. Celui-là ne perdit que son âme : celui-ci perd la chrétienté avec lui. Que toutes les voix s'élèvent pour crier vers le ciel, afin que Dieu cesse de dormir ! Son œuvre est détruite, et sa parole faussée. Son trésorier dérobe le trésor ; son médiateur est un oppresseur ; son berger est le chef des loups [2] ! »

Frédéric II, poëte lui-même, devait estimer un poëte. Son avénement prépara un sort meilleur au pauvre Minnesinger. Frédéric fut couronné en 1215 : cette même année, Walther lui adressa une humble requête. Il était las de quêter son pain : il voulait enfin donner l'hospitalité à son tour. Il sollicita de l'empereur un domaine :

« Préfet de Rome, roi d'Apulie, voyez, de grâce, comme, avec les richesses de ma poésie, je reste pauvre ! Je voudrais bien, si c'était possible, me chauffer à mon propre foyer. Ah ! comme je chanterais alors les oiseaux, et les champs, et les fleurs, comme je les célébrerais avec une

1. Le pape Silvestre II, un des hommes les plus savants du moyen âge, et dont une légende faisait un magicien.
2. *Der stuol ze Rôme stât alrêst besetzet rehte...*

ardeur nouvelle ! et la belle qui voudrait me sourire, comme je ferais fleurir sur sa joue les lis et les roses ! Maintenant, avant le jour, on me voit chevaucher sur les routes, et jamais je ne rentre dans ma demeure. Malheur à l'étranger ! malheur à lui ! Il faut être chez soi pour bien chanter le printemps. Songez à ma peine, gracieux seigneur, car vous avez vos peines aussi [1]. »

Comment résister à une sollicitation si touchante ? Walther obtint un petit fief. Le voilà son propre maître, et il s'écrie :

« J'ai mon fief, entendez-vous ? j'ai mon fief ! Je ne crains plus que l'hiver me morde les orteils. Il ne me faudra plus essuyer les refus des seigneurs. Le noble roi, le gracieux roi, m'a tiré du besoin. Désormais, je respirerai, l'été ; je me chaufferai, l'hiver. Déjà mes voisins me trouvent meilleure façon. J'ai été trop longtemps, hélas ! pauvre sans ma faute ; et j'en devenais si méchant, que mon haleine était comme un poison. Le roi a purifié ma langue ; il a purifié mon chant [2]. »

Cependant le revenu était modeste ; la dîme en prenait une partie ; il en restait assez pour vivre, mais non pour donner, et la suprême ambition de Walther, de faire l'hospitalité, n'était qu'à moitié satisfaite. On ne peut dire au juste en quoi consistait le fief ; on sait seulement que le poëte mourut à Würzbourg, et qu'il y avait dans cette ville une habitation qui portait le nom de Vogelweide : c'est de là sans doute que Walther tirait son titre de noblesse.

1. *Von Rôme vogel, von Pülle künec, lât iuch erbarmen...*
2. *Ich hân mîn lêhen, al die werlt, ich hân mîn lêhen...*

On a pu se convaincre par ce qui précède que Walther de la Vogelweide s'intéressait à tous les grands événements de son siècle. Mais il y avait un événement plus grand que tous les autres, et qui forme à lui seul une partie importante de l'histoire du moyen âge : c'était la croisade. Walther était partisan de la croisade, si du moins les papes eux-mêmes la voulaient sans arrière-pensée. Mais il voyait avec déplaisir les envoyés de Rome prélever l'impôt sacré, car il craignait que l'argent destiné à entretenir la guerre sainte ne fût employé dans un but profane et ne servît à soudoyer des armées contre l'Empire. Voici donc l'avertissement qu'il donne à ses compatriotes :

« Que le pape doit rire chrétiennement à Rome, en disant à ses Italiens (ce qu'il n'aurait même jamais dû penser) : « J'ai coiffé deux Allemands de la même couronne [1]. Ils vont, à eux deux, fatiguer l'Empire ; ils vont tout brûler et détruire. En attendant, nos caisses s'emplissent. Les Allemands sont mes tributaires ; leurs biens sont à moi. La bonne monnaie allemande glisse dans le tronc italien. Messeigneurs, mangez de la volaille ! buvez de bons vins ! Les Allemands jeûnent pour vous [2]. »

Puis, il apostrophe le tronc où étaient recueillies les offrandes :

« Dites-moi, seigneur Tronc, le pape vous a-t-il donné mission de l'enrichir et de nous réduire à l'indigence ? Quand les caisses du Vatican seront pleines, il emploiera

1. Otton de Brunswick et Frédéric II, couronnés successivement par le pape Innocent III.
2. *Ahi wie kristenliche der bâbest unser lachet....*

de nouveau une ruse qu'il a déjà employée. L'Empire est dans le deuil, dira-t-il, jusqu'à ce que le Tronc, voyageant d'une cure à l'autre, s'emplisse de nouveau. Je soupçonne que la moindre partie de notre argent est dépensée pour la Terre-Sainte; car la main des prêtres aime à garder ce qu'elle tient. Seigneur Tronc, vous êtes un mauvais ambassadeur : vous venez voir, ce me semble, combien nous sommes de sots en Allemagne [1]. »

Quant à la croisade même, Walther y applaudissait. C'était la pensée commune du temps, l'idéal naturel de la société chevaleresque. Prêtres et laïques y poussaient avec une égale ardeur : là-dessus, point de dissentiment possible. Walther, qui pour tout le reste se séparait des papes, insistait comme eux sur la nécessité de la croisade. Il engagea successivement les empereurs Otton IV et Frédéric II à prendre possession de la Terre-Sainte. Frédéric annonça plusieurs fois son départ; mais il ne se pressait point, se défiant sans doute des intentions du pape, et croyant sa présence nécessaire en Allemagne et en Italie. Un jour, il se mit en marche; mais il s'arrêta en Sicile, livra un combat aux Sarrasins, et en transporta vingt mille dans une forteresse, d'où il pouvait les diriger sur Rome. Une autre fois, il s'embarqua, mais revint après quelques jours : une tempête avait empêché la flotte d'avancer. Le pape s'impatienta, et lança l'anathème. Enfin l'expédition se mit en mer. L'empereur entra à Jérusalem, et posa lui-même la couronne sur sa tête excommuniée; mais il hâta son retour lorsqu'il apprit que Grégoire IX avait soulevé l'Italie contre lui, et il se porta contre les alliés du pape avec les

1. *Sagt an, hêr Stoc, hât iuch der bâbest her gesendet ..*

Sarrasins de la Sicile, sur lesquels l'excommunication était sans effet. Walther avait encouragé Frédéric à persévérer dans l'entreprise, malgré l'anathème papal qui le déclarait indigne de porter la croix. Il partit avec lui : car, dans une pièce de vers, il parle de la Terre-Sainte en des termes qui ne permettent pas de douter qu'il n'y soit allé.

« C'est maintenant, dit-il, que je sens le bonheur de vivre ; car mes yeux mortels ont vu le sol sans tache, la terre vers laquelle le monde entier dirige ses regards avec adoration. Mon vœu est enfin exaucé : je puis fouler les lieux où Dieu marcha sous forme humaine.

« Juifs, chrétiens, païens, revendiquent cette terre comme leur patrimoine. Que la Sainte-Trinité décide entre eux ! C'est une lice où toutes les nations du monde viennent combattre ; mais le droit est pour nous, et la victoire nous restera [1]. »

Les croisades, les luttes du Sacerdoce et de l'Empire, les rivalités féodales, tout le spectacle animé du moyen âge est contenu dans le mince recueil des œuvres de Walther. Nous n'avons considéré qu'une partie de ce recueil, celle qui se rapporte à la vie du poëte et à l'histoire de son temps. Mais Walther n'aurait traité que les sujets habituels des Minnesinger, qu'il mériterait encore une place à part ; car il a donné aux sentiments une expression plus individuelle et plus vraie ; il n'a dit que ce qu'il a vu et éprouvé. Dans plusieurs de ses poésies, il se met en scène, et il peint les hasards de sa vie errante. Voici quelques strophes, par exemple, où il s'exprime très-délicatement sur les succès

1. *Nû alrêst leb' ich mir werde...* Première et dernière strophe.

qu'un pauvre chanteur comme lui pouvait avoir dans la société galante où sa profession l'obligeait à vivre :

« Je me demande souvent ce qu'une femme peut trouver en moi pour chercher à me plaire. Quelle n'est pas son erreur ! N'a-t-elle pas des yeux pour voir ? Je ne suis certes pas le plus beau des hommes, je le dis sans mentir.

« Si quelqu'un l'a prévenue en ma faveur, qu'elle me regarde encore une fois ! Elle s'abuse bien, si elle me prend pour beau. Qu'elle voie ma tête, et ma pauvre mine ! Elle se fait illusion, qu'elle m'en croie !

« Elle trouvera facilement, sans sortir de son voisinage, cent hommes mieux faits que moi. Il est vrai que j'ai un peu d'art : c'est peut-être là ma valeur. J'ai quelque poésie ; mais il y a tant de poëtes ! et il y en aura toujours davantage.

« Si à ses yeux l'art vaut la beauté, j'admire son bon sens. Dès lors, tout ce qu'elle m'accordera ne pourra que lui faire honneur.

« Je lui serai soumis ; je ferai tout ce qu'elle exigera de moi. Elle me charmera sans peine, et je lui appartiendrai tout entier [1]. »

Dans ces vers, la mélancolie se cache sous l'enjouement ; mais voici une pièce où la vie aventureuse du chanteur chevaleresque se montre sous un jour plus sombre. Il revoit, après des années, son lieu natal. Il en était parti pauvre, mais jeune et plein d'espoir ; il y revient pauvre encore, et désanchanté :

1. *Mich nimt iemer wunder waz ein wîp....*

« Hélas! où sont allées toutes mes années? Ai-je rêvé ou ai-je vécu? Ce que j'ai pris pour la réalité, était-ce bien réel? J'ai dormi depuis, et j'ai perdu le souvenir; aujourd'hui je me réveille, et tout ce qui m'était familier m'est aussi étranger maintenant que la main gauche l'est à la main droite. Les hommes au milieu desquels j'ai passé mon enfance ne me connaissent plus, et je doute moi-même si je les connais encore. Ceux qui jouaient avec moi sont vieux et fatigués. Le champ est retourné; les arbres de la forêt sont abattus; le ruisseau seul coule encore, comme il coulait jadis. Je suis donc bien malheureux, puisque ceux qui me serraient la main me saluent à peine! Je ne vois que tristesse partout, et je ne puis que gémir, quand je pense aux jours dorés d'autrefois, qui ont laissé moins de trace qu'une pierre sur l'eau[1]. »

Walther de la Vogelweide est par sa vie et par ses œuvres le type complet du poëte féodal. Tel il apparaissait déjà à ses contemporains. La légende populaire nous le montre exerçant son art auprès du landgrave Hermann de Thuringe, un des plus brillants chevaliers de son temps, un des plus zélés protecteurs des lettres. Le tableau que Walther lui-même fait de la cour du landgrave, de cette procession continue de chevaliers, de dames et d'écuyers, au milieu desquels la voix du poëte se perdait, ce tableau qui se renouvelait chaque jour resta profondément gravé dans les mémoires. Longtemps après la mort du gracieux seigneur, on parlait encore des fêtes hospitalières du château de la Wartbourg. On avait oublié les noms des chevaliers et des dames qui avaient passé sous la grande porte; mais on ci-

1. *Owê war sint verswunden alliu mîniu jâr...*

tait encore les poëtes. Une légende se forma, où les principaux d'entre eux furent conviés à une lutte poétique. Le vaincu, dit la légende, devait périr de la main du bourreau. Walther de la Vogelweide entra d'abord en lice avec Henri d'Ofterdingen, un chanteur thuringien, est-il dit, inconnu du reste. Walther chanta les louanges du landgrave; son adversaire célébra le duc Léopold d'Autriche. Walther fut déclaré vainqueur. Mais Ofterdingen demanda un sursis, et alla jusqu'en Hongrie appeler un magicien à son secours. C'était Klingsor; Wolfram d'Eschenbach accepta la lutte contre lui. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'improviser l'éloge d'un prince : Klingsor posa des énigmes, plus compliqués que celui du sphinx; mais la sagesse de Wolfram les débrouilla heureusement. Ici le manuscrit est interrompu. L'on aime à croire que la cruelle sentence ne fut point exécutée, et que tous les chanteurs s'en retournèrent comblés de présents [1].

Le poëme anonyme où cette légende est renfermée date de la fin du treizième siècle. Des poëtes connus de la première et de la seconde moitié du siècle s'y trouvent mêlés à des personnages sans doute fabuleux. La légende elle-même n'est que la peinture dramatique de la vie littéraire au treizième siècle, où Walther de la Vogelweide joue un rôle des plus considérables.

1. *Der Singerkriec uf Wartburc. Herausgegeben von* L. Ettmuller. Ilmenau, 1830.

XVII

ULRIC DE LICHTENSTEIN

Poëtes lyriques. Le Juif Süsskind ; son peu de succès et ses plaintes. Nithart et ses pastorales comiques. — Ulric de Lichtenstein. Essai de réaliser l'idéal chevaleresque. Le *Service des Dames*. Contraste avec la situation politique de l'Allemagne. Fin de la chevalerie.

Avant de quitter Würzbourg, la dernière demeure de Walther de la Vogelweide, disons un mot, en passant, d'un homme qui ne fut pas un poëte de premier ordre, mais dont l'existence même, dans la littérature chevaleresque, est un fait remarquable. On trouve parmi les Minnesinger un poëte israélite ; il s'appelait Süsskind, et il vivait à Würzbourg, en même temps que Walther de la Vogelweide. On sait quel était le sort des Juifs dans la société chrétienne du moyen âge. Exclus de toutes les professions, il ne leur restait que les métiers mal famés. Qu'on se figure, au treizième siècle, un Juif à qui il prenne fantaisie de construire des rimes ! Que deviendra-t-il dans la société *courtoise*, le seul théâtre où il puisse se produire ? Que de sujets, d'abord, qui lui seront interdits, les sujets sacrés en première ligne ! Que d'autres qu'il traitera mal ! Quelle dame noble voudra recevoir son hommage, même discret et purement

poétique? Laquelle ne dédaignera pas d'être célébrée dans ses vers? Il ne lui restera donc à chanter que ce qui n'a point d'orgueil, les oiseaux, les fleurs, la nature. C'est ce que le poëte Süsskind chanta d'abord. Mais il paraît que ses chansons ne furent point goûtées; car on le récompensa mal. Alors son esprit s'aigrit; il se crut victime de l'oppression qui pesait sur sa race, et il s'avisa de dire, à mots couverts, dans un apologue, que l'homme à qui l'on ôte les moyens de subsister honnêtement est forcé de recourir à des expédients coupables, et que la faute, dans ce cas, retombe sur l'oppresseur :

« Un loup se plaignait ainsi : Où aller, où demeurer, si, pour gagner ma vie, il faut que je sois l'ennemi de tout le monde? C'est le sort que m'a fait la nature, mais ce n'est pas ma faute. Je connais des gens qui ont tous leurs aises, et qui augmentent leur bien, ouvertement, par des menées coupables. Font-ils moins mal que moi, qui dérobe une poule? Je n'ai pas dans ma main de l'or luisant pour payer ma nourriture : il faut donc que je pille, quand la faim me presse. Il y a de plus grands malfaiteurs que moi, et qui passent pour innocents [1]. »

Cette fable n'a pas été reprise par les auteurs modernes : elle méritait de l'être. Chez La Fontaine, le loup représente quelquefois la vie libre, opposée à l'esclavage domestique; mais les loups de La Fontaine ne songent pas à morigéner la société. La fable de Süsskind est intéressante en ce qu'elle exprime un sentiment très-personnel et qui n'avait pas souvent l'occasion de se manifester au

1. *Ein wolf vil jämerlichen sprach....* VON DER HAGEN, *Minnesinger*, tome II.

treizième siècle; mais elle devait faire peu d'impression sur les seigneurs et les dames de ce temps; en tout cas, elle devait leur sembler peu agréable. Aussi le pauvre poëte n'eut point de succès, et il prit enfin la résolution de renoncer à un art dont il ne retirait ni profit ni honneur.

« J'étais un artiste, dit-il, mais je n'étais qu'un sot; car l'art veut jouir de sa récompense. J'éviterai désormais les châteaux des seigneurs, et, la poitrine couverte de ma barbe blanche, j'irai, vieux juif, faire mon trafic de porte en porte. Un long manteau sur mes épaules, un large chapeau sur ma figure, j'irai humblement mon chemin; mais jamais un seigneur ingrat ne trouvera plus sur mes lèvres les douces chansons d'autrefois [1]. »

Aux douces chansons succèdent alors des paroles sévères. Le poëte méconnu juge à son tour ce monde orgueilleux qui le condamne. A la noblesse du rang, il oppose l'aristocratie de la vertu. « Celui qui, sans porter un grand titre, rougit à la pensée du mal, celui qui sait conformer sa vie à la vertu, voilà, dit-il, l'homme que j'appelle noble, lors même qu'il n'est pas noble de naissance [2] ». Repoussé par la société humaine, il met son espérance en Dieu. « Lorsque je considère, dit-il, ce que je fus, ce que je suis, et ce que je serai, et comme ma vie, jour par jour, s'échappe et s'écoule, c'en est fait de ma joie.... Seigneur tout-puissant, tu es plein de grâces : fais

1. *Ich var ûf der tôren vart mit mîner künste zware...*
2. *Wer niht sî von hohem namen,*
Und sich untugenden welle schamen,
Dar zuo sîn dink zuo dem besten kan gezamen,
Den heiz ich edel, swie er niht sî von ade der geborne.

que mon âme, un jour, puisse trouver grâce devant toi [1] ! » Dans une autre strophe, non moins élevée par le style, et plus étrange quant au sujet si l'on considère l'époque, il revendique la pensée libre comme le domaine inaliénable de l'homme et du poëte :

« Sage ou fou, on ne peut empêcher l'homme de penser : voilà pourquoi la pensée est libre en toutes choses. Le cœur et les sens suivent l'attrait du plaisir ; mais la pensée traverserait la pierre, le fer et l'acier, sans s'inquiéter de ce qui est agréable au cœur et aux sens. La pensée est invisible, quoique ses effets se voient partout. Elle franchit l'espace, plus vite que le regard. Elle atteint vivement son but et l'objet de son désir. Elle plane dans les airs, et elle défie le vol de l'aigle [2]. »

Ce Juif qui chante la pensée libre, et qui proteste dans un apologue contre l'oppression de sa race, est une apparition unique dans la poésie du moyen âge. La littérature des Minnesinger, peu variée en général, offre ainsi quelques exceptions intéressantes. On remarque, dans cette longue série de chanteurs amoureux du printemps, des hommes qui sortent du chemin tracé et qui montrent un esprit plus personnel. Après le Juif Süsskind, voici un autre poëte qui fut original parce qu'il vécut dans une condition particulière. C'est le gentilhomme pauvre Nithart, qui, ne pouvant marcher de front avec les sei-

1. *Wenne ich gedenke, waz ich was, ald waz ich bin,*
Ald waz ich werden muoz, so ist alle mîn vröude dahin,
Und wie die tag' mîns lebenes loufen von mir swinde.
. . . . . .
Almehtik herre, du bist aller gnaden vol :
Hilf mir, daz mîn sele dort vor dir genade vinde !

2. *Gedenke nieman kan erwern den tôren noch den wîsen...*

gneurs, prit le parti de demeurer avec ses paysans, de s'accoutumer à leurs mœurs et à leurs plaisirs, et de les chanter dans ses vers. Nithart possédait, pour tout domaine, un petit village de la Bavière, son cher Reuenthal, où il passa la première partie de sa vie, et qu'il ne quitta pas sans regret : car il fut forcé de s'exiler, ayant perdu la faveur du duc de Bavière. Il se rendit alors auprès du duc d'Autriche, qui lui donna le fief et le château de Medling, aux environs de Vienne. C'était encore une bien petite seigneurie. La redevance était parfois lourde à payer, et le poëte supplie le duc, dans une pièce de vers, de lui en remettre une partie, ajoutant qu'il ne pouvait que difficilement nourrir sa nombreuse famille. Il mourut vers 1235 ; son tombeau se trouve dans la cathédrale de Vienne.

Nithart est le fondateur de la pastorale allemande, surtout de la pastorale comique : car ce jeune seigneur, qui faisait le bonhomme avec ses villageois, ne pouvait s'empêcher cependant de se moquer d'eux. Sa poésie n'était pas faite, d'ailleurs, pour plaire au peuple, mais pour être agréée dans les châteaux. Son but n'était, en définitive, que d'amuser des seigneurs plus riches que lui. Cependant on remarque déjà, dans les œuvres de Nithart, la position importante que prend la bourgeoisie. Si le bourgeois est encore un objet de risée, il a déjà plus d'aisance que certains seigneurs. Il est chanté par le poëte de cour, en attendant qu'il ait ses poëtes à lui. Les sujets ordinaires de Nithart sont des fêtes de village. Les habitants se réunissent, au printemps, sous le tilleul qui ombrage la grande place. Le poëte décrit, avec quelque ironie, et non sans envie, les beaux costumes, les riches parures, les mines satisfaites, la franche gaieté. Il se mêle aux danses,

et souvent la scène finit par une rixe entre le galant seigneur et un paysan jaloux. D'autres fois, c'est une jeune fille qui échappe à la surveillance de sa mère, ou la mère elle-même qui se souvient de sa jeunesse en voyant danser la fille, ou des scènes plus burlesques : car Nithart ne dédaigne pas la grosse plaisanterie. Son nom est resté attaché, dans la tradition populaire, à certains personnages comiques qui remplissent des rôles semblables à celui du Scapin de la comédie italienne.

Voici une pièce de Nithart, qui, sans sortir du genre habituel des Minnesingers, se distingue cependant par le ton populaire et familier qui est le caractère de sa poésie :

« Salut au beau mois de mai ! Voici l'instant où les cœurs amoureux se consolent. Suivez mon conseil, jeunes filles : quittez les soucis, et faites bon accueil à la saison nouvelle.

« Le chant des oiseaux a charmé mon oreille. Salut, joie du printemps ! Je hais l'hiver qui fait taire les mélodies : nous voilà délivrés de son joug.

« Il s'est acharné sur les beaux tilleuls ; il a dépouillé la forêt de son vêtement. Longtemps la prairie est restée captive sous sa main ; mais la voilà qui fleurit en dépit de lui.

« Jamais je n'ai vu la forêt si verte ; jamais le pré n'a donné tant de fleurs à cueillir. Et le rossignol revient, vaillant lutteur ; il achèvera de chasser la froidure.

« La jeunesse est faite pour se réjouir. — Mais moi, dit une jeune fille, je suis trop bien gardée, et je ne puis me

réjouir ouvertement : plût à Dieu qu'il n'y eût point de gardiens au monde [1] ! »

Nithart aime à encadrer une scène de la vie dans une peinture du printemps. Souvent ses poésies prennent la forme du dialogue. Telle est la pièce suivante :

« Le tilleul a repris son feuillage. Entendez-vous le mouvement de la danse ? Quels joyeux groupes ! Ils ont peu de soucis, et sont riches de contentement. Les jeunes filles sont parées et toutes gracieuses ; elles ont mis des rubans de soie à leurs corsages blancs, afin que les jeunes gens de la Bavière, de la Souabe et de la Franconie les trouvent à leur gré.

« — Pour qui me parerais-je ? dit l'une d'elles. Les jeunes gens sont si endormis, maintenant : c'est à perdre courage. Le monde ne connaît plus la joie ni l'honneur. Les hommes sont inconstants ; ils ne cherchent plus à plaire ni à se faire aimer.

« — Tu leur fais tort, dit une autre. Il y a encore quelque bonheur pour nos jeunes années ; il est encore des hommes qui cherchent à plaire aux femmes qui le méritent. Tu te trompes vraiment. J'en connais un qui est capable de chasser les peines d'une jeune fille.

« — Vraiment ? Je voudrais le voir, celui qui a su te plaire. Dis-moi (cette ceinture que je porte sera le prix de ta confidence), dis-moi le nom de cet homme qui t'aime

1. *Got wilkomen si der meie schone !* — *Neidhart von Reuenthal, herausgegeben von* M. Haupt. Leipsick, 1858. — Von der Hagen, *Minnesinger*, tomes II, III.

d'un amour si rare. Aussi bien, je rêvais cette nuit que ton cœur n'était plus dans notre village.

« — C'est celui que tout le monde nomme le seigneur de Reuenthal, et dont les chansons se redisent partout. C'est lui qui m'aime, et je lui en suis reconnaissante. C'est à lui que je pense, lorsque je me pare de fleurs..... Mais quitte-moi, voici l'heure de vêpres [1]. »

Nithart nous transporte au milieu de la vie populaire, que la plupart des Minnesinger dédaignent ou ignorent. On peut déjà le considérer comme un précurseur de la poésie bourgeoise du quatorzième siècle. Il sort du grand courant de la littérature chevaleresque. Celle-ci, en attendant, suivait son développement régulier. Arrivée à l'apogée avec Gotfrit de Strasbourg et Walther de la Vogelweide, elle se hâtait vers sa décadence. Elle se plaisait dans des sentiments de plus en plus excessifs, dans des conceptions de plus en plus chimériques; elle suivait, en un mot, le mouvement de la chevalerie elle-même.

Une des dernières productions, et des plus caractéristiques, de la littérature chevaleresque, c'est le livre du seigneur Ulric de Lichtenstein, qui a pour titre *Le Service des Dames*. Ce que ce livre raconte, ce ne sont point les aventures d'un héros de la Table-Ronde, mais l'histoire d'un chevalier allemand, un peu antérieur à Rodolphe de Habsbourg. La scène est entre Vienne et Venise, et l'action se passe entre les années 1215 et 1250 : il est bon de le savoir, car, en lisant le récit du seigneur de Lichtenstein, on se croirait à la cour du roi Arthur, au temps où Ivain ré-

1. *Geloubet stânt die linden....* Les premiers vers sont omis; ils ressemblent trop à la pièce précédente.

gnait sur une forêt enchantée et où Tristan prenait le costume d'un fou pour voir la reine Iseult. Ce n'est plus la Bretagne fabuleuse, c'est l'Autriche du treizième siècle qui va être le théâtre de ce que la chevalerie a connu sinon de plus héroïque, du moins de plus extravagant.

Ulric de Lichtenstein essaya de réaliser l'idéal chevaleresque. C'est le chevalier parfait, en ce sens qu'il exécuta ce que d'autres se contentaient de rêver. Il se fit lui-même l'historien de sa folie, folie honnête et inoffensive, et qui serait même gaie si elle n'était mêlée à une des époques les plus lugubres de l'histoire d'Allemagne. Les aventures d'Ulric se passent, en effet, vers le commencement de l'Interrègne, alors que les seigneurs se rançonnaient entre eux, et que les villes s'armaient, fatiguées d'une anarchie dont elles souffraient seules. Ulric lui-même fut beaucoup inquiété par ses voisins; mais, dans son livre, il oublie volontiers ses malheurs réels pour ses peines imaginaires. Sur le noir tableau des troubles de l'Allemagne, il sait esquisser une histoire joyeuse, presque amusante, et qui plaît au moins par une certaine franchise. Le livre du Service des Dames, c'est don Quichotte peint par lui-même, avec toute la bonhomie qui caractérise le chevalier de la Manche, mais non pas, il est vrai, avec le génie de Cervantès.

« J'étais encore un tout petit enfant, raconte Ulric, lorsque j'entendis répéter ce qui se lisait dans les livres et ce que confirmait l'opinion de tous les sages, à savoir, qu'un homme ne peut s'élever en dignité et gagner le prix d'une noble vie qu'en vouant aux dames un service constant et fidèle. On ne saurait avoir, disaient encore les sages, joie et contentement de cœur qu'en aimant, à l'égal de soi-même, une dame distinguée par ses vertus : et ainsi

avaient fait les glorieux chevaliers d'autrefois. J'étais un enfant alors, de peu d'esprit, comme sont les enfants, et m'amusant à chevaucher sur les bâtons; mais, malgré mon inexpérience, je faisais cette réflexion : « Puisqu'il n'y a que les dames qui puissent rehausser un homme, je veux, quoi qu'il arrive, passer ma vie dans leur service [1]. »

Le génie de don Quichotte s'était révélé à la lecture des romans de chevalerie : on voit que c'est par une initiation semblable que le seigneur Ulric fut introduit dans la carrière. A douze ans, son jeune cœur lui inspira déjà une noble résolution. Il se mit à voyager, pour savoir quelles étaient les belles dames du temps. Rencontrait-il quelqu'un qui voulût l'entretenir sur ce sujet, il le suivait, et il goûtait dans sa conversation, dit-il, un bonheur inexprimable. Il entendait louer ainsi beaucoup de dames; mais il y en avait une dont l'éloge était dans toutes les bouches. Elle était de haute naissance; belle, cela s'entend; chaste, le poëte l'assure; enfin, parfaite. Il fut son page pendant cinq ans, non sans bonheur : il lui offrait des fleurs, qu'elle acceptait; il buvait l'eau où elle avait trempé sa main. Il la servait ainsi enfantinement, dit-il [2], et, lorsqu'il fut rappelé au château de son père, il lui laissa son cœur. « Quelque loin que je fusse d'elle, ajoute-t-il, je sentais au fond de mon âme les atteintes de son doux regard [3]. »

Son père le mit au service du duc Henri d'Autriche, qui lui apprit le maniement des armes, et lui expliqua la ma-

1. *Ulrich von Lichtenstein, herausgegeben von* K. LACHMANN. Berlin, 1841. — *Vrouwen Dienest*, page 3, vers 5 et suiv.
2. *Vil kintlich.*
3. *Swie verre ich was, ir liehter schîn*
Schein nâhtes in daz herze mîn.
(*Ulrich von Lichtenstein*, page 8.)

nière de se présenter devant les dames et de leur adresser de galantes épîtres. Fort de cet enseignement, il retourna dans son château de Lichtenstein, en Styrie; car son père venait de mourir, et lui laissait un bel héritage. Quelques années se passèrent dans les jeux du tournoi. En 1223, de grandes fêtes furent célébrées à Vienne : le duc Léopold mariait sa fille avec le prince de Saxe. Ulric se rendit à Vienne, rompit des lances, fut armé chevalier. La dame de ses pensées, celle qu'il avait servie comme page, fut témoin de ses prouesses; mais il n'osa lui parler, craignant de la compromettre. Elle avait dit cependant à un ami d'Ulric : « Je suis bien aise de voir le seigneur de Lichtenstein élevé au rang de chevalier; je l'ai connu enfant, lorsqu'il était mon page. » Ces paroles furent rapportées à Ulric, et il pensa : « Peut-être voudra-t-elle m'accepter pour son chevalier ? » Et cette seule pensée, ajoute-t-il, lui éleva l'âme tellement, que sa résolution fut prise aussitôt.

Mais comment faire connaître ses intentions à la dame ? Une parente vint à son secours; elle se chargea de présenter ses hommages, avec une chanson qu'il avait composée pour la circonstance. La dame loua la chanson, mais refusa les hommages, et elle expliqua son refus par un singulier motif : c'est que le chevalier avait la bouche mal faite. Ulric avait en effet un défaut à la lèvre supérieure; mais il n'était pas impossible d'y remédier, et il aurait volontiers sacrifié toute une moitié de son corps, pour que l'autre fût agréable à la dame. « Ma bouche lui plaira encore ! » s'écria-t-il, et aussitôt il se mit en route pour Gratz, où il connaissait un habile médecin, afin de se faire opérer. Le médecin déclara que l'opération ne pouvait se faire qu'en été : Ulric passa donc l'hiver à batailler, et, au premier

chant des oiseaux (c'était le calendrier des Minnesinger), il reprit le chemin de Gratz.

Il rencontra par hasard un écuyer de la dame, qui suivait le même chemin, et qui s'informa de l'objet de son voyage. « Apprenez, dit Ulric, une étrange aventure : je suis plein de santé, et je vais à Gratz pour me rendre malade. J'ai trois lèvres, et votre maîtresse trouve que c'est trop d'une : je vais m'en faire couper une pour lui plaire. » — « Cela est étrange, en effet, dit l'écuyer, et, si vous le permettez, je vous accompagnerai, et, au retour, je rapporterai à ma maîtresse ce que j'aurai vu. »

Ulric supporte avec courage une opération douloureuse; ensuite il renvoie l'écuyer avec ces mots : « Dis à tout le monde que j'ai souffert cela pour l'amour d'une dame, et dis-lui à elle-même que, si ma main droite lui déplaît, je me ferai couper la main droite, et que tout ce qu'elle voudra je le voudrai aussi, tout le temps de ma vie. »

Un pareil message méritait au moins une réponse. La dame fit dire au seigneur de Lichtenstein qu'elle voulait lui parler, pour voir comment sa lèvre se présentait, mais pour cela seulement. Ulric la rencontra dans une abbaye où elle était allée entendre la messe en compagnie de plusieurs dames et chevaliers. Au retour, il se joignit au cortége. Voyant qu'elle se détournait de lui, il se tint à distance. Il s'approcha davantage, et elle le regarda enfin. L'effet de ce regard fut tel, qu'Ulric resta interdit, et que ses deux lèvres, et sa langue aussi, ne lui furent d'aucun usage. Quand les dames voulurent descendre de cheval, il tint les étriers; mais il fut si maladroit, surtout devant celle qu'il avait le plus à cœur de contenter, qu'elle lui dit :

« On m'a trompé sur votre compte : je ne vous croyais pas si craintif. »

Ulric obtint, le même jour, un entretien, dont le résultat fut, pour la dame, qu'elle le refuserait toujours, et pour lui, qu'il ne cesserait de la servir. Il continua de lui adresser des chansons, dont quelques-unes sont jolies, et qu'elle goûta fort, mais qu'elle lui renvoya cependant. Un jour, au bas d'une chanson qui eut le même sort que les autres, elle traça quelques mots. Ulric eut une lueur d'espoir. Malheureusement, son secrétaire était en voyage, et lui-même ne savait pas lire. Pendant dix jours, il garda le manuscrit sur son cœur, et, la nuit, il le couchait à ses côtés. Enfin l'homme de science arriva, et lut ces mots, qui forment deux vers dans l'original, et qui étaient répétés trois fois, comme un refrain de strophe : « C'est trahir son propre bonheur — que de nourrir une vaine espérance [1]. » Ulric s'attendait à mieux; mais, quelle que fût sa déception, il jura derechef de ne jamais quitter le service de sa dame; car il savait bien, dit-il, qu'il n'en était pas de plus belle au monde. Et, pour se rendre plus digne d'elle, il se remit à guerroyer par tout l'Empire. Aucun tournoi ne fut publié, où il ne parût au premier rang. A Brixen, dans le Tyrol, un accident lui arriva. Il joutait contre le seigneur de Botzen : la lance de l'adversaire, glissant le long de la sienne, lui brisa un doigt. On l'entoura aussitôt, et on lui ôta son armure. Un médecin empressé lui fit d'abord, d'une petite blessure, un grand mal; un autre le guérit, tout en lui imposant une longue

1. *Swer muotet des er niht ensol,*
Der hât im selb versaget wol.
(*Ulrich von Lichtenstein*, page 61.)

convalescence. Lui-même dépêcha un messager à celle dont la pensée l'occupait toujours.

Voilà ce qui restait, au milieu du treizième siècle, des preux de Roncevaux. Ceux-ci mouraient sans prévenir leurs dames : au temps de la chevalerie galante, on consentait encore à perdre un doigt, et l'on espérait en être récompensé.

Pour se distraire de sa maladie, Ulric de Lichtenstein fit un pèlerinage. Il passa deux mois à Rome, y fit ses pâques, puis regagna les Alpes, en chantonnant le long de la route. Voici une des chansons qu'il composa pendant le voyage :

« Voyez comme le mois de mai a fait verdir la forêt, et comme la prairie au loin s'émaille de fleurs ! Les oiseaux chantent à l'envi, et font éclater leur joie. L'hiver les avait attristés, mais le printemps leur a rendu la gaieté.

« On m'a dit, noble dame, que dans ce pieux voyage je ne devais pas chanter vos louanges. Eh bien donc ! puisqu'on ne veut pas que je fasse des chansons, je vais dire une prière : « Seigneur Dieu, je vous confie l'honneur de ma dame ; sainte Vierge Marie, je vous confie son corps : gardez-la tous deux, que mal ne lui arrive [1] ! »

Ayant ainsi fait ses dévotions, il revint en Styrie, non sans annoncer son retour à celle qu'il continuait de servir. Le messager ayant imprudemment parlé du doigt de son maître, la dame s'écria : « Mais il a gardé son doigt, il ne l'a pas sacrifié pour moi ! » Ces paroles furent rapportées à Ulric. Et pourquoi ne sacrifierait-il pas son doigt ? Il se le fait couper, l'envoie à la dame dans un drap de velours, non sans l'accompagner d'une pièce de vers, et il a la satis-

1. *Ulrich von Lichtenstein*, page 130 : première et dernière strophe.

faction d'apprendre qu'elle l'a renfermé dans une cassette, où elle le regarde tous les matins comme une précieuse relique. Le seigneur de Lichtenstein en conçoit un tel enthousiasme, qu'il veut donner à son siècle un spectacle, le plus grand que la chevalerie ait encore vu.

Dans l'hiver de l'année 1227, il quitta le château de Lichtenstein en costume de pèlerin, et voyagea incognito jusqu'à Venise. Là, il fit des emplettes magnifiques : douze robes de femme et trente pèlerines, le tout de drap fin, et cent lances à pointe d'argent. C'était l'équipement de sa suite. Il fit faire pour lui-même trois manteaux de velours blanc et deux longues nattes de cheveux blonds ornées de perles. Ensuite on lui envoya secrètement des chevaux de ses écuries de Lichtenstein, et il leur mit des selles brodées d'argent et des housses de velours blanc. Les préparatifs terminés, un courrier partit, avec la dépêche suivante qui devait être présentée de château en château :

« La reine Vénus, déesse de la *Minne*, fait savoir à tous les chevaliers de la Lombardie, du Frioul, de la Carinthie, de la Styrie, de l'Autriche et de la Bohême, que, le lendemain du jour consacré à saint Georges, elle sortira de la mer de Venise, et viendra les instruire dans la manière d'acquérir les faveurs de leurs dames. A qui rompra une lance contre la déesse, elle donnera une bague ayant la propriété d'embellir la dame qui la portera et de la prédisposer à l'amour. Les chevaliers vaincus par elle seront tenus de porter la nouvelle de leur défaite à une dame qui leur sera désignée. Si l'un d'eux réussit à triompher de Vénus, il aura conquis tout son brillant équipage. Elle-même ne laissera voir ni son visage ni ses mains, et elle ne parlera à personne. Le voyage durera trente jours, et s'arrêtera en

Bohême. Huit jours après, un grand tournoi sera célébré à Neubourg, près de Vienne. Quant aux chevaliers qui refuseront de se rendre à l'appel de la reine Vénus, ils seront mis au ban du royaume d'amour. »

Au jour fixé, c'est-à-dire le 25 avril de l'année 1227, de grand matin, l'expédition commence, au milieu d'une foule stupéfaite. « On se pressait autour de moi, dit Ulric, mais moi-même j'avais l'esprit rempli de pensées chevaleresques. » Il décrit l'ordre de la marche : en tête, le maréchal et le sénéchal; le porte-étendard, flanqué de deux trompettes; ensuite, trois chevaux sommiers et trois chevaux de selle, que des écuyers conduisent par la bride. Deux pages, portant le casque et le bouclier de la déesse, et un joueur de flûte, terminent ce groupe. Viennent ensuite trois valets portant des lances, deux bayadères, deux joueurs de vielle, et enfin Vénus-Ulric, en manteau de velours blanc couvrant une tunique blanche, un chaperon blanc sur la tête, avec des tresses blondes retombant sur la ceinture.

Toutes les étapes du voyage étaient publiées d'avance, depuis Venise jusqu'en Bohême. Dans chaque ville, le seigneur de Lichtenstein fut reçu par la plus brillante noblesse. Il donne les noms de tous les chevaliers contre lesquels il rompit des lances. Les dames ne furent pas moins empressées sur son passage. Dès le second jour, elles vinrent, au nombre de deux cents, le complimenter dans son hôtellerie. C'était le matin : la déesse dormait. Son page entra discrètement, et dit : « Noble reine, il fait grand jour : n'entendez-vous pas les dames de la ville qui sont devant la maison pour vous souhaiter la bienvenue ? Elles trouvent que vous n'êtes guère matinale. » Ulric mit

ses plus beaux vêtements, qu'il décrit en détail, et descendit. Alors toutes s'écrièrent : « Que Dieu garde la reine Vénus ! » Ceci se passa le 26 avril de l'an de grâce 1227. Des scènes semblables se répétaient à chaque station.

Un jour, pendant que le cortége était en marche, Ulric entendit chanter près de lui une strophe de Walther de la Vogelweide, dont la mélodie lui était connue :

« Souhaitez-moi la bienvenue : je suis un messager de bonheur. Tout ce qu'on vous a annoncé jusqu'à ce jour n'est rien auprès de la nouvelle que j'apporte. Mais, surtout, que la récompense soit belle ! Entendez mon message, le plus doux que vous ayez jamais reçu [1]. »

Ulric comprit l'intention du messager, qui savait qu'il ne fallait pas adresser directement la parole à la déesse. La dame qu'il n'avait jamais servie avec plus d'éclat lui envoyait un anneau qu'elle avait porté à son doigt pendant dix ans ; elle lui faisait dire aussi combien elle était flattée de tant de prouesses accomplies en son honneur. On approchait de Vienne. Le convoi grandissait toujours ; les chevaliers vaincus s'y joignaient en foule. A Vienne, l'entrée fut magnifique ; toute la population féminine, dit Ulric, était aux fenêtres. La marche s'arrêta aux bords de la Teya, en Bohême, sur un grand pré, où furent donnés les derniers assauts. Sur tout le parcours, la déesse avait rompu trois cent sept lances, et distribué deux cent soixante et onze bagues. Elle avait été blessée plusieurs fois, mais elle avait toujours été victorieuse.

Le seigneur Ulric avait donc obtenu de sa dame un anneau : elle ne lui accorda jamais davantage. Elle lui fit

1. *Ir sült sprechen willekomen...*
(*Ulrich von Lichtenstein*, page 240.)

même redemander l'anneau, ayant appris qu'il courtisait encore d'autres dames. Ce malheur lui arriva le jour même où devait avoir lieu le grand tournoi de Neubourg, et il en fut tellement affecté, qu'il eut d'abord l'idée de ne pas porter les armes ce jour-là. Il se ravisa cependant, prit part aux combats, et se distingua même. Il fit encore de longs et vains efforts pour attendrir la châtelaine inexorable. Un jour, à l'instar de Tristan, il prit le costume d'un mendiant, et pénétra dans le château où elle habitait. Mais il ne fut pas plus heureux; il passa même quelques mauvaises nuits dans le fossé du château. Enfin, de guerre lasse, s'apercevant, dit-il, que c'était folie d'aimer trop longtemps sans récompense, il quitta le service de sa cruelle souveraine, et se vengea même en faisant des chansons sur elle.

Mais le sire de Lichtenstein n'avait pas renoncé au Service des Dames en général. A qui aurait-il dédié ses poésies? Pour qui se serait-il battu dans les tournois? Il se mit donc à repasser dans son esprit les vertus de toutes celles qui lui étaient connues, et il arrêta son choix sur l'une d'elles. Il ne dit pas le nom de sa nouvelle reine, pas plus que de la première; il nous apprend seulement qu'elle était à la fois belle et bonne : aussi le fit-elle moins languir. La plus grande chose qu'il accomplit pour elle (il faut passer les menus exploits), ce fut le rétablissement de la Table-Ronde, en 1240. Ulric de Lichtenstein prit le nom et le rôle du roi Arthur. Il fallait, pour être reçu dans la confrérie, rompre trois lances contre lui, sans en faillir une : on était alors décoré du nom d'un héros de roman. Ce jeu ne dura pas. La noblesse du temps avait bien d'autres soucis. Les seigneurs se pillaient entre eux, et le Service des Dames en souffrait. Ulric lui-même fut plusieurs fois ran-

çonné. Un jour, deux chevaliers, ses meilleurs compagnons, dit-il, le surprirent par trahison, l'enchaînèrent, et ne le relâchèrent que sur bonne garantie. Ceci lui arriva en 1246. Vingt ans plus tard, s'étant laissé attirer à une fête que donnait le roi de Bohême, il fut retenu prisonnier, et il racheta sa liberté en livrant plusieurs de ses forteresses. Le château de Lichtenstein fut détruit en 1268. De toutes les dames que le seigneur Ulric avait aimées, une seule souffrit des malheurs de sa vieillesse : ce fut sa femme légitime, Bertha de Weitzenstein, la seule aussi dont le nom soit connu ; car Ulric avait femme et enfants, et il déclare qu'il n'aurait pas pu les aimer plus tendrement, lors même que son devoir de chevalier ne lui eût pas imposé un culte plus noble.

Ulric termina son poëme du Service des Dames dans la trente-troisième année de sa chevalerie, dit-il, c'est-à-dire en 1255. Deux années plus tard, il en composa un autre, le *Livre des Dames*. Il y développa, sous la forme d'un dialogue entre un seigneur et une dame, ses théories galantes, et il y déplora de nouveau la décadence de la chevalerie et la sauvagerie croissante des mœurs [1].

Dans les écrits d'Ulric de Lichtenstein, la chevalerie avait signé son abdication. Elle venait d'accomplir, en effet, sa dernière phase. Elle n'avait été d'abord qu'un rêve de vie libre et enthousiaste, formé dans l'oisiveté des cours féodales. Puis elle était entrée dans la vie politique et religieuse du moyen âge, en se prodiguant pour la guerre sainte. Enfin elle s'usa et se détruisit elle-même dans l'anarchie des luttes privées. Ses derniers débordements parurent d'au-

1. *Ulrich von Lichtenstein*, éd. LACHMANN : *Der Vrouwen Buoch.*

tant plus intolérables, qu'une société nouvelle commençait à s'élever, rude encore, mais non corrompue, et à qui il ne manquait, pour être puissante, que d'avoir la conscience de sa force.

Les deux poëtes presque contemporains, le gentilhomme bavarois Nithart et le seigneur Ulric de Lichtenstein, montrent deux côtés opposés du treizième siècle, l'un la bourgeoisie qui gagne, l'autre la chevalerie qui disparaît. Mais ni l'un ni l'autre ne se doutaient de la révolution qui s'accomplissait sous leurs yeux et qui se traduisait malgré eux dans leurs écrits. Leur propre naïveté est un trait de plus dans leurs peintures. Ulric de Lichtenstein est un des derniers hommes qui aient pris la chevalerie au sérieux : de là le ton de sincérité et de bonhomie qui donne quelque attrait à ses poëmes, malgré la longueur des récits et l'étrangeté des aventures. Quel dommage que Cervantès ne l'ait pas connu! Car il était à la fois le précurseur de Cervantès et l'ancêtre de don Quichotte, et ainsi doublement qualifié pour fournir des traits à la figure lamentable et burlesque du chevalier de la Manche.

XVIII

LES LÉGENDES PIEUSES

Position du clergé vis-à-vis de la littérature profane. Poëmes sacrés opposés aux poëmes héroïques et chevaleresques. — La *Chanson d'Annon;* aperçus historiques qu'elle renferme. — La Chronique des Empereurs. — Histoires édifiantes composées par des poëtes chevaleresques. La légende du Pape Grégoire, d'Hartmann d'Aué. Conrad de Würzbourg; la *Récompense du Monde; la Forge d'Or.* — La légende de Tannhäuser; le poëte, condamné par l'Église, amnistié par le peuple.

La période originale de la littérature chevaleresque finit au grand Interrègne. Les vingt-cinq années de troubles qui s'écoulèrent entre la mort de Frédéric II et l'avénement de Rodolphe de Habsbourg ruinèrent la noblesse en qui l'esprit chevaleresque s'était personnifié durant deux siècles. Un grand nombre de châteaux furent détruits; le goût des réunions brillantes se perdit; les cours féodales devinrent désertes; les chanteurs manquèrent d'asiles. Il y eut comme un temps d'arrêt dans la poésie. Les créations originales devinrent plus rares; on renouvela, en les amplifiant, des sujets connus et déjà traités; ou, enfin, l'on se rejeta sur des genres autrefois moins cultivés, tels que la chronique rimée et l'histoire édifiante. C'est le moment de parler d'un groupe de poëmes qui n'appartiennent pas tous,

il est vrai, au temps de l'Interrègne, dont quelques-uns remontent même au douzième siècle, mais qui prirent une importance nouvelle lorsque la littérature chevaleresque proprement dite fut sur le point de disparaître.

Le christianisme avait peu contribué, jusque-là, au développement de la poésie nationale. Il avait été funeste à l'épopée allemande, trop enracinée dans les croyances païennes pour pouvoir fleurir dans une civilisation ennemie du paganisme. La poésie chevaleresque, qui remplaça l'épopée, s'était formée à une époque déjà chrétienne ; mais les sujets étaient trop mondains pour que le clergé pût s'y intéresser ouvertement. Cette poésie resta donc, en général, entre les mains de la noblesse ; elle fut cultivée par les chanteurs ambulants, chevaliers pauvres, cadets déshérités, ou bourgeois cherchant fortune à la cour des seigneurs : les clercs y prirent peu de part. Quand les poëtes nous apprennent qu'ils écrivent pour le monde ou pour le siècle, c'est dans le sens théologique qu'il faut entendre ces mots. Tandis que les auteurs de légendes prétendaient faire œuvre de piété, les écrivains chevaleresques avouaient ingénument que leur intention était toute profane et que le monde seul les récompenserait de leurs efforts.

La poésie d'aventures avait un grand charme pour la société à qui elle s'adressait, dont elle parlait la langue, et dont elle exprimait l'idéal ; et il était indispensable, pour la combattre, de lui emprunter ses propres armes. Aux poëmes d'aventures, le clergé opposa donc des poëmes sacrés ; aux héros chevaleresques, les champions de l'Église ; aux récits galants, des histoires pieuses, que l'on s'efforça de parer de tous les agréments de la littérature mondaine.

La langue vulgaire fut ainsi cultivée dans les couvents,

et appliquée à des sujets qui n'avaient d'abord été traités qu'en latin. L'Église eut ses héros comme la chevalerie, et elle les chanta par rang d'importance. Dès les plus anciens temps de la littérature allemande, le Sauveur du monde eut ses poëtes, et aux époques plus récentes tous les saints de quelque notoriété eurent successivement les leurs. Après les récits tirés des Évangiles, vinrent les louanges de la Vierge, ensuite les légendes des saints et des martyrs. Ce fut toute une littérature que l'on transporta du latin dans la langue allemande; souvent des ouvrages français servirent d'intermédiaires.

Mais cette littérature perdit de bonne heure la simplicité de l'ancienne légende, fruit d'un sentiment naïf d'admiration, née du besoin d'embellir et d'exalter ce que l'on adorait. Au temps de la toute-puissance de l'Église, la poésie légendaire n'était plus l'expression directe de la foi chrétienne, mais un moyen d'action entre les mains du clergé. Elle était froide, dogmatique, artificielle; elle poussait au miracle; elle sortait de la vérité, par l'effort qu'elle faisait pour frapper et convaincre. L'intention d'édifier dominait trop, aux dépens de la verve naturelle et spontanée, que rien ne remplace en poésie.

Il existe cependant une légende allemande qui date des premiers temps de la poésie chevaleresque et qui se distingue entre toutes par l'élévation du style et le mouvement oratoire: c'est la *Chanson* ou le Poëme d'Annon, évêque de Cologne. Sortant des limites de la biographie sacrée, cette légende se déroule en un vaste tableau historique. Les sujets religieux prêtent naturellement aux grands aperçus. Au moyen âge, où le christianisme résumait toute ci-

vilisation, la légende chrétienne, considérée dans ses vrais rapports, embrassait tout le présent et tout le passé. Pour louer les saints et les martyrs, il fallait remonter à l'institution de l'Église et à son rôle dans l'humanité; et comment parler des premiers progrès de la religion sans toucher à l'histoire des grandes nations anciennes et modernes? La Chanson d'Annon, en suivant la filiation naturelle des idées chrétiennes, s'élève à la hauteur d'une philosophie de l'histoire, et, en un sens, elle a devancé Bossuet de cinq siècles.

Annon était chancelier de l'Empire sous Henri III. Il fut régent pendant la minorité troublée de l'empereur Henri IV. Plus tard, il se retira dans son diocèse, où il se distingua par la rigueur de ses principes. Il conseilla la réforme de l'Église, fit des efforts pour relever les mœurs du clergé, fonda beaucoup d'hospices et de couvents, et resta en renom de sainteté dans les contrées du Rhin. Il mourut en 1075, fut enterré au monastère de Sigeberg, qu'il avait fait construire près de Cologne, et enfin canonisé, un siècle après, en raison des miracles qui se faisaient sur sa tombe. Sa biographie fut composée dans le même monastère de Sigeberg, d'abord en latin, et ensuite en vers allemands. Un manuscrit de l'ouvrage allemand a été retrouvé, au dix-septième siècle, par le poëte Opitz, qui le publia peu de temps avant sa mort; le manuscrit a été brûlé avec les papiers du poëte [1].

L'évêque Annon est présenté, dans le poëme qui porte son nom, comme un des principaux soutiens du christia-

1. *Incerti poëtæ rhythmus de Sancto Annone.* MARTINUS OPITIUS *primus ex membrana veteri edidit et animadversionibus illustravit. Dantisci,* 1639. — BEZZENBERGER, *Märe von Sente Annen.* Quedlinbourg, 1848.

nisme. Une place lui est assignée parmi les martyrs et les saints : de là, une exposition rapide du plan de Dieu pour le salut des hommes, c'est-à-dire une histoire succincte de la religion. Le récit passe ensuite à la fondation de Cologne, et fait ressortir l'importance de cette ville dans l'ancienne Germanie, sous les prédécesseurs d'Annon : de là, un tableau historique de l'Empire, qui remonte jusqu'à l'époque romaine, et même plus haut. C'est par ces transitions hardies, qui rappellent, dit Herder, le mouvement d'une ode pindarique, que la légende d'Annon est devenue une sorte de programme d'histoire universelle, à la fois politique et religieuse[1].

Le but de l'ouvrage est énoncé dans les premières strophes :

« On nous a assez chanté les histoires du passé, les guerriers courant au combat et brisant les murs des châteaux, les alliances et les amitiés rompues, et les rois puissants qui tombent et disparaissent : il est temps de songer à notre propre fin. Christ, notre bon Seigneur, que de miracles ne fait-il pas sous nos yeux, comme ceux qu'il vient d'accomplir au mont Sigeberg, en l'honneur du vénérable et saint évêque Annon, et par sa haute volonté qui doit être notre sauvegarde contre le mal ! Car un jour viendra, où nous passerons, de cette terre d'exil, dans le ciel, pour y vivre éternellement.

« Quand le monde commença, quand la lumière fut et que la parole retentit, quand la nature prit ses formes variées sous la main du Créateur, alors Dieu fit deux parts

1. Herder, *Andenken an einige ältere deutsche Dichter. Briefe.* 1793 (*Zur schönen Kunst und Literatur, XIII*). — La Chanson d'Annon a été traduite en français par M. Eichhoff (*Tableau de la littérature du Nord au moyen âge.* Paris, 1851).

de ses œuvres, l'une pour le monde visible, l'autre pour le monde spirituel. Car il y a deux mondes, celui où nous vivons, et celui où vivent les esprits. En même temps, la sagesse divine forma une œuvre tenant à la fois des deux mondes : c'est l'homme, à la fois corps et esprit, la première des créatures après l'ange. L'homme est le résumé de la création, comme l'affirme l'Évangile. Nous devons nous considérer comme le troisième monde : ainsi l'enseignaient déjà les Grecs. Ce fut là le noble apanage d'Adam : que ne l'a-t-il gardé !

« Quand Lucifer se livra au mal, et qu'Adam transgressa la loi divine, Dieu fut d'autant plus courroucé, qu'il voyait ses autres créatures suivre leur droit chemin. Les soleils et les lunes donnent joyeusement leur lumière; rien ne dérange la marche des étoiles, foyers intenses de chaleur et de froid; le feu monte vers le ciel; la foudre et les vents prennent leur vol; le nuage déverse la pluie, et l'eau coule sur les pentes; les fleurs parent la terre; le feuillage couvre la forêt, et, sous son ombre, courent les animaux et chantent les oiseaux : toute chose observe encore la loi que Dieu lui donna au premier jour, excepté les deux créatures qu'il forma comme les meilleures. Celles-ci se tournèrent vers ce qui leur était nuisible : ce fut l'origine de tous les maux. »

Voilà l'idée générale du poëme, dessinée à grands traits. Le monde s'est éloigné de Dieu : comment sera-t-il ramené vers Dieu? Le poëte sacré répond naturellement par la doctrine chrétienne. Le Christ descend sur la terre; il envoie ses apôtres dans toutes les contrées. La Grèce, Rome, l'Asie, l'Afrique, reçoivent la nouvelle du salut. Les Francs aussi, qui habitent sur le Rhin, et qui ont d'a-

bord succédé à la puissance romaine, entendent la vérité de la bouche de leurs premiers évêques, dont Annon a couronné l'œuvre.

« C'est à Cologne qu'Annon fut consacré : que cette ville en rende grâces à Dieu ! La plus belle cité qui ait été construite en Allemagne a eu pour chef l'homme le plus vertueux qui soit venu sur les bords du Rhin. La cité s'éleva par la sagesse de son évêque, et les vertus de l'évêque brillèrent d'un éclat nouveau dans une si noble cité. Cologne est au premier rang des villes allemandes, et Annon fut digne de la gouverner ».

Le poëte arrive ainsi à la fondation de Cologne, et, à ce propos, il remonte très-haut dans l'histoire. Après avoir rappelé l'ordre de succession des anciennes monarchies, d'après le prophète Daniel, il s'arrête à Rome, la ville des empereurs et des papes, le centre où converge toute l'histoire du monde.

« Les Romains inscrivirent sur une table d'or les noms de trois cents sénateurs, gardiens des mœurs publiques, qui consultaient jour et nuit sur les moyens d'élever l'honneur de leur nation, et qui commandaient à tous les seigneurs : car les Romains ne voulaient point de rois. Ce furent eux qui déléguèrent César, de qui les empereurs tiennent encore aujourd'hui leur nom et leur dignité. Ils mirent sous ses ordres un grand nombre de légions, pour qu'il portât la guerre chez les Allemands. César, pendant plus d'une année, fit de vains efforts pour dompter ces hommes intrépides. Enfin il leur imposa des traités : ce fut l'origine de sa grandeur. »

Le poëte passe en revue les principales tribus allemandes qui reconnaissent successivement l'autorité de César. Dans

la peinture qu'il fait de l'ancienne civilisation germanique, la fable se mêle à l'histoire; mais on y remarque partout une grande manière d'assembler et de grouper les événements. Les Souabes, les Bavarois, les Saxons, sont vaincus tour à tour, non sans peine. Voici, en quelques vers, l'histoire légendaire de la tribu des Bavarois :

« Quand César se porta vers la Bavière, il mit le siége devant Ratisbonne. Il y trouva casques et boucliers, et maint héros gardant les murs. Les livres païens nous enseignent ce qu'étaient ces guerriers; ils nous parlent de leurs épées, désignées par le nom de *noricus ensis*. Nulle épée, disent ces livres, ne mordait mieux le casque et ne fendait mieux l'acier. La tribu des Bavarois est venue jadis de l'Arménie, de cette fameuse contrée où Noé sortit de l'arche après que la colombe lui eut apporté le rameau d'olivier. Les traces de l'arche se voient encore sur le mont Ararat; et l'on dit que de ce côté, bien loin vers l'Inde, il existe encore des hommes qui parlent l'allemand. Les Bavarois ont toujours aimé la guerre : César paya sa victoire de flots de sang. »

César, continuant toujours sa marche vers le nord, arrive chez les Francs, qui étaient de même origine que lui; car ils descendaient, comme lui, des Troyens. Après la prise de Troie, tandis qu'Énée, ancêtre de César, fondait Albe en Italie, Francus s'établit sur le Rhin; il construisit une ville, au bord d'une rivière qu'il appela le Xanthe, d'après le fleuve qui baignait la métropole. La ville porte le même nom; elle figure dans le poëme des Nibelungen comme la capitale de Sîfrît. Les Francs et les Romains étant de même race, l'Empire ne sort pas de la lignée troyenne en passant de César à Charlemagne. L'his-

toire moderne se relie ainsi à l'histoire ancienne. Au moyen-âge, comme dans l'antiquité, on expliquait l'origine et les rapports des nations par des généalogies mythiques, et Pindare n'employait pas d'autre moyen pour montrer la parenté des tribus helléniques.

La population guerrière de la Germanie suit César à Rome, et l'aide à vaincre Pompée. Alors le gouvernement d'un seul remplace l'autorité du sénat; César commence la série des empereurs. De ce moment, ajoute le poëme, le nom germanique fut aimé et respecté à Rome. Worms, Spire, Mayence, Metz, Trèves, d'autres villes encore, furent fondées; mais Cologne devint le séjour préféré des gouverneurs romains.

Au temps d'Auguste, continue le récit, Dieu jeta un regard sur le monde; alors naquit celui qui devint le fondateur de l'Empire spirituel. Son messager saint Pierre lui consacra la ville éternelle. De là partirent les hommes qui soumirent les Francs pour la seconde fois, dans une guerre plus noble que celle que leur avait faite César. Cologne eut trente-trois évêques jusqu'à Annon. Sept d'entre eux furent déclarés saints; « ils luisent dans le ciel comme la constellation des sept étoiles, et l'astre d'Annon se distingue entre tous par son vif éclat. »

Le sujet étant ainsi préparé et grandi par une vaste exposition historique, le poëte passe aux destinées particulières du héros, à la fois ministre de la religion et homme d'État, d'autant plus intéressant que, dans sa sainteté, il n'est pas complétement détaché de ce monde. Il est près d'entrer dans le ciel de la poésie légendaire; mais il n'a pas encore quitté le sol terrestre : c'est un saint en voie de formation, pour ainsi dire.

« Ainsi que le soleil, suspendu dans les airs, s'avance entre la terre et le ciel, donnant sa lumière à l'une et à l'autre, ainsi marchait l'évêque, à la fois devant Dieu et devant les hommes.... Il était comme un lion avec les grands, comme un agneau avec les indigents.... La nuit, quand tout dormait, il se rendait sous les porches des églises; il était attendu là par des pauvres qui n'avaient point de demeure et auxquels il distribuait ses aumônes. »

Malgré ses vertus, il eut des ennemis. « Il fut trahi par ceux qui étaient chargés de le défendre; il fut abandonné de ceux qu'il avait élevés par ses bienfaits. » Il fut enfin chassé, par les armes, de sa ville épiscopale. C'était le temps, ajoute le récit, où l'Empire d'Henri IV était livré à l'anarchie. « Le meurtre, le pillage et l'incendie se répandirent dans les églises et dans les campagnes. Ceux à qui personne ne pourrait résister s'ils voulaient s'unir loyalement, se firent la guerre entre eux. L'Empire tourna ses armes contre son propre sein, et, d'une main victorieuse, se dompta soi-même. »

Alors Annon souhaita de ne plus vivre. Sa mort fut précédée d'apparitions. Dans un voyage, il vit le ciel ouvert; l'avenir lui fut révélé, et, de ce jour, il tomba malade. Quelque temps après, il eut une vision du paradis. Il lui sembla qu'il entrait dans une salle magnifique. Des trônes étaient rangés en cercle, occupés par de saints évêques. Mais un trône restait vide. Annon s'avança, dans l'espérance de s'y asseoir. Alors l'un des bienheureux se leva et vint à lui: c'était Arnold, évêque de Worms, qui lui dit: « Ce trône est préparé pour toi; mais tu ne peux y prendre place, car il reste une tache sur ton cœur. Cette vision t'a été donnée pour que tu apprennes quelle pureté le Seigneur

exige de ceux qu'il reçoit au paradis. » Annon redescendit sur la terre, à son grand regret, ajoute le poëme; et quand il se réveilla, il sut ce qui lui restait à faire : il se réconcilia avec les habitants de Cologne qui l'avaient chassé de son diocèse. « Lorsqu'il monta vers Dieu, vers la béatitude éternelle, il fit ce que fait l'aigle qui enseigne aux aiglons à prendre leur vol. L'aigle s'élève avec majesté, plane dans les hauteurs, et les aiglons le suivent des yeux. Annon nous a précédés dans la route où nous devons marcher après lui; il a voulu nous faire voir, tandis que nous sommes encore sur la terre, comment on vit dans le ciel. »

La légende d'Annon paraît avoir été composée à l'époque de la canonisation de l'évêque. La figure principale se dessinait encore en traits précis dans les mémoires. Il restait des souvenirs de l'épiscopat d'Annon à Cologne et de son rôle de modérateur dans les troubles de l'Empire. L'auteur de la légende n'avait qu'à recueillir la tradition où l'image du saint prélat se transfigurait d'elle-même. De là, dans ce petit récit, un ton de naturel et de vérité qu'on ne retrouve dans aucune autre des nombreuses légendes qui furent composées en Allemagne au douzième et au treizième siècle.

Ce poëme offre encore un autre intérêt. Il nous permet de juger, par ses grandes déductions historiques, comment les événements du passé se groupaient dans l'esprit d'un chrétien du douzième siècle, comment, en d'autres termes, le plan de l'histoire se formulait au point de vue du moyen âge. Certes, l'horizon s'est élargi devant l'œil de la science moderne; mais le Poëme d'Annon est intéressant comme tentative précoce de présenter dans un grand et unique tableau tout le développement de l'humanité, et d'ailleurs

plusieurs siècles durent s'écouler encore avant que le cadre où ce poëme se renferme parût trop étroit.

On a attribué à différents auteurs la première idée d'une histoire universelle : cette idée était au fond même de la tradition religieuse du moyen âge. Le christianisme, en s'établissant au sein des nations modernes, leur fit considérer le passé dans un enchaînement nouveau, où chaque peuple prenait sa place selon le rôle qu'il avait joué dans l'avancement de la religion. On peut même dire en général que, d'une religion donnée, une histoire universelle découle naturellement. Le trait distinctif d'une pareille histoire, c'est qu'elle ramène tous les événements à un principe unique, et qu'elle détermine, d'après ce principe, le but vers lequel tend l'humanité. Or une religion, quelle qu'elle soit, se croyant appelée à conquérir le monde, se croyant universelle en un mot, apporte nécessairement avec elle un plan d'histoire en harmonie avec les doctrines qu'elle professe. Dès lors, l'idée de l'histoire universelle est trouvée, et il ne manque plus que la main d'un artiste pour la produire avec éclat.

Le Poëme d'Annon a beaucoup d'analogie avec un ouvrage du même temps, qui semble plus historique par le titre, mais qui n'est, au fond, qu'un recueil de légendes : c'est la Chronique des Empereurs, qui commence à Jules César, et qui s'arrête, dans sa première rédaction, à l'empereur d'Allemagne Conrad III. Elle fut continuée plus tard jusqu'à Frédéric II, et enfin jusqu'à Rodolphe de Habsbourg. Elle dérive elle-même d'une chronique plus ancienne, où sans doute l'auteur du Poëme d'Annon avait également puisé. « Il existe, est-il dit dans les premiers vers, un livre allemand qui s'appelle *Chronica*, et qui nous renseigne sur les papes et les empereurs, les bons et les mau-

vais, qui ont vécu avant nous, et qui ont gouverné l'Empire romain jusqu'à nos jours. » Le véritable intérêt de la Chronique des Empereurs est dans la manière originale dont l'histoire ancienne est mêlée à l'histoire moderne; car personne n'y cherchera une relation exacte des faits. Dans la série des empereurs, Tarquin succède à Néron. La ville de Jérusalem est prise une première fois par Tibère, avant d'être détruite par Titus. Les guerres d'Alaric, roi des Goths, ont lieu sous l'empereur Commode. La conquête de la Germanie par les armées romaines et les progrès du christianisme font le sujet d'un récit détaillé, où la Chronique se rencontre avec le Poëme d'Annon. Le but de l'auteur, ou des auteurs, est de réagir contre l'influence des récits profanes. Les poëmes héroïques et chevaleresques sont sévèrement traités dans l'introduction : « Une coutume funeste a prévalu de nos jours. Des poëtes inventent des mensonges, et emploient leur art à les faire accroire aux hommes. Je crains bien que, pour ce péché, leur âme ne brûle un jour dans l'enfer; car ce n'est pas l'amour de Dieu qui les inspire. Les enfants apprennent ainsi des erreurs, et les répètent à leur tour, jusqu'à ce que l'erreur passe enfin pour vérité [1]. »

Ainsi, la poésie sacrée et la poésie profane continuaient de se combattre, celle-ci ne cherchant qu'à plaire et à amuser, celle-là ayant la prétention d'édifier et d'instruire ; le poëte sacré disant à ses lecteurs : priez pour moi, le chantre d'aventures finissant son récit par ces mots : que la dame

1. *Der Keiser und der Kunige Buoch, oder die sogenannte Kaiserchronik. Herausgegeben von* MASSMANN. Quedlinbourg, 1849-54, trois volumes.

qui lira ce livre en soit reconnaissante à l'auteur ! Cependant l'abîme qui séparait les deux genres n'était pas tellement profond qu'il ne se trouvât des hommes pour le franchir. Des poëtes chevaleresques se mirent à chanter les saints; mais, malgré le grand nombre de légendes qu'ils composèrent, il n'est pas certain qu'ils aient réellement enrichi la littérature sacrée. Ils portèrent dans ces sujets nouveaux leurs défauts ordinaires, le manque de naturel et la recherche du merveilleux, et quelquefois, à ces défauts, ils en ajoutèrent un autre, l'esprit dogmatique. Tout ce qu'on peut dire à leur excuse, c'est que leur rôle se bornait souvent à traduire, et que leurs lecteurs eux-mêmes les dispensaient d'être vrais, pourvu qu'ils fussent édifiants.

Un des conteurs les plus distingués du treizième siècle, Hartmann d'Aué, dont il a été question plus haut, a traité un sujet légendaire, celui du Pape Grégoire ; il y a porté les qualités de son style net, facile et souvent gracieux, mais il n'a pu effacer ce que le sujet même avait de faux et d'artificiel.

Grégoire le Grand fut pape dans les dernières années du sixième siècle. Il eut d'abord une jeunesse très-mondaine. A trente ans, il entra dans un couvent, et se fit bientôt une réputation de science et de sainteté. Il fut chargé de plusieurs missions à Constantinople, et enfin il fut élu pape, malgré tout ce qu'il put faire pour éloigner de lui cet honneur dont il se croyait indigne. Il fallait le consentement de l'empereur d'Orient : Grégoire lui écrivit pour l'empêcher de ratifier l'élection. La lettre fut interceptée. Alors Grégoire s'enfuit et se cacha; mais on le ramena de force à Rome. Une fois pape, il déploya une grande activité. Ce fut lui qui envoya le moine Augustin pour con-

vertir l'Angleterre, et qui fit prêcher le christianisme dans l'Allemagne méridionale. Comme ses missionnaires ne cessaient de parcourir l'Europe, il laissa partout des souvenirs dans l'Église; mais le trait qui frappa le plus dans sa vie, et qui se fixa dans sa légende, ce fut le contraste entre sa jeunesse mondaine et l'humilité qu'il montra plus tard.

La légende du Pape Grégoire, ou du *Bon Pécheur*, qu'Hartmann d'Aué traduisit du français, a pour but de montrer que l'homme le plus éloigné de Dieu peut encore se sauver par le repentir. Pour rendre cette vérité frappante, la légende imagine les plus forts péchés; elle en accable son héros, ou plutôt sa victime; et, après l'avoir bien courbé et humilié, elle l'élève aux honneurs et en fait un saint.

Grégoire est le fruit d'un inceste et incestueux lui-même. C'est un Œdipe chrétien, avec cette différence que la légende montre complaisamment ce que le drame grec a laissé dans l'ombre. Lorsque Grégoire apprend le secret de sa naissance et de son mariage, il se couvre d'un cilice, se condamne à l'exil, fuit toute société humaine, et, marchant toujours, arrive enfin au bord de la mer. Il s'arrête devant la cabane d'un pêcheur, et lui demande s'il ne connaît point un lieu solitaire où un homme chargé d'iniquités puisse finir ses jours. Le pêcheur le conduit sur un rocher au milieu de la mer, lui met au pied un lourd anneau rivé à une chaîne, et jette dans les flots la clé qui ferme l'anneau. Ainsi, nul regret, nulle souffrance ne pourra faire revenir Grégoire de sa résolution. Il reste là dix-sept ans. Une source qui jaillit du rocher le nourrit. Mais un jour il reçoit une ambassade : c'étaient les premiers hommes qu'il eût vus depuis longtemps. Le pape

venait de mourir; une voix du ciel avait désigné Grégoire pour lui succéder, et avait indiqué le lieu où on le trouverait. Au moment où les envoyés de Rome débarquent sur le rocher, le pêcheur prend un poisson qui porte dans son sein la clé de l'anneau. Le ciel manifestait clairement sa volonté. Grégoire prend possession de son trône, et signale son avénement par des miracles. Hartmann avertit ses lecteurs, en finissant, de ne pas se tromper sur le vrai sens du récit, et de ne pas s'imaginer qu'ils pourront persévérer dans le mal jusqu'à ce que leurs péchés soient aussi considérables que l'étaient ceux de Grégoire, mais de se convaincre seulement qu'on peut toujours revenir au bien et se sauver par la repentance. L'avertissement était nécessaire, car on peut tirer en effet du récit d'Hartmann telle conclusion que l'on voudra. Ce qui est vrai a sa morale en soi-même; mais on ne saurait puiser un bon enseignement dans ce qui est faux au point de vue de l'art [1].

La légende de Grégoire appartient à la meilleure époque de la littérature chevaleresque. Plus tard, la poésie légendaire profita de la décadence de la chevalerie. Au temps de l'Interrègne, les légendes surgirent, plus nombreuses que jamais : œuvres d'imitation, tirées du latin ou du français. Tandis que les châteaux tombaient en ruines, l'Église restait debout; et la poésie, exilée de la cour des seigneurs, s'arrêta un instant dans les monastères, en attendant qu'elle fût recueillie dans les demeures bourgeoises.

1. *Grégorjus oder der guote sündäre*, au deuxième volume des œuvres d'Hartmann d'Aué, publiées par Fedor Bech, à Leipsick, 1867-69. — Le poëme français a été publié par V. Luzarche (*Vie du pape Grégoire le Grand*. Tours, 1857). — Voir Littré, *Histoire de la Langue française*, tome II.

Le plus important de ces poëtes qui parurent dans la seconde moitié du treizième siècle et qui forment la dernière école des Minnesinger, c'est Conrad de Würzbourg. Il voyagea par la Souabe et l'Alsace comme chanteur ambulant, s'arrêta longtemps à Strasbourg, et ensuite à Bâle, où il mourut en 1287. D'après une tradition, il aurait été moine dominicain à Fribourg, en Brisgau.

Conrad a tous les caractères d'un poëte de décadence, peu d'idées, une forme brillante, et des plaintes sur l'ingratitude du siècle. A l'entendre, les seigneurs manquent de générosité, les gens de goût deviennent rares, les mauvais poëtes sont plus appréciés que les bons. Comme il se comptait parmi les bons, il chansonna les mauvais; et il leur appliqua la fable de l'Ane et du Petit Chien, qui a été souvent reprise et interprétée de différentes manières :

« Un joli chien amusait son maître par ses jeux ; il lui sautait sur les genoux; il adoucissait pour lui les éclats de sa voix. Et le maître le récompensait, et le caressait de la main. Voyant cela, un âne fut piqué d'émulation. Il se mit à braire et à poser ses pieds sur les genoux du maître. Celui-ci le fit battre, si bien qu'il en eut la peau meurtrie.

« Nos seigneurs ne font point de même. Ils sont pleins de bons procédés pour le rimailleur qui mériterait des coups de bâton. On n'a qu'à braire devant eux pour être récompensé. Mais le véritable artiste s'en retourne les mains vides, lui qu'on devrait caresser comme le maître caressait le chien [1]. »

La conclusion n'est pas très-digne; mais les poëtes che-

1. *Ein hübescher hunt, der spilte gegen sinem herren schône...* VON DER HAGEN, *Minnesinger*, tome II.

valeresques prenaient volontiers le ton le plus humble, pourvu que leurs vers fussent goûtés. Ce n'était pas cependant la jalousie qui faisait parler Conrad de Würzbourg; car lui-même eut du succès. Déjà sa fécondité excitait l'admiration de ses contemporains. Il traita un grand nombre de sujets profanes, sans compter ses ouvrages pieux. Il rima l'histoire du châtelain de Coucy, d'Amis et Amile (sous les noms d'*Engelhart et Engeltrut*), et du Chevalier au Cygne. Il reprit aussi le sujet de la guerre de Troie, mais ne le termina pas. Après qu'il en eut fait une soixantaine de mille vers, il perdit patience; il est même peu probable que beaucoup de lecteurs l'aient suivi jusque-là. Est-ce le remords de cette entreprise téméraire qui le tourna vers les sujets pieux? Ce qui est certain, c'est qu'on peut lui appliquer à lui-même un récit en vers qu'il composa sur le seigneur de Grafenberg, et qui a pour titre : *la Récompense du Monde* [1].

Ce poëme a pour sujet une allégorie familière aux écrivains et aux artistes du moyen âge, et qui montre plus de zèle pieux que de sentiment poétique. On remarque souvent, parmi les ornements extérieurs des cathédrales, des statues de femmes à la face souriante et presque gracieuse, mais, lorsqu'on en fait le tour, on voit toutes sortes d'animaux immondes qui rampent dans les plis de la draperie. Ces figures représentent le Vice, ou, ce qui dans la langue théologique du moyen âge revenait au même, le Monde. C'est un personnage allégorique de ce genre que Conrad de Würzbourg met en scène. Le sire de Grafenberg, l'auteur d'un poëme de Wigalois, est assis devant sa table, li-

1. *Der werlte lôn, von Kuonrât von Wirzeburc, herausgegeben von* F. Roth. Francfort, 1843.

sant un récit d'aventures. Il reste jusqu'au soir, captivé par cette lecture, oubliant même l'heure des vêpres. Soudain la porte s'ouvre, et une dame apparaît, vêtue d'une longue robe resplendissante. Elle s'annonce comme la Reine du monde, remercie le sire de Grafenberg de tout ce qu'il a fait pour elle, de ses poésies, de ses actions chevaleresques; et elle ajoute que, pour le récompenser, elle va se montrer à lui telle qu'elle est. A ces mots, la dame se retourna, et le spectacle qui s'offrit aux regards du chevalier fit sur lui une telle impression, qu'il prit la croix et alla mourir en Palestine.

Ce fut l'erreur du moyen âge de croire la laideur édifiante. Conrad de Würzbourg fut parfois mieux inspiré, quant aux sujets du moins; mais il n'est presque jamais exempt de recherche. Celui de ses ouvrages pieux qui lui a valu le plus de gloire, et qui a longtemps passé pour son chef-d'œuvre, c'est la *Forge d'Or*. Voici comment il explique lui-même ce titre dans les premiers vers : « Que ne puis-je, dit-il en s'adressant à la sainte Vierge, que ne puis-je, auguste Reine du ciel, dans la forge de mon cœur, forger un poëme d'or, incrusté de pensées d'escarboucle, et qui, par son éclat, soit digne de ta gloire! Mais je manque d'art pour manier le marteau de ma langue [1].... » Le poëme contient les louanges de la Vierge. Conrad rima aussi les légendes de saint Alexis et du pape Sylvestre. Ce qui lui réussit le mieux, ce sont de petits récits, où des poëtes modernes ont trouvé quelques bons sujets de ballades.

1. *Konrads von Würzburg Goldene Schmiede. Herausgegeben von* W. Grimm. Berlin, 184[illegible].

Dans Conrad de Würzbourg, le contraste entre la poésie profane et la poésie sacrée est fortement accusé. Des poëtes passaient de l'une à l'autre : elles-mêmes restaient séparées et ennemies. L'une cherchait les images gracieuses et les trouvait quelquefois; l'autre ne les remplaçait pas toujours par des beautés plus sévères. L'une s'amusait éternellement des mêmes jouets, l'autre voulait paraître menaçante et annonçait la venue du dernier jour. Entre les deux partis, entre l'Église et le Monde, qui aura le droit de prononcer? Dans ce long tournoi qui dura autant que le moyen âge, qui sera juge du camp? Si quelqu'un peut prétendre à cet honneur, c'est assurément le peuple allemand lui-même. Il faut donc, après toutes les légendes qui précèdent, en citer une dernière, qui ne sera ni chevaleresque ni monastique, mais simplement populaire : c'est la légende de Tannhäuser, qui s'est conservée dans une ballade anonyme.

Tannhäuser était un des poëtes les plus mondains du treizième siècle. Il appartenait à une famille illustre, celle des comtes de Tannhausen, qui possédaient beaucoup de fiefs et de châteaux en Autriche et en Bavière. Lui-même se soucia peu de tenir rang de seigneur. Il dépensa son héritage, et se fit chanteur ambulant. Il mena une vie aussi errante que Walther de la Vogelweide, mais il en porta plus légèrement les misères. Walther se plaignait d'être étranger partout : Tannhäuser eut plusieurs fois le bonheur de s'asseoir à son propre foyer; mais il trouvait ce bonheur monotone, et reprenait toujours son bâton de voyage. Ses poésies sont enjouées, parfois ironiques, comme la suivante :

« Madame, que j'ai tant servie, veut me payer de re-

tour. Il faut lui en rendre des actions de grâces, car elle ne met presque aucune condition à ses faveurs. Elle demande seulement que je détourne le Rhin, afin qu'il ne passe plus à Coblence. Si je vais chercher ensuite une poignée de sable dans la mer, à l'endroit où le soleil s'y repose, elle n'aura plus rien à me refuser. Près de là luit une étoile : je la décrocherai, en passant, pour elle. — Mon parti est pris : tout ce qu'elle voudra, je le trouverai bon. Elle est si fidèle! Mais quelle est la dame dont je parle? Dieu seul le sait.

« L'Elbe coule trop doucement, le Danube est trop bruyant : quand j'aurai remédié à cela, ma dame sera toute bonne pour moi. Quand j'aurai pris la salamandre dans le feu et la lui aurai présentée, je serai sûr de ma récompense. Ensuite j'obtiendrai du ciel qu'il me laisse faire la pluie et le beau temps, et ma dame ne me demandera plus rien que de lui apporter toutes les fleurs du printemps et tous les fruits de l'automne. — Mon parti est pris : tout ce qu'elle voudra, je le trouverai bon. Elle est si fidèle! Mais quelle est la dame dont je parle? Dieu seul le sait[1]. »

Il paraît que les chansons de Tannhäuser ne déplaisaient pas; car la main des seigneurs s'ouvrait facilement pour lui. On le trouve d'abord à la cour du duc Frédéric II d'Autriche, qui le combla de libéralités, et lui donna plusieurs fiefs. Le duc mourut : le poëte dépensa son avoir, et reprit son chemin. Il s'arrêta auprès du duc Otton II de Bavière,

1. *Min vrouwe diu wil lônen mir....* VON DER HAGEN, *Minnesinger*, tome II.

mena encore une fois joyeuse vie, et, après la mort de son protecteur, se retrouva pauvre comme devant. Mais il défiait la mauvaise fortune. Errant de château en château, riche un jour, misérable le lendemain, il traversa toute l'Allemagne. On ne sait où ses voyages s'arrêtèrent; il paraîtrait, d'après ses poésies, qu'il arriva jusqu'en Palestine, et que l'idée lui vint un jour d'expier tous ses péchés par un grand pèlerinage.

C'est de ce poëte que la tradition du moyen âge a fait un de ses types favoris de pécheurs repentants. On racontait qu'un jour, se rendant à la cour de Thuringe, il passa près d'une grotte hantée par les divinités païennes. Le christianisme avait pénétré difficilement en Allemagne, et n'avait pu bannir tout à fait les anciens dieux, que la croyance populaire reléguait dans les solitudes et les lieux inaccessibles. Non loin de la Wartbourg était une montagne aride et rocheuse, fendue par une large crevasse. Là demeurait, disait-on, l'ancienne déesse Holda, qu'on appelait aussi du nom de Vénus. Elle appelait les passants, les attirait au fond de la montagne, les retenait dans des grottes magiques. Les imprudents qui répondaient à sa voix oubliaient bientôt la terre des vivants, et jamais on ne les revoyait. Tannhäuser resta une année entière auprès d'elle; mais rien ne pouvait le satisfaire longtemps. Le désir de revoir le ciel, les étoiles, la lumière du jour, le saisit. Il supplia la déesse, mais elle refusa de le laisser partir. Alors il invoqua la vierge Marie, et aussitôt ses liens furent rompus. Revenu au jour, il entreprit un pèlerinage à Rome, afin de se confesser au pape et de se faire absoudre de son péché. Le pape l'écouta d'abord avec bonté; mais, apprenant que Tannhäuser avait passé une année entière près

de la reine Vénus, il fut inexorable, et il ajouta : « Quand ce bâton que je tiens dans ma main se couvrira de feuilles, tes péchés te seront pardonnés. » Tannhäuser s'en alla, le désespoir dans l'âme; mais, trois jours après, on vit le bâton fleurir. Le pape envoya des messagers partout, à la recherche du pauvre pécheur : on ne le retrouva point. Il était retourné dans la montagne maudite, et il y restera, jusqu'au jour où Dieu sera son juge. « Que les prêtres apprennent, ajoute la ballade, à ne pas pousser le pécheur à bout, mais qu'ils fassent obtenir grâce à celui qui se repent sincèrement de sa faute ! »

Ainsi la conscience populaire en appelait, du jugement de l'Église, au jugement de Dieu, et amnistiait provisoirement le poëte sur la terre.

XIX

LA POÉSIE BOURGEOISE

Transformation de la poésie des Minnesinger. Réaction contre la chevalerie. — Le poëte Freidank; ses idées sur la religion, sur la papauté, sur l'Empire. — Le *Coursier* d'Hugo de Trimberg. Les fables de Stricker et de Boner. — Poëtes lyriques : Reimar de Zweter; Frauenlob. Les Maîtres-Chanteurs. Regenbogen. Pressentiments de la Réforme.

On trouve déjà parmi les anciens Minnesinger des poëtes d'origine bourgeoise; mais, s'adressant à des seigneurs, ils parlaient le langage des seigneurs, entraient dans leurs mœurs et dans leurs sentiments. Penser et s'exprimer d'une façon *courtoise*, c'était la première des règles. Dans la seconde moitié du treizième siècle, les poëtes bourgeois deviennent plus nombreux; ils se séparent peu à peu de la noblesse qui ne les protége plus, suivent leur propre voie, et trouvent enfin une originalité nouvelle. Pour la langue, ils restent encore longtemps les disciples des poëtes de cour; ils s'efforcent de soutenir la grâce et l'harmonie du beau parler chevaleresque. Mais leur point de vue est changé, et ce qui excitait l'admiration de leurs prédécesseurs n'est souvent pour eux qu'un objet d'indifférence ou de mépris.

Ces derniers Minnesinger prennent dans la littérature la même attitude que les villes commençaient à prendre dans l'État. Ils sont hostiles à la chevalerie, et même au clergé. Leur vrai précurseur est Walther de la Vogelweide, dont ils imitent surtout les pièces morales et politiques. Les folies d'un Ulric de Lichtenstein leur paraissent ridicules et blâmables. N'ayant nul goût pour les aventures, ils s'en tiennent au monde où ils vivent; et, lorsque ce monde va mal, leur poésie tourne à la satire. Leurs plaintes sur les désordres publics, leurs invectives contre les classes puissantes, sont un commentaire de la situation du temps, où chacun était son propre maître, pourvu qu'il sût défendre sa position, et où le poëte usait du moins de la seule force qui lui restât, du droit de parler librement.

Dans la période précédente, la poésie était partagée entre deux genres, le poëme d'aventures et le chant lyrique. La poésie lyrique, qui n'a jamais été abandonnée en Allemagne, continue de fleurir dans la seconde moitié du treizième siècle. Les poëmes d'aventures deviennent plus rares, ceux du moins qui ont de l'originalité; ils sont remplacés par des récits ayant un but moral, ou par des ouvrages didactiques proprement dits.

En tête de ce dernier genre d'ouvrages, et comme introduction à toute la période, il faut citer un poëme qui remonte par sa première rédaction au commencement du siècle, mais qui a souvent été remanié et renouvelé jusqu'à la fin du moyen âge. Il a pour titre *Bescheidenheit*, c'est-à-dire Sagesse, dans le sens pratique. Le nom de l'auteur es *Freidank*, que ce soit son nom véritable, ou un nom d'emprunt, comme on l'a supposé avec quelque raison : car le mot signifie *Libre penseur*. Ce qu'on peut dire de sa vie se

réduit à des probabilités; il n'est même pas certain qu'il ait été d'origine bourgeoise. Il traversa l'Alsace comme chanteur ambulant : une chronique de la ville de Colmar le nomme avec Conrad de Würzbourg et quelques autres poëtes aujourd'hui oubliés. Peut-être, comme Conrad, cherchait-il un refuge dans des villes riches comme Bâle et Strasbourg, depuis que les châteaux devenaient inhospitaliers [1].

Le poëme de Freidank est un recueil de maximes et de tirades morales, disposées par groupes, mais avec de brusques transitions et sans suite régulière. Les questions les plus diverses, politiques, religieuses, sociales, sont touchées en passant, et quelquefois tranchées par un mot vif et énergique. C'est un miroir du monde, comme dit l'éditeur Guillaume Grimm ; mais il faut ajouter, du monde au treizième siècle, car l'auteur y apparaît non-seulement avec la conviction profonde d'un chrétien du moyen âge et le zèle patriotique d'un partisan de Frédéric Ier, mais aussi avec la philosophie étroite de son temps. Il se demande si Dieu a su, en créant le monde, ce que deviendrait sa création. Dieu créa un ange, Lucifer, qui fut le chef des démons; il mit sur la terre l'homme, qui se détourna de lui : avait-il donc connaissance de l'avenir, qui ne devait lui donner que des démentis? Pourquoi, parmi les hommes, l'un est-il réservé pour le salut, l'autre pour

1. Wilhelm Grimm, *Freidank*. Deuxième édition. Gœttingue, 1860. — W. Grimm, se fondant sur des analogies de pensée, de style, de rime, considère Freidank comme un nom d'emprunt de Walther de la Vogelweide (*Ueber Freidank*, Berlin, 1850; avec deux suppléments, Gœttingue, 1852 et 1855). Cette opinion, pour le moins hardie, a été combattue par Franz Pfeiffer (*Zur deutschen Literaturgeschichte, Drei Untersuchungen*. Stuttgart, 1855). — Comparer Jacob Grimm, *Gedichte des Mittelalters auf Friedrich I, den Staufer*. Berlin, 1844.

la perdition? Pourquoi les chrétiens, les juifs, les païens, se croient-ils également en possession de la vraie foi, et qui pourra prononcer entre eux? « Celui qui veut savoir cela, ajoute Freidank, veut trop savoir. Oserai-je le dire devant Dieu? le nombre de ceux pour lesquels le Christ a souffert le martyre me semble trop petit. A voir comment on vit maintenant, les neuf dixièmes de la chrétienté seront damnés, si la Bible dit vrai. Si les hérétiques, les juifs, les païens, sont destinés à être séparés de Dieu, la troupe de Satan sera la plus forte, à moins que Dieu ne vienne à notre aide. Ce qui m'afflige quant à moi, c'est que le même soleil luise sur les chrétiens, les païens et les juifs[1]. » Le poëte se résigne dans ses doutes, et conclut qu'il faut suivre les commandements de Dieu, sans trop s'inquiéter du reste.

Un trait caractéristique des poëtes didactiques de l'Allemagne au moyen âge, c'est qu'à une vive animosité contre le clergé ils unissent un grand sentiment religieux. Ils attaquent l'Église, non en sceptiques, mais en croyants blessés dans leur foi. On pouvait prévoir dès lors que la Réforme viendrait de l'Allemagne. Pour Freidank, toute sagesse dérive de Dieu. Mais il avertit ses lecteurs de ne pas se laisser égarer par des gens qui, sous prétexte de leur montrer le chemin du ciel, « les font tomber dans le fossé ». Rome est, pour lui, l'origine et le siége de tout mal. « Un jour, dit-il, un pauvre paralytique demanda l'aumône à saint Pierre, qui lui répondit : Je ne connais ni l'or ni l'argent, mais ce que j'ai, je te le donnerai. — Saint Pierre ajouta : Lève-toi et marche. — Le pauvre se leva : ce fut

1. W. Grimm, *Freidank : 6, von den ketzern*

l'aumône de saint Pierre. Quelle fortune ce serait pour la chrétienté, si les papes pouvaient en faire autant! »

« On n'a jamais vu à Rome, dit-il plus loin, les filets avec lesquels saint Pierre prenait les poissons. Les filets romains servent à pêcher l'or et l'argent, que saint Pierre ne connaissait pas, et même à enlacer les villes et les châteaux... Dieu confia ses brebis à saint Pierre, pour les garder, non pour les tondre... La cour de Rome ne désire rien tant que de voir le monde plein de troubles. Peu lui importe par qui la brebis est tondue, pourvu que la laine lui revienne. Et quand la brebis est dépouillée, on la méprise, en attendant que la laine lui repousse... Ce serait la mort de l'Empire, si Rome était située en Allemagne [1]. »

On voit que l'Allemagne était, dès le treizième siècle, mûre pour la Réforme. « Personne, dit Freidank dans la même série de maximes, personne ne peut pardonner les péchés, excepté Dieu.... Il faut être dénué de raison pour se fier à une indulgence qu'un pécheur délivre à un autre pécheur.... Si le pape pouvait remettre les péchés sans repentance, il faudrait le lapider s'il laisse une seule âme de chrétien aller en enfer. »

Il est difficile de caractériser en quelques mots un ouvrage qui se distingue surtout par la variété et la succession rapide des sujets. Si une idée domine dans le recueil de Freidank, c'est l'idée de Dieu. C'est à Dieu que le poëte se confie dans ses doutes, c'est à lui qu'il soumet sa croyance, c'est lui qu'il reconnaît comme la suprême et véritable autorité, à la fois dans l'Église et dans l'État. Et, sous cette haute souveraineté, tous les hommes, papes, empereurs,

1. *Freidank :* 45, *Von Rôme.*

seigneurs, paysans, lui semblent à peu près égaux. Ce qui blesse sa conscience, c'est de voir toute autorité terrestre dégénérer en despotisme. « L'Allemagne, dit-il, est en proie au pillage. Lois et règlements, droits et péages, ont été établis à l'origine par Dieu, mais ils sont devenus une occasion de vol. Toute bonne constitution faite pour le salut de la chrétienté est violée d'abord par ceux qui occupent le premier rang dans l'État. Les princes ont conquis, par force, la terre et l'eau, la forêt et la plaine; ils prétendent même que les animaux sauvages sont leur propriété ; un jour peut-être ils nous prendront l'air, qui appartient à tous. S'ils pouvaient mettre un droit sur le soleil, sur le vent et sur la pluie, ils nous les feraient acheter. Qu'ils songent donc qu'ils ont même vermine que le pauvre ! Si un moucheron peut les tourmenter, n'est-ce pas un souffle que leur pouvoir? Si la fortune de chaque homme était mesurée selon son esprit, que de seigneurs seraient valets ! que de valets seraient les égaux de leurs maîtres ! »

L'empereur lui-même, l'autorité la plus vénérable aux yeux de Freidank, n'échappe point à ses principes égalitaires. « L'empereur mourra, ainsi que moi, dit-il. Homme mortel, je puis refuser l'hommage à un homme mortel. Je voudrais appartenir à Celui qui fait luire le soleil dans les cieux [1]. »

De telles idées auraient pu sembler hardies si la forme religieuse sous laquelle elles se produisaient ne leur eût servi de justification et d'excuse. Ce n'était pas manquer aux puissances de la terre, au moyen âge surtout, que de

1. *Freidank* : 31, *Von künegen unt fürsten.*

les humilier sous la main de Dieu. La morale de Freidank commence et finit par Dieu. On pourrait résumer son livre en un mot : Dieu seul est grand.

Un poëme du même genre, moins élevé par le style, de forme plus inégale, encore plus vif dans l'attaque, est celui où un pauvre recteur de collége a réuni les expériences de sa vie et les résultats de ses études. Dans la seconde moitié du treizième siècle vivait un *magister*, nommé Hugo de Trimberg, d'après son lieu de naissance, petite ville aux environs de Würzbourg. Il dirigea, de 1260 à 1309, une école dans un faubourg de Bamberg. Mais Hugo n'était pas un magister ordinaire. Il possédait une bibliothèque de deux cents volumes. Il lisait beaucoup, et il aurait pu en remontrer à maint évêque. Il connaissait la Bible et les Pères, sources de toute sagesse, dit-il. Il cite Virgile, Horace, Ovide, Sénèque, Pline. La littérature allemande ne lui est pas moins familière. Il occupait ses loisirs à feuilleter ses auteurs favoris, qu'il chérissait d'autant plus qu'il avait eu plus de peine à se les procurer. Tout en lisant, il écrivait. C'était un esprit de la famille de Montaigne ; mais son travail était moins désintéressé que celui du philosophe français, car il espérait, en écrivant, se créer une ressource pour ses vieux jours. Il paraît que son espoir fut déçu. « Je mourrai de misère, dit-il, à moins que Dieu lui-même ne pourvoie à mon entretien. Mes livres restent dans mon armoire, et ne me profitent guère ; car personne ne se soucie aujourd'hui d'apprendre le noble art d'écrire, ni de s'instruire dans les belles-lettres. » Il avait déjà composé cinq traités en langue latine, et sept en langue allemande, lorsqu'il commença, en l'an 1300, son principal

ouvrage, qu'il appela *le Coursier*. Il se compare, dans cet ouvrage, à un cavalier mal affermi sur sa monture. « Si je veux diriger, dit-il, mon Coursier d'un côté, il se jette de l'autre, et me porte à travers champs. Si je le ramène dans le chemin, il prend un élan, et dépasse le but. Je vais ainsi chevauchant par monts et par vaux, tantôt sur du gazon fleuri, tantôt à travers une mare, et toujours emporté au vol. Parfois je rencontre un fossé; le Coursier trébuche, et me jette à terre. Je reste un instant étourdi; heureusement, je tiens la bride; je remonte en selle, et la chevauchée continue, sans que je sois plus affermi que devant[1]. »

Il est impossible de suivre Hugo dans toutes ses *chevauchées*. Il traverse successivement toutes les classes sociales. Un jour, par exemple, son Coursier le porte au milieu d'un groupe de villageois, et, en vrai magister qu'il est, il ne veut pas les quitter sans leur laisser au moins quelques bons conseils. L'un d'eux lui demande comment il se fait que, tous les hommes étant fils d'Adam, les uns commandent et les autres obéissent, les uns jouissent et les autres travaillent. Hugo leur explique que le mal ne vient pas d'Adam, mais de Noé, qui maudit un jour un de ses fils et le condamna à servir les deux autres. De Sem et de Japhet descendent les hommes libres; de Cham, les esclaves, les sorciers et les juifs. Mais il ajoute que les bons serviteurs seront récompensés dans le paradis, tandis que les seigneurs et les prêtres qui abusent de leur autorité seront punis dans l'enfer. Les paysans n'en gardent pas moins

1. *Der Renner, Ein Gedicht aus dem XIII Jahrhundert, verfasst durch Hugo von Trimberg*. Publié par la Société historique de Bamberg. 1833-36. — Vers 13881 et suivants.

rancune à Noé; mais, pour les tranquilliser tout à fait, Hugo leur dit encore que les seigneurs les plus arrogants sont souvent de noblesse douteuse et plus rapprochés du paysan qu'on ne croit; et, pour expliquer sa pensée, il leur raconte une fable, dont voici la traduction, sauf quelques longueurs à la fin:

« Après que le lion eut été élu roi des animaux, il les convoqua tous, grands et petits. Ils se présentèrent devant lui, et chacun déclina ses noms et qualités. Quand ce fut le tour du mulet : « Comment t'appelles-tu? » demanda le lion. Le mulet répondit : « Ne connaissez-vous point, sire, le noble coursier du chevalier de Bacherat? Eh bien, ce coursier est mon oncle ; lui et ma mère sont frère et sœur, et ont longtemps mangé au même râtelier. On m'a appris cela, quand j'étais tout jeune. » Le lion l'interrompit : « Mais je ne sais point encore quel est le nom de ton père. » — « Sire, reprit le mulet, n'avez-vous jamais passé devant la ville de Brunswick? Vous avez dû voir là un poulain, beau et bien nourri, qui appartient au seigneur de l'endroit, et qui est mon oncle, à ce que m'a dit ma mère. » Le lion se mit en colère : « Quelque noble que soit ton oncle, et quelque noble que soit ta mère, je ne saurai point qui tu es, à moins que tu ne me dises le nom de ton père. » Mais le mulet se tut. Alors le renard s'avança. « Sire, dit-il, l'âne du meunier est son père;.... lui-même se nomme mulet;... mais son père vaut mieux que ses deux oncles, car il gagne sa vie par son travail, et ne fait de mal à personne [1]. »

Les attaques d'Hugo de Trimberg sont surtout dirigées

1. *Der Renner*, vers 1518 et suivants.

contre les excès de la chevalerie et contre les vices du clergé. La chevalerie lui semble une institution surannée, déplacée dans un monde bourgeois, raisonnable et honnête. Il traite les tournois de jeux d'enfants. « Que veulent, dit-il, ces deux mannequins vêtus de fer, qui se précipitent l'un vers l'autre en croisant leurs lances, jusqu'à ce que l'un d'eux se fasse emporter à demi mort? Ne plaignez pas le blessé : c'était sa fantaisie ; mais s'il se faisait appliquer pour ses péchés autant de coups qu'il en reçoit gratuitement, le salut de son âme en serait plus avancé. » Si tel est le sentiment du recteur de Bamberg sur la chevalerie, que pensera-t-il des poëmes d'aventures? Un seul livre lui paraît réellement utile, la Bible. « Mais, ajoute-t-il, maint autre livre est plus connu aujourd'hui, par exemple le *Parcival* et le *Tristan*, le *Wigalois* et l'*Énée*, l'*Érec*, l'*Ivain*, et les histoires des autres héros qui siégeaient à Cardeuil autour de la Table-Ronde. Tous ces livres sont pleins de mensonges, et j'en suis excédé. N'est-ce pas le devoir de chaque homme de louer à toute heure Celui dont il tient la vie et le salut? C'est donc un méfait d'écrire des livres où les louanges de Dieu ne tiennent aucune place, et qui deviennent une cause de perdition pour ceux qui les lisent. Comment le roi Théodoric lutta contre le géant Ecke, comment les vaillants d'autrefois s'assommaient pour l'amour de leurs dames, voilà ce que savent les femmes d'aujourd'hui; et elles s'apitoient sur de telles aventures, plus que sur les plaies de notre Sauveur [1]. »

Le langage du recteur de Bamberg, ordinairement vif, devient mordant lorsqu'il arrive à parler du clergé. Rome,

1. Vers 21476 et suivants.

dit-il, a été fondée autrefois par des brigands : aujourd'hui on n'y détrousse plus les voyageurs, mais on leur vide le gousset en leur vendant des indulgences. Tout y est vénal, ajoute-t-il, les cures, les évêchés, les abbayes : si vous voulez acheter saint Pierre, on vous offrira encore saint Paul; car c'est l'or qu'on adore dans le sanctuaire. Ce qui déplaît surtout au recteur, c'est que les grands soient si peu embarrassés de leurs péchés, et que les prêtres se remettent les leurs si aisément entre eux, tandis que le pauvre gémit sous le poids des pénitences. Et, selon son habitude, il expose son idée dans une fable :

« Un loup, un renard et un âne s'en allaient en pèlerinage à Rome; car ils éprouvaient un vif repentir. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la ville, le loup dit : « Puisque Dieu nous a conduits jusqu'ici, confessons-nous, avant de nous présenter devant le pape. » — « Soit, répondit le renard, le pape a beaucoup d'affaires; prêtres et laïques lui donnent bien de la besogne. Confessons-nous, imposons-nous des pénitences : le pape n'aura qu'à nous absoudre. »

« Le loup dit : « Chacun de nous trois se confessera aux deux autres de son plus gros péché, et je vais commencer : car j'ai une chose grave sur la conscience. Dans une ferme près du Rhin, un paysan avait une truie qui élevait douze petits. Ceux-ci, tous les matins, quand je passais, criaient après leur nourrice, qui se promenait dans les champs et faisait bonne chère, tandis qu'ils avaient faim. Je ne pus m'empêcher de les plaindre, et un jour je les vengeai en tuant la nourrice. Mais je commis encore un autre péché. Voyant les petits mourir de faim, j'eus pitié d'eux, et je les délivrai enfin de toute peine. Touché de leur misère, je les

ensevelis dans mes entrailles : j'en pleure encore. Imposez-moi une pénitence. »

— « Vous avez agi dans un bon sentiment, dit le renard, et vous n'avez point péché. Ne faut-il pas avoir pitié des malheureux ? Quand nous serons de retour, vous vous agenouillerez devant notre couvent, et vous direz un *pater :* ce sera votre pénitence, et elle sera encore trop forte [1]. A mon tour, maintenant. J'ai mon péché aussi, qui m'inquiète et m'oppresse. Un paysan avait un coq, si méchant qu'il mordait tous les autres coqs de la basse-cour, et qui faisait un tel bruit, avec douze poules ses compagnes, que les voisins en avaient la tête rompue. Je ne voulus point souffrir cela. Un jour, le voyant prendre ses ébats dans un jardin, je le saisis par la crête, et le traînai dans une paroisse voisine, où je le mangeai; car dans sa propre paroisse j'aurais craint d'être excommunié. Alors les poules se mirent à crier plus fort, et conçurent une grande haine contre moi. Je les mangeai l'une après l'autre : ne fallait-il pas les punir de leur haine? Maintenant, prononcez sur moi, et remettez-moi mes péchés. »

— « Vous avez bien fait, dit le loup, de faire taire ce vacarme de basse-cour. Vous ferez cependant, pour vous mortifier, trois jours de jeûne, et vous choisirez les jours où vous n'aurez rien pris à la chasse. — A vous maintenant, seigneur baudet ! »

— « Je ne sais que dire, répondit l'âne. Vous savez bien que je suis une pauvre bête qui se tue au travail. Le maître que je sers habite au haut d'une montagne. Chaque jour, je grimpe la côte, amenant l'eau de la fontaine, le bois de

1. Le loup est un prieur ; le renard et l'âne sont des moines.

la forêt, le blé des champs. L'hiver dernier, un jour que le froid aiguisait ma faim, je vis passer le valet de ferme devant moi dans la neige. Quelques brins de paille sortaient de son soulier : je les atteignis, et je m'en repens encore. Imposez-moi une pénitence qui soit douce. »

« Alors les deux autres s'écrièrent : « Malheur à toi! Tu as fait geler les pieds de l'homme qui te soignait. Il en est mort sans doute. Le vol et le meurtre ne peuvent rester impunis. »

« Et ils le tuèrent. C'est ainsi que se fait la confession dans les couvents. Malheur à vous, si vous n'êtes l'ami du prieur [1] ! »

Ces sortes de récits apportent quelque variété dans le poëme, qui n'est au fond qu'une suite de dissertations morales et de tirades satiriques. On se fatiguerait à lire vingt-quatre mille vers d'un style souvent diffus, si des allusions aux mœurs du temps, quelques souvenirs des lectures de l'auteur, ne venaient y répandre un intérêt nouveau. Hugo de Trimberg n'a d'autre but que de passer en revue les vices et les travers de son siècle. Il se répète beaucoup, revient sur un chapitre que l'on croyait dès longtemps épuisé, et, en vieillard causeur qu'il est, réitère ses enseignements et ses conseils. Il connaît bien lui-même ses faiblesses. « Je perds la mémoire, dit-il, et j'oublie facilement ce que j'ai écrit. Il m'est difficile de rassembler mes pensées. Il m'arrive aussi de ne pas comprendre ce que je lis dans les livres ; alors je passe outre, et je vais mon chemin, tantôt en ligne droite, tantôt obliquement, comme l'hirondelle qui picore sa nourriture [2]. »

1. Vers 3509 et suivants.
2. Vers 9295 et suivants.

Il ne se faisait aucune illusion sur la valeur de son ouvrage. « Il y a des gens, dit-il, qui s'imaginent avoir atteint le sommet de l'art, quand ils peuvent coudre ensemble deux rimes : quant à moi, je sais que je ne suis qu'au premier degré de l'échelle et que je ne monterai jamais plus haut. » Il était convaincu cependant d'avoir fait un livre utile; car voici ce qu'il dit en finissant : « Le prophète Balaam fut mis dans le bon chemin par une ânesse. Considérez-moi comme l'âne du bon Dieu, quand je me permets de vous reprendre, n'étant pas sage moi-même. On trouve dans ce livre à la fois du miel et de la cire : que chacun en prenne à son goût, et en fasse son profit dans son cœur! Ce que je compare au miel, c'est la sainte doctrine où j'ai puisé. La cire, c'est la sagesse païenne, qui a aussi son prix, car elle suffit à plusieurs qui n'ont jamais goûté au miel. Partout où ce livre paraîtra, en Souabe, en Thuringe, en Bavière, en Franconie, que ceux qui le liront disent une prière pour moi, et qu'ils fassent des aumônes et d'autres bonnes œuvres, à mon intention! Car j'ai fait passer dans la langue allemande maint bon enseignement qu'avaient d'abord exprimé les peuples étrangers et qu'on chercherait vainement dans nos livres. Je prie ceux de mes lecteurs qui me survivront de donner chacun un denier, afin qu'une messe puisse être dite non-seulement pour moi, mais pour toutes les âmes du purgatoire. Cela leur profitera aussi à leur dernier jour, et leur fera obtenir la béatitude éternelle. »

On ne saurait prendre congé de ses lecteurs avec plus de grâce et de bonhomie. Le poëme du Coursier donne le vrai ton de la seconde poésie des Minnesinger. Le vieillard de Bamberg ne veut pas que ses lecteurs le quittent sans

profit pour leurs âmes. Il prodigue l'enseignement sous toutes les formes. Il aime surtout à conter des fables. C'était un genre fort en vogue dès le milieu du treizième siècle. A cette époque furent composés les petits récits moraux et satiriques du poëte Stricker, probablement originaire de l'Autriche, et qui remania aussi l'ancienne Chanson de Roland. Stricker eut un imitateur au siècle suivant : c'est le moine prêcheur Ulric Boner, de Berne, auteur d'un recueil de cent fables, intitulé *la Pierre précieuse,* qui parut vers 1330 [1]. Tous ces ouvrages furent très-répandus ; leur succès durait encore à la fin du moyen âge, quand les poëmes chevaleresques commençaient à être oubliés. Le recueil de Boner en particulier fut beaucoup recopié, et imprimé de bonne heure : il en parut une édition dès l'année 1461, à Bamberg.

Le même poëte Stricker composa un ouvrage satirique, ou plutôt burlesque, intitulé *le Curé Amîs*, une des critiques les plus mordantes qui aient été faites des mœurs du clergé au moyen âge. Amîs n'est plus un prêtre infidèle, ou un moine corrompu ; c'est un escroc de la plus commune espèce, qui parcourt l'Europe en aventurier, et qui fait fortune par une série de moyens dont chacun méritait la corde. Il finit par entrer, avec l'argent qu'il a gagné, dans un couvent [2].

Pour compléter le tableau de la littérature allemande au temps des derniers Minnesinger, il faut citer, après les au-

1. *Der Edelstein, von Ulrich Boner. Herausgegeben von* FRANZ PFEIFFER. Leipsick, 1844.
2. BENECKE, *Beiträge zur Kenntniss der altdeutschen Sprache und Literatur*. Gœttingue, 1810-32. Au deuxième volume.

teurs de poëmes et de fables, quelques poëtes lyriques. Le nombre en est encore considérable ; il faut s'en tenir à ceux qui reproduisent le plus fidèlement le caractère de l'époque. Ce qui domine, c'est un genre de poésie familière et intime, d'une grande réalité dans les sujets, et qui devient satirique lorsque le poëte touche aux intérêts politiques et religieux de sa nation.

Un des chantres les plus aimables de la vie bourgeoise, c'est Reimar de Zweter, ainsi nommé d'une petite ville de l'Autriche où il fut probablement élevé. Il nous donne lui-même, dans une strophe, quelques renseignements sur sa vie :

« Je suis né dans les contrées du Rhin ; j'ai été élevé en Autriche. Je suis venu en Bohême, attiré par le seigneur plutôt que par le pays. Le seigneur est bon ; le pays est beau ; mais j'ai honte de le dire, de tous les habitants, le seigneur est le seul qui me considère. Si Dieu me recevait dans son royaume, je trouverais injuste que les anges de Dieu me fissent mauvaise figure. En Bohême, je n'ai que le roi pour moi : cavaliers, tours, fous et paysans m'abandonnent [1]. »

Reimar quitta la Bohême. On le retrouve plus tard en Franconie et en Souabe. Ses voyages lui firent connaître la situation de l'Allemagne. Il se plaint, dans ses vers, des mœurs grossières de la noblesse, de la corruption du clergé, de la vie bruyante des moines, qu'il appelle des chevaliers de couvent. Il met sa confiance dans les vertus des classes laborieuses. Rien de moins semblable aux théories chevaleresques que la morale de Reimar. Il signale, dans une

1. *Von Rîne sô bin ich geborn....* VON DER HAGEN, *Minnesinger*. Tome II. — Les derniers mots font allusion aux pièces de l'échiquier.

strophe, deux espèces de fous, ceux qui, ayant une femme honnête, cherchent des aventures, et ceux qui négligent l'honneur de leur maison pour courir les tournois. Il pensait sans doute à son contemporain Ulric de Lichtenstein. Lui-même était marié, comme il convenait à un chantre de la vie intime ; mais il ne fut pas, à ce qu'il paraît, aussi heureux qu'il méritait de l'être. Il envie quelque part la force de volonté d'un coq de basse-cour, qui tient tête à douze femmes, dit-il, tandis que lui-même est incapable d'en gouverner une seule. Il n'en eut que plus de mérite de chanter ce qu'il appelle l'ordre sacré du mariage :

« Je trouve l'ordre du mariage préférable à tous les autres ordres, quel que soit mon propre sort. Franciscains et bénédictins, mendiants et prêcheurs, moines gris, noirs ou blancs, frères porte-croix ou porte-épée, ne sont rien auprès de cet ordre-là. Prêtres réguliers et séculiers, nonnes et chanoines, et les membres de toutes les congrégations que Dieu fit, sont-ils donc issus du célibat? L'homme qui soutient l'ordre du mariage accomplit à la fois la loi du monde et la loi de Dieu : le reste n'est que mensonge[1]. »

Reimar mourut en 1270. Le caractère grave et doux de sa poésie se montre surtout dans une pièce de vers, fruit de sa vieillesse :

« Le soir de ma vie est venu ; mais je puis encore sourire aux jeunes gens. Mon faible bras me soutient à peine ; mais je suis encore fort pour viser la gloire. L'éclat de mon soleil pâlit ; mais vous, jeunes gens, qui voyez luire le matin, songez que, si votre courage s'amollit, vous pourrez bien mener une vie aisée, mais non glorieuse.

1. *Aller orden prîs ich niht sô sêre...*

Réjouis-toi, jeune homme, mais avec mesure. La mollesse est le poison de l'honneur. C'est un mauvais précepteur; l'homme qui suit ses leçons se rend indigne à la fois de l'amour des femmes et de l'amour de Dieu [1]. »

C'est sans doute à cette strophe que se rapporte le dessin du manuscrit de Manesse. Le poëte est assis sur un siége élevé; il a le coude posé sur son genou, et le regard baissé. A ses pieds, un jeune homme et une jeune fille semblent écrire sous sa dictée. Ainsi la tradition faisait de Reimar un précepteur de la jeunesse : c'était sans doute la plus belle gloire qu'il ambitionnât.

Un autre poëte, qui se rapproche de Reimar au moins pour une partie de ses œuvres, c'est Henri de Meissen, surnommé *Frauenlob*, c'est-à-dire Louange-des-dames, surnom que probablement il prit lui-même. S'étant destiné à la profession de chanteur, il commença de bonne heure ses voyages, et parcourut le nord et le midi de l'Allemagne. Il parle souvent de sa pauvreté, sans trop s'en plaindre. Il prit son sort en patience, et vécut longtemps de l'aumône des seigneurs et des bourgeois. Sur ses vieux jours, il s'établit à Mayence comme maître-chanteur.

Frauenlob fut, comme son nom l'indique, le chantre privilégié des dames. Les dames qu'il chantait n'étaient pas celles qui présidaient aux tournois, mais celles qui régnaient dans la maison. Néanmoins le style familier de Reimar ne lui semblait pas digne d'un tel sujet. Sa poésie a une plus haute allure et, sous bien des rapports, rappelle les anciens Minnesinger. Frauenlob est un poëte chevale-

1. *In miner âbent zit ich bin...*

resque égaré dans la vie bourgeoise. Né quelques années plus tôt et dans un manoir, il aurait pu être un Ulric de Lichtenstein : dans la condition modeste où il fut placé, il remplit un rôle moins brillant, mais plus sérieux et plus utile. Il jeta un reflet poétique sur les humbles vertus du foyer. Grâce à lui, la muse des châteaux, avant de s'exiler à jamais, laissa tomber un rayon sur la demeure de l'artisan et du bourgeois. Frauenlob eut une grande querelle avec un poëte nommé Regenbogen, pour savoir si, en s'adressant à une femme, il fallait l'appeler femme tout simplement (*weib*), ou dame (*frau*). La première expression commençait à devenir vulgaire; et d'ailleurs, pensait Frauenlob, pourquoi une bourgeoise ne se ferait-elle pas appeler dame, aussi bien qu'une châtelaine ? Il aurait menti à son nom s'il avait soutenu le contraire. L'usage lui a donné gain de cause ; et la postérité, tout en diminuant beaucoup sa gloire poétique, a du moins décidé en sa faveur la question qu'il a débattue dans une longue pièce de vers.

Voici une des nombreuses strophes où Frauenlob a traité son sujet favori :

« O nobles femmes, conservatrices du monde, mandatrices de Dieu et de la sainte Vierge, je vous célèbre dans mes chants. Toute vertu est renfermée en vous, et aucun maître ne saurait épuiser vos louanges. Si toutes mes pensées sont dirigées vers les dames, c'est qu'en elles je trouve réuni tout ce qui soutient l'humanité. Leur vue réjouit l'homme : que l'homme soit digne d'elles et leur soit reconnaissant ! Une femme est toute-puissante pour diminuer la peine et chasser la tristesse. En vain la campagne se pare de fleurs, en vain l'oiseau chante sous la feuillée :

je consacre mes louanges aux femmes vertueuses. Heureux l'homme qui en possède une! Qu'il la chérisse, et qu'il l'apprécie au fond de son cœur [1]! »

Les dames de Mayence se montrèrent, dit-on, reconnaissantes envers l'homme qui les chantait si bien. On voyait autrefois, sur sa tombe, dans la cathédrale de Mayence, un bas-relief où elles étaient représentées portant son cercueil. A ce bas-relief, qui n'était peut-être qu'une allusion au nom de Frauenlob, se rattachait une tradition. On racontait qu'après la mort du maître-chanteur, qui arriva le 30 novembre 1318, les dames avaient voulu porter son corps jusqu'au lieu de la sépulture. On entendit de grandes lamentations, dit une chronique latine; et l'on fit sur la tombe, selon l'antique usage, de si abondantes libations de vin, que la galerie de l'église en fut inondée. Le monument a été restauré en 1842 : on voit, au-dessus du cercueil, la tête sculptée du poëte, faisant saillie sur le mur.

Aujourd'hui, si l'on veut rendre justice à Frauenlob, il faut oublier certaines de ses œuvres, mystiques, scolastiques, obscures, que ses contemporains admiraient le plus : car Frauenlob n'était pas moins renommé pour son érudition que pour son talent poétique. Son vrai titre de gloire, c'est l'impulsion qu'il a donnée à la poésie bourgeoise. Avec ses élèves, il forma une société de chanteurs, l'une des premières, la première peut-être, qui ait été constituée en Allemagne. On ne sait quelle fut à l'origine l'organisation de cette société ; mais elle fut le noyau de la floris-

1. *O reiniu wîp, ûfhaltunge aller welde...* VON DER HAGEN, *Minnesinger*. Tome III. — *Heinrichs von Meissen des Frauenlobes Leiche, Sprüche und Lieder. Erläutert und herausgegeben von* L. ETTMULLER. Quedlinbourg, 1843.

sante école des Maîtres-chanteurs de Mayence. Ainsi Frauenlob devint le point de départ d'un progrès nouveau, sinon dans la littérature proprement dite, du moins dans la civilisation allemande en général.

Quand l'art du chant passa de la noblesse à la bourgeoisie, il prit une organisation semblable à celle des corporations d'artisans. Tout était classé et réglé dans une commune du moyen-âge : la poésie le fut aussi. Des écoles furent instituées, avec un enseignement traditionnel. On y entrait comme apprenti, et l'on s'élevait par degrés jusqu'à la maîtrise. On commençait par répéter les chansons des maîtres; on traitait ensuite des sujets nouveaux sur les anciens rhythmes; on était reconnu maître lorsqu'on savait chanter sur des rhythmes nouveaux. Des réunions fréquentes activaient la vie commune; les grandes assemblées se tenaient dans les églises. Des écoles se formèrent bientôt dans toutes les villes importantes. Elles furent très-florissantes au temps de la Réforme; elles survécurent à la guerre de Trente ans; quelques-unes durèrent jusqu'au commencement de ce siècle. Elles furent, avec les écoles populaires, œuvre de la Réforme, un puissant moyen d'instruction et d'éducation pour l'Allemagne [1].

Le contemporain et le rival de Frauenlob, Regenbogen, est un vrai type de poëte bourgeois et de maître-chanteur. Sa patrie est inconnue. On sait par lui-même qu'il était forgeron de son état; mais il se lassa bientôt du métier. Il occupa d'abord ses loisirs à étudier l'art du chant; enfin il tenta la fortune, quitta l'enclume et le marteau, et se mit

1. En 1839, l'école d'Ulm comptait encore quatre maîtres-chanteurs. Elle tint sa dernière séance le 21 octobre de cette année. Elle se fondit dans une société chorale de la ville.

à voyager. Il faillit se repentir de sa résolution, car il s'aperçut, dit-il, que le pain que l'on gagnait par des chansons était dur aussi. Mais la poésie l'attirait vivement. L'ambition l'excitait aussi : il voulait égaler les grands maîtres de l'époque, et bientôt un peu de gloire le consola de ses misères. Ayant appris qu'il y avait une école florissante dans les contrées du Rhin, il se rendit à Mayence, dans l'intention de se mesurer, dit-il, avec les chanteurs qu'il y rencontrerait. Frauenlob l'accueillit avec bonté, et le couvrit de sa protection, jusqu'au moment où il s'aperçut que le jeune étranger ne lui était pas tellement inférieur qu'il l'avait cru d'abord. La mésintelligence se mit entre eux, et ils ne se réconcilièrent jamais complétement.

Regenbogen avait, en effet, des qualités qui manquaient à son brillant émule. Il n'avait pas le langage pompeux et fleuri du chantre des dames, mais il avait plus de verve et de véritable originalité. On trouve chez lui des pensées élevées et un sens politique rare pour son époque. Dans une strophe, il insiste sur la solidarité qui règne entre les trois ordres de l'État. Que le paysan, dit-il, honore le prêtre et le seigneur ! que le prêtre forme pour le ciel le seigneur et le paysan ! que le seigneur défende le paysan et le prêtre ! La charrue fera son devoir, ajoute-t-il, si la crosse et l'épée restent unies pour le bien commun. Voilà les trois États nettement définis par un poëte du commencement du quatorzième siècle. Regenbogen s'inquiète pour l'avenir de l'Allemagne ; il ne voit de salut pour elle que dans une grande transformation sociale. Il n'était pas le seul homme de son temps qui eût cette pensée. Du moment où la littérature tomba aux mains de la bourgeoisie, l'idée de la Réforme surgit de toutes parts. Cette idée était

déjà au fond de la pieuse indignation du poëte Freidank : à la fin du siècle, elle paraît sous toutes les formes. Elle n'avait pu être conçue ni par la noblesse ni par le clergé : elle sortit du peuple, à mesure que le peuple lui-même sortit de la misère et de l'ignorance, et elle alla grandissant jusqu'à la fin du moyen âge. Regenbogen rattache ses théories politiques à une tradition qui dès lors commençait à se répandre. Comme les troubles de l'Empire se prolongeaient, on pensait enfin que Frédéric Barberousse lui-même sortirait du tombeau pour rétablir l'ordre dans son domaine. Il viendra, dit Regenbogen, pour faire exécuter la volonté de Dieu. Il suspendra son bouclier à un tronc d'arbre ; ensuite il traversera les mers, et, sans coup férir, prendra possession du Saint-Sépulcre. A ce moment, l'arbre où il aura suspendu son bouclier fleurira et portera des fruits. L'Empire sera respecté d'une extrémité de la terre à l'autre. Les juifs recevront le baptême. L'empereur détruira les couvents et renversera le pouvoir des prêtres. Alors, ajoute le poëte, nous aurons la paix [1].

La prédiction du maître-chanteur de Mayence, interprétée dans son sens général, se réalisa ; car le rêve d'une nation n'est jamais complétement déçu.

1. Voir les poésies de Regenbogen : VON DER HAGEN, *Minnesinger*. Tomes II, III.

XX

LES POËMES DE RENART

Dernier écho de la poésie chevaleresque; maître Jean Hadlaub. — La poésie dramatique. Les *Jeux de Carnaval;* la comédie du quinzième siècle; Jean Rosenblüt. Le drame religieux; les *Jeux de la Passion;* la *Plainte de Marie.* Infériorité de la littérature dramatique du moyen âge. — La *Légende des bêtes;* son origine; sa formation; ses personnages. Naïveté des premiers récits; le *Reinhart* d'Henri le *Glichesâre* Le *Reineke Vos;* son caractère satirique.

Nous avons vu la poésie allemande obéir successivement à trois influences : celle de la chevalerie, celle de l'Église, celle de la bourgeoisie. Nous allons reconnaître une dernière fois ces trois influences dans trois genres différents, celle de la chevalerie dans les poésies lyriques de Hadlaub, celle de l'Église dans les représentations dramatiques, celle de la bourgeoisie enfin dans les poëmes de Renart.

Au commencement du quatorzième siècle vivait à Zurich un poëte nommé maître Jean Hadlaub, qui avait beaucoup médité Ulric de Lichtenstein, et qui croyait comme lui que l'avenir du monde dépendait du Service des Dames. Sa vocation chevaleresque se révéla de bonne heure. A peine adolescent, il vit une jeune fille de Zurich : il l'adora, sans le lui dire; il la chanta, sans la nommer. Mais le poëte

grandit. La jeune fille était noble, lui-même était d'origine bourgeoise : il ne perdit pas courage. N'était-ce pas un principe chevaleresque de porter ses vœux le plus haut possible? Un jour, il se déguisa en pèlerin, s'approcha de sa dame au sortir de la messe, et lui attacha une lettre avec une agrafe. Que fit-elle de la lettre? il ne le sut jamais; mais si elle la lut, dit-il, elle y trouva de profondes pensées sur la *Minne*. Ce qui est certain, c'est qu'il ne reçut jamais de réponse. Alors il pria ses amis d'intercéder pour lui et de lui procurer une entrevue. Il en nomme quelques-uns : ce sont de hauts dignitaires laïques et ecclésiastiques. A peine eut-il été présenté à la dame, qu'il la vit se détourner; et sa douleur en fut si grande, qu'il tomba sans connaissance. L'aventure menaçait de devenir tragique; mais la dame effrayée consentit à mettre sa main dans celle du pauvre poëte, pour le faire revenir à lui. La main était blanche, dit il: il la serra si fort, que la dame jeta un cri et, par un mouvement involontaire, le mordit pour se dégager. C'était, pour lui, une grande faveur: ce fut la seule qu'il obtînt, et même il la paya cher. Il ne fut plus jamais admis en présence de la dame, et il passa sa vie à l'implorer, à l'admirer de loin, et à composer des chansons pour elle.

Les poésies de Hadlaub sont un dernier écho de l'ancienne chevalerie. Elles sont écrites dans la plus belle langue du treizième siècle; elles sont bien construites et bien cadencées, mais vides et sonores comme un écho. Quelques strophes sont intéressantes parce qu'il y est question du fameux amateur de Zurich, Roger Manesse. Bodmer, le premier éditeur des Minnesinger, s'est fondé sur le passage suivant pour attribuer à Manesse la rédaction du

beau manuscrit que possède aujourd'hui la grande Bibliothèque de Paris :

« Où trouverait-on, dans tout l'Empire, autant de chansons réunies qu'on en peut voir, soigneusement copiées, dans la seule ville de Zurich? Aussi la poésie y est-elle florissante. Que d'efforts a coûtés à Roger Manesse la collection de chansons qu'il possède! Tous les chanteurs devraient se donner rendez-vous dans sa demeure, pour chanter ses louanges; car, chez lui, la poésie prend racine et fleurit. Qu'on lui indique encore aujourd'hui quelque œuvre du poëte, il n'épargnera rien pour la recueillir.

« Son fils, le marguillier, est animé du même zèle; l'art du chant leur est également redevable à tous deux. Mais, en recueillant les œuvres des poëtes, ils s'honorent eux-mêmes. Ils n'ont pas eu besoin de conseil dans leur entreprise : ils n'ont eu qu'à s'inspirer de leur propre cœur et des hautes qualités de leur esprit. Ils n'ont pas voulu que des chansons, toutes consacrées à la louange des dames, périssent.

« L'homme sensible à la douceur du chant est porté aux grandes pensées; car ce sont les grandes pensées qui inspirent le poëte lui-même. Ce qui élève l'âme, c'est la beauté, c'est l'amour, ce sont les dames. Que serait le monde, sans la beauté des dames? Ce sont elles qui rendent l'homme heureux, qui encouragent le chanteur, et qui soutiennent l'inspiration du poëte [1]. »

Hadlaub n'eut que le tort de venir un siècle trop tard. Le sire de Lichtenstein avait encore trouvé quelques admi-

1. *Wâ vund sament sô manig liet?...* VON DER HAGEN, *Minnesinger*. Tome II. — *Johann Hadloubes Gedichte. Herausgegeben von* L. ETTMULLER. Zurich, 1840. — Sur Roger Manesse, voir plus haut, p. 270.

rateurs : le bourgeois Hadlaub ne fit sans doute que se rendre ridicule en renouvelant dans la ville de Zurich des extravagances qui n'amusaient même plus les châteaux. Ses poésies ne sont qu'un anachronisme; elles ne figurent qu'à titre de contraste dans une littérature simple et toute bourgeoise.

On se demande naturellement si une littérature qui se donnait pour mission de revenir à la réalité n'a pas été favorable au drame. L'Allemagne produisit en effet, au quatorzième et au quinzième siècle, un grand nombre d'ouvrages dramatiques, du genre comique et du genre sérieux. Lorsqu'on lit ces ouvrages, dans l'espoir d'y rencontrer au moins quelques traces et quelques filons cachés de poésie, non-seulement on est déçu, mais on doute même qu'un art véritable eût jamais pu se former sur de telles origines.

La comédie allemande du moyen âge se compose d'abord de scènes domestiques, qu'on appelait *Jeux de carnaval*, d'après la saison où elles étaient presque exclusivement représentées. Des jeunes gens se réunissaient, offraient leurs divertissements de maison en maison, et recevaient pour prix de leurs efforts une collation, ou quelque argent qui aidait à payer les frais accessoires. Les sujets étaient des incidents de la vie bourgeoise, accommodés de plaisanteries grossières. Le dialogue était élémentaire, l'action à peu près nulle. Chaque personnage, au moment d'entrer en scène, était annoncé par le régisseur[1], et débitait ensuite sa tirade. Ce qui rendrait ces jeux intéressants pour nous, ce serait d'y découvrir quelques allusions aux événements ou

1. *Præcursor*, ou *Exclamator*, ou, de son nom allemand, *Vorläufer*, *Einschreier*, quelquefois *Herold*.

aux usages du temps; mais les peintures de mœurs qu'on y rencontre sont si vagues et si générales, qu'elles n'offrent presque aucun intérêt historique.

La poésie comique s'élève un peu dans la seconde moitié du quinzième siècle. Elle ne cesse pas d'être écrite en style grossier; mais elle commence du moins à s'attaquer franchement aux vices de la société. Dans une pièce, on voit paraître ensemble un pape, un évêque, un cardinal, un roi, un comte, un empereur; tous les ordres de l'État s'accusent réciproquement de leurs malversations; le pape est invoqué comme juge. L'empereur reproche au comte ses brigandages, et celui-ci répond : « Laissez Dieu protéger le paysan : les villes deviendraient trop puissantes, si on leur laissait la paix. » — « Le paysan, ajoute un chevalier, veut devenir bourgeois, le bourgeois veut être seigneur; si la guerre ne les humiliait l'un et l'autre, ils seraient bientôt plus fiers que des princes. » Alors le fou s'avance et finit la pièce par ces mots : « La noblesse veut rompre des lances dans les tournois, elle veut s'honorer dans le service des dames : pour cela, il lui faut de l'argent. Alors, le seigneur met son manoir en gage, et, pour être quitte de l'engagement, il suscite une guerre. C'est pourquoi, vous autres bourgeois, n'achetez pas les châteaux des seigneurs, et ne leur prêtez pas d'argent : c'est le conseil du fou. » La pièce est attribuée à Jean Rosenblüt, écrivain très-fécond qui vivait à Nuremberg dans la seconde moitié du quinzième siècle. Une comédie de la même époque, le *Valet prudent*, rappelle l'*Avocat Patelin*, dont elle est sans doute imitée [1].

Ce qui manquait aux poëtes comiques de l'Allemagne,

1. Voir : *Fastnachtspiele aus dem XV Jahrhundert, gesammelt von* A. Keller, trois vol. Stuttgart, 1853.

vers la fin du moyen âge, c'était le spectacle de la vie publique. Leur sphère d'observation était trop restreinte : de là le peu de variété de leurs sujets. Quant au drame sérieux, il était tout à fait étranger au monde réel. Il se bornait à ces jeux scéniques qu'en France on appelait Mystères, et qui n'étaient dans l'origine qu'une variation des cérémonies du culte. C'étaient les *Jeux de Noël*, surtout les *Jeux de la Passion*, simples dialogues d'abord entre le prêtre et le chœur, où l'on intercalait des passages de l'Évangile récités par des personnages costumés : dialogues rédigés en latin, et combinés avec la liturgie. A mesure que les scènes prirent plus d'étendue, des laïques furent admis à certains rôles, et l'on se servit de la langue vulgaire. Au quatorzième siècle, on trouve déjà des drames entiers écrits en allemand sur des sujets religieux, si toutefois le nom de drame peut convenir à de telles compositions. Ces ouvrages passaient d'une ville à l'autre, se modifiant et surtout s'allongeant toujours. Les tableaux s'ajoutaient aux tableaux; à la fin, le spectacle durait des semaines. On possède le plan du Jeu de la Passion de Francfort, qui embrasse toute l'histoire de la religion depuis les prophètes jusqu'à l'ascension du Sauveur. Deux cent soixante-sept personnages y figurent. Dès lors aussi, les représentations ne se donnaient plus dans les églises, mais sur des tréteaux, dans les places publiques.

Les personnages accessoires mettaient seuls quelque mouvement dans ces séries de tableaux où l'intérêt religieux dominait. C'était, par exemple, Marie-Madeleine, avant et après la conversion, ou les gardiens du Tombeau, dans lesquels on ridiculisait quelquefois la chevalerie, ou le marchand qui vendait des épices aux saintes femmes, ou

enfin les démons, qui avançaient le règne de Dieu sans le savoir. Les personnages principaux manquaient trop souvent d'individualité. On rencontre toutefois, dans quelques scènes, à défaut de mouvement dramatique, de vrais élans de passion. Il faut citer surtout la *Plainte de Marie*, une série de strophes lyriques, qui, dans la plus ancienne rédaction, remonte jusqu'au treizième siècle, et qu'on intercalait dans le vaste *scenario* de la vie de la Vierge. On voit ici paraître Marie non plus comme reine du ciel, mais comme la mère qui pleure son fils. Elle est avec saint Jean au pied de la croix, et elle dit:

« Hélas! mon enfant, tes joues pâlissent! Qu'est devenue ta force et ta puissance? — Jean, mon fils, entends-moi, puisque seul tu me restes aujourd'hui, et aide-moi à pleurer mon enfant qui ne vit plus. Je ne pourrai de longtemps finir ma plainte; mais à toi, à toi seul, je confierai ma peine. Aide-moi, aide-moi à pleurer mon enfant. Tous, hormis toi, le martyrisent. Ils le traitent comme un malfaiteur, et chacun de leurs coups m'arrache un nouveau cri. Qui est-ce donc qui l'a percé d'une lance, et qui a brisé son cœur, son cœur et le mien? »

Jean essaie de lui faire comprendre que la mort du Sauveur était nécessaire pour le rachat de l'humanité; mais, sans écouter cette consolation théologique, elle continue :

« Bras de la croix, abaissez-vous! élevez-moi à ses côtés! Ce sera un bienfait pour moi; car, après lui, pauvre femme, je ne veux plus vivre [1]. »

Quelle nuance délicate entre ces deux expressions, fils et enfant, appliquées l'une à saint Jean, l'autre à Jésus-Christ!

1. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, deux vol. Carlsruhe, 1847. Au premier volume.

De pareilles scènes ne font que mieux ressortir le défaut général et inévitable de la littérature dramatique du moyen âge. Le dogme pesait sur cette littérature. L'imagination n'avait aucune prise sur des sujets auxquels la tradition imprimait un caractère sacré et indélébile. Aussi ne trouve-t-on aucun des poëtes célèbres du temps parmi les ordonnateurs de ces spectacles pieux. On a pensé à tort que le drame moderne aurait pu sortir des Mystères du moyen âge, comme le drame antique sortit des Mystères d'Éleusis. On oublie que nulle autorité jalouse ne veillait au maintien du caractère traditionnel d'Œdipe ou de Prométhée. Le poëte grec transformait à son gré ses héros : le poëte chrétien n'avait pas la même licence. La littérature dramatique du moyen âge était condamnée par son origine à rester stationnaire. Si elle ne dura pas, ce n'est pas la renaissance des lettres au seizième siècle, c'est elle-même qu'il en faut accuser.

Un autre genre d'ouvrages laissa plus de traces, et eut même des ramifications dans les temps modernes : ce sont les *Poëmes de Renart*, fruits de ce même esprit qui manifesta dans les fables de Stricker, de Boner, d'Hugo de Trimberg, et couronnement de toute la littérature bourgeoise du moyen âge.

Ce qui donnait à la fable une telle importance, ce n'était pas seulement la leçon morale qu'elle présentait sous une forme ingénieuse, c'était son caractère même et l'esprit dont elle était animée. Quittant les hautes visées chevaleresques, elle prenait ses héros dans un monde humble et familier. La fable, ou la poésie de la nature inférieure, faisait si bien le fond de la littérature bourgeoise, qu'elle

se développa en longs poëmes, qui remplacèrent pour les habitants des villes et des villages les histoires des héros de la Table-Ronde, divertissement des châteaux.

La poésie des animaux, comme toute poésie ayant des racines populaires, eut dans l'origine une patrie bien distincte, un sol préparé pour elle, où tout contribuait à la faire fleurir. C'est cette région qui embrasse la Flandre et les provinces les plus septentrionales de la France, entre la Somme et l'Escaut. La vie communale avait pris de bonne heure dans ces contrées un grand développement, et primait la vie féodale. Le voisinage de la France proprement dite favorisait la culture littéraire. Ces causes réunies firent de la région étroite que nous venons de définir le point de départ de la légende poétique des animaux, qui se répandit dans toutes les littératures de l'Europe. Cette légende procède du même esprit que la peinture flamande. Un tableau de Potter ou de Ruysdaël représente exactement la scène où se passent les aventures de maître Renart.

Jacques Grimm a donné à la légende des animaux de grandes proportions en la présentant comme le patrimoine commun des peuples de race indo-germanique[1]. Si tant est qu'elle ait existé dans l'ancienne Germanie, il faut du moins convenir qu'elle y était tombée en oubli, au moment où elle reparut dans les poëmes français du moyen âge. Pour trouver les vrais antécédents de ces poëmes, il faudrait remonter jusqu'à l'apologue antique. Ésope chantait le Renard et ses confrères, il y a plus de deux mille ans ; mais

1. Voir l'introduction de *Reinhart Fuchs, von* JACOB GRIMM. Berlin, 1834. — Comparer la *Nouvelle Etude sur le Roman de Renart,* à la fin des *Aventures de Maître Renart,* par PAULIN PARIS. Paris, 1861.

le trouvère, s'adressant à des lecteurs qui veulent être amusés longtemps, se complaît à détailler ce que le fabuliste grec esquissait en quelques traits. D'un petit tableau, il fait un récit; il groupe les aventures qui se rapportent aux mêmes personnages, il groupe les personnages eux-mêmes par rang d'importance, et il combine ainsi cette épopée des bêtes qui personnifie tout un côté de la nature, et qui serait l'image parfaite du monde si la raison humaine n'existait pas. Ce qui distingue particulièrement les trouvères, surtout les plus anciens, c'est le plaisir naïf qu'ils prennent à peindre les actions de leurs héros. Ils ne sont point encore moralistes, ou ils le sont sans s'en douter. Ils racontent, sans penser à instruire. Le Renard et le Loup sont, pour eux, Alexandre et César. La cour du Lion vaut à leurs yeux la cour d'Arthur; et les mille tours et inventions de leurs personnages ne leur paraissent pas moins dignes d'admiration que les plus grands exploits chevaleresques.

La légende des bêtes, telle qu'elle s'est constituée au moyen âge, a gardé une marque de ses rapports avec l'antiquité dans la royauté du Lion. Le noble animal, transporté par l'imagination des trouvères dans les forêts du Nord, est resté revêtu de la haute dignité que lui avaient conférée les poëtes de l'Orient et de la Grèce. Peut-être même sa lointaine origine contribuait-elle à lui donner un prestige favorable à l'autorité royale. Un fait significatif que racontent les Poëmes de Renart, c'est la conspiration que tenta l'Ours germanique, avec quelques-uns de ses plus sauvages confrères, pour s'emparer du trône. La tentative échoua : le Lion continua de régner dans le Nord, et la poésie antique dans le monde moderne.

Quel fut, cependant, le héros principal de la légende des

bêtes ? Ce ne fut pas le Lion, relégué au second plan, comme un roi d'épopée ; ce fut naturellement le personnage en qui s'exprimait le mieux la qualité dominante d'une bourgeoisie active et ambitieuse, l'intelligence pratique. Le Renard réalisait l'humble idéal du monde auquel s'adressait le récit de ses aventures. Son triomphe est de réussir contre de plus forts que lui. Il est vif et adroit, beau parleur, flatteur et insinuant. Il supplée à sa faiblesse par la ruse. Lorsqu'il est trompé lui-même, ce qui lui arrive souvent, il accepte franchement sa mésaventure, sauf à prendre sa revanche. Ce qui rend sa supériorité encore plus manifeste, c'est que ses ennemis sont aussi vicieux que lui, sans avoir sa grâce et son esprit : c'est toujours par leurs mauvais appétits qu'il les attire dans le piége.

Un personnage fait contraste au Renard : c'est le Loup, aussi voleur que lui, mais trop peu adroit pour voler impunément. La tradition établit entre eux des liens de parenté. Le Loup est d'âge mûr, irritable et grondeur ; le Renard est jeune, et assidu auprès de dame Hersent la Louve, à qui il ne déplairait pas s'il n'était si faible et si petit. Le Renard a tenu sur les fonts de baptême un louveteau ; il appelle le Loup tantôt son oncle, tantôt son compère.

Voilà les personnages qui sont au premier plan. Derrière eux apparaissent les espèces variées du monde animal : d'abord les habitants de la forêt, ensuite les plus sauvages des animaux domestiques, enfin quelques insectes qui se font remarquer par des particularités intéressantes de mœurs ou d'instinct ; peu d'oiseaux : ils ne reconnaissent pas la royauté du Lion.

Chacun de ces animaux passe à l'état de type : il devient

le seul de son espèce. Il n'y a plus, dans la création, qu'un Lion, un Renard, un Loup, comme au jour où ils se présentèrent devant Adam qui leur donna des noms. Le Loup, cependant, a un frère, qui s'appelle *Primaus*, ou Primat : cela tient à ce que la légende faisait volontiers du Loup un personnage ecclésiastique, et qu'elle pouvait dès lors le dédoubler, ayant assez de dignités à lui conférer. Dès qu'une bête est reçue dans la légende, elle est marquée d'un signe, qui est un nom propre. Les noms sont d'abord empruntés à l'ancienne nomenclature franque. Ainsi le *Goupil* [1] s'appelle Renart (Reginhart); le Chat, Tibert (Théodebert); l'Ane, Baudouin, dont l'usage a fait Baudet. La Louve et la *Goupille* s'appellent dame Hersent et dame Richeut ou Richilt. Le nom du Loup, Isengrin, est sans doute de même classe. D'autres animaux reçoivent des appellations significatives, d'après leur cri, leur couleur, leur allure, leur caractère. Tels sont le Lion Noble, le Taureau Bruïant, le Bélier Bélin, l'Écureuil Roussel, le Lièvre Couart, le Coq Chanteclair, le Paon Petit-Pas ; tel est encore l'autre nom de la Goupille, Ermeline. Le nom de l'Ours, Brun, tient à la fois de l'une et de l'autre classe. En même temps que la poésie donnait aux animaux des appellations humaines, elle leur attribuait la faculté d'agir et de vouloir, tout en laissant à chacun ses instincts et ses penchants naturels. C'est par ce double caractère qu'ils nous intéressent. Ces êtres qui ont deux faces, l'une tournée vers le monde inférieur et l'autre vers l'humanité, nous frappent à la fois par la ressemblance presque effrayante qu'ils prennent un instant avec nous, et par ce qu'ils ont gardé d'étrange et de mystérieux, reste de leur originalité première.

1. *Vulpes, vulpecula.*

Le poëme allemand le plus ancien qui existe sur Renart date de la fin du douzième siècle. Il fut remanié une cinquantaine d'années après, et nous ne le possédons que sous sa forme rajeunie. L'auteur s'appelait sire Henri, avec l'épithète de *Glîchesäre*, qui veut dire le Dissimulé. Était-ce un surnom que ses contemporains lui avaient donné, ou qu'il avait pris pour cacher son vrai nom? C'est ce qu'on ne saurait dire. On peut supposer, d'après quelques locutions qu'il emploie et quelques indications de lieux, qu'il vivait en Alsace ou dans le nord de la Suisse[1]. Certains noms d'animaux prouvent qu'il suivait un original français, une des nombreuses branches du Poëme de Renart, qui, en partie émondées par le temps, forment encore un total d'une cinquantaine de mille vers.

Le poëme du *Glîchesäre*, quelque peu étendu qu'il soit (il n'a que 2266 vers), donne une idée assez exacte du caractère général de cette littérature dont Renart est le héros. Le récit se développe librement; le poëte promène ses personnages sans trop se hâter, et sème les détails et les digressions avec une abondance heureuse.

Renart était en guerre avec un fermier, nommé Lancelin, qui, las de garder ses poules, établit enfin, sur le conseil de sa femme, une haie autour de sa propriété. Un matin, au lever du soleil, Renart se présente et rencontre l'obstacle. La barrière était haute et large; cependant il avise une latte, la défait avec ses dents, et s'ouvre un passage. Chanteclair sommeillait contre un mur, où il recevait les premiers rayons du soleil, et il venait d'avoir un rêve. Il lui avait semblé qu'on le faisait entrer dans une pelisse rousse, par une ouverture garnie de dents. Il se réveille en frémis-

1. Voir J. Grimm, *Reinhart Fuchs :* introduction, p. CVIII-CX.

sant ; mais, voyant Pinte, sa compagne, encore plus frémissante que lui, il prend bonne contenance. Pinte était déjà perchée sur une branche d'arbre. « Seigneur et époux, dit-elle, j'ai vu remuer quelque chose dans les choux, et je crains que mal ne nous arrive. Songez que nos enfants sont encore en bas âge : que ferais-je si vous veniez à mourir? Montez ici, et que Dieu nous conserve ! »

Chanteclair vola sur l'arbre. En ce moment, Renart entra, et, comme il voulait faire le moins de bruit possible, il dit de sa voix la plus douce : « Est-ce toi, Chanteclin, qui es perché là-haut? » — « C'est mon père qui se nommait ainsi, » dit Chanteclair. — « Je m'en doutais, reprit Renart, ce n'est pas lui qui aurait volé sur un arbre pour recevoir un parent; il ne traitait pas les gens de si haut. Toutes les fois qu'il voyait mon père, il lui chantait un air, et, pour mieux chanter, il agitait ses ailes, et clignait des yeux. » Chanteclair fut piqué d'honneur ; il fit comme Renart lui disait. Au moment où il agita ses ailes, le pied lui manqua : il tomba. Renart le saisit par la tête, et l'entraîna vers le bois. Mais, au bruit que fit Pinte, le fermier Lancelin accourut et poussa de grandes imprécations contre Renart. Alors Chanteclair dit : « Vous laisserez-vous insulter ainsi sans répondre? Jamais votre père n'aurait supporté cela. » Renart ouvrit un peu la bouche pour répondre à Lancelin ; il l'ouvrit assez pour que Chanteclair pût se dégager et gagner une branche d'arbre. — « Je vous remercie, cria Chanteclair, de m'avoir porté jusqu'ici. Le chemin m'a semblé long; mais je m'en retournerai bien tout seul. » Renart fut honteux ; il s'en alla, se disant en lui-même : « On s'éviterait bien des déconvenues si l'on n'ouvrait jamais la bouche qu'à propos. »

Renart continua sa route à travers le bois. La faim le pressait. Tandis qu'il cheminait, la Mésange faisait entendre sa chanson du matin. Il lui offrit le baiser de paix; mais elle se moqua de lui : décidément, la journée commençait mal. Il rencontra enfin

Maître Corbeau, sur un arbre perché,

et qui tenait un fromage, non point dans son bec, mais entre ses serres; et il en mangeait. Renart se coucha sous l'arbre, et dit : « Je suis bien aise de vous voir, Tiécelin. J'aimais beaucoup à entendre chanter votre père : ne vous a-t-il point appris quelqu'une des chansons qu'il savait? » Tiécelin répondit : « Je vénère la mémoire de mon père ; mais je me suis laissé dire qu'aucun de mes ancêtres ne chantait aussi bien que moi. » Et, pour en donner la preuve, il éleva la voix, si haut que la forêt en retentit; mais il oublia son fromage, qui tomba. Renart tenait le fromage ; mais il aurait voulu tenir aussi le Corbeau. « Vous ne savez pas, Tiécelin, dit-il, ce qui m'est arrivé ? Je me suis blessé ce matin, en franchissant une haie ; j'en suis malade, et l'odeur du fromage me fait souffrir. Descendez donc pour le reprendre : vous m'obligerez. » Le désir d'obliger Renart, et aussi de recouvrer sa proie, décida Tiécelin. Mais à peine eut-il touché terre, que Renart fit un grand bond pour le saisir. Tiécelin s'échappa, laissant quelques plumes. L'autre était dupe encore une fois ; car il ne put même manger le fromage : les chiens du chasseur survinrent et le forcèrent à fuir.

Ce jour-là, Renart jeûna. Il comprit que, pour réussir, il lui fallait un compagnon. Il s'adressa au Loup. « Vous

êtes fort, lui dit-il, je suis rusé : unissons-nous, et personne ne pourra nous résister. » Le Loup consulta dame Hersent. Renart fut reçu dans la famille, à titre de compère; et aussitôt tous deux se mirent en campagne. Ils rencontrèrent un paysan qui portait sur son dos un quartier de viande salée, dont ils auraient bien voulu goûter; mais comment s'y prendre? Renart passa devant le paysan, traînant la patte, feignant d'être écloppé. Le paysan déposa sa charge, et courut après lui. Renart retrouva peu à peu ses forces, et lorsqu'il eut atteint la lisière du bois, il s'enfuit à toutes jambes. Il revint par un détour et rejoignit son compère; mais le repas était fini : les louveteaux avaient mangé sa part. Il se garda de montrer du dépit; mais il se vengea. « Je suis bien aise, Isengrin, dit-il, de vous voir en si bon appétit; mais n'avez-vous point soif? » Isengrin ne demandait pas mieux que d'arroser la viande salée. Renart le conduisit, lui et dame Hersent, dans la cave d'un couvent, où il les abandonna. Isengrin devint si gai, qu'il se mit à chanter. Les moines l'entendirent, et le couple vorace ne se sauva qu'à travers une volée de coups de bâton.

De ce jour date l'inimitié de Renart et d'Isengrin. Renart joue à son compère tous les tours imaginables. Dame Hersent elle-même n'évite pas ses piéges. Le pauvre Loup, toujours trompé et toujours crédule, toujours gourmand aussi, est malmené de toutes les façons. Un jour, Renart lui donne la tonsure avec de l'eau bouillante, lui ayant persuadé de se faire moine s'il voulait manger du poisson à tous ses repas. Un autre jour, il l'emmène à la pêche aux anguilles. C'était en hiver; l'étang était gelé. Les paysans avaient fait une brèche dans la glace pour puiser l'eau.

Renart persuade à Isengrin de se faire attacher un seau à la queue, et de le plonger dans l'étang pour y attirer les poissons. L'eau se figea par le froid, tandis que Renart, la tête inclinée, regardait courir les anguilles sous la glace.

« Ainsi Renart trompait tout le monde, continue le poëte. Il fut trompé aussi; mais son adresse le sauva. Son chemin passait près d'un couvent, où il savait que mainte poule habitait. Malheureusement, un grand mur entourait la cour. Renart longea le mur; devant la porte il rencontra un puits, large et profond, et, pour son malheur, il y jeta un regard. Il vit une image au fond, et fut tout surpris. Il crut voir dame Ermeline, qu'il aimait plus que la vie; et il fut pris d'un vif désir de la rejoindre. L'amour lui donna du courage, et il devint tout joyeux. Il se mit à sourire en se baissant vers l'eau : l'image sourit, et Renart, transporté, sauta dans le puits : l'amour lui fit faire cette sottise. Tout à coup, il sentit ses oreilles mouillées. Il nagea longtemps, et rencontra enfin une pierre, sur laquelle il posa sa tête. Il pensa que c'en était fait de lui, lorsque Isengrin passa, revenant de l'étang, où il avait laissé sa queue.

« Isengrin était à jeun : il avait vainement cherché une brebis. Son malheur le conduisit près du puits, où il noya sa gourmandise. Isengrin regarda, et vit son image. C'est dame Hersent, pensa-t-il. Il pencha la tête, et se mit à rire : l'image fit de même. Il en perdit la raison. Il conta ses malheurs à Hersent, et gémit à haute voix : l'écho lui répondit du fond du puits. Alors Renart leva la tête; et Isengrin, le voyant : « Est-ce toi, compère? dit-il. Et que fais-tu là-bas? » Renart répondit : « Ce n'est plus moi,

compère, car je suis mort : c'est mon âme qui est ici ; je suis maintenant en paradis. » — « Ta mort me fait peine, » dit Isengrin. — « Au contraire, reprit Renart, je m'en réjouis : tu vis péniblement sur la terre, et tu n'imagines pas la félicité que l'on goûte au paradis. » Alors Isengrin demanda : « Comment Hersent est-elle arrivée là ? Je n'ai jamais eu un plaisir dont elle n'ait eu sa part [1]. »

Renart explique à Isengrin que dame Hersent vient de mourir, et qu'il n'a qu'à se mettre dans le seau qui est arrêté au bord du puits, pour la rejoindre. Isengrin descend ; Renart monte dans le seau opposé. Lorsqu'ils se rencontrent : « Tu t'en vas? » dit Isengrin. — « Oui, répond Renart, je te laisse mon siége au paradis, pendant que j'irai faire un tour dans le bois. »

La scène se termine par une malice du conteur. Les moines viennent chercher de l'eau. Ils reçoivent l'intrus à coups de pieux ; mais le prieur, apercevant la tête pelée d'Isengrin, les arrête en s'écriant : « Malheur à nous ! C'est un loup repentant. Nous avons failli tuer un des nôtres. » Et on le laisse, à demi mort, au bord du puits.

Isengrin porte plainte devant le roi. Pendant que le procès s'instruit, un nouvel incident augmente les charges qui pesaient sur Renart. Le Coq Chanteclair et dame Pinte arrivent à la cour, portant sur une litière le corps de leur fille, que Renart venait de mordre. Ils posent la bière devant le trône, et Chanteclair s'écrie : « Sire, Renart le roux désole tout votre royaume. Il fera prendre le deuil à tous les animaux : déjà il a mordu notre fille que nous ai-

1 *Reinhart*, Vers 823-905.

mions tant! » On prépare de belles funérailles à la défunte. L'Ours Brun, chapelain du roi, récite des versets et chante des cantiques. Des miracles se font sur la tombe; le Lièvre, en particulier, est guéri d'une peur qu'il a eue en voyant Sa Majesté en colère. Bref, la jeune poule est déclarée sainte, et le roi, cédant à l'animosité générale, promet de faire juger Renart.

Un trait caractéristique du poëme, c'est la manière dont le roi y est présenté. Le Lion ne s'appelle pas, de son nom ordinaire, Noble, mais d'un mot allemand, *Frevel*, qui peut se traduire par audacieux, surtout dans le mal. C'est un despote cruel et bizarre. Un jour, se promenant dans la forêt, il rencontre une fourmilière, et il veut que les fourmis reconnaissent sa royauté. « Nous avons un roi, » disent-elles. Alors il en tue un grand nombre, et détruit leur maison. Il ne savait pas qu'il se créait ainsi de redoutables ennemis. En effet, le roi des fourmis le surprit un jour, endormi sous un arbre, et, entrant par l'oreille, s'installa dans sa tête. Le Lion en fit une maladie, qui le rendit encore plus insupportable à ses sujets, et dont il n'avait pas cessé de souffrir au moment où Renart parut à la cour.

Il n'était pas dans la nature de la légende des bêtes de faire paraître le roi Lion avec une majesté toujours égale. La nuance d'ironie particulière à cette légende devait se montrer aussi dans le portrait du monarque. Nulle part la royauté ne se présente sous un aspect moins imposant que dans l'ancien poëme du *Glichesäre;* et il semble que l'original français de ce poëme n'ait pu être conçu que dans une commune de bourgeois républicains et ombrageux.

Le caractère du Lion amène une conclusion inconnue

à la plupart des poëmes français. C'est le dernier exploit de Renart de délivrer de ce tyran le monde des bêtes; mais d'abord il se sert de lui pour se venger de ses ennemis. Il se présente à la cour de la part d'un médecin de Salerne, qui l'a chargé, dit-il, de médicamenter le roi. Mais, pour que les remèdes opèrent, il faut que Sa Majesté soit couchée sur la peau d'un ours, couverte de la peau d'un loup, et couronnée du chaperon d'un chat. A cette prescription, l'instinct sanguinaire du Lion se réveille. Brun, Isengrin et Tibert sont dépouillés de leur fourrure : car le Chat Tibert était aussi opposé à Renart. Une bonne poule doit fournir le repas de convalescence : dame Pinte est sacrifiée à la santé du monarque, malgré les larmes de Chanteclair. La cure réussit parfaitement. La Fourmi, attirée par la chaude fourrure, sort de sa retraite; Renart lui accorde généreusement la vie; ensuite il donne au roi une dernière potion qui le fait mourir.

Le poëte ajoute ces mots : « Renart avait le poil roux et l'âme perfide. Il montra le fond de son caractère en trahissant son maître. Mais le Lion ne mérite pas qu'on le plaigne : que pouvait-il attendre de bon de Renart? On voit malheureusement encore aujourd'hui la perfidie honorée dans les cours, plus que la fidélité. Mais il est juste que les seigneurs qui suivent l'exemple du Lion soient punis de leur erreur, fût-ce par la mort; car c'est grâce à eux que les menteurs pénètrent partout, tandis que toutes les portes se ferment devant les honnêtes gens [1]. »

L'ancien poëme allemand venait directement de la France. Le *Renart* français arriva une seconde fois en Alle-

1. Vers 2172-86.

magne, trois siècles plus tard, en passant par les Pays-Bas. Un poëme hollandais, tiré du français, et dont l'auteur s'appelait Willem de Matoc, fut traduit en bas-allemand, à la fin du quinzième siècle, et devint le *Reineke Vos,* que Gœthe a mis en allemand moderne et en vers hexamètres. Si les renseignements d'un poëte du seizième siècle, Rollenhagen, sont exacts, l'auteur du *Reineke* s'appelait Nicolas Baumann; il vécut à la cour de Juliers, fut victime d'une intrigue, se réfugia dans le Mecklembourg, et mourut à Rostock, en 1526. D'après le même témoignage, Baumann aurait écrit son poëme pour se venger de ses ennemis; son but aurait été de peindre les mœurs des cours et du haut clergé, et le héros principal, Reineke, ne serait autre que le chancelier du duc de Juliers, dont le poëte aurait eu particulièrement à se plaindre [1].

En effet, la satire domine dans l'ouvrage attribué à Baumann. Il n'y reste rien de la naïveté des anciens conteurs. Le récit ne se compose que des triomphes du héros, qui ne sont même plus interrompus par ses plaisantes mésaventures d'autrefois. L'esprit du poëme se montre surtout dans une scène que Gœthe a longuement développée, et où Reineke, se rendant à la cour en compagnie de son cousin le Blaireau, explique sa conduite par une peinture générale du monde où il vit. « Lorsque je vois ce qui se passe, dit-il, je joue aussi mon jeu, et je pense que ce que tout le monde fait ne peut pas être un mal. »

Le plan du poëme se renferme dans le procès de Renart. C'était un cadre ingénieux où l'on pouvait faire entrer comme épisodes tous les événements antérieurs. Les vic-

1. Rollenhagen, dans la Préface du *Froschmeuseler*. Magdebourg, 1595.

times de la fourberie de Renart viennent tour à tour déposer contre lui. Ce qu'ils n'osent dire, lui-même l'avoue effrontément. Le débat est vidé dans un combat singulier entre lui et Isengrin, où sa ruse lui assure la victoire. Il devient chancelier de l'Empire, et le monarque lui adresse ces mots, qui justifient la dernière remarque du *Glichesäre:* « Tu assisteras toujours à mon conseil ; car je ne saurais plus me passer de toi. Personne ne t'accusera plus ; au contraire, tu seras chargé de remettre les différends des autres. Je te donne un grand pouvoir, et j'espère que tu en useras pour le bien de l'État. »

Le *Reineke Vos* parut à Lubeck, en 1498. Les livres ne se répandaient plus par la voie lente des manuscrits. L'imprimerie était inventée : l'ère moderne commençait.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. Introduction. — Division : Poésie héroïque, Poésie chevaleresque, Poésie bourgeoise. — Caractère de la Poésie primitive. Types de chanteurs : Volkêr dans le poëme des *Nibelungen*, Hôrant dans le poëme de *Kûdrûn*.. 1

II. La Légende de Théodoric. — Les Huns commencent l'invasion. Les Visigoths en Orient. Ulfilas. — Les Ostrogoths en Italie. Caractère de Théodoric. Formation de sa légende. Le poëme de la *Bataille de Ravenne*. — Le *Chant de Hildebrand*. Derniers développements de la légende de Théodoric..... 19

III. La Légende d'Attila. — Conquête de l'Europe centrale par les Huns. Expédition d'Attila en Gaule. Influence de ces événements sur la poésie héroïque des Germains. Le poëme de *Walther et Hildegonde*..... 37

IV. La Légende d'Attila (suite). — Caractère historique d'Attila. Division de sa légende. — La légende latine. Le Fléau de Dieu. — La légende germanique. Attila dans le poëme des Nibelungen et dans le Livre des Héros. Sa cour. Sa religion. Légendes sur sa mort..... 53

V. La Légende de Sifrit. — Caractère de Sîfrit. Ses premières aventures; la conquête du Trésor des Nibelungen. — Éléments mythiques de la légende de Sîfrit. L'héroïne scandinave Sigurdrîfa, et la *Belle au bois dormant*. Le poëme de *Sîfrit Corné*. Passage du mythe au chant héroïque, et du chant héroïque au conte populaire..... 69

VI. La Légende de Sifrit (suite). — Le Trésor dans le poëme des Nibelungen. — Analyse du poëme : ses formes principales. .. 85

VII. Les Légendes de la mer. — Un dernier mot sur les Nibelungen : le poëme de la *Plainte*. Légende sur la composition des Nibelungen ; l'évêque Pilgrim de Passau. — Les Légendes de la mer. Les Germains de la mer du Nord : mœurs et croyances. Le poëme de *Kûdrûn* : les deux premières parties..... 103

VIII. Les Légendes de la mer (suite). — Le poëme de Kûdrûn : troisième partie. Légende de la Montagne aimantée. Message porté par un oiseau de mer. Influence du christianisme sur la poésie héroïque des Germains..... 121

IX. Fin de la Poésie héroïque. — Influence de la culture générale sur le développement de la poésie héroïque : rédactions et manuscrits. Chants recueillis par Charlemagne. Activité littéraire du treizième siècle. Changement des mœurs et des idées ; la chevalerie dans la littérature. Comparaison de la poésie héroïque et de la poésie chevaleresque. — Dernières ramifications. Le *Jardin des Roses*. Jugement général..... 139

X. Origine de la Poésie chevaleresque. — Universalité de la littérature chevaleresque ; rôle prépondérant de la France ; sujets celtiques. — Les tribus celtiques du pays de Galles ; leurs luttes contre les Anglo-Saxons ; leurs rapports avec les Bretons et avec les Normands. — Formation de leurs légendes nationales. La chronique de Geoffroy de Monmouth. Pourquoi la tradition nationale des Celtes n'a pas produit d'épopée. — Les contes publiés par Charlotte Guest. Les romans et les poëmes de la Table-Ronde. La poésie chevaleresque en Allemagne.... 155

XI. Le Curé Conrad et la Chanson de Roland. — Traditions héroïques de la France. Guerres contre les Sarrasins d'Espagne. Le combat de Roncevaux, dans l'histoire et dans la poésie. La Chanson de Roland ; son caractère épique. La traduction allemande du Curé Conrad..... 175

XII. Le Curé Lamprecht et la Légende d'Alexandre. — Le Curé Lamprecht et son modèle français. Caractère historique d'Alexandre. Formation de sa légende. Le *Pseudo-Callisthène*. La légende d'Alexandre dans l'Occident. Le poëme du Curé Lamprecht..... 193

XIII. Henri de Veldeck et Hartmann d'Aué. — Autres sujets antiques. La *Guerre de Troie*, d'Herbort de Fritzlar. Henri de Veldeck ; direction nouvelle qu'il imprime à la poésie allemande. Ses chants lyriques et son *Énéide*. — Hartmann d'Aué. Ses poëmes d'*Érec* et d'*Ivain*. Caractère chevaleresque de sa poésie. Le poëme du *Pauvre Henri*..... 211

XIV Wolfram d'Eschenbach et la Légende du Saint-Graal. — Le poëme de *Parcival;* son caractère chevaleresque et religieux. La légende galloise de Pérédur; la légende ecclésiastique du Saint-Graal; leur réunion dans le Parcival. Le château de Montsalvat et les Rois du Graal. Jugement sur Wolfram d'Eschenbach..... 231

XV. Gotfrit de Strasbourg. — La légende de Tristan. L'ancien poëme d'Eilhart d'Oberg. Le trouvère Thomas de Bretagne et ses imitateurs. Le *Tristan* de Gotfrit de Strasbourg, complété par les fragments de Thomas. Les continuateurs de Gotfrit de Strasbourg..... 249

XVI. Walther de la Vogelweide. — Le groupe lyrique des *Minnesinger*. Chanteurs ambulants et chevaliers poëtes. Collections manuscrites. — Poëtes de la fin du douzième siècle; Ditmar d'Ast et Frédéric de Hausen. La poésie *courtoise* de Reimar le Vieux. — Walther de la Vogelweide. Intérêt historique de ses poésies. Son séjour à la cour d'Autriche. Ses relations avec les empereurs et en particulier avec Frédéric II. Ses satires contre la papauté. Sa croisade. Ses poésies élégiaques. — Walther dans la légende populaire. La Lutte des chanteurs à la Wartbourg..... 267

XVII. Ulric de Lichtenstein. — Poëtes lyriques. Le Juif Süsskind; son peu de succès et ses plaintes. Nithart et ses pastorales comiques. — Ulric de Lichtenstein. Essai de réaliser l'idéal chevaleresque. Le *Service des Dames*. Contraste avec la situation politique de l'Allemagne. Fin de la chevalerie..... 289

XVIII. Les Légendes pieuses. — Position du clergé vis-à-vis de la littérature profane. Poëmes sacrés opposés aux poëmes héroïques et chevaleresques. — La *Chanson d'Annon;* aperçus historiques qu'elle renferme. La Chronique des Empereurs. — Histoires édifiantes composées par des poëtes chevaleresques. La légende du Pape Grégoire, d'Hartmann d'Aué. Conrad de Würzbourg; la *Récompense du Monde;* la *Forge d'Or*. — La légende de Tannhäuser; le poëte, condamné par l'Église, amnistié par le peuple..... 309

XIX. La Poésie bourgeoise. — Transformation de la poésie des Minnesinger. Réaction contre la chevalerie. — Le poëte Freidank; ses idées sur la religion, sur la papauté, sur l'Empire. — Le *Coursier* d'Hugo de Trimberg. Les fables de Stricker et de Boner. — Poëtes lyriques : Reimar de Zweter; Frauenlob. Les Maîtres-Chanteurs. Regenbogen. Pressentiments de la Réforme..... 333

XX. Les Poemes de Renart. — Dernier écho de la poésie chevaleresque; maitre Jean Hadlaub. — La poésie dramatique. Les *Jeux de Carnaval;* la comédie du quinzième siècle; Jean Rosenblüt. Le drame religieux; les *Jeux de la Passion;* la *Plainte de Marie.* Infériorité de la littérature dramatique du moyen âge. — La *Légende des bêtes;* son origine; sa formation; ses personnages. Naïveté des premiers récits; le *Reinhart* d'Henri le *Glichesâre*. Le *Reineke Vos;* son caractère satirique..... 357

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.

MAR 13 1944